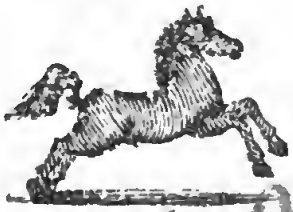
NAZIONALE
B. Prov.
XVIII
14
NAPOLI
BIBLIOTECA
VITT. EM. III

BIBLIOTECA PROVINCIALE



Armadio VIII

Palchetto

Num.° d' ordine

18082

B Rus
XVIII.
14-16

DESCRIPTION

DU CAP DE

BONNE-ESPERANCE.

TOME PREMIER.

64135

DESCRIPTION

DU CAP DE BONNE-ESPERANCE,

Où l'on trouve tout ce qui concerne

L'HISTOIRE-NATURELLE DU PAYS;

La Religion, les Mœurs & les Uſages

DES HOTTENTOTS;

ET L'ÉTABLISSEMENT

DES HOLLANDOIS.

TIRÉE DES MEMOIRES

De Mr. PIERRE KOLBE, Maître ès Arts.

Dreſſés pendant un ſéjour de dix Années dans cette Colonie, où il avoit été envoyé pour faire des Obſervations Aſtronomiques & Phyſiques.

TOME PREMIER.

A AMSTERDAM,
Chez JEAN CATUFFE.
M. DCC. XLIII.

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE" NAPOLI

PREFACE
DU
TRADUCTEUR.

IL y a peu de Livres auſſi généralement goutez, que les Voyages ; lors dumoins qu'ils ſont exacts, fidéles & détaillez. On y trouve dequoi ſe délaſſer agréablement de quelque occupation plus ſérieuſe. Les faits merveilleux ou extraordinaires, qu'ils nous préſentent de tems-en-tems, excitent la curioſité, & ſoutiennent par-là même l'attention. Auſſi les a-t-on appellez les Romans des honnêtes-gens. Leur uſage néanmoins ne ſe borne pas au ſeul amuſement : les plus ſçavans y peuvent apprendre diverſes choſes ; & le Théologien, le Politique, le Médecin, le Naturaliſte, y trouvent matiere à réfléxion.

Mais ſi cela eſt vrai à l'égard des Voyages en général, on le peut dire ſurtout de celui que je publie. On y voit en détail la Religion, les Mœurs, les Uſages, le Gouvernement, le Caractére, les Occupations, les Vices & les Vertus des HOTTENTOTS, dont juſques à Mr. KOLBE l'on a eu les idées les plus fauſſes. On y apprend avec quelle ſageſſe les *Hollandois* ſe conduiſent à l'égard de ces Peuples; & par quels moyens ils font fleurir les belles Colonies qu'ils y ont établies. Les Géographes, trompez par les fautes des Voyageurs, rectifieront bien des erreurs ſur la ſituation des Lieux, & y apprendront diverſes choſes ſur l'étendue, les bornes, les Rivieres & les montagnes des Colonies. Le Phyſicien y trouvera divers Phénomenes expliquez très-heureuſemennt, tels que ſont la formation du Sel du Cap, l'origine des Vents réglez qui y ſoufflent, &c.

&c. Le Naturaliſte y lira ſans doute avec plaiſir les Obſervations que le laborieux Auteur a faites ſur divers Objets ſurprenans que la Nature y produit. Le Médecin y verra les Maladies auſquelles les Hottentots & les Hollandois y ſont principalement ſujets, les remedes qu'ils employent, & un Catalogue fort étendu des Plantes qu'on trouve, ſoit dans les Colonies, ſoit dans le magnifique jardin de la Compagnie, ſoit enfin dans les Pays habitez par les Hottentots. Et l'Hiſtoire Naturelle du Cap doit d'autant mieux être reçue du Public, que perſonne juſqu'à préſent, dumoins que je ſçache, n'avoit entrepris ce travail, très-agréable, à la vérité, mais en même tems très-difficile.

Je n'ignore pas cependant, que les Voyages ſont fort décriez. C'eſt une opinion aſſez commune, qu'aux Légendes près il n'eſt point

de Livres plus remplis de fictions & de fables. Mais il n'y a rien à craindre de pareil, dans celui que je donne aujourd'hui en François.

Mr. KOLBE, qui l'a publié il y a quelques années en Allemand *, n'eſt point un Avanturier que la faim ait fait devenir Auteur. C'eſt un Sçavant, envoyé au Cap de la part & aux fraix de Mr. le Baron de *Kroſick*, Conſeiller Privé du Roi de Pruſſe. Ce Seigneur, plein d'amour pour les Sciences, voulant contribuer à leur avancement, réſolut d'envoyer au Cap une perſonne capable d'y faire des Obſervations. Il jetta les yeux ſur Mr. KOLBE, dont les connoiſſances, l'exactitude, & l'application lui promettoient des détails curieux & fidéles. Et notre Voyageur a eu tout le tems néceſſaire pour cela, puiſqu'il a ſejourné au Cap neuf ou dix ans.

On

(*) Cette *Deſcription du Cap de Bonne-Eſperance* a été imprimée in-folio à *Nuremberg*, en 1719.

On ne ſçauroit pouſſer plus loin l'attention & le ſcrupule, pour s'inſtruire des mœurs & de l'Hiſtoire d'un Peuple. Non content d'apprendre le Hollandois & le Hottentot, il a lu avec ſoin les divers Auteurs qui ont parlé en paſſant des Habitans naturels du Cap. Les liaiſons que ſa probité, ſon bon caractére & ſon ſçavoir lui avoient procurées dans les Colonies, le mettoient en état de queſtionner divers Européens qui avoient voyagé chez les Hottentots, & de ſe procurer diverſes Relations manuſcrites ſur ces Peuples. Mais il ne s'en eſt pas tenu là. Frappé des contradictions perpétuelles qu'il trouvoit dans les Livres déja imprimez, dans les converſations avec les gens du Pays, & dans les Manuſcrits qu'on lui communiquoit, il voulut tout voir par lui-même. Il fit pluſieurs Voyages chez les Hottentots, & même chez ceux qui

vivent éloignez des Colonies; parcequ'il s'étoit apperçu que le fréquent commerce avec les Européens, avoit rendu les Hottentots voiſins du Cap moins ſincéres & plus défians. Et comme ces Peuples ne s'ouvrent que difficilement, il tâcha de ſe concilier leur amitié par de petits préſens, qui joints à ſa douceur, à ſon affabilité & à ſa candeur, lui attirerent bien-tôt la confiance des plus intelligens. Il les queſtionnoit, & faiſant uſage de leurs réponſes pour former de nouvelles queſtions, il en tiroit la vérité, & rectifioit ainſi ou confirmoit les idées qu'il avoit déjà. Divers Hottentots même, des plus conſidérables de la Nation, le venoient voir aſſez ſouvent, tant il avoit ſçu ſe faire aimer par ſa probité & ſa généroſité; & jamais il ne négligeoit des occaſions ſi favorables de les faire parler & de s'inſtruire. Avouons donc que cet illuſtre

luſtre Voyageur n'a rien négligé pour s'aſſurer de la vérité.

La ſeule choſe que la défiance la plus outrée pourroit encore objecter ſur la fidélité de cette Relation, c'eſt que Mr. KOLBE aura peut-être, par ſon imagination vive, embelli les Réponſes de ſes Hottentots, & orné ſes récits de petites additions, que diverſes perſonnes regardent comme des embelliſſemens preſque abſolument néceſſaires pour rendre une narration intéreſſante, ſurtout lorſqu'on parle de Peuples auſſi groſſiers.

Mais ſi l'on avoit lu l'Original Allemand, & même les Traductions Hollandoiſe & Angloiſe qu'on en a publiées, l'on ſeroit bien-tôt revenu de ce préjugé. L'air d'intégrité, de modeſtie & de candeur, qui y régne partout, perſuade l'eſprit & gagne le cœur. On y voit un homme qui dit les choſes avec une naïveté inimitable, ſans recher-

cher aucun ornement; diſons tout, en négligeant les plus petits ornemens, ceux même qui ſe préſentoient naturellement.

Si je donnois ici ſon Ouvrage dans toute ſon étendue, je n'aurois pas beſoin de faire cette obſervation : deux pages de lecture en apprendroient plus, que tout ce que j'en pourrois dire. Mais, comme on a pu le voir par le frontiſpice de ce Livre, j'ai travaillé ſur les Mémoires que Mr. KOLBE avoit publiez. J'ai diſpoſé à mon gré ce que cet illuſtre Auteur avoit donné au Public, en y retranchant tout ce que j'ai cru ne pas faire directement au but qu'il s'étoit propoſé, ou intéreſſer trop peu le Lecteur : & ces retranchemens doivent être bien conſidérables, puiſque d'un gros Volume *in-folio*, qui en a fait deux médiocres dans la Traduction Hollandoiſe, j'en ai fait trois petits *in-douze*. Cependant, malgré

tous

tous ces changemens, je crois y avoir encore assez laissé de cet air de naïveté qui régne dans l'Original, pour dissiper tous les scrupules qu'on pourroit avoir sur la maniere de narrer de l'Auteur. Je puis même assurer, que les longues & ennuyeuses narrations que j'ai retranchées, sont des témoignages de la scrupuleuse exactitude de l'Auteur.

Enfin, la *Description du Cap de Bonne-Esperance* par Mr. KOLBE a été très-estimée, & l'est actuellement beaucoup, soit en Allemagne, soit en Hollande ou en Angleterre. Voici ce qu'en dit le célébre Mr. *La Croze*, Bibliothécaire & Antiquaire du Roi de Prusse *.

De tous les Barbares connus, ces Peuples (les Hottentots) *sont les plus hideux & les plus dégoutans par leur saleté & leur puanteur insupportable. On a voulu les faire passer pour des*

* *Hist. du Christianisme des Indes*, Liv. VII.

Athées, auſſi-bien que les Caraïbes *des Antilles; & il y a des Sçavans qui prétendent affoiblir par-là cette preuve de l'Exiſtence de Dieu, qu'on tire du conſentement de toutes les Nations. On ſçait préſentement, que les Caraïbes ont une Religion & des Prêtres; & ce que Mr.* Ziegenbalg *rapporte ici* †, *fait voir que les* Hottentots *n'ont pas perdu la connoiſſance de Dieu. On pourra objecter, que celui dont il s'agit avoit formé ſes idées ſur celles des Hollandois, & des autres Chrétiens d'Europe qui habitent au Cap. Mais Mr.* KOLBE, *qui a demeuré pluſieurs années dans le voiſinage des Hottentots, & qui après avoir appris leur Langue, s'eſt très-ſoigneuſement informé de leurs mœurs, eſt entré dans un grand détail ſur leurs pratiques de Religion: pratiques, à la verité,*

† Dans un Ouvrage Allemand dont le titre eſt: *Relation Hiſtorique des Converſions faites parmi les Payens dans les Indes Orientales.* Hall 1713. in-quarto. Voyez le Tome I. de cet Ouvrage, Chap. XII. §. IX. pag. 198. 199.

rité, les plus infâmes & les plus abſurdes qu'on puiſſe imaginer ; mais pourtant fort oppoſées à l'Athéiſme, dont on les a accuſez ſur le rapport de quelques Voyageurs, qui ne voyant les choſes qu'en paſſant, mettent ordinairement par écrit des jugemens précipitez ſur leſquels on ne doit faire aucun fonds. C'eſt grand dommage que Mr. KOLBE, *à qui nous devons les meilleures connoiſſances que nous ayïons jamais eues du Pays & de la Nation des Hottentots, n'ait pas donné ſes Mémoires à rédiger à quelque autre perſonne, capable d'en retrancher les inutilitez, qui rendent ſouverainement ennuyeux un Livre d'ailleurs utile & inſtructif. C'eſt à quoi l'on pourroit remédier dans une Traduction, ſi quelque perſonne judicieuſe vouloit ſe donner la peine de l'entreprendre.*

Ce paſſage montre le fonds qu'on doit faire ſur la fidélité & l'exactitude de notre Voyageur ; &

nous apprend en même tems, la néceſſité où l'on étoit de rédiger l'Ouvrage. Et c'eſt dans ces vues que cette Traduction a été faite.

Je n'ai pas préſumé d'avoir tout le diſcernement que Mr. *La Croze* ſemble demander de celui qui voudroit travailler à cette Traduction abrégée. Mais voyant qu'il ne ſe préſentoit perſonne, j'ai cru que le Public aimeroit mieux avoir le plan propoſé par Mr. *La Croze*, exécuté médiocrement, que de ne point l'avoir dutout. D'ailleurs, il étoit tems de donner aux François une Relation fidéle & exacte du Cap de Bonne-Eſperance. Ainſi je me flatte que les perſonnes intelligentes, perſuadées de la difficulté qu'il y avoit de rédiger cet Ouvrage, & de le décharger des inutilitez qu'il contenoit, voudront bien, en faveur de mes bonnes intentions, recevoir avec indulgence mon travail. Et comme la bonté de l'Ouvrage

vrage me perſuade qu'il s'en fera plus d'une Edition, je promets de profiter dans les ſuivantes, des avis & des corrections que l'on voudra bien me communiquer.

AVERTISSEMENT.

AVERTISSEMENT.

Comme on ne parle que Hollandois au Cap de Bonne-Eſperance, & que les Cartes dont cet Ouvrage eſt enrichi ont été dreſſées ſur les Lieux, tous les Noms s'y trouvent en cette Langue. Mais cela ne produit aucun inconvénient dans la Traduction ; car outre que ce ſont preſque tous Noms propres qu'on ne ſçauroit traduire, l'explication de tous ceux qui peuvent cauſer quelque difficulté, ſe trouve dans l'endroit du Livre auquel la Carte ſe rapporte.

TABLE

TABLE
DES
CHAPITRES
De la premiere Partie.

CHAPITRE I. *Voyage de l'Auteur au* Cap de Bonne-Eſperance, *& à quelle occaſion il l'entreprit.* Page 1

CHAPITRE II. I. *De la Découverte du* Cap de Bonne-Eſperance. II. *Diſpute entre les Portugais & les Naturels du pays, dans laquelle périrent le Vice-roi du Breſil & pluſieurs de ſes Gens.* III. *Cruelle vengeance que les Portugais tirerent de cette inſulte.* 19

CHAPITRE III. I. *Les Hollandois commencent à toucher au Cap.* II. Van Riebeek *remarque les avantages que la Compagnie des Indes pourroit tirer d'un établiſſement en ce pays.* III. *Il y eſt envoyé.* IV. *Il traite avec les habitans.* V. *Les Directeurs y envoyent des Colonies.* VI. *La Compagnie y envoye des femmes.* VII. *Guerre des Hollandois avec les anciens habitans.* VIII. *Nouveau Traité.* 24

CHAPITRE

CHAPITRE IV. *De la Latitude & de la Longitude du Cap de Bonne-Eſperance, & de la déclinaiſon de l'Aiguille aimantée dans cet endroit.* 35

CHAPITRE V. I. *Du vrai nom des Habitans du Cap de Bonne-Eſperance.* II. *De leur Origine.* III. *De leur Langage.* 41

CHAPITRE VI. I. *Caractere des Hottentots. Exagérations des Auteurs ſur ce ſujet.* II. *Les Hottentots apprennent aſſez facilement les Langues de l'Europe.* III. *Ils excellent dans l'Agriculture.* IV. *Leur Chaſteté.* V. *Leur Juſtice.* VI. *Ils ſont excellens Domeſtiques.* VII. *Généreux & charitables.* VIII. *Caractere d'un Hottentot appellé Claas, & ſon hiſtoire. Ils ſont adonnez à l'Yvrognerie.* X. *Pareſſe de ces Peuples.* XI. *Leur extrême malpropreté.* XII. *Ils ſe frottent le corps de graiſſe mêlée de ſuye.* XIII. *Ils abhorent la graiſſe de poiſſon.* XIV. *Raiſon pour laquelle ils ſe graiſſent.* XV. *Ils vivent long-tems.* 65

CHAPITRE VII. De l'extérieur des Hottentots.

I. *De l'air des Hottentots, de leurs Cheveux, & de leur Barbe.* II. *De leur Stature.* III. *De leur Couleur.* IV. *D'une Excreſcence extraordinaire que les femmes ont au bas du ventre.* V. *Deux erreurs du P. Tachard réfutées.* 103

CHAPITRE VIII. De l'habillement des Hottentots.

I. *Des habits des hommes.* II. *Des habits des femmes.* III. *Des ornemens communs aux deux Sexes.* IV. *Quelques différences qu'il y a dans les habillemens & les ajuſtemens, entre les diverſes Nations des Hottentots.* 111

CHAPITRE IX. De diverſes Nations des Hottentots.

I. *Des* Gunjemans. II. *Des* Kochoquas. III. *Des* Souſſiquas. IV. *Des* Odiquas. V. *Des* Chirigriquas. VI. *Des Habitans de la* grande *&* petite Namaqua. VII. *Des* Attaquas. VIII. *Des* Koopmans. IX. *Des* Heſſaquas. X. *Des* Sonquas. XI. *Des* Dunquas. XII. *Des* Damaquas. XIII. *Des* Gauros *ou* Gauriquas. XIV. *Des* Houteniquas. XV. *Des* Chamtouers. XVI. *Des* Heykoms. XVII. *Hottentots Voleurs & Brigands.* XVIII. *Des Habitans de la Terre de* Natal, *les* Caffres. 127

CHAPITRE X. De la forme du Gouvernement des Hottentots.

I. *Des Chefs de la Nation.* II. *Des Capitaines des Kraals ou Villages.* III. *Des Cours de Juſtice, & de la maniere de procéder dans les Cauſes civiles.* IV. *Du Conſeil Suprême de la Nation.* V.

De

De l'autorité & de l'influence des Hollandois ſur les affaires des Hottentots. 160

CHAPITRE XI. De la maniere dont les Hottentots font la Guerre.

I. *Cauſes de leurs Gūerres.* II. *Préliminaires de la Guerre.* III. *De leurs Armes.* IV. *De leur Ordre de bataille.* V. *De leurs Bœufs de guerre.* VI. *Singularitez que quelques Hottentots obſervent dans les Batailles.* VII. *De leurs Traitez de Paix.* VIII. *De leur Humanité & de leur Cruauté.* IX. *De leurs Alliances.* X. *De leurs Exercices militaires.* 177

CHAPITRE XII. De la Religion des Hottentots.

I. *Il eſt difficile de tirer de ces Peuples les idées qu'ils ont ſur la Religion.* II. *Ils croyent qu'il y a un Dieu ſuprême; mais ils ne lui rendent aucun culte.* III. *Ils adorent la Lune, comme une Divinité inférieure.* IV. *Ils adorent un certain Inſecte.* V. *Ils rendent des hommages religieux aux Hottentots qui ſont morts en odeur de ſainteté.* VI. *Ils adorent une Divinité malfaiſante, pour empêcher qu'elle ne leur faſſe du mal.* VII. *Cérémonies religieuſes qu'ils pratiquent avant que de paſſer une Riviere, ou d'entrer*

d'entrer dans la Mer. VIII. *De leurs Fêtes.* IX. *Ils croyent l'immortalité de l'Ame ; mais ſans croire ni punition ni récompenſe après la mort.* X. *De leurs Prêtres.* XI. *Obſtinément attachez à leur Idolâtrie, ils refuſent d'être inſtruits.* 198

CHAPITRE XIII. De la Muſique & de la Danſe des Hottentots.

I. *Leurs Inſtrumens de Muſique.* II. *Leur Muſique vocale.* III. *Les oüi-dire du P.* Tachard *rapportez & refutez.* IV. *La Danſe des Hottentots.* 240

CHAPITRE XIV. Du Mariage des Hottentots.

I. *De leur maniere de faire l'amour.* II. *De leurs Cérémonies nuptiales.* III. *De leur Feſtin de noces.* IV. *Ils n'y font entrer ni Danſes, ni Muſique.* V. *Leur Dot.* VI. *La Polygamie eſt permiſe.* VII. *Du Mariage des Veuves.* VIII. *Les Mariages entre les Couſins Germains, & iſſus de Germains, ſont illégitimes.* IX. *L'Adultere eſt puni de mort.* X. *Du Divorce.* XI. *Erreurs de* Vogel *ſur les Mariages de ces Peuples.* 257

CHAPITRE XV. Du Domeſtique des Hottentots.

I. *Fonctions du Mari.* II. *Occupations de la femme.* III. *Comment ils vivent enſemble.*

ſemble. IV. *Comment ſont terminez les différends qui s'élevent entr'eux.* 272

CHAPITRE XVI. De la Nourriture des Hottentots.

I. *Nourriture ordinaire des Hottentots.* II. *Ils aiment paſſionnément une certaine racine qu'ils appellent* Kanna. III. *Ils mangent des Poux.* IV. *Lorſqu'ils ſont dans le beſoin, ils mangent de vieux ſouliers & des bandes de peau.* V. *Ils n'uſent ni de ſel, ni d'épiceries; ils aiment cependant les mets accommodez à l'Européenne.* VI. *Ils s'abſtiennent de certaines viandes.* VII. *Leur boiſſon ordinaire.* VIII. *Ils aiment à l'excès les Liqueurs fortes.* IX. *Auſſi-bien que le tabac & le Dacha.* X. *Proviſions qu'ils portent avec eux, lorſqu'ils vont à la chaſſe ou en voyage.* 280

CHAPITRE XVII. De l'Accouchement Hottentottes, & de ſes ſuites.

I. *Des Sages-femmes.* II. *Le Mari eſt réputé ſouillé, s'il reſte dans la maiſon pendant l'accouchement.* III. *Décoction qui facilite l'accouchement.* IV. *Cérémonies obſervées envers un Nouveau-né.* V. *Expoſition des filles.* VI. *Charité des Européens.* VII. *Précautions priſes contre les Magiciens.* VIII. *Comment on accommode le Nombril des enfans.* IX.

On rend les enfans camards. X. *Purification des femmes.* XI. *On donne un nom à l'enfant.* XII. *Comment on l'accoutume à fumer.* 301

CHAPITRE XVIII. Des Enfans, & de leur Education.

I. *Ce qu'on enſeigne aux Enfans.* II. *De la coutume qu'ont les Hottentots de faire leurs Garçons demi-Eunuques.* III. *Raiſons de cette coutume.* IV. *Des Cérémonies avec leſquelles on reçoit un Garçon au rang des Hommes.* V. *Des ſuites qu'a cette réception par rapport aux Meres de ces Enfans.* 315

CHAPITRE XIX. Des Villages des Hottentots, & de leurs Demeures.

I. *Des Villages.* II. *Changement de demeure.* III. *Erreurs de pluſieurs Auteurs ſur les Habitations des Hottentots.* IV. *De leurs Huttes.* V. *De leurs meubles.* 329

CHAPITRE XX. De la maniere dont les Hottentots gouvernent leur bétail.

I. *Attachement des Hottentots pour leurs troupeaux.* II. *Comment les pauvres s'y prennent pour en acquérir.* III. *Comment ces Peuples gardent leur Bétail.* IV. *Jamais ils ne ſéparent les mâles d'avec les femelles.* V. *Comment ils châtrent les Taureaux.* VI. *Et les Béliers.* VII. *Comment*

Comment ils tirent les vaches qui ne ſont pas dociles. VIII. *De la malpropreté de leur lait.* IX. *Comment ils font le beurre.* X. *Les Européens s'en ſervent.* XI. *Ils donnent à boire le babeurre aux veaux & aux agneaux.* XII. *Les Hottentots boivent du lait de vache, mais jamais de celui de Brebis. Les femmes boivent de l'un & de l'autre.* XIII. *Comment ils gardent leurs troupeaux pendant la nuit.* XIV. *De leurs chiens.* XV. *De leurs bœufs de guerre.* XVI. *Soins qu'ils prennent de leurs veaux.* XVII. *Ce qu'ils font lorſque leurs Beſtiaux multiplient trop.* XVIII. *De leurs bœufs de charge.* XIX. *Il y a peu de maladies épidémiques parmi leurs troupeaux.* XX. *Des Médecins de Beſtiaux.* XXI. *Remedes qu'ils employent.* XXII. *Sacrifices qu'ils font lorſque quelque maladie régne parmi leurs Troupeaux.* XXIII. *Ils font paſſer par le feu les brebis.* XXIV. *Pourquoi.* 338, 339

CHAPITRE XXI. Du Trafic des Hottentots.

I. *Ils ne négocient que par échange.* II. *Des dents d'Eléphant.* III. *Comment ils commercent entr'eux.* IV. *Caractére des Hottentots qui commercent.* V. *Ce qu'ont dit les Voyageurs du Commerce des Hottentots.*

Hottentots. VI. *Comment il faut voyager chez eux.* 368

CHAPITRE XXII. Des Métiers qu'exercent les Hottentots.

I. *Des Bouchers.* II. *Pelletiers.* III. *Tailleurs.* IV. *Ouvriers en Yvoire.* V. *Des Faiſeuſes de nattes.* VI. *Cordiers.* VII. *Potiers.* VIII. *Et des Forgerons.* 375

CHAPITRE XXIII. De la maniere de chaſſer ou de pêcher des Hottentots.

I. *De la Chaſſe du Lievre, du Daim, & des Chevres.* II. *Des Chaſſes générales.* III. *Chaſſe de l'Eléphant.* IV. *De celle du Lion, du Tigre & du Léopard, &c.* V. *Trappe aux Eléphans.* VI. *Ordre de Chevalerie.* VII. *Comment ils prennent le poiſſon.* VIII. *Ils ſont bons Nageurs.* 384

CHAPITRE XXIV. De la Médecine & de la Chirurgie des Hottentots.

I. *Etat de la Médecine & de la Chirurgie chez les Hottentots.* II. *De leurs Médecins & de leurs Chirurgiens.* III. *De leurs Contre-charmes.* IV. *De leur maniere d'appliquer les ventouſes.* V. *De leur maniere de ſaigner.* VI. *De leur maniere de guérir une playe faite avec une arme empoiſonnée.* VII. *De leur maniere de rhabiller un membre.* VIII. *De leur maniere de raſer la tête.* IX. *De leurs Amputations.* X. *diverſes ſortes de Remedes qu'ils employent.* 400

CHPITRE XXV. Des Funérailles des Hottentots.

I. *Pratiques uſitées lorſqu'un Hottentot eſt à l'agonie.* II. *Lorſqu'il a rendu l'eſprit.* III. *Comment ils portent le corps en terre.* IV. *Cérémonies qui ſe pratiquent au retour.* V. *Raiſons de ces Cérémonies.* VI. *On célébre une Fête, & les Parens ſe mettent en deuil.* VII. *Cruauté exercée envers les Vieillards.* VIII. *Des Héritages.*

Fin de la Table des Matieres de la premiere Partie.

DESCRIPTION

DESCRIPTION
DU CAP DE BONNE-ESPERANCE.
PREMIERE PARTIE.

CHAPITRE I.

Voyage de l'Auteur au Cap de Bonne-Espérance, *& à quelle occaſion il l'entreprit.*

DE'S ma jeuneſſe je m'étois ſenti beaucoup d'inclination pour les voyages. Il y avoit long-tems que je formois des déſirs inutiles, faute d'occaſion favorable pour ſatisfaire ma paſſion dominante. Je laiſſe donc à juger qu'elle fut ma joye, lorſque j'appris de Mr. le Baron de KROSICK, Conſeiller Privé du feu Roi de Pruſſe, qu'il

qu'il étoit dans le deſſein d'envoyer au Cap de Bonne-Eſpérance une perſonne pour y faire des Obſervations Aſtronomiques ; & que cet illuſtre Seigneur, dont j'avois l'honneur d'être alors le Sécretaire, avoit jetté les yeux ſur moi.

Cette propoſition, qu'il accompagna d'un compliment très-gracieux ſur ma capacité & mon application, fut le comble de mes vœux ; auſſi la reçus-je avec le plus grand empreſſement. J'y trouvois un triple avantage. D'abord elle me fourniſſoit les moyens de donner une preuve de l'attachement ſincere que j'avois pour le ſervice de mon protecteur. En ſecond lieu, je me voyois en état d'être de quelque utilité à la République des Lettres, en publiant une Relation exacte d'un Peuple dont on avoit juſques alors parlé fort diverſement, & d'un Pays dont on n'avoit encore que des deſcriptions fort incertaines. Je ſatisfaiſois enfin l'envie que j'avois toujours eue, de voir & de connoître les Pays Etrangers. Mon généreux patron régla la penſion qu'il vouloit m'aſſigner chaque année, il me promit ſa protection & ſon crédit : je lui témoignai la reconnoiſſance dont j'étois pénétré, & je me préparai inceſſamment à partir.

Je

Je me pourvus pour cet effet de livres, d'inſtrumens de Mathématiques, & des autres choſes qui devoient ſervir à mon deſſein, lorſque je ſerois arrivé au Cap. Mr. de Kroſick me remit quelques lettres pour divers Seigneurs de Hollande. Il en avoit connu pluſieurs à la Haye, pendant qu'il y avoit été Plénipotentiaire de la Maiſon de Wolfembuttel dans le tems des négociations de Ryswick. Il étoit encore lié avec ceux qui avoient été à Berlin en qualité d'Ambaſſadeurs de la part des Etats-Généraux. Il me recommandoit à ces anciens amis, il leur communiquoit ſon deſſein, & les prioit de vouloir me favoriſer, en employant leur crédit auprès des Directeurs de la Compagnie des Indes à Amſterdam, afin que je puſſe faire le voyage ſur un de leurs vaiſſeaux, & qu'arrivé au Cap de Bonne-Eſpérance, j'euſſe la protection du Gouverneur.

Le 2 d'Octobre 1704. je partis de Berlin, après avoir pris congé de mon généreux patron, de ſon illuſtre famille, & de tous mes amis.

Arrivé à Amſterdam, j'appris qu'il y avoit au Texel pluſieurs vaiſſeaux de la Compagnie prêts à mettre à la voile, & qui n'attendoient qu'un vent favorable pour partir. Mais craignant que ſi je vou-

lois profiter de ces premiers vaiſſeaux, il ne me reſtât pas aſſez de tems pour achever de régler mes affaires, je crus qu'il valoit mieux attendre le départ d'une nouvelle Flotte, qui devoit mettre en mer vers les Fêtes de Noël. Je profitai de cet intervalle pour faire uſage des lettres que j'avois. Je les préſentai, & par le crédit des illuſtres amis de mon patron, j'obtins des Directeurs de la Compagnie des Indes les articles ſuivans.

1°. Que je ſerois reçu ſur un de leurs vaiſſeaux pour paſſer au Cap de Bonne-Eſpérance, & que je mangerois à la table du Capitaine. On me donnoit un cabinet très-commode, afin de pouvoir ſans interruption continuer mes études, & mettre en ordre les obſervations que je ferois dans le cours de notre voyage. Pour cela je devois donner une ſomme aſſez modique : on eut égard à l'utilité de mon deſſein, & aux puiſſans protecteurs qui m'avoient fortement recommandé.

2°. A mon arrivée au Cap, le Gouverneur devoit me procurer un endroit propre à faire mes obſervations, & me prêter une pendule qui appartenoit à la Compagnie.

3°. J'eus permiſſion de choiſir, dans la Garniſon du Cap, une perſonne que

je

je devois inſtruire dans l'Aſtronomie, afin qu'il pût m'aider dans mon deſſein. A mon départ, je devois lui laiſſer quelques inſtrumens de Mathématiques, pour qu'il pût continuer les obſervations.

Toutes choſes étant ainſi diſpoſées, le 22 de Décembre 1704. je m'embarquai au Texel avec pluſieurs autres paſſagers, ſur le vaiſſeau *l'Union*. Nous reſtâmes au port juſques au 8. de Janvier 1705. que notre vaiſſeau mit à la voile avec huit autres qui alloient de conſerve aux Indes.

Comme les Etats-Généraux étoient alors en guerre avec la France, pour éviter l'ennemi nous fîmes route vers le Nord, dans le deſſein de côtoyer l'Ecoſſe. Mais nous n'étions pas fort avancez, que notre Flotte avoit déja été pluſieurs fois ſéparée par les vents; enſorte que ſouvent les vaiſſeaux étoient hors de vue les uns des autres: circonſtance que je ne rapporte pas, comme ſi elle étoit en quelque façon extraordinaire; mais ſeulement pour avoir occaſion de parler de la tendre inquiétude & des craintes que produiſent ces ſéparations en tems de guerre, & de la joye qui renaît tout-à-coup dans les cœurs, lorſque les vaiſſeaux ainſi ſéparez reviennent à la vuë

de leurs compagnons. Dès que quelque vaiſſeau étoit écarté du gros de la Flotte, nous craignions qu'il ne fût attaqué : dès que nous le découvrions, nous le prenions pour quelque Armateur qui venoit à nous. Chaque vaiſſeau qui reparoiſſoit, faiſoit mettre tout le reſte de l'équipage en défenſe : les amis ſe ſoupçonnoient comme des ennemis, juſqu'à ce que ſe reconnoiſſant, ils faiſoient retentir l'air de cris de joye.

Lorſque j'avois quitté Amſterdam, j'entendois très-peu de Hollandois, & il n'y avoit perſonne, ſur le vaiſſeau où j'étois, qui ſçût d'autre langue. On n'aura donc pas de peine à ſe perſuader que je me trouvai fort embaraſſé dans les commencemens. Je m'appliquai de toutes mes forces à apprendre une langue qui m'étoit devenue néceſſaire. Mais avant que d'avoir fait des progrez aſſez conſidérables, j'eus beaucoup à ſouffrir. Malgré mes efforts aſſidus, je péchois ſi ſouvent contre la grammaire, la prononciation, & le génie de la langue; on avoit tant de peine à m'entendre, & je déchirois ſi cruellement les mots, que dans tous les quartiers du vaiſſeau on ſe moquoit de moi. Les Matelots ſurtout me regardoient comme un homme extraordinaire : les violens

violens assauts qu'ils me donnoient, me forcerent à me concentrer dans mon cabinet, & me causerent tant de dépit, que je n'osois presque plus me montrer.

Cette retraite, & le manque des douceurs de la conversation, me jetterent dans une profonde tristesse, qui jointe au froid extrême, que je souffris dans le passage du Nord, me causa une dangereuse maladie. Mon sang étoit en quelque maniere glacé dans mes veines. Pendant plusieurs jours, on désespera de ma vie: mais après avoir pris les remedes que je pouvois me procurer sur mer, ma maladie se fixa en fievre intermittente; & ce ne fut que sur la fin de Février, qu'avec la bénédiction de Dieu, & par les soins du Chirurgien du vaisseau, je me vis entierement rétabli.

La chaleur du climat dans lequel nous étions alors me ranima, & produisit sur moi un effet étonnant. A mesure que la Flotte s'éloignoit du Nord & avançoit vers la Ligne, je sentois ma santé s'affermir & mes forces renaître. J'éprouvai même qu'en approchant du Soleil, la mélancolie dont j'étois accablé se dissipoit; de maniere que je me trouvai parfaitement rétabli, lorsque je fus sous la Zone torride. Ce ne fut pas le seul bon-

heur que j'eus entre les Tropiques : je commençai alors à ſçavoir aſſez de Hollandois pour avoir quelque converſation avec mes compagnons de voyage ; & comme ſi le changement de climat eût changé leurs ſentimens & leurs manieres, il n'y avoit perſonne de l'équipage qui n'eût des égards pour moi, & qui ne s'empreſsât à me faire plaiſir & à m'obliger. Ils avoient ſans doute été inſtruits des recommandations que j'avois, & du but de mon voyage ; j'en jugeai dumoins ainſi, par leur empreſſement à ſatisfaire à toutes mes queſtions. Si même il arrivoit quelque choſe, ou qu'il parût quelque phénomene qu'ils puſſent ſoupçonner devoir mériter mon attention, à l'envi les uns des autres ils venoient m'en avertir. Ces bonnes manieres étoient très-convenables à ma ſituation, & me mettoient en état de remplir avec beaucoup d'exactitude mes deſſeins. Les petits ſervices que je m'empreſſois de leur rendre de mon côté, ſervirent à les confirmer dans leurs bonnes diſpoſitions.

Le dernier jour de Février nous découvrîmes une petite baleine, qu'on appelle en Hollandois *Noord-Kaper*. C'étoit un ſigne que nous approchions des Iſles du *Cap-Verd*. Les Matelots, & en général

ral tous ceux du vaiſſeau, témoignerent à cette vue une joye extraordinaire. On n'entendoit de tous côtez que des inſtrumens de muſique, des voix & le bruit des danſes. Jamais peut-être ces gens-là n'avoient fait tant de ſauts en terre ferme, ni donné des preuves d'une ſi grande vivacité.

Le jour ſuivant, nous eûmes une nouvelle preuve que nous n'étions pas éloignez du *Cap-Verd* : nous trouvâmes que nous avions paſſé le Tropique du Cancer. La couleur de la mer étoit un indice que nous approchions de ce Cap : l'expérience a appris qu'elle prend un verd plus foncé près de cet endroit, & elle conſerve cette couleur juſques au Cap de Bonne-Eſpérance.

Le 9 de Mars nous découvrîmes les Iſles du Cap-Verd, qui ſont les *Heſpérides* des Anciens ; & le 10 au matin nous vîmes fort diſtinctement celles de *Ste. Lucie*, de *St. Nicolas* & de *Chaon*. Sur le midi nous apperçûmes l'Iſle *de Feu*, par la fumée qui ſort d'un Volcan qu'il y a. Le 11 nous nous trouvâmes à la hauteur de l'Iſle de *St. Jaques* ; mais nous fûmes repouſſez par les vents contraires. Le 12 nos Matelots prirent un gros *Goulu de Mer*, poiſſon que pluſieurs

Nations mépriſent, mais dont nos gens firent un très-bon repas. Cet animal avoit ſix pieds de long. Le 13 faillit à nous être fatal. Nous avions deſſein de côtoyer l'Iſle *St. Jaques;* déjà nous diſtinguſions ſes vallées & ſes rochers eſcarpez, nous voyons fort diſtinctement l'étendue & la ſituation de la ville, lorſque tout d'un coup nous nous trouvâmes ſurpris du calme. Outre cela, le flux nous attiroit ſi fortement ſur l'Iſle, que nous étions en grand danger de périr. En vain nous tâchions à force de rames de lutter contre le danger preſſant; déjà nous n'étions pas à 200 toiſes d'un rocher, nous nous croyïons tous perdus ſans reſſource; lorſqu'il plut à Dieu de nous envoyer un vent de terre qui nous chaſſa en mer, & qui nous conduiſit heureuſement au port de *Braya*, à trois lieues ou environ de la ville de *St. Jaques*. On ſalua le château de ce port de quinze coups de canon, & nous en reçûmes le même nombre, & du château, & des autres vaiſſeaux qui étoient dans le port.

L'après-midi nous reçûmes viſite d'un Gentilhomme Portugais, accompagné d'un Prêtre, qui s'appelloit le Pere *Franciſco Lombeer*. Mais ni l'un ni l'autre n'entendoient le Hollandois. Nous parlions

lions Latin, le Pere *Franciſco* & moi: ce Prêtre ſervoit d'Interprête au Portugais, & je rendois le même office à mon Capitaine. Ce Pere étoit Négre, né de parens Catholiques-Romains d'Angola. Il avoit fait ſes études à St. Jaques, & en le faiſant Prêtre & Curé, on avoit ſurtout eu deſſein de le mettre en état de travailler à la converſion de ſes Compatriotes. Mais, ſi *l'on connoît l'arbre à ſes fruits*, ſon goût pour le plaiſir & pour la vie joyeuſe avoit ſans doute détruit la bonne éducation qu'on lui avoit donnée. Pendant que nous fûmes enſemble, le Pere mangea au moins deux livres de fromage de Hollande, & ne fit que boire de l'eau de vie, qui lui éclaircit tellement la voix & lui délia ſi bien les jarrets, qu'il commença à chanter & à danſer avec une vivacité étonnante. Il nous régala avec cela de mille ſingeries, & nous convainquit enfin qu'on avoit eu tort d'en faire un mauvais Prêtre, puiſqu'il avoit tant de diſpoſitions à devenir un excellent Arlequin. En nous quittant, le Pere m'invita avec quelques autres perſonnes de l'équipage d'aller prendre un dîner chez lui, pour voir en même tems ſa *Bibliotheque choiſie*; c'eſt ainſi qu'il l'appelloit. Nous acceptâmes

l'invitation, & le 15. nous nous rendîmes chez lui. Il nous reçut fort honnêtement. Nous vîmes ſes livres. D'abord il nous préſenta un Corps de Droit Civil, en nous apprenant qu'il étoit Docteur en Droit. Nous vîmes quelques Légendes, quelques Bréviaires, & autres Ecrits ſemblables, qui compoſoient toute cette excellente Bibliotheque.

Cependant, le vaiſſeau faiſoit proviſion de bois & d'eau douce, & notre Capitaine acheroit quelques denrées & quelques fruits que produit l'Iſle. Tout y eſt à très-grand marché. Les bœufs nous revinrent à 25. florins la piece, nous donnâmes pour un cochon 7. florins & démi, & pour une chevre 25. ſols. J'eus cent belles oranges pour un demi-millier d'épeingles, & pour l'autre demi-millier on me donna cinq poules graſſes.

Le 18 de Mars nous fîmes une viſite de cérémonie au Gouverneur du Château, que nous n'avions encore vu qu'en paſſant. Il nous fit voir quelques curioſitez, & entr'autres une très-belle canne garnie d'une pomme d'argent, dont lui avoit fait préſent *Guillaume-Adrien van der Stel*, Gouverneur du Cap de Bonne-Eſpérance, lorſqu'il paſſa par Braya en allant prendre poſſeſſion de ſon Gouvernement.

vernement. Le Gouverneur nous fit l'honneur de nous introduire dans l'appartement de ſon Epouſe, que nous trouvâmes avec pluſieurs autres femmes. Elle nous reçut avec beaucoup de politeſſe, & nous offrit du pain de blé de Turquie, du beurre & du fromage. Nous lui fimes auſſi préſent d'un paquet de tabac, dont toutes ces Dames fumerent en notre préſence avec beaucoup de grace.

Nous avions fort envie, quelques perſonnes de l'équipage & moi, d'aller faire un tour à la Ville de St. Jaques; mais le Pere *Lombeer*, & divers Portugais nous firent changer de deſſein. Ils nous repréſenterent que nous ſerions obligez de paſſer par quelques endroits eſcarpez & de difficile accès; que partout le terrein étoit d'une chaleur ſi brulante, que les Eſclaves étoient obligez de voyager pieds nuds, & que même aſſez ſouvent ils périſſoient de ſoif, ne trouvant ſur leur route ni eau, ni aucun autre rafraîchiſſement. La pluye eſt extrémement rare dans ce Pays, juſques-là qu'il n'en tombe pas quelquefois de ſept ou huit ans. Cela n'empêche pas que le terroir n'y ſoit très-fertile. On y trouve en abondance des cotonniers, des orangers & des citronniers. Les vallées fourniſſent des

cannes

cannes de ſucre, du ris, des féves, &c. denrées dont les Habitans tirent un revenu très-conſidérable. Les montagnes ſont couvertes de diverſes ſortes d'arbres & de plantes, comme de *l'Indigo*, de *l'Acacia rupina*, du *Barba Jovis*, & d'une grande quantité de très-belles fleurs. Les abondantes roſées qui y tombent dans de certaines ſaiſons, tiennent lieu de pluye, & arroſent à ſon défaut les arbres & les plantes.

Les Pilotes prirent la hauteur du Soleil, & trouverent l'élévation du pole à 14 degrez 40 minutes.

Le 19 de Mars nous mîmes à la voile. Le vent nous fut très-favorable pendant quelque tems; mais dès que nous fûmes plus près de la Ligne, il tomba tellement, que nous nous trouvâmes enfin dans une eſpece de calme. Pendant quelques jours, nous n'avançâmes que très-peu. L'équipage employa ce tems-là à ſe divertir & à jouer pluſieurs farces, qui de tems-en-tems excitoient de violens éclats de rire: je ne prenois à tout cela que fort peu de plaiſir. J'oſe aſſurer cependant, que quel que puiſſe être le mérite des autres Nations maritimes de l'Europe dans un combat naval, les Hollandois l'emportent ſur toutes dans une farce navale.

Le 7 d'Avril nous nous trouvâmes préciſément ſous l'Equateur. Preſque tout l'équipage languiſſoit de l'exceſſive chaleur, & du long calme qui étoit ſurvenu. Pluſieurs avoient le ſcorbut, accompagné d'une fiévre ardente. Quelques-uns tomboient dans une noire mélancolie; d'autres devenoient enragez & furieux, enſorte qu'on étoit obligé de les garder ſoigneuſement, pour les empêcher de ſe précipiter dans la mer. Quelques ſoins même qu'on prit à cet égard, il ſe perdit un Matelot, ſans que jamais perſonne ait pu dire ce qu'il étoit devenu. Ces dangereuſes maladies durerent pendant tout le mois d'Avril. Nous eûmes très-ſouvent des éclairs & des tonnerres. Pluſieurs fois nous fûmes en danger de périr par ces tourbillons de vent, que les Naturaliſtes appellent *Ecnephia*. Ces tourbillons ſont fort fréquens entre les Tropiques, nous en parlerons ci-après plus amplement.

Un cercle que nous vîmes autour de la Lune trois nuits conſécutives, nous perſuada que nous aurions du vent. Nous ne fûmes pas trompez dans nos eſpérances, il ſouffla bien-tôt après avec beaucoup de violence. Le 9 d'Avril nous eûmes un autre pronoſtic; des Hirondelles

rondelles de mer vinrent ſe poſer ſur la poupe de notre vaiſſeau : les vieux Matelots aſſurent que cela préſage tempête, tonnerre & éclairs. Quel que ſoit le fondement de cette opinion, après avoir vu de grand matin pluſieurs de ces oiſeaux ſe poſer près de notre Timonier, ſur les huit heures du même jour nous vîmes tout le Ciel en feu, & bien-tôt après nous entendîmes un éclat prodigieux, comme d'un coup de canon, qui fit treſſaillir tout l'Equipage. Le Capitaine, qui déjeûnoit tranquillement dans ſa chambre, s'imaginoit que quelqu'un avoit mis le feu à quelque gros canon, courut tout furieux pour punir une telle hardieſſe ; mais en arrivant, il trouva que le mât de miſaine avoit été endommagé par le tonnerre, & que trois éclats d'un pouce d'épaiſſeur, & de quinze pieds de longueur, en avoient été emportez. Perſonne cependant n'en fut bleſſé, quoique durant cet accident il y eût pluſieurs Matelots près du mât ; & nous n'eûmes même point d'autre dommage que celui dont j'ai parlé. Lorſque nous vînmes à conſidérer le riſque qu'avoit couru notre ſoute aux poudres, où il y en avoit plus de trois mille quintaux, nous fûmes ſaiſis de frayeur, & tous enſemble

ble nous remerciâmes Dieu, d'une délivrance ſi ſignalée.

Sous la Ligne équinoctiale toute notre eau, & de pluye & de fontaine, devint extrémement mauvaiſe, d'une puanteur abominable, & ſe remplit de vers.

Le 22, le 23 & le 24 d'Avril, nous riſquâmes très-ſouvent de donner contre les rochers qui ſont répandus ſur la côte du Bréſil, à environ trente lieues en mer. Les Portugais les appellent *Abrolbos*, & les Auteurs qui ont écrit en Latin, *Aperi oculos*. Ces deux noms reviennent au même, & ſignifient également, *Ouvrez les yeux, ayez l'œil au guet.*

Le 1 de Mai nous vîmes avec plaiſir que nous avions paſſé le Tropique du Capricorne. Dès-lors la température de l'air ramena la ſanté parmi notre monde, que la Zone torride avoit ſi cruellement maltraité. Pour moi, le paſſage de la Ligne ne me cauſa pas la moindre incommodité : tout l'effet que produiſirent ſur moi les chaleurs exceſſives de cette Zone brulante, fut de me faire tomber les cheveux, & de me rendre entierement chauve pour le reſte de mes jours. Je ne fus point fâché de cet accident ; je le regardai même comme une eſpece de bonheur, deſtiné

deſtiné comme je l'étois à vivre dans un climat extrémement chaud.

Au milieu de la nuit du 23 au 24 de Mai, nous fûmes aſſaillis d'une tempête, la plus furieuſe que nous euſſions encore eſſuyée. Il ſembloit que le vaiſſeau alloit être mis en piéces; & tous, ſans en excepter les Matelots les plus intrépides, n'attendoient qu'une mort prochaine. Dès le commencement une ſecouſſe du vaiſſeau me jetta avec tant de violence hors de mon lit, que je crus rendre le dernier ſoupir. Mais Dieu nous rendit le calme, avant que notre vaiſſeau eût beaucoup ſouffert. Nous en fûmes quittes pour la perte de nos liqueurs, & de tous nos meubles fragiles. Toutes nos bouteilles, verres, porcelaines, vaiſſelle de terre, furent renverſées & rompues.

Le 5 de Juin un brouillard fort épais obſcurcit le Ciel; ce qui fut pris pour un ſigne que nous approchions du Cap de Bonne-Eſpérance. Nous le découvrîmes effectivement le 10 au grand contentement de tout l'Equipage.

Le 11 nous finîmes fort heureuſement notre voyage, ſans que nous euſſions perdu dans tout le cours de la navigation que deux hommes.

Dès le lendemain je fus introduit auprès

près du Gouverneur Hollandois. A la vue des lettres de recommandation que je lui remis, il me fit toutes ſortes d'amitiez, & bien-tôt il me procura un logement commode. Je n'y fus pas plûtôt établi, que je commençai à exécuter mon deſſein, avec tout le ſoin & toute l'aſſiduité dont j'étois capable. Dès-lors je travaillai à ramaſſer les matériaux néceſſaires pour cette Hiſtoire.

CHAPITRE II.

I. *De la Découverte du* Cap de Bonne-Eſpérance. II. *Diſpute entre les Portugais & les Naturels du pays, dans laquelle périrent le Viceroi du Breſil & pluſieurs de ſes Gens.* III. *Cruelle vengeance que les Portugais tirerent de cette inſulte.*

I. IL paroît que *Barthélemi Diaz*, Amiral Portugais, eſt le premier Européen qui ait découvert le Cap de Bonne-Eſpérance. Ce fut l'an 1493. ſous le régne de *Jean II.* Roi de Portugal. L'Amiral lui donna le nom de *Cap des Tourmentes.* Ce n'étoit pas ſans raiſon qu'il l'appella

l'appella d'un nom ſi odieux, puiſqu'il n'y a peut-être pas d'endroit au monde qui ſoit auſſi expoſé à la fureur des orages. Mais le Roi changea un nom ſi injurieux en celui de *Cap de Bonne-Eſperance;* parce, dit ce Prince, que nous pouvons eſpérer à préſent de faire d'heureux voyages aux Indes Orientales. C'eſt auſſi ſous ce dernier nom qu'il eſt connu en Europe.

Diaz n'avoit cependant pas pris terre au Cap: content d'en approcher d'aſſez près pour examiner ſes côtes, il avoit obſervé la ſituation, ſes bayes & ſes ports. A ſon retour, il en fit une relation qui plut extrêmement au Roi ſon maître & à tout le Royaume. L'Amiral *Vaſco de Gama*, qui en 1497. fut envoyé aux Indes avec le commandement de la Flotte Portugaiſe, n'oſa pas non-plus riſquer une deſcente à ce Cap: il tâcha ſeulement de ſe mettre en état de confirmer les obſervations que Diaz avoit déja faites.

Quelque eſpérance que les Portugais euſſent conçuë de cette heureuſe découverte, on ne voit pas qu'ils ayent tenté d'en profiter juſques à l'an 1498. que *Rio d'Infante*, qui faiſoit le voyage des Indes, y prit terre. Encore n'y établit-il

olit-il aucun commerce en faveur de ſa
ıation. Il ne fit même aucun Traité
ıvec les habitans, ſatisfait d'examiner
›lus particulierement ſur les lieux les
grands avantages que le commerce de
Portugal pourroit tirer d'un endroit ſi
›ien ſitué.

A ſon retour il trouva *Emanuel* ſur
e Trône. Ce Prince fut ſi ſatisfait de ces
ıouvelles découvertes, qu'auſſi-tôt il fit
quiper une Flotte, & l'envoya aux Indes,
vec ordre à l'Amiral de ne rien épar-
gner pour faire un établiſſement au Cap
le Bonne-Eſpérance. L'ordre fut très-
nal exécuté. Cette Flotte étoit arrivé très-
ıeureuſement à la hauteur du Cap; tout
embloit promettre un bon ſuccès, lorſ-
qu'on apprit que les habitans étoient
e cruels Cannibales & des Anthropo-
›hages. A cette nouvelle le courage
es abandonna. Tous leurs exploits ſe
›ornerent à prendre terre à l'Iſle de
Robben, ſituée près du Cap. Ils y firent
iguade, & déchargerent leur fureur ſur
e timide gibier & ſur les bêtes ſau-
ages. Une caverne leur ſervit pour ſe
nettre à couvert des vents impétueux: elle
›orte encore aujourd'hui le nom de
Portugal.

II. Enfin *Franciſco d'Ameida*, Vice-
roi

roi du Breſil, faiſant voile en Portugal, vint à la hauteur du Cap. Il y jetta l'ancre, réſolu de tenter fortune. Dans ce deſſein, il envoya quelques perſonnes de ſon équipage, pour acheter du bêtail qui abonde dans cet endroit, & pour examiner le naturel des habitans. Mais les Hottentots ſe défiant de ces nouveaux débarquez, fondirent ſur eux, les repouſſerent, & les obligerent à regagner leurs vaiſſeaux. Le Viceroi fit une nouvelle tentative, il prit un plus grand nombre de ſoldats; & pour les encourager, il leur donna onze Capitaines de la Flotte, & ſe mit à leur tête. Cette réſolution lui fut fatale.

D'abord il fut fort bien reçu; mais quelques jours après un de ſes gens ayant refuſé de laiſſer à un Hottentot une paire de boucles de léton, que le Sauvage trouvoit de ſon goût & qu'il lui demandoit, le Hottentot regarda ce refus comme un affront. De-là naquit une querelle, qui bien-tôt devint générale, & qui fut funeſte aux Portugais. Les Hottentots les attaquerent avec tant de fureur, que ſoixante & quinze de la ſuite du Viceroi reſterent ſur le champ de bataille. Lui-même y périt. Les Portugais effrayez chercherent leur ſalut dans la fuite;

fuite ; ils regagnerent leur Flotte, & tinrent Conſeil.

III. Outrez de la perte qu'ils venoient de faire, ils réſolurent d'en prendre une vengeance éclatante. Cependant, comme ils craignoient que les Hottentots, fiers de leur victoire & animez par leur ſupériorité, ne ſe défendiſſent trop bien, ils trouverent qu'il n'y auroit pas de ſureté à entreprendre eux-mêmes cette vengeance. Mais deux ou trois années après, la Flotte pour les Indes venant mouiller au Cap, les Portugais trouverent le ſecret de tromper les Hottentots, en profitant de l'amour qu'ils ont pour le léton. Ils mirent à terre un gros canon de fonte, ſous prétexte de leur en faire un préſent. Ils avoient eu ſoin auparavant, de le charger d'une grande quantité de groſſes bales, & d'attacher au bout de devant deux longues cordes qui ſervoient à le tirer. Les Hottentots, ſemblables aux crédules Troyens, charmez d'un préſent ſi conſidérable, vouloient tous avoir le plaiſir d'aider à traîner un métal ſi précieux. Lorſque bon nombre d'entr'eux, rangez en file devant la bouche du canon, le long de ces deux cordes dont les Portugais avoient eu ſoin de leur montrer l'uſage, étoient prêts à l'amener,

ner, tout d'un coup on y mit le feu. Le carnage fut très-grand, & l'épouvante inconcevable. Ceux qui n'eurent aucun mal furent ſi effrayez, que prenant la fuite ils porterent la conſternation & l'effroi dans tous le pays, ſans penſer ſeulement à empêcher l'embarquement des Portugais. Depuis ce tems-là ces peuples tremblent à la ſeule vue d'une arme à feu, & ne peuvent la toucher ſans effroi. Ils leur donnent le nom général de *Pumackum goeds.*

CHAPITRE III.

I. *Les Hollandois commencent à toucher au Cap.* II. Van Riebeek *remarque les avantages que la Compagnie des Indes pourroit tirer d'un établiſſement en ce pays.* III. *Il y eſt envoyé.* IV. *Il traite avec les habitans.* V. *Les Directeurs y envoyent des Colonies.* VI. *La Compagnie y envoye des femmes.* VII. *Guerre des Hollandois avec les anciens habitans.* VIII. *Nouveau Traité.*

I. DEPUIS ce mauvais ſuccès des Portugais il ne paroît pas qu'aucun Européen ait mouillé au Cap, juſques

ques à l'an 1600. Ce fut cette année que les vaiſſeaux de la Compagnie des Indes Orientales de Hollande commencerent à y toucher.

Cette Compagnie, qui s'eſt toujours diſtinguée par ſon génie ſupérieur pour le commerce & pour la navigation, s'apperçut bien-tôt combien ce Cap pouvoit lui être utile. Cependant les Hollandois mêmes n'en comprirent pas d'abord tous les avantages; pendant pluſieurs années leurs vaiſſeaux ſe contenterent d'y toucher en allant & en revenant des Indes, pour y acheter des proviſions. Ils y bâtirent à la vérité un petit Fort dont on voit encore les ruïnes tout proche du port; mais ce n'étoit que pour s'y mettre, avec leurs rafraîchiſſemens, à couvert de toute inſulte, juſqu'à ce qu'ils puſſent ſe rembarquer. Ils firent auſſi dès-lors de ce Cap un uſage qui mérite d'être rapporté. On s'en ſervoit pour donner en Europe des nouvelles du voyage juſqu'à cet endroit. Pour cet effet chaque Capitaine, à ſon départ de Hollande, avoit ſoin de ſe pourvoir d'une pierre quarrée, ſur laquelle, avant que de quitter le Cap, il faiſoit graver ſon nom, le nom du vaiſſeau, celui de ſes principaux Officiers,

le jour de ſon arrivée, & celui de ſon départ. Cette pierre ainſi gravée étoit miſe en terre dans un endroit marqué hors du Fort, & au-deſſous on mettoit une boëte d'étain cachetée, remplie de lettres du Capitaine, des Officiers ſubalternes, & d'autres perſonnes de l'Equipage, adreſſées ſoit aux Directeurs, ſoit à d'autres perſonnes en Europe. Cette pierre & cette boîte reſtoient-là juſqu'à ce que quelque autre vaiſſeau de la Compagnie faiſant voile en Europe, paſsât au Cap. Or ſi l'on conſidére que le Cap eſt preſque à moitié chemin des Indes, on ſentira quelle ſatisfaction la Compagnie & les autres Intéreſſez avoient, de recevoir des nouvelles plus promptes & plus fréquentes de leurs vaiſſeaux.

II. Tels furent les avantages que les Hollandois tirerent du Cap juſques à l'an 1648. Ce fut alors que les vaiſſeaux de la Compagnie s'y étant arrêtez ſelon la coutume, *Jean van Riebeeck*, qui ſervoit en qualité de Chirurgien, s'apperçut facilement de quel avantage il ſeroit pour le commerce de Hollande d'y établir un Comptoir. Il vit que le pays étoit couvert d'une immenſe quantité de beſtiaux; que le terroir étoit capable des meilleures productions, ſans demander

même

même de grands ſoins ; que les habitans n'étoient pas à beaucoup près auſſi ſauvages qu'on les dépeignoit ; que les ports étoient commodes, & qu'on pouvoit facilement les perfectionner. Il dreſſa un projet ; de retour en Hollande, il communiqua ſes idées aux Directeurs de la Compagnie, qui les gouterent extrêmement : deſorte qu'après mure délibération il fut réſolu que ſans perdre de tems on tenteroit l'établiſſement propoſé.

III. DANS ce deſſein on équipa quatre vaiſſeaux, qu'on chargea de tous les matériaux, inſtrumens, ouvriers, & en un mot de toutes les choſes néceſſaires pour une expédition de cette nature. Le Chirurgien Van Riebeek fut fait Amiral de cette petite Flotte, & Gouverneur du Cap, avec plein-pouvoir, quand il y ſeroit arrivé, de traiter avec les naturels du pays, & de régler toutes choſes pour l'établiſſement, comme il le jugeroit à propos.

IV. VAN RIEBEEK arriva heureuſement au Cap avec ſes quatre vaiſſeaux. Il chercha d'abord à ſe concilier la bienveillance des habitans, les *Hottentots Gunjemans*, en leur faiſant quelques préſens de Quinquaillerie, de tabac,

d'eau de vie, &c. Les Hottentots furent ſi charmez de cette généroſité, & ſurtout des manieres inſinuantes & de la bonne humeur de cet Amiral, qu'ils firent bien-tôt un Traité avec lui, par lequel les Hollandois s'engagerent de fournir une certaine quantité de Quinquaillerie & d'autres marchandiſes qui pouvoient monter à environ 50000 florins, moyennant quoi ils auroient pleine liberté de s'établir au Cap. Les peuples qui habitoient les côtes ne devoient pas *céder leurs habitations, ni ſe retirer plus avant dans les terres*, comme le Chevalier *de Forbin* & le P. *Tachart* le diſent. Ils pouvoient y reſter, s'ils le vouloient, & vivre avec les Hollandois, qui n'avoient en vue que les vaſtes pays qui n'étoient pas habitez. Les conditions que je viens de rapporter furent inceſſamment exécutées, & en conſéquence les Hollandois ſe mirent en poſſeſſion du Cap, qui leur fut livré avec de grandes cérémonies. Dans le même Traité les Hollandois réglerent ce qui regardoit leur commerce avec ce peuple, & établirent ſur de bons & ſolides fondemens, les privileges de cet objet principal de leur voyage. Après quoi le Gouverneur éleva un Fort quarré, dans l'enceinte duquel

il

l bâtit des maiſons, des magaſins, & un Hôpital pour les malades. Il y ajouta enſuite quelques ouvrages extérieurs, pour ſe mettre à couvert des attaques des Européens.

V. VAN RIEBEEK s'étoit pourvu, en partant de Hollande, des plantes & des ſemences qu'il crut être propres au Cap. Il choiſit une piéce de terre, éloignée de deux lieues du bord de la mer, & qui étoit en partie montagne, en partie vallée. Ayant diviſé ce terrein en quatre parties, il en fit un vignoble, un verger, un parterre & un potager. Cet établiſſement eut un tel ſuccès, & la récolte fut ſi abondante, que les Directeurs ayant appris ces heureux commencemens, firent publier un Placard par lequel ils invitoient à aller s'établir au Cap, promettant à ceux qui y iroient, ſoixante *Acres* * de terre. Cette portion de terre aſſignée devoit paſſer à leurs héritiers, ſi dans l'eſpace de trois ans ils avoient aſſez amélioré le fonds pour vivre de ſon revenu ſans être à charge à la communauté, & pour fournir certaines contributions deſtinées à l'entretien de la Garniſon. Ils permirent

* L'Acre a 10 chaînes en quarré; & la chaîne 66 pieds de long, meſure du Rhin.

d'ailleurs à tous ceux qui ne voudroient pas faire valoir leurs terres juſques au tems limité de trois ans, de les vendre, de les négocier, & de s'en aller enſuite ou ils le trouveroient à propos.

Ces conditions étoient ſi avantageuſes, que chaque vaiſſeau qui arrivoit apportoit au Cap grand nombre de nouveaux habitans. Déjà l'établiſſement ſe rendoit conſidérable. Ceux qui n'étoient pas en état de ſe procurer les choſes néceſſaires, étoient fournis par la Compagnie de beſtiaux, de grains, de charrues, d'outils, d'uſtenſiles, & tout ce qu'il leur étoit néceſſaire & pour leur ſubſiſtance & pour la culture de leurs terres, juſqu'à ce qu'une abondante récolte les eût mis en état de ſe pourvoir eux-mêmes.

VI. MALGRE' cette proſpérité, il leur manquoit un bien ſans lequel cet établiſſement ne pouvoit ſubſiſter long-tems. Il leur falloit des compagnes qui euſſent ſoin du Domeſtique, tandis qu'ils ſeroient occupez à des ouvrages plus pénibles; des femmes en un mot, qui leur donnaſſent des héritiers. Ils n'en avoient que très-peu, & les Africaines n'étoient pas aſſez du goût des Européens pour ſuppléer à cette diſette. On penſa donc à faire venir d'Europe une colonnie de femmes. Le Gouverneur

erneur communiqua aux Directeurs de
a Compagnie les beſoins de ſon Peuple,
c les Directeurs à leur tour s'adreſſerent
ux Etats-Généraux, qui leur permirent
le tirer des maiſons des pauvres & des
rphelins, les jeunes filles qui voudroient
ller au Cap. Suivant cette permiſſion,
n leva une belle troupe de filles, qui
tant arrivées fort heureuſement, furent
emiſes au Gouverneur à qui elles étoient
ecommandées. Ce fut lui qui en fit la
iſtribution à ceux qui avoient beſoin
e femmes, en faiſant attention cepen-
lant au goût & à l'inclination des con-
ractans.

La plantation prit une nouvelle forme.
es hommes pouvoient ſe donner tout en-
iers à l'ouvrage qui demande le plus de
eine, à la culture des terres; tandis que
eurs femmes régloient l'intérieur de la
naiſon. La tranquillité & la joye ſe répan-
lirent bien-tôt partout. L'établiſſement
'accrut, & ſe multiplia même à tel point,
ue dans peu d'années ils furent obligez
le s'étendre le long des côtes.

Aujourd'hui ils ſont diviſez en quatre
Diſtricts principaux. La Compagnie a
outre cela acheté tout ce Canton appellé
Terre du Natal, ſitué entre Moſambique
& le Cap, dont elle a donné en Quinquail-

leries, marchandiſes & uſtenſiles, la valeur de 30000 florins. Ce terrein eſt deſtiné à recevoir les Colonies futures. Nous aurons occaſion de nous étendre davantage ſur cette matiere dans la ſeconde Partie de cet Ouvrage.

VII. Cette proſpérité éclatante & ces heureux commencemens furent cependant troublez & interrompus. Les Hollandois, en conſéquence du Traité dont nous avons parlé, s'étoient mis en poſſeſſion des terres qu'ils avoient achetées. Ils les avoient diviſées, & jetté les fondemens de leurs Forts ; lorſque les Hottentots Gunjemans, avec leſquels ils avoient traité, ſe repentant & du marché & de la vente, conçurent de la jalouſie des travaux de leurs nouveaux Hôtes, & s'oppoſerent à leur établiſſement. Ils exciterent même contre les Hollandois toutes les autres Nations des Hottentots, & s'étant réunis, ils commencerent à faire la Guerre aux habitans qu'ils venoient de recevoir. Mais les Hollandois ſe défendirent ſi bien, & firent en différentes rencontres un ſi grand carnage de leurs ennemis avec leurs armes à feu, que la terreur de leur nom ſe répandant chez tous les Hottentots, ceux-ci ſe virent enfin obligez de demander la paix, & ſe crurent trop heureux

reux de pouvoir obtenir la confirmation du premier Traité. Les Hollandois qui n'avoient que trop perdu de monde, & qui voyoient leur établiſſement fort dérangé par la Guerre, furent charmez de ces avances. D'abord ils firent une trève, & enſuite une paix, aux conditions qu'ils jugerent à propos. Non ſeulement le premier marché fut ratifié ; mais de-plus on ſtipula, que les terres que les Confédérez n'occupoient pas actuellement, appartiendroient deſormais aux Hollandois ; avec cette ſeule clauſe, que les naturels du Pays auroient la liberté de s'établir où ils voudroient, pourvu que ce fût dans les lieux que les Hollandois eux-mêmes laiſſeroient incultes. On conclut en même tems une alliance offenſive & défenſive entre les Hollandois & tous les Hottentots voiſins du Cap ; par laquelle ils s'engageoient à ſe défendre mutuellement, & à ſe ſecourir les uns les autres contre tous leurs ennemis.

Les Hottentots n'avoient pas l'uſage des lettres ; cependant ces Traitez qui n'ont été faits que de bouche, ont été religieuſement obſervez de part & d'autre juſqu'à préſent. D'un côté les Hottentots ignorent entierement la corruption & les infidélitez des Européens, leur parole eſt

une choſe ſacrée, & il n'y a rien qu'ils ayant plus en horreur que de rompre un engagement. De l'autre, les Gouverneurs du Cap, ſuivant les inſtructions de leurs commettans, entretienent avec tout le ſoin poſſible l'amitié de ces Alliez. C'eſt à l'aimable ſimplicité & à la ſincere probité des Hottentots, de même qu'à la bonne conduite des Gouverneurs, qu'il faut attribuer l'exactitude avec laquelle les conditions de cette alliance ont été juſqu'ici obſervées. Les Chefs des Nations viennent ſouvent au Cap avec des préſens de beſtiaux, pour renouveller l'alliance & l'amitié. Le Gouverneur les reçoit toûjours très-bien, & leur fait à ſon tour des préſens de tabac, d'eau-de-vie, de corail, & d'autres choſes qu'ils aiment. Auſſi ces Chefs & la meilleure partie de ces peuples ont tant d'attachement pour les Hollandois, que s'ils découvrent quelqu'un de leurs Compatriotes même, qui faſſe le moindre tort, ou qui ait ſeulement deſſein de nuire à leur établiſſement, ils le livrent auſſi-tôt au Gouverneur, qui le punit comme il le juge à propos. Deſorte que l'on peut regarder les Hottentots comme de grandes Armées, toûjours campées, & toûjours prêtes à marcher au ſecours des Hollandois, qui par conſéquent n'ont

rien

ien à craindre d'une invaſion étran-gere. On conçoit donc ſans peine, vec quelle facilité & avec quelle ſureté 'ai pu, favoriſé & protégé par les Hol-andois, comme je l'étois, viſiter les Nations les Hottentots, & étudier leurs mœurs.

CHAPITRE IV.

De la Latitude & de la Longitude du Cap de Bonne-Eſperanec, & de la déclinaiſon de l'Aiguille aimantée dans cet endroit.

LEs Géographes n'étant pas encore d'accord ſur les degrez de latitude & de ongitude du Cap de Bonne-Eſpérance, on attend ſans doute de moi, que conformément à la commiſſion qui m'avoit été lonnée, je communiquerai mes obſervations ſur ce ſujet. Je n'en donnerai cependant que le réſultat, en attendant que mon Patron juge à propos de publier le détail exact que je lui en ai remis ſuivant ſes ordres.

Les uns placent ce Pays au 34. degré de latitude méridionale, d'autres au 34. 30 min. d'autres au 34. 20 min. d'autres au 34. 12 minutes. *Deſchales & Varenius* le

placent au 35. degré. Mais tous ces Auteurs se sont trompez ; soit parcequ'ils ne connoissoient pas la véritable méthode de calculer ; soit parcequ'ils n'avoient pas de bons instrumens ; soit enfin, parcequ'ils n'ont fait leurs observations qu'en mer, où il est très-difficile d'en faire d'exactes, même avec les meilleurs instrumens. Suivant les calculs & les observations que j'ai faites, j'ai trouvé que le Cap est au 34. degré 15 minutes de latitude méridionale.

Ceux qui ont quelque légere teinture de la Géographie ou de l'Astronomie, sçavent que la diversité des calculs est encore plus grande à l'égard de la longitude, & qu'en particulier les Sçavans ne s'accordent point à placer le premier méridien. *Ptolémé*, qui ne connoissoit point de terre plus orientale que les *Isles Fortunées*, a fixé le premier méridien près de ces Isles, qu'il a placé au second degré de longitude. Lorsque dans la suite on eût découvert les Isles du Cap-Verd & l'Amérique, Pays qui étoient plus à l'Orient, les Géographes reculerent le premier méridien. Quelques-uns le firent passer par l'Isle de *St. Nicolas*, qui est une de celles du Cap-Verd. *Hondius* le plaça dans ses Cartes dans une autre Isle du même

même Cap, ſçavoir dans celle de *St. Jago* ou de *St. Jaques*. Quelques autres n'ayant trouvé dans l'Iſle *del Corvo*, qui eſt une des *Azores*, aucune déclinaiſon de l'aiguille aimantée, la choiſirent pour y faire paſſer le premier méridien. *Mercator* a ſuivi dans ſes Tables cette idée. Mais comme dans la ſuite on a trouvé pluſieurs endroits où l'aiguille aimantée montroit exactement le point ſeptentrional, on n'a pas trouvé cette raiſon ſuffiſante. Quelques Sçavans ont donc mieux aimé placer leur premier méridien ſur les bords du Bréſil. Les Hollandois & les François, ne voulant pas s'écarter ſans raiſon des Anciens Géographes, ont placé leur premier méridien dans les Iſles Fortunées, qu'on appelle aujourd'hui les *Canaries*; avec cette différence, que les gens de mer & les Géographes François, depuis l'an 1634. comptent leurs longitudes par l'Iſle *de Fer*, une des Canaries, ſuivant l'ordre de *Louis XIII.* & que les Hollandois font paſſer leur premier méridien par le *Pic de Téneriffe*. Ils ont cru qu'il convenoit de placer une ligne auſſi remarquable, dans un endroit auſſi célébre que durable (†).

Les

† *Varenius*, Geograph. général. Lib. III. Cap. XXXI. Prop. II. *Recentiores, imprimis Belgæ, ad*

For-

Les Aſtronômes cependant trouvent plus commode de faire paſſer le premier méridien dans l'endroit meme où ils ont fait leurs oſervations (1). C'eſt pour cette raiſon que les *Tables Rudolphines* qui ont été dreſſées par *Kepler*, font paſſer le premier méridien par le Château d'*Uranibourg*, ſitué dans une petite Iſle du Sond appellée *Huen*, ou *Ween*, en Latin *Huena*; parceque c'eſt dans cet endroit que ſon Maître *Tycho-Brahé* avoit fait ſes obſervations. Mais en voilà aſſez ſur la différente poſition du premier méridien.

Je

Fortunatas ſeu Canarias inſulas regreſſi elegerent in una illarum dicta Teneriffa mentem, & quidem in littore procurrente Braſilia primum meridianum defixerunt, qui altiſſimus cenſetur totius Telluris, appellatum el Pico de Teneriffa ; *atque ab hujus meridiano inſtituendam eſſe cenſent longitudinis locorum numerationem, propterea quod inſignem & multis ſeculis durabilem locum ad iſtum negotium exiſtiment eligendum eſſe, de quo ſequentibus ſeculis non facile dubitatio apud poſteros exiſtat, & propterea non ſine gravi ratione, Ptolemaïcam & tot ſeculis obſervatam aſſignationem deſerendam eſſe.*

(1) Id. Ibid. *Scriptores Ephemeridum, at etiam Tabularum planetariarum ſupputatores, ad ſui loci quiſque meridianum ſolent ſupputare motus Planetarum, & apparentias, ut* Origanus *ad Francofurtenſem*, Maginus *ad Venetum* (*quia Patavina Academia Venetorum eſt*) Eicſtadius *ad Stetinenſem*. Lansbergius *in ſuis Tabulis ponit Goeſam Zelandiæ*, Reinholdus *in Ruterianis Regium montem Boruſſiæ.*

Je ne ferai mention que de deux opinions ſur la longitude du Cap. La premiere eſt du Pere *Tachard*, & des autres Miſſionaires qui ſont allez avec lui à Siam. Ces Voyageurs étant arrivez au Cap, firent au mois de Juin de l'an 1685. (1), en préſence du Gouverneur, leurs obſervations, & trouverent en ſe ſervant des Tables de Mr. *Caſſini*, que la longitude du Cap, en plaçant le premier méridien à l'Iſle de Fer la plus occidentale des Canaries, étoit de 40 degrès 30 minutes. Ce qui réduit au calcul de ceux qui tirent le premier méridien par le Pic de Téneriffe, donne 38 degrez 30 minutes.

L'autre calcul que je propoſerai, eſt celui du fameux Mr. *Halley*. Ce ſçavant Aſtronôme ne nous a pas donné un calcul formel de la longitude du Cap; mais ayant été engagé il y a pluſieurs années à faire un voyage à l'Iſle de *Ste. Héléne*, pour y faire de nouvelles obſervations ſur les conſtellations du Sud, il a fixé le degré de longitude de cette Iſle; d'où l'on peut déduire celui du Cap, comme l'a fait un Auteur Allemand nommé *Wurzelbaum*. Ce dernier a trouvé qu'en

(1) Voyage de Siam des PP. Jeſuites, &c. Liv. II.

qu'en ſuivant le calcul de cet habile Aſtronôme, le Cap n'étoit qu'au 34 degré, en faiſant paſſer le premier méridien au Pic. *Mr. Halley* place l'Iſle de Ste. Héléne au 15 degré depuis le même méridien. Ainſi la différence entre ce calcul & celui des Miſſionnaires François, eſt de plus de 4 degrez : ce qui eſt ſurprenant. D'un côté, je voyois que les Cartes marines approchoient beaucoup de l'opinion du Pere Tachard ; car elles placent le Cap au 38 degré. De l'autre, je ne pouvois me perſuader que Mr. Halley ſe fût trompé ; ſon exactitude & ſon habileté, jointes aux ſecours qu'il avoit néceſſairement tirez des Commandans Anglois, formoient un violent préjugé en ſa faveur. Cependant, après pluſieurs obſervations d'Eclipſes que j'ai eu occaſion de faire pendant mon ſéjour au Cap, j'ai trouvé que les Miſſionnaires ont le plus approché de la vérité, & que ce Pays eſt au 37 degré 55 minutes de longitude depuis le méridien du Pic.

Pour ce qui eſt de la déclinaiſon de l'Aiguille aimantée au Cap, elle a beaucoup varié depuis les premieres obſervations qu'on y a faites. Elle étoit, il y a environ cent ans, à 5 degrez Nord-Eſt. Les Miſſionnaires, dont nous venons de

parler

parler, la virent à 11 degrez 30 minutes Nord-Oueſt; & en 1707. je l'ai trouvée à 11 degrez 55 minutes auſſi Nord-Oueſt.

CHAPITRE V.

I. *Du vrai nom des Habitans du Cap de Bonne-Eſpérance.* II. *De leur Origine.* III. *De leur Langage.*

I. IL y a peu de Relations auſſi imparfaites & auſſi remplies de fauſſetez, que celles qu'on a publiées juſqu'à préſent des Peuples qui habitent les environs du Cap de Bonne-Eſpérance. On ne ſçait lequel l'emporte, de la vanité des Voyageurs, ou de la crédulité des Européens. Les Auteurs qui ont parlé des Hottentots, non ſeulement différent dans les points les plus eſſentiels; mais encore à peine arrive-t-il qu'ils ayent été aſſez heureux pour dire la vérité ſur quelque article. Ils ne ſe ſont pas moins trompez ſur le nom de ces Peuples, & ſur leur origine. Je n'ai pas deſſein de rapporter les différens noms que leur donnent les Auteurs, ni les diverſes étymologies d'où ils les tirent:

ce

ce détail ſeroit également long & ennuyeux. Je me bornerai à rapporter le ſentiment de deux ou trois des plus conſidérables.

Le Pere Tachard, dans ſon *Voyage de Siam*, dit que le nom d'*Hottentot* n'eſt qu'un ſobriquet qui a été donné à ce Peuple par les Européens. *Les Européens*, dit-il, *appellent ces Peuples Hottentots, peut-être parcequ'ils ont continuellement ce mot à la bouche lorſqu'ils rencontrent des Etrangers* (1). Mais je n'ai jamais ouï dire au Cap, ni remarqué que ces Peuples ſe ſerviſſent du mot d'*Hottentot* en abordant les Etrangers; ils ſe ſervent conſtamment de ceux-ci, *Mutſchi Atze*, qui ſignifient, *Je vous ſalue, Monſieur*, ou *Madame*. Et dans les Pays qui ſont plus reculez dans le Continent, dès que les Habitans voyent approcher un Etranger, ils ont coutume de dire en Hollandois, *Wat Volk?* C'eſt-à-dire, *Quel Peuple*, ou *quelle Nation eſt-ce?*

Le Sieur *Merklin* dans ſon *Voyage aux Indes Orientales* (1), n'a pas été plus heureux. Il prétend auſſi que c'eſt-là un ſobriquet, qui leur a été donné à cauſe du

(1). Voyage de Siam, Liv. II. p. 81. Edit. d'Amſt. 1687.

(2) Pag. m. 1099.

du fréquent uſage qu'ils font du mot *Hottentot* dans leurs réjouïſſances & dans leurs danſes. Et *Arnold* auſſi-bien que *Dapper* (1) tirent ce nom de leur *Hottentottum Brockqua*, qu'ils mêlent ſouvent dans leurs Chanſons pour marquer, diſent-ils, *le grand deſir qu'ils ont de manger du pain Hollandois, dont ils ſont fort friands, & contre lequel ils changent très-ſouvent leurs beſtiaux.* Il eſt vrai que les natifs du Cap répetent ſouvent ces mots d'*Hottentottum Brockqua* dans leurs réjouiſſances; mais ce n'eſt point de là qu'ils ont été appellez *Hottentots.* Ces mots n'ont pas non-plus le ſens que leur donne *Arnold.* Voici l'origine de cette phraſe & du fréquent uſage qu'ils en font. Le *Conſolateur* (2) d'un Vaiſſeau Hollandois avoit envoyé un *Hottentot* en quelque endroit, en lui promettant à ſon retour, pour ſa peine, un gros morceau de pain & une certaine quantité de tabac. Le Sauvage s'acquitta fidélement de ſa commiſſion; mais l'Européen eut aſſez peu de conſcience pour lui refuſer la récompenſe. Les Hottentots, inſtruits de ce manque de parole, en furent indignez:

(1) Dans ſon Afrique, pag. 626. 627.
(2) C'eſt une eſpece d'Aumônier.

gnez ; car tout ſauvage qu'on les fait, ils ont en horreur la mauvaiſe foi. Pour ſe moquer donc du Conſolateur, & pour témoigner combien ils déteſtoient ſon action, ils compoſerent à leur maniere une Chanſon, dont ces mots ſont comme le refrain : *Hottentottum brockqua*, c'eſt-à-dire, *Donnez au Hottentot ſon morceau de pain.* Cette Chanſon ſe répandit bientôt dans tous les endroits où l'on entendit parler de la perfidie du Conſolateur ; & même ces Peuples avoient accoutumez de la chanter dès qu'ils voyoient quelque Etranger, comme pour ſe rappeller qu'ils devoient ſe précautionner contre les fourberies de ceux qu'ils ne connoiſſoient pas. Cet uſage eſt encore aujourd'hui fort commun. C'eſt un fait que je tiens de quelques Hottentots des plus intelligens, avec leſquels j'ai commercé pendant pluſieurs années ; il m'a été auſſi confirmé par pluſieurs vieux Hollandois qui connoiſſent très-bien cette Nation.

Ceux-là ſe trompent aſſurément, qui font enviſager le nom d'*Hottentot* comme une eſpece de ſobriquet qu'on donne aux Habitans du Cap de Bonne-Eſpérance. Autant qu'on peut le ſçavoir, c'eſt-là leur nom propre & primitif, c'eſt le nom par lequel ils ſe ſont toujours déſignez

ſignez eux-mêmes. Tous les Hollandois du Cap ſont dans ces idées. Les Nations Hottentottes ne ſe connoiſſent pas d'autre nom. Or ſi elles en avoient eu un autre lorſque les Européens aborderent pour la premiere fois au Cap, ſeroit-il poſſible qu'elles l'euſſent oublié dans ſi peu de tems, ſans qu'il en fût reſté aucune idée parmi une Nation ſi nombreuſe, & dans un Pays ſi vaſte & ſi étendu ?

II. L'ORIGINE de ces Peuples eſt tout auſſi incertain, & l'on ne trouve pas moins de contradiction ſur ce ſujet entre les Voyageurs. Auſſi j'avoue que cette origine eſt très-difficile à fixer, & que moi-même, après toutes mes recherches, je ne me ſens pas en état de prononcer avec certitude ſur un point ſi embrouillé. Tout ce que je puis promettre, c'eſt de donner quelque choſe de plus probable que ce qui a été publié juſqu'à préſent, & de fournir plus de lumieres & de meilleurs ſecours pour cette recherche. Lorſqu'on manque de monumens, & que la tradition d'un Peuple eſt fort obſcure, tout ce qu'on peut faire de mieux eſt de comparer ſes traditions, auſſi-bien que ſes coutumes & ſes inſtitutions, avec l'hiſtoire, les inſtitutions & les coutumes des autres Peuples plus connus, &

de

de ſe ranger du côté où il y a le plus de vraiſemblance. Comme nous nous trouvons dans ce cas lorſqu'il s'agit de fixer l'origine des Hottentots, je vais rapporter leurs traditions, & les coutumes qui ont du rapport avec celles des autres Nations.

Les Hottentots diſent que *leurs premiers parens vinrent dans leur Pays par une fenêtre*, ou *par une porte ;* car le mot qu'ils employent ſignifie également ces deux choſes. Ils diſent de-plus, que le nom de l'homme étoit *Noh*, & celui de la femme *Hingnoh ;* que leur Dieu, qu'ils appellent *Tikquoa*, les envoya l'un & l'autre dans le Pays ; qu'ils apprirent à leurs Deſcendans à garder les troupeaux, & à faire un grand nombre d'autres choſes utiles. Cette tradition, généralement répandue chez toutes ces Nations, qui la conſervent avec beaucoup de ſoin, a ſans doute un grand rapport avec l'hiſtoire de *Noé*, qui échappé du Déluge deſcendit par la *fenêtre* ou par la *porte* de l'*Arche*, dans laquelle il s'étoit retiré. Je ne ſçai pas même ſi dans le fond ce monument illuſtre ne ſert pas à confirmer l'hiſtoire du Déluge.

Les Hottentots ont une autre tradition qui n'eſt pas moins remarquable. J'ai ouï

dire

dire aux plus intelligens d'entr'eux, que *leurs premiers parens commirent un peché ſi énorme, & qu'ils offenſerent ſi griévement le Dieu ſuprême, qu'il les maudit eux & toute leur poſtérité, & qu'il endurcit leur cœur, de maniere qu'ils ont très-peu de connoiſſance de cet Etre, & qu'ils ſont toujours moins enclins à le ſervir.* Le Lecteur ne peut qu'être ſurpris d'entendre parler d'une pareille tradition; mais je proteſte qu'elle eſt très-réelle, & que je la rapporte telle que je l'ai ouïe de la bouche des Hottentots mêmes, ſans que je me ſois permis d'y faire la moindre addition, ni le moindre changement. Toutes ces traditions répandent ſans doute beaucoup de lumiere ſur l'origine de ces Peuples; & celle-ci en particulier a tant de rapport avec l'hiſtoire de la Tentation rapportée dans la Geneſe, que l'on ne ſçauroit guéres douter de l'antiquité de cette nation.

Les *Juifs* & les Anciens *Troglodytes* ſont les ſeuls peuples du monde à qui l'on puiſſe dire que les Hottentots reſſemblent par leurs coutumes & par leurs inſtitutions. Ils imitent les premiers dans leurs ſacrifices & dans leurs offrandes, dans la maniere de régler le tems de leurs principales Fêtes par les nouvelles & les pleines Lunes,

Lunes, & dans la coutume de ne pas approcher de leurs femmes en de certains tems. Comme eux, ils s'abſtiennent de certaines viandes, & ſurtout de la chair de pourceau & de poiſſons ſans écailles, qu'ils ont en horreur. A un âge marqué ils pratiquent auſſi une eſpece de circonciſion. Ils ont leurs baptêmes & leurs ablutions. Comme chez cet ancien peuple ils font entrer des danſes dans leur culte religieux; uſage qui eſt auſſi ancien que le Déluge. Il y a certaines affaires auſquelles, ainſi que chez les Juifs, leurs femmes n'ont aucune part. Les Hottentots conviennent avec ce peuple dans pluſieurs autres uſages: cependant ils ne conſervent aucune mémoire ni des enfans d'Iſraël, ni de Moïſe, ni de la Loi; ce qui devroit naturellement être, s'ils tiroient leur origine & leurs inſtitutions de quelqu'une des dix Tribus tranſportées en Aſſyrie.

Je croi donc qu'il eſt plus probable qu'ils ſortent des *Troglodytes*, ancien peuple d'Afrique, qui deſcendoit d'*Abraham* par *Kétura* ou *Cétura*, & qui obſervoit non-ſeulement toutes les coutumes, ou dumoins la plus grande partie de celles qui ſont communes aux Juifs & aux Hottentots; mais encore pluſieurs autres

autres qui ſont en uſage chez ces derniers. Les Troglodytes & les Hottentots s'accordent à donner à leurs enfans les noms de leurs bêtes favorites, ceux de bœuf, de mouton, &c. Les uns & les autres attachent ceux qu'une grande vieilleſſe a rendus incapables de prendre ſoin d'eux-mêmes, à des pieux plantez dans de petites huttes faites exprès pour cela, & mettent auprès des proviſions ſuffiſantes pour les ſoutenir juſqu'à leur mort; après quoi on les abandonne entierement. Leur maniere de chaſſer eſt la même, auſſi-bien que celle d'enſevelir leurs morts. Ils excellent les uns & les autres dans leur légéreté à la courſe. Sur tous ces articles, on peut voir ce que dit *Diodore de Sicile*, (1), & le comparer avec ce que nous expoſerons ci-après des mœurs des Hottentots. La grande conformité qu'il y a entre les coutumes des Hottentots & celles des Juifs, & ſurtout celles des anciens Troglodytes, rend donc fort probable l'opinion, que les Hottentots deſcendent de ces derniers. C'eſt d'eux ſans doute qu'ils tirent leurs cérémonies, & leurs traditions de la chute de l'homme & du Déluge. Il eſt vrai qu'on ne trouve rien dans la tradition des

(1) Liv. I. ch. III. Liv. III. ch. III. Liv. IV. ch. III. & *Bohem.* I. ch. VI.

Hottentots, qui ait le moindre rapport avec l'Hiſtoire d'Abraham, cet homme ſi illuſtre ; ni même avec celle des anciens Troglodytes, que nous leur donnons pour ancêtres. Mais cette ignorance ne détruit pas les preuves de fait que nous avons raportées ; puiſque ſi on peut rendre pluſieurs raiſons de l'oubli de ces événemens, on n'en ſçauroit rendre d'auſſi ſatisfaiſantes de la mémoire des faits qu'ils conſervent, & de l'établiſſement des coutumes ſi extraordinaires qu'ils pratiquent.

III. LEUR langage prouve encore leur grande antiquité. C'eſt un compoſé de ſons les plus extraordinaires. On n'y apperçoit même rien de commun avec aucune langue connuë ; juſques-là que quelques perſonnes lui refuſent le nom de langage, parcequ'ils n'y trouvent aucun ſon articulé, tels qu'en forment les hommes. » Il reſſemblent, *diſent-ils*, au » bruit confus que font les coqs d'Inde » en colere qui ſe battent, aux cris d'une » pie, ou aux huées d'un chathuant ". Et *Dapper* en particulier dit » qu'un Eu» ropéen ne peut entendre parler ce lan» gage, ſans ſouffrir. Que ne doit-ce » donc pas être, *ajoute-t-il*, s'il veut » l'apprendre ? " Deſorte que la langue des Hottentots peut être conſidérée comme

me une maniere de monſtre entre les langues ; car ce n'eſt qu'avec peine que les enfans l'apprennent, & il eſt preſque impoſſible d'y réuſſir dès que l'on a paſſé cet âge. Pour moi, quoique j'aye demeuré dans ce pays pluſieurs années, & malgré des efforts aſſidus & opiniâtres, je n'ai pas fait de grands progrez dans la prononciation de cette langue : je n'ai même jamais trouvé d'étranger qui la parlât paſſablement, à moins qu'il ne s'y fût attaché dès l'enfance. Il ne faut pas en être ſurpris, puiſque la prononciation de cette langue dépend de certains chocs, de certains froiſſemens peu naturels de la langue contre le palais, de certaines vibrations & infléxions ſi étranges, qu'il eſt preſque impoſſible de les imiter. Elle eſt ſurtout remarquable en ce qu'elle tient beaucoup du bégayement, & qu'à entendre parler les Hottentots, on les prendroit volontiers pour un peuple de bégues. Obſervons en paſſant, que cette langue ſi extraordinaire confirme beaucoup les conjectures propoſées ſur l'origine des Hottentots. *Pomponius Mela* (1) dit en parlant des Troglodytes :

(1) *Pompon. Mela*, Lib. I. cap. VIII. *Strident*, dit-il, *magis quam loquuntur.*

tes : „ Ils ſont du bruit, plûtôt qu'ils ne „ parlent : bruit aigu, qui ne paroît rien „ avoir d'articulé ". *Hérodote*, & après lui *Pline*, aſſurent que „ la langue dont „ ces peuples ſe ſervent ne reſſemble à „ aucune autre : ils ſont ſimplement un „ bruit ſemblable au cri des chauves-ſou- „ ris (1) ". Si ces ſons extraordinaires embaraſſent les Etrangers, les Hottentots ne ſont pas moins embaraſſez eux-mêmes, lorſqu'ils veulent parler quelque autre langue. Ils ne laiſſent pas d'apprendre aſſez facilement le Portugais, le Hollandois & le François ; mais ils ont toujours beaucoup de peine à ſe défaire des mouvemens & des infléxions de langue qu'ils ſont obligez de faire pour articuler leurs mots. De-là vient que pour l'ordinaire on ne les entend que difficilement, lorſqu'ils parlent ces trois langues.

La plûpart des mots, ou des ſons Hottentots, n'ayant donc preſque aucun rapport avec la maniere d'écrire & la prononciation des langues de l'Europe, on ne doit pas s'attendre que nous en donnions

(1) *Herodot.* Lib. IV. & *Plin.* Hiſt. Nat. Lib. VII. Ce dernier dit en parlant d'eux : *Linguâ nulli alteri ſimili utentes, ſed veſpertilionum more ſtridentes.*

nions un échantillon ſur lequel on puiſſe juger de la nature de ce langage. Cependant, pour ſatisfaire la curioſité du Lecteur, nous en allons choiſir quelques mots qui pourront avec plus de facilité être couchez ſur le papier. Nous prendrons la liſte que *Junckeras* nous en a donnée dans ſes *Mémoires ſur la vie & les écrits de Ludolf*, & qui contient quelques mots qui lui avoient été communiquez par une perſonne qui avoit été au Cap. Mais comme l'interprétation étoit remplie de fautes, j'ai eu ſoin de les corriger dans la Traduction Françoiſe. Les accens que j'ai placez au-deſſus des ſyllabes, marquent les endroits, où doit ſe faire la ſinguliere colliſion dont nous avons parlé.

MOTS LATINS.	MOTS HOTTENTOTS.	MOTS FRANÇOIS.
Abi	*Hebba Atze* .	Allez-vous-en
Accede . . .	*Hach-Atze* . .	Venez ici.
Agnus	*Chauna* . . .	un Agneau.
Alce	*t̃ Kanna* ou *t̃ Kumma* . .	un Elan.
Anas	*Ducatóre* . .	un Canard.
Anſer	*Kg̃ou*	une Oye.
Aqua, & omne liquidum	*Kanima* . . .	de l'Eau, & tout autre liquide.

MOTS LATINS. MOTS HOTTENTOTS. MOTS FRANÇOIS.

Arbores . . *Bünqũaá, où Ay* . . . . les Arbres.
Aſinus . . . *Qũaiba* . . . un Ane.
Audire . . *Knõum* . . . Entendre.
Aures . . . *Nouũvv* . . . les Oreilles.
Avis Africana *Khõoekũri* . . une eſpece d'Oiſeau qu'on appelle *Knorhaan*.
Avis Phaſiana *Quaqua* . un Phaiſant.
Baculus . . *Kirri* . . un Bâton.
Balæna vel Cete . . *tʃ Kakãa* . . une Baleine, ou un *Noord-Kaper*.
Barba . . *Nombhãa* . la Barbe.
Beſtiæ in genere . . *Horri* . . les Animaux.
Bibere . . *Kãá* . . Boire.
Bombarda . *Knãabou* . un Fuſil.
Bos . . *Durié-ſá, Bubaa* . . ou un Bœuf.
Bos ſilveſtris *Qʰũ Arabó* . un Bufle.
Bos bellicoſus *Taoũuvvo* . un Bœuf pour la guerre.
Bos geſtans onus . . *Hekãkáo* . un Bœuf de charge.
Brachia . *Ouãâ, ou Oune qũa* . . les Bras.
Butyrum . *Ouãnvvie* . du Beurre.
Cadere . . *Quiencãha* . Tomber.

Canis

MOTS LATINS. MOTS HOITENTOTS. MOTS FRANÇOIS.

Canis marinus . .	*Houtée* . .	un Chien de mer.
Canis . .	*Likh˜ânée* .	un Chien.
Caper . .	*˜T'chou* . .	un Bouc.
Capreolus .	*Sáa˜* . .	un Chevreuil.
Capricornus .	*Ka˜ouda*, ou *Schochok˜dema* . .	un Daim.
Capri silvestres in genere . . .	*Qu˜oqu˜a* .	les Boucs ou Chevres sauvages en général.
Cantharus .	*Bakk˜erie* .	une Cruche, tasse, ou vase pour boire.
Caput . .	*Bikq˜ua* .	la Tête.
Capitaneus .	*Ko˜uqueq˜ua.*	un Capitaine.
Cervus . .	*T'ka˜mma* .	un Cerf.
Clunes .	*Tojas. Sau˜n* .	les Fesses.
Collum .	*Qu˜ao* . .	le Cou.
Columba .	*Ko˜uquil* .	un Pigeon.
Concumbere uxori . .	*Quekq˜uachei*	Coucher avec une Femme.
Cor . .	*Qu˜au* . .	le Cœur.
Crines . .	*Nu˜qua-an*	les Cheveux.
Cras . .	*Anthúri* .	Demain.
Crescere .	*Ka˜yse* . .	Croître.
Cuprum .	*Nonnemou* .	du Cuivre.
Currus . .	*Kroy* . .	un Chariot.
Commiltio .	*Ty˜kaa* . .	Compagnon.

MOTS LATINS.	MOTS HOTTENTOTS.	MOTS FRANÇOIS.
Confrater	*Kt̃ ſui*	Confrere.
Currere vel Ire	*Kojé*	Courir, Aller.
Comeſtor formicarum	*Kt̃hou*	Mangeur de fourmis.
Dama	*Kg̃oyes*	une Oye.
Dens	*Kõ̱u*	une Dent.
Deus	*Tikq̃uoá*	Dieu.
Diabolus	*Cham-õ̱una*	le Diable.
Digiti manuum & pedum.	*Cucq̃ua*	les Doigts ou les Orteils.
Diaphragma	*Hõ̱ũ̱vv*	le Diaphragme.
Dominus	*Suri*	un Seigneur.
Domus	*K'omma*	une Maiſon.
Dormire	*K'omquee*	Dormir.
. . . .	. .	Jetter, ou Battre.
Edere	*Ouge*	Manger.
Elephans	*Tvvoha*, ou *Choa*	un Elephant
Equus	*Hakqua*	un Cheval.
Evigilare	*K̃chey*	S'éveiller.
Exire	*Kq̃uou*	Sortir.
Felis	*Chõ̱aa*	un Chat.
Felis odorata	*Kouvv'oo*	une Civette.
Felis ſylveſtris rubra	*Kh̃â*	Chat ſauvage rouge.
Felis tygri-	*t̃Karou*, ou	Chat qui reſ-

dem

METE LATINS. MOTS HOTTENTOTS. MOTS FRANÇOIS.

dem æmulans . .	*t˜klou* . .	ſemble au Tygre.
Ferrum .	*Ko˜ukuri* .	du Fer.
Filiolus .	*Kôô* .	un petit Garçon ou Fils.
Filia . .	*Ko˜* .	une Fille.
Fiſſuræ montanæ . .	*Ao˜uob.* .	des Fentes de montagne.
Fluvius .	*Ka˜mmo.*	une Riviere.
Frumentum	*Blee* .	du Ble.
Furgur . .	*Mehy˜an* .	un Eclair.
Gallina .	*Ko˜ukekerey*	une Poule.
Genua . .	*Qũá* .	les Genoux.
Glix vel Sorex	*Touto-oghy* .	un Rat.
Globus miſſilis . .	*K'halouk˜ny*	un Boulet.
Gramen . .	*Ti˜ka* .	de l'Herbe.
Grando vel Nix . .	*T˜koy* . .	de la Grêle, ou de la Neige.
Gratulari .	*Tikka˜mma* .	Féliciter.
Hic . .	*Hebba* . .	Ici.
Hircus maculoſus . .	*Trougos* .	Bouc tacheté.
Hirundo .	*Soſobo* . .	une Hirondelle.
Hodiè .	*Hethuri* .	Aujourd'hui.
Hydrix . .	*Ghouko˜u* .	un Porc-épi.
Jacere . .	*Kôbi, ou K˜qua*	Etre couché.
Jecur . .	*Qu'ein* .	le Foye.
Ire . . .	*K˜u* . . .	Aller.
Inteſtina .	*Q˜inqua*	les Entrailles.

MOTS LATINS.	MOTS HOTTENTOTS.	MOTS FRANÇOIS.
Jugulum	*Domma*	le Goſier.
Inguina	*Tỹ a*	les Parties honteuſes.
Lac	*Bro*, ou mieux *Bẽ*	du Lait.
Lac ſeroſum	*Rhõ sghibi*	du petit lait.
Leo	*Chamma*	un Lion.
Leo marinus	*Acõ mma*	un Lion de mer.
Lepus	*Kõ a*, ou *Tõ a*	un Liévre
Lignum	*Hequá*	du Bois.
Lingua	*Tamma*	la Langue.
Locuſta	*Cheytée*	une Sauterelle.
Luna	*Tcha*	la Lune.
Lupus	*Tou qũ a*	un Loup.
Mammæ	*Samme*	les Mammelles.
Manus	*Omma*	la Main.
Mare	*Burry*	la Mer.
Maritus	*Qũ icbes*	un Mari.
Marita, Uxor.	*Tiebeis*	une Femme, une Epouſe.
Melis	*Kôa*	un Taiſſon.
Membrum virile	*Châ*	le Membre viril.
Mentum	*Channa*	le Menton.
Mors	*Rhôo*	la Mort.
Mori	*Kẽ hro*	mourir
Mons	*Kẽ hu*	une Montagne.

Mucci-

MOTS LATINS.	MOTS HOTTENTOTS.	MOTS FRANÇOIS.
Muccinium	*Schi'on*	un Mouchoir.
Mulier	*Zabéc* ou *Kq̃viquis*	une Femme.
Mulier gravida	*Kchomkquiquio*	une Femme groſſe.
Munimentum	*Fort*	une Forteresſe
Mus	*Houri*	un Rat.
Muſca	*Bilara*	une Mouche.
Naſus	*Thurée*	le Nez.
Navis	*Heukomme*	un Vaiſſeau.
Navicula	*Nonnaq̃uas*	un Bateau.
Nequam	*Kõetsire*	Terme d'injure.
Nox obſcura	*Theũkou*	Nuit obſcure.
Natio Hottentottica	*Q̃ena*	la Nation Hottentotte.
Natio nigra extranea	*Chobona*	une Nation noire & étrangere.
Natio Germanica	*Kõuqueaque*	les Blancs ou les Hollandois
Occidere	*Doucham*	Tuer.
Oculus	*Mu*	l'Oeil.
Olla	*Soü*	un Pot de terre.
Oryza	*'tkoume*	du Ris.
Os, Oris	*Kõamqua*	la Bouche.
Oſſa vel crura	*Thietsa*	les Os, ou l'Os de la jambe.
Ovis	*Ghõondie*	une Brebis.

MOTS. LATINS.	MOTS HOTTENTOTS.	MOTS FRANÇOIS.
Pacem inire	*Ouchougou Samſam.*	Faire la paix.
Pallium	*Kros*	un Manteau de peau de mouton, tel que les Hottentots le portent.
Panis	*Brée*	du Pain.
Parere	*O˜üa*	Obéir.
Pater	*Jo*	Pere.
Pavo	*Kc˜hou*	un Paon.
Pectus	*Ouk˜ua*	la Poitrine.
Pediculus	*H˜ouſſi*	un Pou.
Pes	*Itqua* ou *yi*	les Pieds.
Perdrix	*Kh˜amgry*	une Perdrix.
Pœnicopterus	*Naukalle*	Oiſeau appellé Flamand.
Pileus	*Kabbia*	un Chapeau.
Piſcis	*tK˜aum*	un Poiſſon.
Pluvia	*Onk˜ui*	la Pluye.
Porcus	*Hakou˜*	un Porc.
Princeps.	*K˜ouque*	un Prince.
Primogenitus	*Kamko˜un*	un Premierné.
Puer	*Gona˜*	un jeune Garçon.
Puella	*Go˜is*	une jeune Fille.

MOTS GRECS.	MOTS HOTTENTOTS.	MOTS FRANÇOIS.
Pugillare .	*Kã uvv.* .	Se battre à coups de poing.
Pulex . .	*Hythé* . .	une Puce.
Pulmo . .	*Chã anon* .	le Poumon.
Pulvis pyrius	*Tkãáuoklou* .	de la Poudre à canon.
Rhinoceros	*Tûabba*, ou *Nabba* . .	un Rhinoceros.
Regio . .	*Quã oû* . .	un Pays.
Rupes vel Scopulus .	*Heiqua* ou *Hyqua*	un Rocher, un Ecueil.
Salve , .	*Mutze-Atze*	Je vous salue.
Sauciare .	*Ouã jo* . .	Bleſſer.
Sanare .	*Ktã a* . . .	Guérir.
Sedere . .	*Nouvv* . .	S'aſſeoir, être aſſis.
Seneſcere.	*Dida-Atze*	Vieillir.
Senex . .	*Didaã que* .	Vieillard.
Simiæ genus	*Choã akãmma*	Babouin gros Singe.
Sol . . .	*Sorré* ou *Sorri*	le Soleil.
Stare . .	*Maá* . . .	Etre debout.
Stella.	*Kũ anchou*, ou *tkẽ uhouvv*	une étoile.
Struthio .	*Ammi* . .	une Autruche.
Stultire.	*Tuátz Dacha*	Etre fou.
Talpa . .	*Habba* . .	une Taupe.
Terra . .	*Caã mkã amma*	la Terre.
Teſtudo major . .	*Tscheregoã u*	une Tortue.

Teſticuli

MOTS LATINS.	MOTS HOTTENTOTS.	MOTS FRANÇOIS.
Teſticuli .	*K̃hrá* . .	les Teſticules.
Tigris . .	*Tq̃uaſſouvv* *Kqvuſſomo*	un Tigre.
Tonitru .	*Qũaouvv*	le Tonnerre.
Tormentum.	*Kayquabou*	un Canon.
Torrens .	*K̃akarrou*	un Torrent.
Vacca	*Gojes* . .	une Vache.
Vaccamarina	*Tk̃ouvv* ou *Châkh'ouvv*	une Vache de mer.
Vallis .	*Tk̃aâ* . .	une Vallée.
Venter .	*Chomma* .	le Ventre.
Veni huc .	*Hebba Hã.*	Venez ici.
Ventus .	*Toya* . .	le Vent.
Verberare .	*Doùſſi* . .	Battre.
Veſtis . .	*Nomma* .	un habit.
Vetula . .	*Didaquis* .	une vieille Femme.
Videre . .	*Kñ̃ou* ou *Kñ̃u* . .	Voir.
Vide hic .	*Muatze* . .	Regardez ici.
Vinum .	*Driefbi* . .	du Vin.
Vir . .	*Qũoique* .	un Homme.
Vitulus .	*Thona* ou *Nonna.* .	un Veau.
Vivere .	*Qũañ̃iaba*	Vivre.
Ungues .	*Kloy* . . .	les Ongles.
Volucres .	*Kã̃nniqua*	les Oiſeaux.
Uterus .	*Tk̃chou* . . .	la Matrice.
Vulpes .	*Keũlée* . . .	un Renard.
Vulpes Afri-canus .	*T̃kenſie*	Eſpece de Renard appellé par

par les Hollandois *Jukhals*

Vulva . . . *Qu˜a˜ou* . . les Parties honteuſes de la femme.

Les Hottentots n'ont des nombres que juſques à *dix* : lors donc qu'ils ont compté juſques-là, ils reprennent l'unité & comptent de nouveau juſqu'à dix : ils font dix fois la même opération, & pour exprimer leur nombre, ils diſent *dix-dix* ; c'eſt-à-dire, *dix fois dix*. S'ils ont beſoin de nombres plus conſidérables, ils recommencent leurs dixaines, & lorſqu'ils les ont repris encore dix fois, ils prononcent le terme de dix trois fois ; & diſent *dix-dix-dix* ou *dix fois cent*, ce qui fait *mille* ; & ainſi de ſuite :

Les Nombres des Hottentots juſqu'à dix *ſont :*

Q'kui . . Un.
K'kam . . Deux.
K'ouna . . Trois.
Hakka . . Quatre.
Kóro . . . Cinq.
Nanni . . Six.
Hónko . . . Sept.
Kh yſſi Huit.
Kheſſi . . . Neuf.
Gyſſi . . . Dix.

Je

Je finis mes obſervations ſur le langage des Hottentots, en remarquant qu'un ſeul mot ſignifie fort ſouvent pluſieurs choſes ; & même quelquefois des choſes ſi différentes, qu'il n'eſt pas rare de trouver des perſonnes parmi eux qui ignorent ces diverſes ſignifications. Or les Sçavans conviennent que c'eſt-là un défaut qu'on trouve ſurtout dans les plus anciennes Langues ; enſorte que ce défaut fut toujours un préjugé en faveur de leur ancienneté.

CHAPITRE

CHAPITRE VI.

I. *Caractére des Hottentots. Exagérations des Auteurs ſur ce ſujet.* II. *Les Hottentots apprennent aſſez facilement les Langues de l'Europe.* III. *Ils excellent dans l'Agriculture.* IV. *Leur Chaſteté.* V. *Leur Juſtice.* VI. *Ils ſont excellens Domeſtiques.* VII. *Généreux & charitables.* VIII. *Caractére d'un Hottentot appellé Claas, & ſon hiſtoire. Ils ſont adonnez à l'Yvrognerie.* X. *Pareſſe de ces Peuples.* XI. *Leur extrême malpropreté.* XII. *Ils ſe frottent le corps de graiſſe mêlée de ſuye.* XIII. *Ils abhorrent la graiſſe de poiſſon.* XIV. *Raiſon pour laquelle ils ſe graiſſent.* XV. *Ils vivent long-tems.*

I. RIEN n'eſt plus outré que le portrait que les Voyageurs ont fait juſqu'ici des Hottentots. Ils les ont repréſentez comme le Peuple du monde le plus ſauvage & le plus brutal, incapable en quelque maniere de la moindre réfléxion, n'ayant nul ſentiment de Dieu & de Religion, nulle idée d'ordre & d'œcono-

me,

mie, ne donnant aucune marque de bon-ſens ni d'humanité. Ce ſont-là des exagérations publiées plûtôt pour exciter la pitié, ou pour jetter du ridicule, que pour donner une idée juſte de ces Peuples. Ces relations ne peuvent venir que d'une malice affectée qui ſe plaît à défigurer tout ce qu'elle rapporte ; ou d'une injuſte vanité, qui nous porte à mépriſer tout ce qui eſt oppoſé à nos uſages ; ou enfin de cette précipitation condamnable, qui nous fait parler des choſes avant que de les avoir ſuffiſamment examinées. Pour moi, je ne me croi point diſpenſé de rendre juſtice à ces malheureux Peuples, & je me ferois même un ſcrupule de les dépeindre plus mauvais qu'ils ne ſont en effet. Avec ces diſpoſitions j'ai examiné ſoigneuſement leur caractére pendant pluſieurs années, & cela ſans préoccupation ; perſuadé que la différence qui régne entre les génies des différens Peuples, ne doit pas tant nous ſurprendre, que de voir qu'ils ſe reſſemblent encore à quelques égards.

Ce que j'ai remarqué au ſujet de la tradition des Hottentots, peut déjà ſervir à diſſiper en partie les préjugez que l'on pouvoit avoir contr'eux, & à montrer que ces Peuples ne ſont pas tout-à-fait auſſi

ſtupides

ſtudides qu'on les dépeint. Ce que je vais ajouter n'eſt pas moins propre à produire cet effet.

II. J'EN ai connu pluſieurs qui entendoient parfaitement le Hollandois, le François & le Portugais ; & qui ſans cet accent dont j'ai déjà parlé, ſe ſeroient très-bien exprimez dans ces différentes langues. J'en ai vu un, entr'autres, à qui il ne reſtoit aucune teinture des habitudes qu'il avoit priſes dans ſa langue maternelle, & qui prononçoit fort bien le François & le Portugais, au jugement des Connoiſſeurs qui ne pouvoient s'empêcher d'admirer la juſteſſe de ſes termes, & la vîteſſe avec laquelle il s'exprimoit.

III. LES Hottentots entendent incomparablement mieux l'Agriculture que les Européens du Cap, qui s'adreſſent très-ſouvent à eux pour avoir leur avis là-deſſus. Mais ce talent leur eſt à-peu-près inutile, puiſqu'on ne ſçauroit les engager à ſemer du blé : ainſi leurs terres, vaſtes & fertiles, ne leur ſont preſque d'aucun uſage. Dans pluſieurs autres Arts & dans quelques travaux ils font auſſi paroître autant de diſcernement & de capacité qu'aucun autre Peuple, comme nous aurons occaſion de le

le voir dans la ſuite, en parlent de leurs emplois.

IV. CERTAINS Voyageurs n'ont pas eu honte de débiter que ces peuples, hommes & femmes, habitoient enſemble pêle-mêle ſans aucune pudeur, & ſans obſerver les moindres bienſéances. Rien n'eſt plus mal fondé, puiſqu'il n'y a peut-être pas de Nation plus chaſte, ni plus modeſte & dans ſes diſcours & dans ſes actions. Quelquefois j'ai voulu queſtionner ſur ce ſujet quelques Hottentots que je connoiſſois; mais toûjours ils me paroiſſoient indignez des ſoupçons injurieux que je ſemblois former ſur leur compte. Entr'autres, l'un d'eux à qui je faiſois des queſtions ſur ces accuſations d'immodeſtie, me répondit : *Comment! ces gens-là croyent donc que nous ſommes des brutes! Quoi! vivre comme des chiens! Oh nous connoiſſons la pudeur. Nous ne ſommes pas tels qu'on nous repréſente. Nous avons de meilleures idées.* Telle eſt mot pour mot la réponſe qui me fut faite. Je me ſuis d'ailleurs informé ſoigneuſement de pluſieurs Européens de probité & de de ſens, qui depuis fort long-tems étoient en commerce avec les Hottentots : je leur ai demandé, ſi jamais ils avoient apperçu que ces Peuples commiſſent les infamies qu'on

qu'on leur attribue. Toûjours ils m'ont proteſté qu'ils n'avoient rien découvert de pareil. Deſorte que je ne crains point d'aſſurer, après ce que j'ai vu moi-même, & après ce que j'ai ouï dire de ces Peuples, qu'il n'y en a point, ſur le chapitre de l'amour, de plus modeſte ſur la terre. Au-reſte, j'aurai occaſion dans la ſuite de réfuter plus particulierement le Chevalier *de Forbin*, qui aſſure dans les Mémoires qu'on lui attribue, non ſeulement que *ces Peuples couchent pêle-mêle, ſans aucune diſtinction de ſexe*; mais encore, *qu'ils s'accouplent indifféremment comme les bêtes, ſans avoir aucun égard à la parenté.*

V. L'INTEGRITE', l'équité, & la promptitude à rendre juſtice, ſont auſſi des qualitez dans leſquelles cette Nation ſurpaſſe toutes les autres. On voit auſſi briller parmi eux une noble ſimplicité dans les mœurs, qui charme tous ceux qui ne ſont pas folement prévenus contre tout ce qui s'écarte des manieres fardées de l'Europe.

VI. ILS ſont excellens Domeſtiques, & peut-être les plus fidéles qu'il y ait au monde. Les Hollandois, qui en ont un très-grand nombre à leur ſervice, en ſont ſi perſuadez, qu'ils ne peuvent ſe réſoudre à s'en défaire. Leur fidélité eſt à toute épreu-

ve.

ve. Quoiqu'ils aiment paſſionnément la Quinquaillerie, le vin, l'eau-de-vie & le tabac, & qu'ils donnent volontiers tout ce qu'ils ont de plus précieux pour en avoir ; cependant ſi on leur a confié des choſes de cette nature, non ſeulement ils n'y touchent jamais ; mais ils empêchent même que qui que ce ſoit n'y touche. On ne les voit jamais abuſer de la confiance que l'on a en eux, & ils s'acquittent des commiſſions les plus importantes avec une exactitude & une habileté, qui eſt une preuve certaine de leur intégrité & de leur jugement.

VII. CES Peuples ſurpaſſent peut-être tous les autres, en généroſité & en hoſpitalité. Ils prennent un ſingulier plaiſir à ſe ſecourir, & ils ſe donnent des marques d'affection avec une ſi noble ſimplicité, qu'on auroit peine à en trouver des exemples ailleurs que dans les premiers âges du monde. Le P. *Tachard* en avoit été lui-même ſurpris. Ils ont, *dit-il*, » (1) plus » de charité & de fidélité les uns envers » les autres, qu'il ne s'en trouve ordi- » nairement parmi les Chrétiens. Ils ſont » bienfaiſans & ſecourables, *ajoute-t-il* » *plus bas* : ils n'ont preſque rien à eux : quand

(1) Liv. II. pag. 80. & 84.

» quand ont leur donne quelque choſe, ſi
» elle ſe peut diviſer, ils en font part au
» premier de leurs compagnons qu'ils
» rencontrent; ils le cherchent même
» dans ce deſſein, & ſe réſervent ordi-
» nairement la moindre partie de ce qu'ils
» ont. Je ſuis ſurpris comment *Boeving* a oſé dire que *les Hottentots ſe haïſſoient les uns les autres.* Il eſt aſſez exact dans ſes relations; mais pour ici ſon erreur eſt groſſiere & inexcuſable; car l'affection mutuelle, & la bienveillance, ſont le caractére diſtinctif de ces Peuples. A peine peuvent-ils ſe réſoudre à joüir ſeuls de quelque avantage: pour qu'ils y trouvent quelque plaiſir il faut qu'un ou pluſieurs de leurs compatriotes le partagent avec eux. Il n'y a que leurs femmes, qu'ils ſe réſervent toutes entieres. Si un Hottentot reçoit en préſent quelques proviſions, s'il a pris quelque bon gibier, ou quelque poiſſon délicat, il n'eſt pas content qu'il n'en ait fait part à quelque voiſin. S'il fume, & qu'il voye paſſer quelqu'un de ſes compatriotes, il l'appelle, & lui fait tirer quelques gorgées de ſon tabac. J'ai même vu un Hottentot auſſi joyeux après avoir accordé cette faveur, que nous le ſerions après avoir fait quelque bonne fortune. Si un Hottentot apprend que quelqu'un

quelqu'un eſt dans le beſoin, ou en danger de ſa vie, il vole à ſon ſecours, à quelque diſtance qu'il ſoit; il fera vingt lieues pour tirer un homme de peine, ou de miſere. Il y a toûjours beaucoup de Hottentots qui voyagent d'une Nation ou d'un Village à l'autre: lorſque la nuit ſurvient, ils ſe retirent fort tranquillement au prochain hameau, où on les loge & on les traite très-cordialement, ſans exiger de payement ni de récompenſe, quand même ils n'auroient entr'eux aucune liaiſon. Si l'extrême pauvreté de l'Hôte ne lui permet pas de bien traiter l'Etranger, il le remet à quelqu'un de ſes voiſins, qui tient cela à grand honneur.

J'étois intimement lié avec un nommé *Pegu*, Capitaine d'un Village aſſez éloigné du Cap. C'étoit un homme plein de bon-ſens & d'humanité. Il étoit venu pour quelques jours au Cap. S'étant rendu chez moi pour me faire viſite, il me dit avec une aimable familiarité, qu'il avoit très-bon appétit, & que je l'obligerois ſi je lui donnois quelques raffraîchiſſemens. Je m'empreſſai à lui faire apporter à manger & à boire, en lui diſant qu'il pouvoit diſpoſer de tout ce que je lui offrois. Il profita de l'avis. La chambre où je le reçus donnoit ſur la rue. Voyant

paſſer

paſſer un Hottentot, il l'appella, & l'invita à lui tenir compagnie. L'offre fut acceptée : tous deux ſe mirent à manger fort cordialement. Peu accoutumé à la généroſité des Hottentots, & fort étonné de la liberté de Pégu, je lui dis, lorſque ſon convive ſe fût retiré, qu'il me paroiſſoit avoir très-peu de prudence ; que les proviſions que je lui avois données, auroient ſuffi pour deux ou trois repas s'il les eût ménagées, & qu'étant éloigné de chez lui il auroit dû penſer à ſon voyage. Il parut ſurpris de ma plainte, & me répondit en ſon langage ces paroles ſi remarquables : *J'ai ſuivi*, dit-il, *la coutume des Hottentots. Je ne puis manger quoique ce ſoit, ſans en faire part à quelqu'un de mes freres*, (c'eſt le nom qu'ils ſe donnent les uns aux autres) *lorſque je le vois paſſer : Si je vais chez lui, il me régale de même de tout ce qu'il a.* Je n'oublierai jamais une réponſe ſi ſenſée & ſi généreuſe. Jamais je ne me la rappelle, que je ne ſente naître dans mon cœur un mêlange de plaiſir & de douleur ; de plaiſir, entant qu'elle me préſente un noble reſte de cet amour & de cette généreuſe hoſpitalité ſi célébre chez les Anciens ; de douleur, lorſque je conſidére que des Payens, qu'il nous plaît d'appeller ſauvages,

ont des ſentimens d'humanité qu'on chercheroit inutilement parmi les Chrétiens. Ils exercent leur charité envers tout le monde : le vieux & le jeune, le riche, & le pauvre, le connu & l'inconnu, en ſont également les objets. Jamais je n'ai découvert en eux la moindre trace d'intérêt. Les Etrangers même qui ont beſoin de leur ſecours, & qui les traitent avec douceur, éprouvent auſſi-bien que leurs compatriotes les effets de leur généroſité.

Le Capitaine *Theunis Gerbrantz van der Schelling* avoit perdu ſon vaiſſeau dans la Baye de *la Goa*. Après de x mois de marche il eut le bonheur de rencontrer un Hottentot qui entendoit un peu de Hollandois. Pendant un ſi long eſpace de tems, au milieu de mille dangers, ce Capitaine n'avoit trouvé à manger que des moules crues. Privé de nourriture déjà depuis trois jours, il étoit, comme on peut aiſément ſe l'imaginer, dans un état déplorable. Pour ſurcroît de maux il avoit le flux de ſang, & il étoit preſque nud. Ce charitable Hottentot, qui avoit déjà reçu auparavant diverſes perſonnes échapées du naufrage, retira le Capitaine dans ſa hutte & l'exhorta à prendre courage, l'aſſurant qu'il étoit diſpoſé à

lui

lui rendre tous les ſervices dont il pourroit être capable. Le Capitaine lui expoſa ſes maux & ſes beſoins. Le Hottentot, touché d'un état ſi triſte, lui dit qu'il ne convenoit pas qu'il mangeât beaucoup d'abord, ni qu'il usât de viandes peſantes; & que rien n'étoit plus à propos pour ſon eſtomac, que de manger quelque choſe de léger & à diverſes repriſes. *Venez, repoſez vous*, lui dit-il, *tandis que je vous accommoderai le mêts le plus excellent que je pourrai trouver.* Auſſitôt il alluma du feu, & mit cuire dans un pot de petites tranches de mouton. Pendant que cela ſe préparoit, il alla chercher dequoi couvrir la nudité de ſon Hote; après quoi il lui donna un peu de bouillon de mouton, & une tranche de cette viande : environ une heure après il lui donna encore à manger, & ainſi de tems en tems pendant quelques jours, juſqu'à ce que l'eſtomac du Capitaine ſe fût peu-à-peu accoutumé à la nourriture. Un certain *Claas*, dont je rapporterai tout-à-l'heure la triſte fin, ſe trouvoit par hazard à vingt lieues de l'endroit, occupé à négocier des beſtiaux pour le compte du Gouverneur. Le Capitaine, qui le connoiſſoit, ayant appris cette nouvelle de ſon Hôte, y envoya un Exprès pour

lui donner avis de ſon malheur, & le prier de le venir voir & de le ſecourir. Claas ſe pourvut ſur le champ de tout ce qu'il put trouver de convenable à la ſituation du Capitaine, & ſurtout d'habits plus commodes que ceux qu'il avoit ; & avec ces proviſions il ſe rendit à la hutte, où l'Hôte & lui firent ſi bien, qu'en peu de tems le Capitaine ſe trouva rétabli, & en état de faire le voyage du Cap, où Claas le conduiſit.

VIII. J'AI promis de donner l'Hiſtoire de ce généreux Hottentot : je me perſuade qu'on ne la lira pas ſans en être touché. Elle ſervira à mettre dans un plus grand jour la fidélité, la généroſité & le génie de cette Nation. Claas étoit deſcendu d'une famille Hottentotte, dont les troupeaux étoient très-nombreux ; c'eſt-à-dire qu'elle étoit extrêmement riche ; car c'eſt en cela que conſiſtent chez eux les richeſſes. Son pere, perſuadé de ſon habileté, lui ayant remis de bonne heure un petit troupeau, il le fit ſi bien valoir, qu'il l'accrut en fort peu de tems. Son habitation étoit fort éloignée du Cap, dans le Pays des *Koopmans*. Il y vivoit heureux avec ſa femme, qui paſſoit pour une Beauté chez ſes Compatriotes. L'amour, qui eſt de tous les Climats & de

toutes

toutes les Nations, réſolut la perte de cet époux. Le Capitaine du Village, amoureux de cette femme, ſongeoit depuis quelque tems à ſatisfaire ſa criminelle paſſion. D'abord il tâcha de la corrompre. La Hottentotte fut inébranlable. Rebuté par ces rigueurs, & devenu furieux par ces obſtacles, il réſolut de l'enlever, & ne tarda guéres à exécuter ſon deſſein. Claas en fut d'autant plus affligé, qu'il n'oſoit ſe flatter d'obtenir juſtice, vu le grand crédit du raviſſeur. Les Hollandois interviennent toûjours dans les différends qui s'élevent entre les Nations; mais ils ne ſe mêlent jamais des affaires particulieres : ainſi l'époux deſeſpéré n'avoit rien à attendre de leurs ſecours. Il prit donc le parti de ſupporter ſon infortune avec impatience, & de n'exciter aucun trouble en intéreſſant quelqu'un dans ſon malheur.

Cependant le Capitaine mettoit tout en uſage pour joüir de ſon crime; careſſes, flatteries, promeſſes, menaces, il ne négligeoit rien pour ſéduire la Hottentotte. Mais cette épouſe fidéle ne croyant pas devoir diſſimuler, ne gardoit aucunes meſures avec ſon tyran, elle l'accabloit de reproches & d'injures. Le Chef, irrité par ce procédé, prit le parti de la reſſer-

rer plus étroitement, & continua ſes efforts pour l'engager à répondre à ſa paſſion. Mais voyant enfin qu'il ne gagnoit rien, il attribua l'opiniâtre réſiſtance de cette femme, à l'eſpérance où elle étoit de rejoindre quelque jour ſon mari; & dans cette idée, il réſolut de commettre un nouveau crime pour conſommer le premier.

Claas étoit chéri des Hollandois : il avoit rendu & rendoit encore des ſervices importans à la Nation établie au Cap. La réputation de ſes ſervices, de de ſon intégrité & de ſon habileté, avoit même été portée juſqu'à Amſterdam. Toûjours fidélement attaché aux intérêts de la Compagnie, il venoit d'excuter avec ſuccès diverſes commiſſions que le Gouverneur *Van der Stel* lui avoit confiées. Il s'agiſſoit de l'échange de quelques denrées contre des beſtiaux. Content de ce qu'on vouloit lui donner, il rendoit ces importans ſervices ſans rien ſtipuler pour ſes peines. Il joignoit à un fidéle attachement pour les Hollandois, un fonds d'humanité intariſſable, une bonté qui s'étendoit indifféremment ſur tout le monde. Né & élevé dans l'ignorance par rapport à la Religion, il avoit cependant de bonnes mœurs, & des principes de

vertu

vertu qui dirigeoient ſa conduite. J'oſe même dire qu'il avoit autant de charité & de bienveillance pour les hommes, que l'on en voit parmi nous dans ceux qui brillent le plus par ces excellentes qualitez. L'empreſſement qu'il fit paroître à ſoulager le Capitaine Van der Schelling en eſt une preuve. Divers autres Européens avoient éprouvé l'humeur bienfaiſante de ce Hottentot. Il étoit toûjours attentif à ſaiſir les occaſions de l'exercer, & ſes richeſſes lui en fourniſſoient les moyens. Ces vertus, les ſervices qu'il rendoit aux Hollandois, & les careſſes qu'il en recevoit, lui attirerent la haine de pluſieurs perſonnes des deux Nations. Quelques-uns d'entr'eux, qui avoient autrefois été employez dans ces échanges, ne réuſſiſſant pas ſi bien que lui, avoient été oubliez. Le Gouverneur, plein d'eſtime pour Claas lui remettoit toutes ſes commiſſions importantes, dont il s'acquittoit toûjours à merveille, & pour le mettre à couvert des inſultes de ſes ennemis, il lui donnoit toûjours deux Soldats de la Garniſon, lorſqu'il l'envoyoit dans le Pays.

Quelques Hollandois donc, vivement piquez d'une préférence qui les empêchoit de continuer les malverſations par

lesquelles ils s'étoient enrichis, jurerent sa perte. Instruits des desseins du Chef Hottentot, ils le firent aisément entrer dans leur Conjuration. Il fut résolu que Claas seroit accusé auprès du Gouverneur, par le ravisseur même de sa femme. On lui imputa de cabaler contre les Hollandois, & d'avoir fait un complot pour les chasser du pays. Claas étoit devenu le plus riche des Hottentots, par les biens considérables que son pere, mort depuis peu, lui avoit laissé. On convint donc qu'il seroit accusé de s'être enrichi aux dépens du Gouverneur, soit en détournant les denrées qui lui avoient été confiées, soit en s'appropriant des bestiaux appartenans à la Compagnie.

L'accusation fut intentée. Le Gouverneur avoit éprouvé mille fois la fidélité & l'affection de l'accusé : dans plusieurs occasions il avoit donné des témoignages de l'estime particuliere qu'il avoit pour lui. Cependant, soit qu'il ne se défiât pas de la trahison infâme de ses accusateurs, soit qu'il fût ébloui par la confiscation des biens de l'accusé, qui devoient lui revenir au cas qu'il fût trouvé coupable, il prêta l'oreille à la calomnie. Son Enseigne reçut ordre d'aller saisir

Claas.

Claas. Cet Officier, qui étoit le principal Auteur de la conſpiration, fit toute la diligence poſſible. Accompagné de ſeize Soldats, il arriva de grand matin au Village où demeuroit le Hottentot. Perſonne n'étoit encore levé. L'Enſeigne environna le Village, & eut la cruauté de faire ſaluer ces paiſibles habitans d'une décharge de mouſquetades, avant que de leur avoir communiqué ſon arrivée. A ce bruit, Claas ſortit tout allarmé; & voyant que c'étoient des Hollandois qui les attaquoient, il s'adreſſa à leur Chef, & lui demanda en Hollandois, qu'il poſſédoit très-bien, le ſujet de l'inſulte qu'il faiſoit au Village. L'Enſeigne lui répondit qu'il étoit dans le deſſein de ſe ſaiſir de lui, pour l'obliger à venir rendre compte devant le Gouverneur, d'une Conſpiration qu'il avoit formée contre la Nation, & en même tems il lui ordonna de ſe rendre priſonnier. Claas, ſurpris d'un diſcours ſi peu attendu, répondit : *Quoi ! je conſpire contre les Hollandois, Monſieur ! Moi qui ai donné tant de preuve de mon affection & de mon zéle pour eux ! Moi qui les ai ſervis ſi long-tems & ſi fidélement !* L'Enſeigne répliqua, que ce n'étoit ni le tems ni le lieu de diſputer ; qu'il devoit ſe rendre, ou qu'il feroit feu ſur lui.

Il eſt donc vrai, reprit Claas, *que l'on a fait une telle accuſation contre moi ! Mais donnez-vous patience.* Et montrant les Habitans du Village, hommes, femmes, & enfans, qui s'étoient aſſemblez au bruit. *Que vous ont fait ces perſonnes, pour être expoſées au feu de vos armes ? Ont-elles trempé dans la même Conſpiration ? Si je ſuis ſeul coupable, Monſieur, comme votre ſilence me le témoigne, quelle imprudence d'attaquer ces pauvres innocens ! D'ailleurs, ce lieu eſt-il fortifié ? Suis-je en état de défenſe ? Ai-je des armes ? Pourquoi donc n'envoyer pas plûtôt m'avertir de votre arrivée & de votre commiſſion ? Ai-je refuſé de me remettre entre vos mains ? Pour ce qui eſt de ma fidélité envers votre Nation, de mon attachement ſincere & de mon zele pour ſon ſervice, il y a peu de perſonnes qui en puiſſent mieux juger que vous-même : vous en avez été ſi ſouvent le témoin, que je ne puis concevoir comment vous ni même perſonne, a pu avoir le moindre doute ſur une fidélité ſi long-tems éprouvée.* L'Enſeigne, embaraſſé ſans doute d'un diſcours où il ſe voyoit intéreſſé, le fit ceſſer en impoſant ſilence à Claas, & en lui réïtérant l'ordre qu'il lui avoit donné de ſe rendre priſonnier ſous peine de mort. Le Hottentot

ſe

ſe remit entre ſes mains, en diſant, *que ſon innocence l'empêchoit de craindre l'examen, & qu'il pouvoit le conduire où il voudroit.* Sur le champ l'Enſeigne le ſaiſit, & le fit lier avec des cordes ; traitement très-ignominieux pour un Hottentot, qui ne connoît rien de plus honteux, ſi ce n'eſt de mourir infâme.

Claas fut emmené dans cet état devant le Gouverneur, qui le confronta avec ſes accuſateurs. Il ſoutint ces différens examens avec une tranquilité & une ſérénité dont l'innocence ſeule eſt capable. La force avec laquelle il réfuta les raiſons de ſes ennemis auroit ébranlé des Juges moins prévenus. Il rappella les ſervices qu'il avoit rendu à la Compagnie, à la Nation, au Gouverneur, & à pluſieurs particuliers ; n'y ayant même que peu de tems qu'il avoit rempli une commiſſion très-importante, d'une maniere qui lui avoit attiré l'approbation du Gouverneur. Il fit voir encore, que ſes accuſateurs ne le chargeoient que de crimes que la malice leur ſuggéroit, ſans produire une apparence de preuves ; & que par conſéquent il étoit manifeſte qu'on cherchoit uniquement à le perdre comme le bruit en couroit déjà. Mais il vit bien-tôt par la conduite du Gouverneur, qu'il

ne vouloit pas être inſtruit. En un mot, Claas ſur la ſeule accuſation de ſes ennemis fut envoyé en exil dans dans l'Iſle de Robben, & tous ſes biens furent confiſquez.

Bien-tôt après l'Enſeigne ſuccéda à cet infortuné, & fut fait Agent du Gouverneur. Mais il s'acquitta ſi mal de ſa commiſſion, il fit tant de malverſations, que l'intégrité & l'habileté de Claas en éclaterent davantage. Ce nouveau Commiſſionnaire, par les manieres hautes & emportées qu'il avoit avec les Hottentots, aigriſſoit les eſprits, & ébranloit ſouvent la bonne intelligence qui régnoit entre les deux Nations. Sa mauvaiſe-foi rendit bien-tôt le Commerce difficile, & par ſon extravagance & ſa friponnerie il ruïna abſolument le crédit & les affaires de la Compagnie. Les Hottentots mirent leurs beſtiaux à un prix exceſſif; le Commerce devint enfin ſi difficile, & les profits ſi petits, que les Directeurs ſe virent obligez d'arrêter ces deſordres en n'envoyant plus perſonne pour traiter avec les Hottentots, & en faiſant toutes leurs emplettes chez les Marchans du Cap, qui achetoient les denrées à beaucoup meilleur marché. C'eſt ſur ce pied que le Commerce de la Compagnie ſubſiſte encore aujourd'hui.

Le

Le Capitaine *Van der Schelling*, celui que Claas avoit ſi généreuſement accueilli, ſe trouva au Cap dans le tems des infortunes de ſon bienfaiteur. Témoin des accuſations qu'on lui avoit intentées, il fit à ſon arrivée en Hollande tant de repréſentations aux Directeurs de la Compagnie, qu'ils envoyerent inceſſamment ordre de rappeller Claas, & de le rétablir dans tous ſes biens. L'ordre fut executé en partie ; c'eſt-à-dire, qu'il fut rappellé ; mais on ne lui rendit qu'une petite partie de ſes troupeaux. Claas retourna avec plaiſir à ſon ancienne demeure, avec les débris de ſa premiere fortune ; mais il ne jouït pas long-tems de ſon bonheur. Le Chef Hottentot, qui ne pouvoit profiter de ſa proye qu'avec peine, voulant enfin faire ceſſer toute réſiſtance, & jouïr tranquillement de ſes crimes, le fit aſſaſſiner. Peut-être y entra-t-il d'autres raiſons. Quoiqu'il en ſoit perſonne ne prit connoiſſance de ce meurtre. Telle eſt l'hiſtoire de Claas, ce généreux Hottentot, dont les excellentes qualitez doivent donner de ces Peuples une tout autre idée que celle que l'on en a généralement, & ſervir même d'exemple & de modéle aux Chrétiens.

VII. APRE'S avoir montré le beau côté de

de cette Nation, voyons les défauts qu'on lui attribue. Le vice qui ſe préſente d'abord, c'eſt l'yvrognerie. S'ils avoient aſſez de liqueurs fortes, j'oſe aſſurer qu'ils ſeroient les Peuples les plus adonnez à cet excès d'intempérance. Dès qu'ils en ont ils ne peuvent abandonner le tonneau, tant qu'il en reſte une goutte, & qu'ils peuvent porter le verre à la bouche. Au défaut de liqueurs, ils s'enyvrent de tabac, dont ils fument juſques à perdre toute connoiſſance. Quelle que ce ſoit cependant leur paſſion pour les liqueurs, il ne faut pas craindre qu'ils touchent jamais à celles qu'on leur donne à garder; ils ſont auſſi ſcrupuleux à l'égard de ces choſes qu'ils aiment avec paſſion, qu'à l'égard de celles qui leur ſont les plus indifférentes. Pareillement, lorſqu'ils ont en commun quelque liqueur, chacun ſe contente de la portion qui lui en revient, & on ne les voit point ſe tromper réciproquement.

Les femmes dans l'occaſion ne ſont pas moins intempérantes que les hommes. Rien de plus divertiſſant que de voir l'un & l'autre ſexe dans l'yvreſſe. Tant qu'ils peuvent ſe tenir debout, ils font des cabrioles, des grimaces & des poſtures, dont pluſieurs ſont aſſurément de

leur

leur invention, au-moins je n'en vis jamais de ſemblables en Europe. Ils accompagnent ces joyeuſes ſingeries, de hurlemens & de cris redoublez. Mais l'extravagance des femmes yvres eſt beaucoup plus grande & plus furieuſe que celles des hommes. Dans la maiſon où je fus d'abord logé au Cap, il y avoit une ſervante Hottentotte diſtinguée par ſa fidélité, ſon activité & ſon bon naturel. Son unique défaut étoit d'aimer à boire, & le moindre excès la rendoit furieuſe & forcenée. On avoit donc grand ſoin de ne lui fournir jamais l'occaſion de ſatisfaire ſa paſſion. Je n'étois inſtruit ni du vice de cette femme, ni des excez de ſes compatriotes, lorſque venant un matin auprès de moi, elle me pria avec inſtance de lui donner un peu de mon vin. *Il y a bien du tems*, me dit-elle, *que je meurs d'envie de me réjoüir d'un peu de cette bonne liqueur, dont je n'ai bu depuis très-long-tems, & je ne ſçai comment faire pour en avoir.* J'entrai dans ſes peines, & lui demandai ſi perſonne n'avoit eu la charité de lui en donner un verre. Elle me dit que non. Eh, bien, lui dis-je, je veux vous faire ce plaiſir; venez, combien en voulez-vous? A cette agréable nouvelle, elle

ne

ne ſe poſſeda plus, & après m'avoir fait les remercimens les plus touchans, elle me préſenta une meſure que je lui remplis, en lui recommandant de le ménager, & de ne pas le boire tout à la fois. Elle me le promit : mais au bout de quelques minutes, je la vis revenir en riant, & tenant à la main la meſure toute vuide. Elle me dit d'un air fort délibéré : *Voyez, Monſieur, je reviens pour avoir encore un peu de votre vin. Je le croi délicieux; mais je n'en ſuis pas parfaitement ſûre, & je voudrois bien m'en aſſurer tout-à-fait. Donnez-m'en donc encore un peu : vous êtes trop bon pour me refuſer.* Ce ton familier me ſurprit, & voyant bien qu'elle en tenoit, je lui dis que je ne voulois pas lui en donner davantage, puiſqu'elle ne l'avoit pas mieux ménagé; mais que je l'en regalerois une autre fois. Elle ſe mit à rire de toute ſa force, & m'aſſura très-poſitivement qu'elle ne me quitteroit point que je ne l'euſſe ſatisfaite. *Il n'y a point de tems qui vaille le tems préſent*, ajouta-t-elle. *Une autre fois, vous n'aurez peut-être pas de vin : peut-être ne ſera-t-il pas ſi bon. Je croi, ſans en être pourtant bien ſûre, n'en avoir jamais gouté de meilleur. C'eſt à vous de m'en éclaircir,*

cir, & tout-à-l'heure. Je faiſois tous mes efforts pour arrêter ſes inſtances importunes par de bonnes paroles; mais inutilement. Irrité à la fin, je la menaçai de m'aller plaindre à ſon maître & à ſa maîtreſſe; & je me diſpoſois en effet à y aller, lorſque je les vis venir l'un & l'autre au bruit de la diſpute. Mais leur préſence même n'arrêta point ſes perſécutions. Elle inſiſtoit avec tant d'action, & d'une maniere ſi ridicule, que mon Hôte & mon Hôteſſe ſe pâmoient de rire. Après avoir appris l'imprudence que j'avois eue de donner du vin à cette femme, ils me conſeillerent d'achever de la ſatisfaire, puiſque j'avois commencé, & ils m'aſſurerent que nous nous divertirions. Je remplis donc une ſeconde fois ſon pot, qu'elle avala d'un trait. Après quoi elle me dit, que pour me témoigner ſa reconnoiſſance elle alloit me régaler d'une danſe Hottentotte. Cette danſe ſe trouva compoſée d'un mêlange de frappemens de pieds, de cabrioles, & de poſtures groteſques. Elle exécuta ce ridicule exercice avec tant de force & d'action, que les vapeurs lui monterent au cerveau, & qu'elle devint comme enragée. Elle s'arrêtoit de tems en tems, & jettoit des regards

gards farouches ſur nous : puis elle ſe mettoit à parler avec une vivacité incroyable, & à dire mille extravagances. Un moment après elle fut ſaiſie d'un violent accès de rire, qui ne ceſſa que pour faire place à des hurlemens & à des cris inſupportables, qui ne paroiſſoient nullement partir d'une créature humaine. Enſuite elle recommença à babiller, & ſe reprocha mille fautes qu'elle n'avoit aſſurément jamais faites. Ces réflexions ſur elle-même furent ſuivies d'un retour de tranquillité, qui paroiſſoit lui avoir redonné ſon ſang-froid. Elle me blâma avec beaucoup de bon-ſens de ce que je lui avois tant donné de vin, & me dit que ſon yvreſſe étoit mon ouvrage, puiſque je l'avois forcée à boire contre ſon inclination. Mais cette tranquillité ne dura pas long-tems ; ſes cris, ſes hurlemens, ſes ſauts & ſon babil recommencerent de plus belle, & ne ceſſerent que quand ſon maître l'eût menacée de lui donner des coups de canne ſi elle ne ſe retiroit dans ſon lit. Elle y paſſa la nuit fort tranquillement. Le lendemain matin, la pauvre fille ſe rappellant ce qui lui étoit arrivé, n'oſoit lever les yeux. Il fallut pourtant paroître devant ſa maîtreſſe, & en eſſuyer une rude cenſure, qui

qui lui fit jetter des cris amers. Elle ſe jetta à genoux (choſe rare parmi les Hottentots) pour lui demander pardon du trouble qu'elle avoit cauſé dans la maiſon ; après quoi elle vint dans ma chambre, pour me demander pardon auſſi, & me dire que de ſa vie elle ne boiroit de vin. Je lui répondis que cette liqueur étoit bonne pourvu qu'on en usât ſobrement, & que c'étoit ſa faute ſi elle s'en étoit mal trouvée. *Il eſt vrai, Monſieur*, me dit-elle ; *mais puiſqu'il n'eſt pas en mon pouvoir de me modérer, je ne puis rien faire de mieux que de m'en abſtenir tout-à-fait.* Elle a parfaitement exécuté cette réſolution ſi ſenſée ; car depuis ce tems-là on ne lui a jamais vu goûter ni vin, ni aucune liqueur forte.

L'yvreſſe, quelque furieuſe qu'elle ſoit chez les Hottentots, ne les porte cependant jamais à ces crimes qu'elle produit en Europe. Elle ne les pouſſe jamais ni à l'impureté, ni à l'adultere. Tous les déſordres civils qu'elle cauſe, ſont les querelles & les batteries, qui ſont ſouvent ſanglantes ; encore ne s'agit-il que des hommes, rarement les femmes ſe battent, & leurs batailles ne ſont jamais cruelles. Leur préſence même prévient les mauvaiſes ſuites des diſputes que les homme

hommes ont entr'eux, un mot de leur part eſt capable d'appaiſer les querelles les plus animées, les femmes n'ont qu'à paroître, ſans même prononcer une parole, on voit tomber les armes des mains des Combattans; & même au bout d'un quart-d'heure, ſi la matiere n'eſt pas intéreſſante, ils deviennent auſſi bons amis qu'auparavant, ils s'aſſoyent & fument de la même pipe. C'eſt parmi eux un ſigne d'amitié & de réconciliation, que de former un cercle, & de tirer chacun deux ou trois gorgées de la même pipe, qu'ils font circuler juſqu'à ce qu'elle ſoit conſumée. Mais ſi le différend roule ſur quelque ſujet grave, ou que les parties ſoient fort en colere, contents de ſuſpendre leur animoſité juſqu'à ce que les femmes ſe ſoient retirées, ils recommencent la guerre avec plus de fureur. Au-reſte, lorſqu'ils ne ſe battent qu'avec le bâton, les femmes ne s'en mettent guéres en peine : c'eſt une eſpece d'exercice qui leur ſert de paſſe-tems, & qui aboutit tout-au-plus à quelque contuſion à la tête, ou à quelque côte meurtrie. Pour l'ordinaire, les femmes ne paroiſſent que lorſque les piques, qu'ils appellent *Haſſagayes*, ſont de la partie; car pour ce qui regarde leurs arcs &

leurs

leurs fléches, ils ne s'en ſervent jamais dans leurs diſputes. Cependant, avant que les femmes ſoient venues mettre le hola, il arrive ſouvent qu'il y en a déja pluſieurs d'étendus ſur le carreau.

X. LE ſecond, ou plûtôt le troiſiéme de leurs défauts, c'eſt la pareſſe. Les Hottentots ſont pareſſeux au-delà de toute expreſſion, ſoit qu'on les conſidere du côté de l'eſprit, ou du côté du corps. Il n'eſt point de peuple ſous le ſoleil, qui ait une pareille averſion pour penſer & pour agir que celui-là. On diroit qu'ils font conſiſter leur félicité à vivre dans l'inaction & dans l'indolence. Quoiqu'ils ſoient ſans contredit auſſi capables de penſer, & de former des deſſeins, qu'aucune autre Nation, ils ne veulent pas s'en donner la peine. Raiſonner, ſelon eux, c'eſt travailler; & travailler, c'eſt le fleau de la vie. Ils croyent qu'il n'y a rien de plus digne de la Nature Humaine, ni de plus charmant que l'oiſiveté: auſſi y paſſent-ils dumoins les trois quarts du jour. Ils ſe privent de ce qu'ils aiment le plus, s'il n'eſt abſolument néceſſaire, plûtôt que de ſe le procurer par quelque occupation. Rien ne peut les tirer de leur repos, qu'une abſolue néceſſité. Il n'y a qu'un beſoin

beſoin preſſant & ſenſible, ou une paſſion violente, qui puiſſe les exciter au travail. Alors ils ne le cédent à perſonne en activité & en diligence : mais dès qu'ils ont ce qu'ils ſouhaitent, ils retombent dans leur premiere pareſſe, qui ſemblent née avec eux. *Boeving*, dans ſa Relation des Hottentots (1) leur reproche auſſi ce défaut.

XI. C'EST probablement à cette pareſſe générale qu'il faut attribuer leur extrême malpropreté dans ce qui regarde le manger & le boire. Ce défaut eſt inconteſtable. Mais il me ſemble que les Voyageurs l'ont beaucoup exagéré. *Merklin* en particulier, dit que tous les Hottentots, ſans exception, dévorent moitié crues les entrailles des bêtes, remplies encore de leurs ordures & de leurs excrémens. Il leur importe même peu, ſi on l'en croit, que les entrailles ſoient fraîches, ou puantes & corrompues ; ils les mangent également, avec un appétit dévorant.

J'ai paſſé pluſieurs jours entiers parmi eux, dans les différentes contrées de ce vaſte pays, & par conſéquent j'ai eu occaſion d'examiner de quelle maniere ils préparent

(1) Page 8.

préparent leurs vivres, & les mangent; mais je n'ai rien trouvé de ſemblable. J'ai toûjours vu au-contraire, qu'ils lavent les entrailles qu'ils veulent manger, & qu'après les avoir déchargées de leurs ordures, ils les paſſent dans de l'eau nette; après quoi ils les font bouillir dans du ſang de l'animal, & quelquefois ils y ajoutent du lait. S'ils n'ont pas de ſang, ils les grillent ſur les charbons; car ils n'ont ni gril, ni aucun autre uſtenſile qui en puiſſe tenir la place. J'avoue que dans tout cela ils ſont aſſez malpropres pour dégoûter un Européen; mais non pas autant que Merklin le leur reproche. Au-reſte, j'ai eu la curioſité de goûter de ces entrailles bouillies, & j'oſe dire, quelque jugement que mes Lecteurs portent de mon palais, que j'aurois trouvé ce mets très-bon ſi je n'avois pas connu les Cuiſiniers, ou que j'euſſe pu bannir de mon imagination l'idée de leur extrême malpropreté.

On les accuſe auſſi très-mal-à-propos de ſe décharger le ventre en quelque endroit qu'ils ſe rencontrent & en préſence de tout le monde. Je ne connois point de plus grande fauſſeté, je ne croi pas même qu'il y ait de peuple plus modeſte à cet égard. J'ai habité bien des années

parmi

parmi eux; mais jamais je n'en ai vu un ſeul dans cette poſture, & j'ai conſtamment ouï dire qu'ils ne s'y mettent jamais en préſence de qui que ce ſoit. Si on les y ſurprend quelquefois, c'eſt par hazard, lorſqu'ils ne s'y attendent point. Ils ſont même ſi éloignez de cette indécente malpropreté, que jamais ils ne laiſſeront échaper un vent en préſence d'un Européen, ni même d'un Hottentot. Lorſque quelque Hollandois prend cette liberté devant eux, ils s'en ſcandaliſent, & ne craignent point de lui en faire honte. Je ne ſçai pourquoi on ſe plaît à groſſir les défauts des Hottentots: leur malpropreté eſt aſſez grande, ſans qu'il ſoit néceſſaire de rien ajouter au portrait qu'on en fait.

XII. CE qui les rend encore plus ſales, c'eſt la coutume qu'ils ont de ſe frotter le corps, depuis la plante des pieds juſqu'au ſommet de la tête, de beurre, ou de graiſſe de mouton, mêlée avec de la ſuye qu'ils ramaſſent ſous leurs pots. Comme ils ſont naturellement de couleur d'olive, ils veulent encore, par cette eſpece de teinture, ſe donner une couleur plus foncée, qui a leur goût eſt plus belle. Ils obſervent cette coutume avec beaucoup de ſoin dès leur plus tendre enfance; & l'on peut dire que c'eſt la ſeule

ſeule choſe en quoi ils ne ſont point pareſſeux. Dès que le ſoleil, la pouſſiere ou quelque autre accident a enlevé ce fard déſagréable, ils le renouvellent inceſſamment. Tout céde à cet important ouvrage; perſonne ne néglige une coutume ſi dégoûtante. Les plus pauvres ſe ſervent de beurre ou de graiſſe rance, qui leur donne une odeur ſi déteſtable, qu'on ne ſçauroit les approcher: on les ſent long-tems avant que de les voir. Mais ceux qui ſont à leur aiſe, ſont fort délicats là-deſſus, ils ne ſe frottent que de ce qu'il y a de plus frais & de meilleur. Ils graiſſent de même la peau qui leur couvre les épaules, & qui leur ſert d'habillement, à moins qu'ils ne ſoient ſi pauvres qu'ils ne puiſſent fournir à cette dépenſe. Plus ils ſont riches, & plus ils en employent: c'eſt en cela que conſiſte tout leur luxe, c'eſt à cela que l'on reconnoît ceux qui ont du bien & qui aiment à faire figure: en un mot, c'eſt preſque la ſeule marque de diſtinction entr'eux.

XIII. CE qu'il y a de ſingulier, c'eſt que loin de ſe ſervir de la graiſſe de poiſſon, ils l'ont en horreur, quoiqu'ils en mangent la chair avec plaiſir. Ils ne peuvent ſouffrir que cette graiſſe touche ni

leur corps, ni leur habillement. *Dapper* (1) ſe trompe donc aſſurément, quand il dit qu'une baleine morte ayant été jettée un jour ſur leur côte, ils en mangerent avidement la graiſſe, & qu'ils la prenoient à pleines mains : ou il faut que les Hottentots ayent bien changé depuis ce tems-là ; car il eſt certain qu'aujourd'hui ils ont de l'averſion pour ce qui s'appelle graiſſe de poiſſon, & en particulier pour celle de la baleine. Je les ai vus occupez à tranſporter de cette graiſſe d'un lieu à un autre : il y a certainement du plaiſir à voir le ſoin qu'ils prennent pour empêcher qu'il n'en tombe ſur leur corps ou ſur leurs habits ; ils ſemblent avoir une horreur naturelle pour cette graiſſe.

XIV. IL me paroît que les Auteurs n'ont pas réuſſi à indiquer les raiſons que les Hottentots ont de ſe graiſſer ainſi le corps. *Merklin* (2) *Vogel* (3) & le P. *Tachard* (4) diſent qu'ils ont deſſein de ſe parer ; l'idée de leurs richeſſes, de leur bon goût & de leur magnificence, étant meſurée à la quantité & à la délicateſſe du

(1) Dans ſon Afrique page 622.
(2) Loc. cit. p. 1098.
(3) Loc. cit. p. 74.
(4) Liv. II. p. 83.

du beurre & de la graiſſe dont ils couvrent leurs corps & leurs habits. Mais ce n'eſt pas là la premiere raiſon de l'origine de cette coutume, c'en eſt tout au plus la ſeconde.

Boëving (1) dit qu'ils veulent par-là ſe rendre le corps plus agile. Je conviens que la graiſſe eſt propre à rendre les membres ſouples, & à en faciliter les mouvemens; & que d'ailleurs de tous les peuples il n'y en a point qui ait plus de ſoupleſſe & de légéreté de corps, juſques-là qu'ils devancent quelquefois les chevaux les plus vîtes. J'ai connu un Hottentot qui partit la nuit du Gouvernement du Cap, pour ſe rendre à une maiſon de campagne du Gouverneur, éloignée de cinq lieues; & le lendemain matin il en rapporta du pain qu'il avoit pris ſortant du four, & qui conſervoit encore aſſez de chaleur pour fondre le beurre qu'on étendoit deſſus.

Le talent des Hottentots pour la courſe eſt ſi ſenſible & ſi frappant, qu'aucun Auteur, que je ſçache, ne leur a conteſté l'éloge d'être le peuple le plus agile du monde. Ils n'ignorent pas eux-mêmes leur ſupériorité à cet égard, & ils en ſont

(1) Relation des Hottentots, page 5.

fort glorieux. Quelquefois, mais très-rarement, il leur arrive d'en abuſer. J'en ai vu un exemple ſingulier, pendant le ſéjour que j'ai fait au Cap.

Un Matelot Hollandois qui venoit d'y arriver, rencontra un Hottentot, à qui il remit un rouleau de tabac, peſant environ vingt livres, pour le porter à la Ville. Le Hottentot prit le rouleau, & s'étant mis en chemin avec le nouveau débarqué, il lui demanda s'il ſouhaitoit de le voir courir. *Cours*, lui répondit le Matelot. *Vous allez être ſatisfait*, reprit le Hottentot, & auſſi-tôt il s'enfuit avec tant de vîteſſe qu'il diſparut dans un inſtant. Le Matelot fut ſi frappé de l'agilité de cet homme, qu'il ne penſa pas ſeulement à le ſuivre, & jamais il n'a revu ni le Hottentot, ni le tabac. Quelle que ſoit cependant l'agilité de ces Peuples, je ne croi point qu'ils l'ayent en vuë lorſqu'ils ſe graiſſent; aumoins ne leur ai-je jamais ouï alleguer cette raiſon. J'aurai occaſion ci-après de parler de leur adreſſe & de leur dextérité.

La meilleure raiſon qu'on puiſſe donner de ces onctions eſt tirée de leur maniere de vivre, & du climat qu'ils habitent. Comme ils vont preſque nuds, s'ils ne ſe frottoient pas le corps de graiſſe, les

chaleurs

chaleurs exceſſives qu'il fait dans ce Pays-là les épuiſeroient entierement, ſelon toutes les apparences, & hâteroient par-là même leur mort; au-lieu que cette graiſſe en fermant les pores, empêche une trop grande diſſipation, & tient leur peau toujours fraîche.

XV. AU RESTE, cette exceſſive malpropreté des Hottentots ne nuit point à leur ſanté, & n'empêche point qu'ils ne vivent très-long tems. Ils ne ſont ſujets qu'à très-peu de maladies, & ſont rarement incommodez. Je parle du général des Hottentots qui vivent à la maniere du Pays, & qui n'abrégent pas leurs jours par un uſage immodéré du vin, de l'eau de vie, ou d'autres liqueurs fortes. Il eſt vrai que ceux qui ont quitté la tempérance de leurs peres, ſont ſujets à des maladies qui étoient inconnues auparavant. Les viandes mêmes des Hollandois, préparées & apprêtées à l'Européenne, leur ſont très-dangereuſes.

Dapper (1) dit que chez les Hottentots, ceux de l'un & de l'autre ſexe vivent ſouvent 80, 90, 100, 110, ou 120 ans; & il aſſure même que quelques-uns parviennent juſqu'à 130. On ne peut nier

 qu'ils

(2) Dans ſon Afrique, page 625.

qu'ils ne vivent long-tems ; mais on ne ſçauroit rien fixer là-deſſus, pas même en général. Tout ce qu'on peut dire, c'eſt qu'on voit parmi eux plus de gens parvenir à une extrême vieilleſſe, que dans aucun Pays de l'Europe. D'ailleurs, ils ſe conſervent forts & vigoureux juſqu'à l'âge le plus avancé. J'en ai connu pluſieurs ; un entr'autres, que des perſonnes dignes de foi m'aſſurerent avoir vu lorſqu'on bâtiſſoit le Fort en 1652. & qui leur paroiſſoit être alors un homme de 40 ans ; à qui cependant lorſque je quittai le Cap en 1713. on n'auroit pas donné plus de 50 ans, quoiqu'il dût en avoir au moins 100. Je lui ai même ouï dire qu'il n'avoit jamais été malade, & qu'il n'avoit pas même reſſenti la moindre incommodité.

CHAPITRE

CHAPITRE VII.

De l'extérieur des Hottentots.

I. *De l'air des Hottentots, de leurs Cheveux, & de leur Barbe.* II. *De leur Stature.* III. *De leur Couleur.* IV. *D'une Excreſcence extraordinaire que les femmes ont au bas du ventre.* V. *Deux erreurs du P. Tachard réfutées.*

I. LEs Hottentots ne ſont pas à beaucoup près auſſi hideux qu'on les repréſente. Leur puanteur & leur exceſſive malpropreté eſt ce qu'ils ont de plus affreux & de plus révoltant. Leurs cheveux, ſurtout, ne ſont rien moins que beaux. Comme ils ne les peignent ni ne les lavent jamais, & qu'ils les frottent tous les jours d'une très-grande quantité de graiſſe & de ſuye mêlées enſemble, il s'y amaſſe tant de pouſſiere & d'autres vilenies, que ſe colant à la longue les uns aux autres, ils reſſemblent à la toiſon d'un mouton noir remplie de crotte. Ceci ne regarde que les hommes; car les femmes ne montrent jamais leurs che-

veux, elles les tiennent toûjours ſous le bonnet. Ce ſoin des Hottentottes à cacher leurs cheveux, a fait long-tems douter comme ils étoient; mais je puis témoigner qu'elles les ont entierement comme ceux des hommes & de tous les Negres, courts, laineux & noirs comme du jais. La barbe des Hottentots n'eſt jamais bien épaiſſe; il en ſort un peu au bout du menton, qui ſe friſe comme de la laine. Leur mouſtache eſt friſée de la même maniere.

Pour ce qui eſt de leur air, bien-loin d'avoir quelque choſe de terrible, d'effrayant & de ſauvage; au-contraire la douceur, la bonté & la bienveillance ſont peintes ſur leur viſage. Ce qu'il y a de laid, c'eſt leur nez plat, large & camus, & la groſſeur de leur lévres, ſurtout de la ſupérieure. Tout cela leur eſt commun avec le général des Négres. Encore ne naiſſent-ils pas avec un nez camus; ils le forment ainſi.

Quelle affreuſe peinture de ce Peuple ne fait pas *Anderſon* dans ſes Voyages! Après avoir dit que les traits des Hottentots ſont horribles & monſtrueux, il ajoute que leur viſage eſt couvert de rides. Oui, ceux des perſonnes âgées; & où eſt le Pays où le viſage ne ſe ride point en vieilliſſant?

Extérieur et Habillement des Hottentots.

Tom. I. pag. 104.

vielliſſant ? Mais le viſage d'un jeune Hottentot eſt auſſi uni & auſſi rempli, que le peut être celui d'aucun jeune homme en Afrique, ou même en Europe.

II. POUR ce qui regarde leur ſtature, il ne faut pas ſe les repréſenter auſſi petits qu'on les a dépeints. La plûpart ont cinq a ſix pieds de haut ; mais les femmes ſont beaucoup plus petites. Les uns & les autres ſont droits & fort bien faits. Ils tiennent un juſte milieu par rapport à la groſſeur ; ils ne ſont ni trop gras, ni trop maigres. Leur tête eſt généralement fort groſſe, & les yeux y ſont proportionnez. Ils ont le nez plat, les lévres épaiſſes, les dents blanches comme de l'yvoire, & les joues naturellement vermeilles ; mais à force de ſe barbouiller de graiſſe & de ſuye, on a peine à s'en appercevoir. Les hommes ont les pieds grands & larges ; mais les femmes les ont fort petits & délicats. Ils ne ſçavent ce que c'eſt que de ſe couper les ongles des mains ni des pieds. Pendant tout le tems que j'ai été au Cap, je n'ai vu parmi eux ni boſſu, ni tortu, ni boiteux, à la reſerve de ceux qui l'étoient devenus par accident ; quoique, cependant ils ne prennent pour leurs enfans aucun des ſoins que l'on prend en Europe. Les femmes, huit

jours après leur accouchement, & quelquefois plûtôt, ſe mettent leurs enfans ſur le dos & les portent ainſi, ſans ſe donner aucun ſoin pour mettre ces petites créatures dans la ſituation la moins gênante. Dès qu'ils ſont en état, je ne dis pas de marcher, mais de ſe traîner, elles les abandonnent, & les laiſſent ſe ſervir de leurs pieds comme ils peuvent.

III. Les Hottentots ne naiſſent point noirs, comme quelques Auteurs l'ont ſoutenu. Bien-loin de-là ils ne le ſont dans aucun tems, quelque peine qu'ils ſe donnent pour le devenir. J'ai vu un grand nombre d'enfans nouvellement nez, & je les ai toûjours vus blancs: mais au bout de dix ou douze jours cette couleur fait place à une couleur noirâtre qui leur couvre tout le corps, excepté la paume des mains & la plante des pieds, qui demeurent toûjours blanchâtres; tandis que le reſte prend une couleur d'olive qui ne s'efface jamais.

IV. Les Hottentottes ont toutes une excreſcence remarquable, dont la deſcription doit trouver place ici. C'eſt une eſpece de peau dure & large, qui leur croît au-deſſus de l'os pubis, & qui deſcendant aſſez bas, ſemble deſtinée par la nature

nature à couvrir leur nudité. Elles portent cependant par-dessus une piéce de peau de mouton, qu'on appelle *Kut-Krosse*. Cette excrescence est quelquefois si grande, qu'elle ne peut être entierement cachée par la peau qui leur sert de couverture.

Quelque difforme que puisse paroître aux Européennes cette peau naturelle, les Hottentottes ni leurs maris ne la regardent point comme un défaut. Si la malpropreté & la graisse ne vous empêche pas d'examiner de près & de manier cette excrescence, vous pouvez satisfaire votre curiosité pour un peu de tabac, ou quelque bagatelle semblable. *Thévenot* dit que les Négresses & les Egyptiennes ont aussi la même peau. Mais ces femmes ne la laissent pas croître; elles la coupent de bonne heure, ou plûtôt elles la brûlent avec un fer chaud. Thévenot envisage cette opération comme superstitieuse: pour moi, il me paroît qu'elle prouve seulement que ces Peuples considerent cette excrescence comme une difformité.

V. Le P. *Tachard* (1) dit que „ Mr. „ le Commandeur *Van der Stell*, dans

 „ un

(1) Voyage de Siam, pag. 89. & 92.

„ un voyage qu'il fit & qui dura cinq „ mois, pénétra vers le Nord juſqu'au „ Tropique du Capricorne; & qu'étant „ parvenu au dixiéme degré, il trouva „ une Nation très-nombreuſe, parmi „ laquelle il y avoit pluſieurs hommes „ auſſi blancs que les Européens, & que „ naturellement leurs femmes étoient „ auſſi fort blanches; mais que pour „ plaire à leurs maris, elles ſe noirciſ- „ ſoient avec de la graiſſe & de la pou- „ dre d'une certaine pierre noire, dont „ elle ſe frottent le viſage & tout le „ corps. Le P. Tachard place ces Peuples au 27. degré de latitude, à dix ou douze lieues des côtes de l'Océan. Suivant cette deſcription, ils doivent donc être entre le Cap & le Tropique du Capricorne. Mais j'ai quelques objections à faire contre l'exiſtence de ces Peuples blancs.

Premierement, je n'ai jamais vu de Hottentot ſur la côte entre le Cap & le Tropique, ni même perſonne qui ait oüi dire qu'il y eût des Peuples blancs aux environs du Cap. Ceux de *Macaſſar*, de *Java*, de *Ceylan* & de *Bengale* ne ſont très-certainement pas blancs; leur couleur eſt ſeulement tant ſoit peu plus jaune que celle des Hottentots.

En

En ſecond lieu, ſi Mr. *Simon van der Stell* avoit effectivement trouvé de tels hommes, il n'auroit pas manqué d'en amener quelqu'un avec lui au Cap, autant pour ſatisfaire ſa curioſité, que pour lui ſervir de trophée au retour d'un ſi long voyage. Dumoins il auroit dû, ce me ſemble, faire à ſon retour la Relation d'une découverte ſi frappante; & par conſéquent la mémoire s'en ſeroit conſervée, & il s'en trouveroit des traces ailleurs que dans les ſeuls Ecrits du P. Tachard.

En troiſiéme lieu, ce bon Pere eſt ſi ſouvent mal informé, ſes erreurs ſur d'autres matieres ſont ſi groſſieres, qu'il y a apparence qu'il n'a pas été plus heureux dans le cas dont il s'agit. Cette raiſon n'eſt cependant qu'un préjugé.

Enfin, comment ſeroit-il arrivé que le Gouverneur lui-même, dont parle le P. Tachard, quoique né de parens Hollandois, n'eût pas conſervé la blancheur Européenne, ſeulement parcequ'il étoit né à *Maurice*, Iſle ſituée près du Tropique du Capricorne? La ſimple naiſſance dans des Pays ſi chauds noircira-t-elle un Européen, tandis que les Peuples originaires ſeront toujours blancs? Au-reſte, c'eſt un fait connu de tous

ceux

ceux qui ont vu Mr. *Van der Stell*, qu'il avoit pris un teint jaunâtre, approchant de celui des Habitans du Pays où il étoit né, & qu'il l'a toujours conſervé.

Ce Pere aſſure encore, dans la Relation qu'il nous donne des Hottentots, „ que Mr. Van der Stell découvrit non „ ſeulement que ces Peuples ſont bien „ proportionnez & robuſtes; mais enco„ re, qu'ils ont de grands cheveux, „ qu'ils laiſſent flotter ſur les épaules. Pour moi qui n'ai voulu me fier à aucun ouï-dire, & qui ai tout examiné par moi-même, j'aſſure que je n'ai vu aucun Hottentot qui eût les cheveux longs, tous leurs cheveux reſſemblent à ceux des Négres. Je croi donc que ces Hottentots blancs, & à longue chevelure, n'ont jamais exiſté que dans l'imagination de ceux qui en ont parlé à ce Voyageur.

Au-reſte, on ne doit pas être ſurpris de voir le P. Tachard dans une erreur ſi groſſiere. Tous les Voyageurs qui ne fondent leurs Relations que ſur des rapports, ſont ſujets à ſe tromper à tout moment. J'ai eu mille occaſions de l'éprouver, ſurtout au commencement que j'étois au Cap. Si j'euſſe voulu ajouter foi à tout ce que j'y ai entendu dire, j'aurois

j'aurois bien-tôt eu dequoi remplir un très-gros Volume de faits faux ou incertains. Sans doute le P. Tachard a publié ces faits, ſans avoir eu la précaution de s'en aſſurer par lui-même. Pour moi, qui ai vu par expérience combien les rapports ſont trompeurs, je me ſuis fait une loi conſtante de n'avancer que les choſes que j'ai vues, & les faits dont j'ai été témoin. J'ai cru qu'il valoit mieux me taire ſur certains articles, & ne faire qu'un petit Volume, que de donner un gros Livre rempli de choſes incertaines.

CHAPITRE VIII.

De l'habillement des Hottentots.

I. *Des habits des hommes.* II. *Des habits des femmes.* III. *Des ornemens communs aux deux Sexes.* IV. *Quelques différences qu'il y a dans les habillemens & les ajuſtemens, entre les diverſes Nations des Hottentots.*

I. DANS les grandes chaleurs les Hottentots vont la tête nue, ſans que le ſoleil les incommode le moins du monde,

monde, n'étant pas poſſible à ſes rayons de pénétrer cette croute épaiſſe dont j'ai parlé. Mais elle ne les garantit pas de même du froîd & de la pluye; ce qui les oblige de porter alors un bonnet, fait de peau d'agneau ou de chat, & qui leur ſerre la tête auſſi juſte que les calottes que quelques perſonnes portent ſous la perruque. Pour les tenir fermes il y a aux deux côtez deux attaches, dont l'une plus grande, après avoir fait le tour du cou, ſe lie avec l'autre qui eſt plus courte. Leur viſage, & tout le devant du corps juſqu'à la ceinture, ſont découverts. A leur cou pend un petit ſac des plus malpropres, dans lequel ils portent leur couteau, lorſqu'ils en ont un, leur pipe, leur tabac, ou leur *Dacha*. Les Hottentots mettent auſſi dans ce ſac un petit morceau de bois, qu'ils appellent *Suza*, brulé aux deux bouts, & de la groſſeur du petit doigt, comme une amulete contre les fortileges. Aujourd'hui la plûpart de ces petites poches ſont faites de vieux gands qu'ils achetent des Européens. Si un Hottentot a tué quelque bête ſauvage, il en prend la veſſie, & après l'avoir enflée il l'attache à ſes cheveux, & la porte ainſi toute ſa vie, comme une eſpece de trophée.

phée. Une peau de mouton ou de bête ſauvage, qu'ils attachent autour de leur cou, leur couvre les épaules & le dos juſqu'aux cuiſſes, en guiſe de manteau. Ce manteau, que les Hottentots appellent *Kroſſe*, eſt toûjours commode & de ſaiſon : la nuit il leur ſert de couverture, & le jour, d'habit. S'il fait chaud, ils l'ouvrent ; fait-il de la pluye, ils le ferment : en Hyver, ils en tournent le poil ou la laine en-dedans, en guiſe de fourrure. Lorſqu'ils meurent, on les envelope & on les enterre dans cette peau. Enfin, lorſqu'elles ſont vieilles, ils en couvrent leurs huttes. Les Chefs des Nations, les Capitaines des *Kraals*, & les perſonnes riches, les font de peaux de tigres ou de chats ſauvages ; & les gens du commun, de peaux de mouton.

La forme de ces peaux n'eſt pas fort difficile à décrire. Elles ſont aſſez larges pour cacher les bras & le devant du corps, & finiſſent en rond ovale. Quelques Nations, comme les *Attaquas*, les font deſcendre juſques aux talons ; mais le général ne les porte pas ſi longues.

Les Hottentots ont à leur bras gauche trois grands anneaux d'yvoire, qui leur ſervent à parer les coups qu'on leur porte dans les combats. Ils tirent cet yvoire

yvoire de quelques dents d'éléphans qu'ils trouvent dans les bois, ou qu'ils arrachent aux éléphans qu'ils tuent. A ces anneaux, qui ſont ſi parfaitement travaillez qu'ils ſurprendroient les plus habiles Tourneurs, ils attachent, lorſqu'ils voyagent, un ſac qui renferme leurs proviſions; & ils l'y attachent ſi adroitement, qu'il ne les incommode point en marchant.

Lorſqu'ils vont en voyage, ils portent auſſi à leur main droite deux bâtons de bois de fer : ce ſont des armes dont je donnerai la deſcription. A leur main gauche, ils ont un autre petit bâton, qui a environ un pied de longueur, & à l'un des bouts duquel eſt attachée une queue de chat ſauvage, ou de renard, ou de quelque autre animal ſauvage, pourvu qu'elle ſoit barbue. Les Hottentots s'en ſervent en guiſe de mouchoir, pour s'eſſuyer le viſage ou le nez, & pour ôter la pouſſiere & la craſſe qui s'amaſſent autour de leurs yeux. Lorſque cette queue eſt ſale, ils la plongent dans l'eau, & la remuent juſqu'à ce qu'elle ſoit bien nette; alors ils la retirent, & font tourner d'une vîteſſe extrême le bâton, juſqu'à ce que toute l'eau étant ſortie de la queue, elle reſte auſſi ſéche que ſi elle

avoit

avoit été expoſée au ſoleil. Ils nomment cette eſpece de mouchoir *Schjok*.

Leurs *Kroſſes* ſont preſque toûjours ouvertes ſur le devant ; & ils couvrent leur nudité d'une piéce de peau, qu'ils appellent (1) *Kul-Kroſſe*. C'eſt une piéce quarrée, de la largeur de la main, faite d'une peau de quelque bête ſauvage ; & pour l'ordinaire ils lient enſemble les deux coins d'en-bas, & attachent cette peau de chat ſauvage ainſi accommodée à leur ceinture, en tournant le poil en-dedans ; deſorte qu'elle forme une maniere d'étui dans lequel les parties s'enchaſſent. De-là juſques aux pieds ils ſont tout nuds, excepté lorſqu'ils menent paître le bêtail, ou qu'ils ont à traverſer des rochers ou des ſables. Dans le premier cas ils portent des eſpeces de bottines, comme les Bergers Européens du Cap, afin de ne ſe pas bleſſer les jambes ou les pieds parmi les épines ou ſur les pierres. Quand ils veulent marcher ſur des rochers ou ſur des ſables, ils mettent des ſandales de cuir crud, de bœuf ou d'éléphant,

(1) Ce mot eſt en partie Hollandois, auſſi-bien que celui de *Kut-Kroſſe* qu'on trouvera plus bas. Ils ſignifient, le *manteau* ou la *couverture des parties honteuſes* ; le premier, *de l'homme* ; & le ſecond, *de la femme*.

d'élephant, dont ils tournent le poil en-dedans. Ces ſandales ſont fort ſimples : elles ſont toutes d'une piéce, & couvrent toute la plante des pieds, de maniere qu'elles débordent tout autour d'un travers de doigt. On les met en paſſant le pied dans un cuir qui prend le milieu de la ſemelle par les deux côtez, & y eſt arrêté : ainſi cette courroye paſſe ſur le coudu-pied, à-peu-près à l'endroit où nous attachons nos ſouliers. On voit bien quelquefois des Hottentots, qui ayant trouvé ou reçu en préſent une paire de bas ou de ſouliers, ou une culotte, les mettent ; mais cela eſt très-rare : le gros des hommes de cette Nation s'habille de la maniere dont nous venons de le dire. Tels ſont les habillemens des hommes : diſons un mot de ceux des femmes.

II. LES hommes, comme nous l'avons dit, ne portent point de bonnets, que contre la pluye & le froid de l'Hyver ; mais les femmes en portent toûjours. Ces bonnets ſont auſſi faits de peaux de bêtes ſauvages, & ne différent de ceux des hommes qu'en ce qu'ils ſont plus grands, & qu'ils finiſſent en pointe.

Leurs épaules ſont couvertes de deux peaux de tigres ou de moutons, qui ont la même figure que celles des hommes.

A leur

A leur cou pend toûjours un ſac où il y a conſtamment quelque choſe à manger, avec du tabac, du *Dacha*, & une pipe. Ce ſac, qui ne reſſemble pas mal à la gibeciere d'un Joueur de gobelets, tombe ou ſur la poitrine, ou ſur le côté. Si elles ont un enfant à allaiter, le ſac eſt du côté droit, & l'enfant derriere du côté gauche; leurs peaux couvrent enſuite le tout. Leur poitrine eſt cependant pour l'ordinaire découverte, & ſi quelqu'un y porte la main, ſans s'émouvoir elles lui demandent ce qu'il veut faire là; elles ne trouvent à cela rien de honteux ou de deshonnête. Les femmes du bel-air bordent leurs *Kroſſes* d'une eſpece de frange, faite de peaux; & quelque chétif que ſoit l'habillement de ces femmes, on voit parmi elles la même émulation & la même jalouſie qui régnent à cet égard parmi nos Dames Européennes. La beauté des peaux, & les proviſions du ſac, ſont les parties principales du luxe. Elles s'étudient à donner un air galant à leurs *Kroſſes*. Elles portent leur ſac ouvert, afin qu'on en remarque le contenu. Leurs *Sur-Kroſſes*, qu'elles jettent fort en arriere, deſcendent juſques aux jarrets; celles qui ſont deſſous, ſont un peu plus courtes. Elles ont auſſi

une

une petite *Kroſſe* attachée à l'entour de la ceinture, & qui leur couvre le derriere: cette peau tombe pour l'ordinaire au-deſſous du jarret. Enfin, pour couvrir leur nudité, elles portent une autre piéce qu'elles nomment *Kut-Kroſſe*, qui leur deſcend au-deſſous des genoux: c'eſt toûjours une peau de mouton, dépouillée de ſon poil. Je dis, de ſon poil, parceque la toiſon des brebis reſſemble plûtôt à du poil qu'à de la laine. Cette peau, bordée tout-autour d'une courroye, eſt aumoins trois fois plus grande que celle que portent les hommes. Une de ces femmes me diſoit un jour, qu'elles ôtoient le poil de cette peau pour empêcher que l'humidité ne la gâtât. Je laiſſe à juger au Lecteur de la ſolidité de cette raiſon.

Les filles, depuis la plus tendre enfance juſqu'à l'âge de douze ans, portent autour de leurs jambes des joncs en forme d'anneaux. Dès qu'elles ont paſſé cet âge, elles y ſubſtituent des bandes de peau de mouton, de la largeur du doigt. Il y a des femmes qui ont à chaque jambe une centaine de courroyes, ſi artiſtement liées & entrelacées, qu'on a de la peine à voir l'endroit où les bouts ſe cachent. Une jambe ainſi entortillée reſſemble

ble à l'ouvrage d'un habile Tourneur. Autour de la cheville du pied il y a un anneau de jonc ou de cuir, qui empêche les bandes ſupérieures de couler. Ces eſpeces d'anneaux deviennent avec le tems auſſi durs que du bois.

Preſque tous les Auteurs qui ont parlé des Hottentots, ont publié que ces anneaux n'étoient que des boyaux d'animaux domeſtiques ou ſauvages. *Saar*, par exemple, nous dit (1) que les boyaux de brebis ſervent aux femmes à s'envelopper les jambes. *Vogel*, après avoir dit la même choſe, ajoute (2) que lorſque ces boyaux ſe ſont ſéchez, ils font un bruit extraordinaire. *Dapper* s'eſt encore trompé plus groſſierement. Il dit (3) que les hommes & les femmes envelopent leurs jambes de boyaux; coutume dont il rend deux raiſons: l'une, pour ſe garantir des égratignures & des contuſions: l'autre, pour faire du bruit en danſant. Il y a là une double erreur; car pendant tout le tems que j'ai été au Cap, je n'ai vu aucun Hottentot porter des anneaux aux jambes; c'eſt un ornement particulier

(1) Dans ſes *Mémoires*, page 157.
(2) Dans ſon *Voyage aux Indes Orientales*. p. 73.
(3) Dans ſon *Afrique*, pag. 620, 621.

lier au ſexe. Le P. *Tachard* (1) & le Chevalier de *Fourbin* dans ſes Mémoires, diſent que ces peuples, pour faire ces anneaux, ſe ſervent de boyaux de mouton, ou de bande de peau. *Boëving* eſt le ſeul bien inſtruit à cet égard. » Ces an-
» neaux, *dit-il*, (2) ſont en ſi grand
» nombre, qu'ils embaraſſent les femmes
» en marchant. On y accoutume peu-à-
» peu les jeunes filles, en leur envelo-
» pant dès l'âge de trois ans les jambes
» de petits anneaux légers, faits de ſim-
» ples joncs." Ces Voyageurs peu exacts diſent auſſi, que les Hottentots ne vuident & ne nettoyent point les boyaux, avant de s'en ſervir. Mais des boyaux remplis d'excrémens doivent naturellement ſe pourrir bien-tôt, & tomber par piéces. On m'avouera dumoins, qu'il eſt impoſſible qu'ils acquierent cette dureté, & qu'ils faſſent ce bruit dont ces mêmes Auteurs parlent.

Les Hottentottes portant ces bandes de cuir autour de leurs jambes, ſurtout pour ſe garantir contre les piquures & les égratignures. Comme elles ſont obligées d'aller tous les jours dans les campagnes amaſſer

(1) *Voyage de Siam*, Liv. II. page 96.
(2) Voyez ſa *Relation des Hottentots*, page 4.

amaſſer des racines & d'autres choſes pour leur ménage, elles ſe déchireroient continuellement les jambes parmi les joncs & les ronces, ſi rien ne les envelopoit. Cet ornement ſert d'ailleurs à diſtinguer les ſexes, & même les femmes de qualité : car plus elles ont de ces bandes, plus elles ſont parées. Enfin ces Peuples s'en ſervent pour appaiſer leur faim, lorſqu'ils n'ont pas autre choſe à manger. Rien n'eſt plus vrai que ce que les Voyageurs diſent, qu'ils mangent ces anneaux de cuir, lorſqu'ils ſont dans le beſoin. Je les ai ſouvent vu ſe régaler de ce mets déteſtable. Pour cela, ils broyent ces peaux entre deux pierres, & ſans autre préparation ils les dévorent fort avidement. Voilà ce que j'avois à dire ſur l'habillement des femmes ; parlons des ornemens de leur équipage.

III. CES Peuples ont toujours beaucoup aimé à orner leur tête & leurs cheveux de petits colifichets, auſquels ils ſçavent donner un éclat merveilleux. Auſſi à peine eurent-ils commencé d'avoir commerce avec les Européens, qu'ils marquerent beaucoup d'empreſſement pour des morceaux de verre & de glaces de miroir ; pour des boutons de cuivre & de petites plaques de même mé-

tal ; & les Hollandois, qui s'apperçurent bien-tôt de ce goût, ne manquerent pas de leur en apporter. Aujourd'hui la plûpart de ces Nations eſtiment autant ces babioles, lorſqu'elles ont été polies par leurs mains, que nous pouvons eſtimer les diamans de la plus belle eau & les mieux brillantez.

Vogel dit que les Hottentots, hommes & femmes, portent ces morceaux de verre & de léton pendus à leurs oreilles. C'eſt un erreur, jamais je n'ai rien vu de ſemblable : c'eſt aux cheveux qu'ils attachent ces ornemens. Ce qui a ſans doute trompé cet Auteur, c'eſt que ces Peuples attachent ces colifichets autour de leur viſage, près des oreilles. Dailleurs, les bords des bonnets des femmes venant toûjours aboutir aux oreilles, il ſemble que ces morceaux de verre & de léton y ſoient pendus, quoique réellement ils tiennent aux cheveux.

Le Commerce qu'ils ont eu avec les Etrangers, leur a procuré diverſes autres ſortes d'ornemens, ſurtout des pendans-d'oreille, des braſſelets de cuivre & de verre. Leurs pendans-d'oreille ſont petits, & faits de fil de léton ; jamais ils ne ſont d'un métal plus précieux. Après qu'ils les ont polis avec leur habileté ordinaire, ils

ils ſe percent le bout des oreilles avec l'os d'un oiſeau, dont ils ſe ſervent comme d'une alaine, & enfilent à ces trous leurs pendans-d'oreille. Les Perſonnes de diſtiction ont à ces pendans des morceaux de nacre de perle, à laquelle ils ſçavent donner un éclat & un œil charmant. Ce petit ornement eſt fort eſtimé parmi eux, & ceux qui le portent ſe croyent très-diſtinguez : auſſi s'attirent-ils les regards & l'admiration de tous leurs voiſins.

Les braſſelets de cuivre ou de verre ne ſont pas moins eſtimez parmi eux. A peine voit-on un Hottentot, homme ou femme, qui n'en ait quelqu'un. Les plus communs ſont ceux de léton : ceux de verre, quoique très-beaux à leur goût, ſont trop fragiles. Ils portent de ces braſſelets au cou, aux bras, & autour du corps. Les plus étroits ſont deſtinez à ſervir de colliers, ou à orner les bras : les plus larges, qui ſont ordinairement peints de diverſes couleurs, ſont mis en guiſe de ceinture autour du corps. Il y en a pluſieurs qui portent juſques à demi-douzaine de ces colliers, quelques-uns en ont même davantage ; & ſouvent ils ſont ſi longs, qu'ils tombent juſques au nombril. Les plus galans parmi eux cou-

vrent entierement leur avant-bras de ces braſſelets, & ont autour du corps cinq ou ſix de ces ceintures. Plus ils ont de ces ornemens, plus ils ſont conſidérez & reſpectez de leurs voiſins. Auſſi ſont-ce des marchandiſes courantes, contre leſquelles les Hottentots donnent volontiers des beſtiaux en échange; & lorſqu'ils ſe mettent au ſervice des Hollandois, ils ne manquent jamais de ſtipuler qu'outre leurs gages, on leur donnera quelques braſſelets & quelques autres petits ornemens, s'ils n'en ſont pas déja ſuffiſamment pourvus.

Ce n'eſt pas encore-là toute la parure des Hottentots. Dans les jours de cérémonie, ils ſe poudrent la tête & tout le corps de *Buchu*. C'eſt le dernier coup de pinceau qu'ils donnent à leur ajuſtement. Les femmes croiroient même qu'il manqueroit quelque choſe à leur parure, ſi elles ne s'en couvroient le viſage. Cette poudre eſt très-eſtimée, ils la regardent non ſeulement comme un ornement; mais comme une choſe très-ſalutaire.

Les Hottentottes ont auſſi la fureur qu'ont pluſieurs de nos femmes en Europe, de ſe peindre le viſage : mais le fard qu'elles employent ne leur coute pas autant à préparer. Une eſpece de craye rouge,

ge, qui eſt très-commune, leur ſuffit. Il ne faut même que fort peu d'art pour l'appliquer & s'en ſervir. Elles s'en frottent ſimplement ſur les yeux, ſur le nez, ſur les joues & ſur le menton. La pierre, humectée de la graiſſe qui leur couvre toûjours le corps, fait ſix rayes rouges, qu'elles regardent comme des attraits extrêmement ſéduiſans. Auſſi, toutes les fois qu'elles doivent aller à quelque fête, ou qu'elles viſent à quelque conquête, elles ne manquent jamais de ſe pourvoir de ces ſix traits aſſaſſins. Quelque idée cependant qu'elles puiſſent avoir d'un pareil fard, je puis aſſurer que jamais Peintre n'imagina de figure plus affreuſe & plus ridicule que l'eſt une femme ainſi peinte.

IV. Les diverſes Nations des Hottentots ont quelque différence dans leurs ajuſtemens, que l'exactitude veut que nous ſpécifions. Les *Attaquas*, aumoins ceux qui habitent le cœur du Pays, ont pluſieurs petites différences. Leurs femmes, par exemple, ne portent pas autour de leurs jambes cette multitude d'anneaux, qui obligent les autres à écarter les genoux en marchant. Outre les traits rouges dont j'ai parlé, ces femmes s'enduiſent de même tout le viſage.

Les habitans de la petite *Namaqua*, & des environs, ont un ornement qui leur eſt tout-à-fait particulier. C'eſt une petite plaque de cuivre très-poli, faite en forme de demi-lune, & attachée à un côté du front. Je vis les Députez de cette Nation ainſi ornez, lorſqu'en 1708. ils vinrent au Cap pour complimenter le nouveau Gouverneur.

Après ce que je viens de dire des ajuſtemens des Hottentots, il eſt inutile de faire remarquer que leur luxe à cet égard eſt très-modéré. Ils ne ſont point éblouïs par les riches étoffes que les Indes fourniſſent : ils en voyent très-ſouvent, ſans que leur éclat puiſſe les tenter. Pourvu qu'un Hottentot ſoit bien couvert de ſuye & de graiſſe depuis la tête juſqu'aux pieds, pourvu qu'il ait quelques peaux de mouton ou de bêtes ſauvages, qu'avec cela il ſoit paré de quelques affiquets, vous le voyez marcher auſſi fierement que le pourroit faire l'Européen le plus vain & le mieux paré. Les plus beaux habits, les plus riches étoffes, les plus magnifiques équipages, ne ſont rien à ſes yeux, au prix de la grandeur & des charmes qu'il trouve dans une perſonne habillée & parée à la mode de ſon Pays.

CHAPITRE

CHAPITRE IX.

De diverſes Nations des Hottentots.

I. *Des* Gunjemans. II. *Des* Kochoquas. III. *Des* Souſſiquas. IV. *Des* Odiquas. V. *Des* Chirigriquas. VI. *Des Habitans de la* grande *&* petite Namaqua. VII. *Des* Attaquas. VIII. *Des* Koopmans. IX. *Des* Heſſaquas. X. *Des* Sonquas. XI. *Des* Dunquas. XII. *Des* Damaquas. XIII. *Des* Gauros *ou* Gauriquas. XIV. *Des* Houteniquas. XV. *Des* Chamtouers. XVI. *Des* Heykoms. XVII. *Hottentots Voleurs & Brigands.* XVIII. *Des Habitans de la Terre de* Natal, *les* Caffres.

DAPPER, *Anderſon*, le Pere *Tachard*, pluſieurs autres Voyageurs ont parlé des différentes Nations qui habitent le Pays de Hottentots : mais les Relations qu'ils nous en ont données ſont ſi remplies d'erreurs, qu'ils paroiſſent les les avoir faites à plaiſir. Souvent ils en ont changé ou déguiſé les noms : ſouvent

ils ont mal diviſé les terres qu'ils habitent; en un mot, leurs récits ſont ſi inexacts, que ſi après les avoir lus on parcourt le Pays des Hottentots, on n'y apperçoit preſque rien de tout ce qu'ils en ont rapporté. Ils ſemble qu'ils veuillent parler d'autres Nations.

I. LA premiere Nation des Hottentots, en commençant par le Cap, eſt celle des GUNJEMANS, qui vendirent une grande partie de leurs terres aux Hollandois, comme nous avons déjà eu occaſion de le dire. Ces Peuples demeurent toûjours mêlez avec ces Etrangers, & même aujourd'hui ils n'occupent qu'une bien petite portion de leur ancien territoire.

II. EN tirant vers le Nord, on rencontre la Nation des KOCHOQUAS, que *Dapper* appelle *Salthanehaters*, parce-qu'ils habitent les environs de la Baye de *Saldanha*. Il y a dans ce Pays pluſieurs mines de ſel, qui y attirent les Etrangers. Les Hollandois y ont toûjours une Garde, qui en même tems qu'elle a l'œil ſur les mines, ſert auſſi à découvrir les vaiſſeaux qui paroiſſent en mer, & en donne avis au Cap. Les anciens habitans du Pays poſſedent la plûpart des terres, & ſurtout celles où il n'y a pas de ſources. Les Hollandois

landois, qui doivent fournir les rafraîchiſſemens aux vaiſſeaux de la Compagnie, occupent une grande étendue des plus belles prairies.

III. EN continuant toûjours à marcher du côté du Nord, on trouve les SOUSSIQUAS, ou les SUSSAQUAS. Leur Pays n'eſt pas ſitué aux environs de la Baye de *Saldanha*, où de *Saldagne*, comme le dit le P. *Tachard*; il en eſt à quelque diſtance. Cette Nation étoit très-nombreuſe, & très-riche en beſtiaux, avant qu'elle eût été pillée & ſaccagée par les Flibuſtiers Hollandois; qui dès le commencement de leur habitation au Cap, firent beaucoup de mal à diverſes Nations des Hottentots. Depuis ces ravages, les habitans, les Villages & les troupeaux n'y ſont qu'en petit nombre. Il y a même une grande partie des *Suſſaquas* qui ont abandonné leurs demeures, parcequ'ils ont ont cru qu'il n'y avoit pas de ſources. Je croi cependant qu'ils ſe trompent, & qu'on en trouveroit ſuffiſamment, ſi on prenoit la peine d'y creuſer. Le pays eſt coupé de montagnes; il ne laiſſe pas cependant d'abonder en pâturages. Les vallées & les ſommets des montagnes ſont couverts d'herbes, ornez des plus belles fleurs, & parfumez des plantes les

plus odoriférantes. Il n'y a que très-peu de bêtes ſauvages; le manque d'eau les oblige bien-tôt à ſe retirer.

IV. LE pays des *Suſſaquas* confine à celui des ODIQUAS ou UDIQUAS, qui habitent les environs de la Baye de *Ste. Helene*. Ces deux Nations entretiennent même une Ligue entr'elles contre les *Chirigriquas* leurs voiſins, avec leſquels ils ont eu pluſieurs guerres longues & ſanglantes. Ils étoient en guerre en 1706. lorſque j'arrivai au Cap. Un Officier Hollandois y fut envoyé à la tête d'un Corps de troupes pour ménager un accommodement, & il réconcilia ſi bien ces trois Nations, que depuis ce tems-là elles vivent en paix & en amitié. Un des ſoldats Hollandois y fut bleſſé à la bouche, d'une fléche empoiſonnée; & le coup auroit été mortel, ſi les Hottentots n'avoient pas eu le ſecret de guérir les playes de cette nature.

Il arriva à cette petite Armée un autre accident bien plus fâcheux. L'Officier étant arrivé à l'entrée de la nuit ſur les frontieres des *Chirigriquas*, y poſa ſon camp, qu'il fortifia de ſes chariots & de ſon bagage: il eut même la précaution de placer des Corps-de-garde avancez, pour ſe mettre à couvert ſurtout contre

les

les lions, les tigres & les autres bêtes ſauvages, qui ſouvent font des carnages affreux dans ce pays-là. Pendant la nuit, les chevaux commencerent à s'épouvanter, à hennir, & à ſe mettre en déſordre. Les *Backeleys*, où les bœufs de guerre, donnoient violemment des cornes contre les chariots auſquels ils étoient attachez : ce qui fit ſoupçonner qu'il y avoit un lion aux environs. On fit donc inceſſamment avertir les ſentinelles avancées de ſe tenir ſur leurs gardes. Mais un des poſtes n'ayant donné aucune réponſe, on y envoya un détachement pour voir ce que c'étoit. On trouva le fuſil de la ſentinelle, mais l'homme n'y étoit point. Comme la nuit n'étoit pas des plus obſcures, les ſoldats s'avancerent juſques à un roc voiſin : là ils apperçurent, dans une niche derriere un gros quartier de pierre, un lion monſtrueux, occupé à dévorer le corps de l'infortuné ſoldat qu'on cherchoit. A la vue de cet animal, ils mirent l'alarme au camp ; chacun accourut pour tâcher de retirer le cadavre de ſon compagnon. On tira plus de 300 coups, ſans qu'aucun touchât le lion. On eut recours aux grenades, qu'on fit voler contre lui en abondance. Ce moyen fut tout auſſi inutile,

il n'eut pas la moindre bleſſure, & tout ce bruit affreux ne l'empêcha pas de dévorer tranquillement ſa proye. L'attaque dura ſans aucun effet juſqu'au matin. Alors les Hollandois ayant été joints par une troupe de Hottentots, le lion tomba bien-tôt ſous les coups d'*Haſſagayes* ou de demi-piques, qu'ils lui porterent. Il ne reſtoit alors du corps du ſoldat, que les os entierement décharnez. Ces triſtes reſtes furent enſevelis, & les Hottentots prirent la peau du lion, & la porterent en triomphe, comme un témoignage de leur valeur, & de leur empreſſement à ſaiſir toutes les occaſions de défendre leurs amis & leurs alliez.

V. ON trouve la Nation des CHIRIGRIQUAS au-deſſus de la Baye de *Ste. Helene*. Cette Nation nombreuſe eſt célébre par la grande force du corps dont elle eſt douée. Surtout ils ſont renommez parmi les Hottentots, pour leur dextérité à lancer l'Haſſagaye. Le terroir y eſt meilleur que dans les deux derniers cantons dont j'ai parlé. Ce pays eſt partagé en deux par la riviere des *Éléphans*, qui a été ainſi appellée parceque ces animaux, qui aiment les courans, ſe trouvent en grande quantité ſur ſes bords.

Il y

Il y a pluſieurs montagnes qui ſont couverres, comme les autres de ſes contrées, d'excellens pâturages. Les vallées y ſont très-fertiles, & émaillées de fleurs d'une beauté peu commune, & dont l'agréable odeur parfume les environs. On y rencontre des ſerpens, entre leſquels il y en a une eſpece qui eſt cornue : on l'appelle *Ceraſtes* (1). On y trouve dans quelques endroits des cailloux, curieux par leurs différentes couleurs, & par leurs nuances ſingulieres.

Il y a auſſi dans ce pays un grand bois de haute futaye, dont les arbres n'ont point encore de nom ; aumoins ils ne reſſemblent à aucun que j'aye vu ailleurs, ou dont j'aye ouï parler. Je ne puis décrire le fruit qu'ils portent ; ce n'étoit pas la ſaiſon d'y en trouver lorſque je les ai vus. Cette forêt eſt habitée par des lions, des tigres, des léopards, des loups, & par d'autres animaux dangereux, qui déchirent ſouvent ceux qui y paſſent. Elle eſt coupée par une infinité de chemins, & les arbres de l'un & de l'autre côté ſont ſi hauts, ſi épais & ſi ſerrez, que le ſoleil ne ſçauroit pénétrer ces allées. Dans pluſieurs endroits même le

(1) Voyez *Pline*, Hiſt. natur. Lib. VIII. cap. XXIII. Lib. XXVII. cap. XIV.

le chemin eſt ſi obſcur, qu'il ſemble qu'on paſſe au-travers d'une caverne.

Les habitans de cette Province, tourmentez par les vols & les brigandages des Flibuſtiers, avoient conçu une haine ſi violente contre tout Européen, qu'ils n'en voyoient jamais ſans chercher à les faire périr. Mais le commerce qui a été établi entr'eux & les Hollandois, a fait ceſſer ces animoſitez. Leurs diviſions n'étoient pas encore finies, lorſqu'une Caravane de Hollandois qui étoit venue pour négocier, paſſant par cette forêt, fut ſurpriſe par une troupe de Hottentots qui s'étoient mis en embuſcade. On en vint aux mains; mais les Hottentots ſe mettant à couvert derriere de gros arbres, ſe moquoient des armes à feu, tandis qu'avec leurs lances ils perçoient les Hollandois qui oſoient approcher. Ceux-ci voyant déja un des leurs tué, & pluſieurs bleſſez, prirent tout-à-coup la fuite pour gagner la plaine voiſine, eſpérant qu'ils y combattroient avec plus d'avantage. Lorſqu'ils ſe virent dans un lieu découvert ils firent volte-face, ſe mirent en bataille, & tombant enſuite avec furie ſur les Hottentots, ils en firent un ſi grand carnage, qu'ils les mirent entierement en déroute.

VI. EN

VI. EN continuant toûjours ſa route du même côté, on rencontre la *Grande* & la *Petite* NAMAQUA. La *petite* eſt ſituée ſur la côte, & à l'Oueſt de la *grande*. Quoique ces deux Nations portent le même nom, elles différent néanmoins dans leur forme de gouvernement, & dans leur maniere de vivre. Toutes les deux ſont extrêmement eſtimées chez les autres Hottentots, & ſe diſtinguent par leur force, leur valeur, leur bons-ſens & leur bonne-mine. Elles peuvent mettre 20000 hommes ſur pied dans l'occaſion. Ces Peuples parlent peu. Leurs réponſes ſont courtes; jamais ils ne répondent, ſans avoir auparavant bien pêſé ce qu'ils doivent dire. Leurs femmes ſont fort gayes & fort artificieuſes. Quelques exemples feront connoître la capacité de ces Peuples.

LES *Namaquas*, auſſi-bien que les *Chirigriquas*, haïſſoient mortellement les Européens, dont les rapines & les cruautez des Flibuſtiers leur avoient donné une très-mauvaiſe idée. Cependant *Claas*, dont nous avons parlé, chercha d'établir le commerce entre cette Nation & les Hollandois. Il s'y rendit avec un Parti de Hollandois, pour y faire un gros achat de beſtiaux. Les Namaquas

les

les prenant pour des Flibuſtiers, ſans écouter le diſcours que Claas leur préparoit, coururent aux armes, & fondirent ſur ces Européens avec leurs dards & leurs lances. Les Hollandois ne pouvant engager les Namaquas à les écouter, ni trouver le moyen de leur dire qu'ils étoient venus comme amis & non pas comme ennemis, réſolurent de leur donner aumoins des preuves de leur courage. Ils ſe mirent donc en bataille, & ſoutinrent le choc des ennemis pendant trois jours conſécutifs en raſe campagne. A la fin les obſtinez Namaquas, déſeſpérant de les vaincre à force ouverte, eurent recours à la ruſe. Derriere eux ils avoient une eſpece de défilé d'une longueur conſidérable, bordé de part & d'autre de rochers. Ce fut-là où ils réſolurent d'attirer les Hollandois. Dans ce deſſein, ils recommencerent le combat avec plus d'ardeur qu'auparavant; & lorſqu'ils virent leurs ennemis échauffez, ils prirent la fuite du côté du défilé, faiſant cependant volte-face de tems en tems dans leur retraite, à la maniere des Parthes. Les Hollandois, qui ne ſe défioient de rien, les pourſuivirent, & entrerent dans le défilé. Ils n'en avoient pas traverſé la moitié, que tout

d'un

d'un coup ils ſe virent environnez d'ennemis. Les Namaquas, agiles comme des cerfs, eurent bien-tôt grimpé ſur les rochers qui bordoient cet endroit; & de-là ils accabloient les Hollandois d'une grêle de flêches, de lances & de pierres. Ceux-ci tous meurtris ou bleſſez, & hors d'état de ſe défendre, chercherent enfin leur ſalut dans la fuite, & ſortirent ainſi du pays des Namaquas.

L'animoſité entre les deux Nations finit cependant dans la ſuite, & fit place à une harmonie parfaite. Ainſi l'an 1708. les Namaquas, inſtruits que Mr. *Louis van Aſſenbourg* avoit été fait Gouverneur du Cap, lui envoyerent une Députation de leurs Chefs, pour le féliciter de ſon heureuſe arrivée, pour lui offrir un préſent conſidérable de beſtiaux, & pour lui demander la protection dont ils avoient joui ſous ſes prédéceſſeurs. Ils l'aſſurerent en même tems qu'ils étoient dans l'intention d'obſerver exactement les Traitez, qu'ils ſeroient toûjours prêts à ſervir les Hollandois, & leur donneroient des preuves de leur ſincere affection. Les Députez, ſuivant leurs ordres, ſe préſenterent devant le Gouverneur, & s'acquitterent de leur commiſſion avec une habileté & une prudence qui

qui ſurprit le Gouverneur & tous ceux qui ſe trouverent à la réception de l'Ambaſſade. Cela augmenta l'eſtime qu'on avoit déja pour ces deux Nations. Ces Députez furent défrayez, pendant le tems qu'ils ſéjournerent au Cap, aux dépens de la Compagnie. Ayant appris que ce Gouverneur ne s'étoit point approprié les préſens qu'ils lui avoient apportez, comme ç'avoit été l'uſage conſtant de ſes prédéceſſeurs; ils en prirent occaſion d'exalter dans toutes les rencontres ſon intégrité, ſon deſintéreſſement & ſa généroſité. Dans leur audience de congé, ils en firent le ſujet d'un des articles de leur compliment, en l'aſſurant qu'ils remportoient chez eux de vifs ſentimens d'eſtime & de conſidération pour ſon Excellence; & qu'ils ne manqueroient pas de communiquer ces impreſſions à leurs concitoyens, qui apprendroient ſans doute avec un plaiſir infini, que le Gouvernement fût tombé entre les mains d'une perſonne dont les vertus leur promettoient la paix & la ſureté, qui faiſoient l'objet de leurs vœux les plus ardens. Enfin, après lui avoir ſouhaité toute ſorte de bonheur & de proſpérité, ils ſe retirerent. On leur fit, pour eux-mêmes & pour les deux Nations, des

des préſens de tabac, d'eau-de-vie, de grains de verre, &c. Après quoi ils s'en retournerent chez eux très-ſatisfaits. Ce ſont-là des traits bien éloignez de cette ſtupidité & de cette ignorance, qu'on s'imagine être le caractére dominant des Hottentots.

Le pays des Namaquas eſt fort montagneux & fort ſtérile, parceque le terrein y eſt pierreux & fort ſabloneux. Les vallées ne ſont guéres plus favoriſées de la Nature. Il n'y a dans toute la contrée qu'un petit bois, & une ſeule ſource. La riviere des *Eléphans*, qui coule au-travers, fournit d'eau les habitans.

Près de la ſource dont j'ai parlé, il y a un rocher creuſé & taillé de maniere qu'il fait une eſpece de Fortereſſe. On l'apelle, le Château de *Miro*. La tradition des Namaquas porte, que ce nom lui a été donné par un de leurs anciens Capitaines nommé *Miro*, qui pour ſon divertiſſement avoit fait cet ouvrage. Je ne puis concevoir comment la pareſſe a pu permettre à un Hottentot d'entreprendre un ouvrage ſi pénible, moins encore de le finir. C'eſt le plus curieux qu'il y ait parmi ces Peuples; & il faut avouer que l'art & le travail

travail y brillent. Il y a entre autres deux logemens très-bien imaginez, & capables de recevoir un très-grand nombre de perſonnes.

On trouve quantité de bêtes ſauvages dans ce pays. On y voit en particulier une eſpece de Daim marqueté, qui ne ſe rencontre point dans les autres contrées des Hottentots; mais qui ſe trouve en abondance dans celle-ci. Ils ne ſont pas auſſi gros que les Daims d'Europe, mais ils ſont beaucoup plus légers à la courſe. Leurs taches ſont blanches & jaunes. Jamais ils ne vont que par troupes, ſouvent de 100. quelquefois même de plus de 1000. La chair en eſt généralemeot graſſe & délicate; mais elle n'a point le gout de nos Daims.

Le P. *Tachard*, dans ſa Deſcription du pays & des peuples du Cap de Bonne-Eſpérance, dit que depuis le pays des *Namaquas* juſques au 18e degré, ce ne ſont que des Deſerts; & que là commencent les Hottentots d'*Angola*. Dans ce récit il y a deux erreurs. Premierement, il n'y a point de Deſert entre *Namaqua* & *Angola*. En avançant du côté du Nord, on trouve le pays des *Attaquas*, qui confine à celui des *Namaquas*.

maquas. Enſuite vient, ou je ſuis fort trompé, le pays des *Choragaukquas*. Or ces Nations occupent un vaſte pays, & on en rencontre même encore d'autres avant que d'arriver chez les *Angolas*. Il eſt vrai qu'au Nord des *Namaquas* il y a çà & là de vaſtes campagnes, qui ſont abandonnées à cauſe de leur ſtérilité & du manque d'eau; mais il s'en faut bien que tout ſoit deſert, comme ce Voyageur le dit. La ſeconde erreur que commet ici le P. Tachard, c'eſt que les Peuples d'Angola ne ſont pas Hottentots, comme il le dit: ils ſont Négres, peuples qui différent beaucoup des Hottentots. C'eſt de là & des autres contrées de Négres, comme tout le monde le ſçait, que les Plantations de l'Amérique tirent leurs Eſclaves.

VII. LES ATTAQUAS habitent un Pays fort chétif & fort mal pourvu d'eau. C'eſt pour cela qu'ils vivent en petites troupes placées à certaine diſtance les unes des autres, & qu'ils ne font aucun négoce, ayant à peine des beſtiaux ce qu'il leur en faut pour leur uſage; encore ſont-ils ſouvent obligez d'avoir recours au gibier. Quelque grande que ſoit leur pauvreté, ils ſont auſſi braves, auſſi contens, auſſi pleins de feu, que s'ils avoient tout en abondance. Ils

Ils menent une vie fort tranquille, & ſont rarement en Guerre avec leur voiſins. Lorſqu'ils ont à craindre quelque attaque, & qu'ils veulent aſſembler leurs forces, ils ſuivent la méthode des Suiſſes; ils montent ſur le ſommet de leurs montagnes, pour y allumer des feux, dont on voit la fumée pendant le jour, & la flamme pendant la nuit. A ce ſignal, tous ceux qui ſont en état de ſervir courent aux armes, & viennent ſe rendre à la place ordinaire du rendez-vous. Par ce moyen ils aſſemblent dans un inſtant une Armée nombreuſe.

Ce ſont-là les Nations des Hottentots, qu'on rencontre au Nord du Cap. Je vais indiquer de même par ordre, ceux qui habitent au Sud.

VIII. LA Nation des KOOPMANS confine aux *Gunjemans* du côté du Sud. Ils tirent leur nom d'un de leurs Capitaines nommé *Koopman*. C'eſt celui-là même qui après avoir enlevé la femme de *Claas*, ôta la vie à cet époux infortuné.

Leur Pays s'avance fort loin du côté de l'Eſt; mais il a peu d'étendue ſur la côte. Pluſieurs Européens s'y ſont établis, & y poſſedent de belles & riches campagnes, qu'ils augmentent même tous les jours,

Coopmans

Coopmans ne les occupant pas. C'eſt une contrée très-fertile & bien arroſée : on y trouve ſurtout, en grande abondance, diverſes eſpeces de bois propres à différens uſages, dont le Gouverneur *Van der Stel* a tiré grand parti. Une riviere, appellée *Palamit*, coule rapidement au-travers de ces fertiles campagnes. Elle tire ſa ſource des montagnes de *Drakenſtein*, & après avoir parcouru les vallées des *Koopmans*, elle va ſe jetter dans la mer. Pendant ſon cours, pluſieurs ruiſſeaux, dont le plus large eſt appellée la riviere *Noire*, ſe jettent dans ſon lit. On n'y trouve que du fretin, comme anguilles, éperlans, &c. Le reflux y amene quelquefois une eſpece de carpe ou de breme, que les Hollandois appellent *Boſch-Koppen*; c'eſt-à-dire, tête de bois; elles ont la tête courte, groſſe, & forte. Les habitans ſont très-adroits à prendre ces poiſſons. Dans cette contrée ſe trouve un bain chaud; & dans une vallée appellée *Suthenhall*, on voit pluſieurs mines de ſel abondantes.

IX. En avançant encore de-là au Sud, on trouve la Nation nombreuſe des Hessaquas. Le P. *Tachard* les appelle mal-à-propos *Haſſiquas*: mais il s'eſt encore plus groſſierement trompé ſur la ſituation de

de leur Pays. Leurs terres s'étendent le long des côtes de la mer, quoiqu'en effet ils n'ayent rien qui ſoit directement ſur le bord. Ce Pere dit vrai, quand il aſſure que ces Peuples ſont riches, puiſſans; mais peu inſtruits dans le métier de la Guerre. Leurs pâturages ſont couverts de troupeaux, & leurs bœufs de guerre ſurpaſſent les autres en force & en beauté. Comme leurs richeſſes leur fourniſſent les moyens de trafiquer davantage avec les Hollandois, & de ſe procurer l'eau de vie, le tabac & pluſieurs autres choſes, en plus grande quantité que leurs voiſins; cet abondance de choſes ſuperflues, jointe à l'exemple des Européens, les porte au luxe. De-là vient qu'ils ſont efféminez, & peu capables de ſoutenir les périls & les fatigues de la Guerre. Auſſi ne négligent-ils rien pour entretenir la paix avec les autres Nations. Il ne faut pas croire cependant, qu'ils ſouffrent qu'on leur faſſe tort. Si quelqu'un les attaque & cherche à enlever leurs beſtiaux, malheur qui leur arrive aſſez ſouvent, ils oppoſent la force à la force. Il eſt même certain qu'il ne manquent point de courage: mais ils ignorent l'art de pourſuivre leurs ennemis au-delà de leurs frontieres, & de profiter de leur victoire. Lorſqu'ils

qu'ils craignent de ne pouvoir pas aiſément chaſſer leurs ennemis, ils appellent à leur ſecours le Gouverneur du Cap, qui pacifie les troubles, & met à la raiſon les eſprits remuans.

Quelques Députez des *Heſſaquas* vinrent viſiter de mon tems, en 1707. Mr. *Van der Stell* Gouverneur du Cap, & lui apporterent quelques préſens de bœufs. Le Gouverneur leur fit préſent à ſon tour de quelque peu de tabac, d'arack, & de verroterie. Ces Députez ayant reçu l'arack ſe oignirent avec quelques *Gunjemans* pour ſe régaler de cette liqueur. La bouteille fut bien-tôt expédiée, & la compagnie ſe mit en belle humeur. Mais à la fin, je ne ſçai ſur quel ſujet, les *Gunjemans* commencerent à inſulter leurs bienfaiteurs, comme ils étoient ſur le point de partir. Les deux Nations ne tarderent pas à en venir aux mains, les uns à coups de poing & de pierres, les autres à coups de bâton. L'ardeur étoit égale des deux côtez. Le Champ de bataille n'étoit pas éloigné du Fort & de la Ville : les Hollandois, alarmez du tumulte, ſortirent en foule pour être témoins d'un combat ſi animé : mais on ne pouvoit approcher, ſans courir riſque d'être bleſſé des pierres qui voloient de toutes parts. Enfin le

Fiſcal, informé de la querelle, ſe préſenta accompagné de quelques perſonnes de la Ville. La préſence même de cet Officier, extrêmement reſpecté par les Hottentots, ne put calmer ces combattans acharnez. Ils continuerent à crier & à frapper. Ce Magiſtrat ſe vit pluſieurs fois en danger, & fut forcé de ſe retirer pour ſe mettre en ſureté ſans avoir rien fait. Le Gouverneur, informé & du combat, & des exhortations inutiles du Fiſcal, fit braquer un canon contre ces gens. On le chargea en leur préſence, ne doutant point que la vue de la machine infernale, de la poudre, & du boulet, ne diſſipât les combattans. Tout cela fut encore inutile, le combat continuoit avec la même fureur. A la fin, le Gouverneur ordonna de tirer. Ce bruit terrible, conſidérablement augmenté par les échos des montagnes, produiſit l'effet qu'on en attendoit. On les vit tous ſe ſéparer, & ſe retirer dans un inſtant & ſans dire mot, chacun chez ſoi.

Les Villages des *Heſſaquas*, qu'ils appellent *Kraals*, ſont plus ſpacieux & plus peuplez que ceux des autres Hottentots. Ils ſont auſſi en plus grand nombre. Leur territoire abonde en gibier, & produit plus de ce qui peut ſervir

ſervir au plaiſir & aux commoditez de la vie, qu'aucune des autres parties du Cap.

C'eſt la coutume des *Heſſaquas*, de ſe mettre au ſervice des Européens, lorſqu'étant pauvres ils veulent faire fortune. Ils employent les gages qu'ils tirent, à acheter des beſtiaux; & dès qu'ils en ont aſſez, ils ſe retirent tranquillement chez eux pour en joüir.

X. LES SONQUAS ſont à l'Eſt des *Koopmans*. C'eſt un Peuple plein de feu & de courage, & extrêmement adroit à ſe ſervir des armes uſitées parmi eux. Ils doivent cette adreſſe & ce génie martial à leur pays, qui étant montagneux & très-ingrat, fournit à peine de quoi nourrir ſes habitans. Pour ſubſiſter, ils ſont donc obligez de prendre le parti des armes, & d'aller, ſemblables en cela aux Suiſſes, ſervir les autres Hottentots qui ſont en guerre. La pauvreté de leur pays les oblige à s'adonner à la chaſſe, & les rend ſi induſtrieux à cet exercice, qu'il arrive rarement qu'une piéce de gibier qu'ils ont apperçuë, leur échape. Auſſi y en trouve-t-on bien peu dans leurs terres.

De ce que je viens de dire, il eſt facile de conjecturer que ce Peuple eſt peu nombreux. Un petit nombre de

Villages les contient tous. Le bétail eſt ſi rare & ſi cher parmi eux, qu'ils n'en tuent jamais lorſqu'ils ont quelque autre reſſource; ils le réſervent pour certaines occaſions ſolemnelles, qui demandent abſolument quelque morceau de bœuf ou de mouton; & le reſte du tems, ils vivent de racines & d'herbes qui ſe trouvent dans leurs campagnes. Ils ont auſſi très-peu de bois, qu'ils employent encore à écarter les bêtes ſauvages de leurs habitations

Les *Songuas* ſont ſouvent aux priſes avec les abeilles, pour leur enlever le miel qu'elles ont poſées dans des creux d'arbres. On dit au Cap, que ce Peuple eſt extrémement adroit à cet avantage. Ce n'eſt pas qu'ils ſe ſervent eux-mêmes de ce miel; mais ils le vendent aux Européens, & l'échangent contre des couteaux & d'autres uſtenſiles de fer ou de léton; ou contre de l'eau de vie, du tabac & des pipes. Ils apportent cette marchandiſe au Cap dans des ſacs de peau avec ſon poil. Ils donnent un de ces ſacs pour une bagatelle. Les Européens mêlent ce miel avec de l'eau, & en forment une boiſſon d'aſſez bon goût & très-rafraîchiſſante.

XI. LE pays des DUNQUAS eſt contigu

tigu à celui des *Sonquas*. Les terres que poſſedent ceux-là ſont très-belles & très-fertiles, moins montagneuſes & moins inégales que la plûpart de celles des autres peuples Hottentots. Ces campagnes ſont arroſées de divers ruiſſeaux charmans, qui après y avoir ſerpentez, vont ſe rendre dans le *Palamit*. Les vallées & les plaines ſont couvertes d'herbes, de plante & de fleurs. Partout on trouve abondamment & des troupeaux & du gibier.

XII. On rencontre enſuite les DAMAQUAS. Le terrein qu'occupent ces Peuples eſt tout auſſi beau & tout auſſi fertile que celui des *Dunquas* leurs voiſins; mais il eſt encore beaucoup plus uni. On y trouve des melons d'eau, & du chanvre ſauvage. Le gibier & le bétail y eſt très-abondant. La ſeule choſe qui y manque, c'eſt le bois, qui y eſt ſi rare qu'ils n'en ont pas aſſez pour cuire leurs viandes. Ils ſont obligez d'avoir recours à une ſorte de mouſſe, dont la fumée eſt très-incommode & très-malfaiſante.

Il y a en pluſieurs endroits du pays des *Damaquas*, des Salines: mais comme elles ſont fort eloignées des habitatious des Européens, on n'en fait au-

cun uſage ; car les Hottentots n'uſent jamais de ſel.

Le *Palamit* arroſe ce pays, & y fait des tours & retours ; ce qui eſt fort incommode pour les Voyageurs, n'y ayant point de pont pour traverſer cette riviere. On eſt obligé de la paſſer ſur de petits bateaux ou canots, ou ſur des radeaux faits de groſſes poutres.

Les *Damaquas* aiment paſſionément la chair des bêtes farouches qui ſe mangent. Auſſi vont-ils ſouvent à la chaſſe, & ſont abondamment fournis de fourrures pour leur habillement.

XIII. LES GAUROS ou les GAURIQUAS viennent enſuite. Le P. *Tachard* (1) dit qu'au raport des *Gauriquas*, les *Caffres* du *Monomotapa* habitent les terres qui confinent à leur pays. Ce Voyageur a été fort mal informé. Il eſt vrai que les Caffres habitent le Monomotapa ; mais avant eux on trouve encore divers Nations Hottentottes inconnues qui s'étendent le long de la côte depuis *Gauros* juſques à la Terre de *Natal*, où commence de ce côté-là le Monomotapa habité par les Caffres.

Les

(1) Voyez la Carte que le P. *Tachard* a donnée des pays & des peuples du Cap de Bonne-Eſpérance.

Les *Gauros* ſont un peuple fort nombreux, quoique le pays qu'ils habitent ſoit fort petit. Mais il eſt ſi riche & ſi fertile, il fournit en ſi grande quantité de bois & de l'eau, que tout le monde y vit à l'aiſe & dans l'abondance. Les pâturages ſont couverts de troupeaux de toute eſpece, & les campagnes fourmillent d'animaux ſauvages, plus que toutes les autres régions Hottentottes. Cette abondance de bêtes féroces fait que ces Peuples prennent ſouvent l'exercice de la chaſſe, & qu'ils y ſont fort adroits. C'eſt un grand honneur & une preuve de valeur parmi eux, que de porter la peau de quelque tigre, de quelque chat ſauvage, ou autre animal féroce.

XIV. LES HOUTENIQUAS habitent ſur la côte au Nord-Eſt des *Gauros*. Il y a dans leur pays pluſieurs bois, dont les arbres ſont magnifiques. Dans l'entre-deux des bois, on trouve de charmans pâturages couverts d'herbes de tout eſpece, & émaillez d'une varieté admirable de fleurs, qui charment la vuë & flattent agréablement l'odorat. Un Parti d'Européens fut une fois enfermé par les Hottentots dans une de ces forêts, où il fut réduit aux dernie-

res extrémitez avant qu'il pût s'échaper.

XV. LE pays des CHAMTOUERS borne celui des *Houteniquas*. Cette contrée eſt une plaine couverte de gras pâturages, & très-bien arroſée. On y trouve divers petits bois, dont les arbres ſont plus beaux & plus grands que dans aucun autre canton Hottentot. Le gibier & les bêtes ſauvages y abondent auſſi. Il y a divers ruiſſeaux larges, & remplis de toutes les eſpeces de poiſſons les plus délicats. On y trouve même ſouvent des poiſſons de mer, ſurtout des vaches marines. J'ai oui dire à des perſonnes dignes de foi, & qui paroiſſoient bien informées, que quelques Européens paſſant par ce pays, trouverent dans les bois & les haliers quantité de ceriſiers & d'abricotiers chargez de fruit. Ce qu'il y a ſurtout de remarquable, ſi dumoins on ne m'a pas trompé, c'eſt que ces Voyageurs parcoururent ces forêts en tout ſens, ſans y rencontrer ni éléphant ni buffle, quoique tous les autres bois des Hottentots ſoient abondamment peuplez de ces animaux. Peut-être les habitans les tuent, ou leur donne la chaſſe, dès qu'ils en aperçoivent quelqu'un.

Un

Un grand nombre de *Chamtouers* enfermerent auſſi dans un de leurs bois quelques Européens qui étoient venus pour négocier, & les attaquerent avec tant de fureur & de promtitude avec leurs haſſagayes & leurs flêches envenimées, que peu s'en fallut que ces Marchands ne fuſſent taillez en piéces, avant même d'avoir pu faire une ſeule décharge de leurs armes à feu. Ils furent enſuite aſſez heureux pour ſe rallier, & une décharge faite à propos les tira d'embaras. Ce bruit, auquel ces Peuples n'étoient pas accoutumez, les effraya; ils s'ébranlerent, & furent mis en déroute. Le lendemain ils devinrent plus traitables, & échangerent quelques beſtiaux contre diverſes marchandiſes qu'on leur préſenta.

Les Hollandois rapporterent, que le Capitaine des *Chamtouers* leur avoit dit en mauvais Flamand, entr'autres choſes au ſujet de cette bataille, que juſques ici ils avoient été dans l'idée qu'aucune Nation ne les ſurpaſſoit en bravoure : mais les Hollandois, avoit-il ajouté, nous ont vaincus, & nous les reconnoiſſons dès-à-préſent pour nos maîtres.

XVI. ENFIN au Nord-Eſt des *Cham-*

touers on rencontre la Nation des HEYKOMS. Le pays qu'ils habitent eſt fort montagneux, & manque d'eau douce. Il n'y a que les vallées qui ſoient fertiles. Cependant ils ont de très-beaux & de très-nombreux troupeaux, qui ne boivent que de l'eau *ſomache* de leurs rivieres, & qui ne mangent que des roſeaux qui croiſſent ſur leurs bords. Leur pays fournit en abondance du gibier, & de toutes les bêtes ſauvages qu'on trouve dans les autres contrées des Hottentots. Ce qu'ils ont de plus incommode à ſouffrir, c'eſt de ne pouvoir ſuppléer à l'eau douce, que la Nature leur a refuſée.

Les Hollandois avoient envoyé un Officier de la Garniſon avec des préſens, pour engager les *Heykoms* à entrer dans l'alliance conclue avec les autres Hottentots. Ces Peuples accepterent les propoſitions qui leur furent faites, & demanderent à cet Officier un tambour, un pot de fer, & une poile à frire, qu'ils virent dans ſon Equipage. Ils faiſoient un grand cas de ces meubles, & ſurtout de la caiſſe, & ils les conſerverent précieuſement. Ils eurent cependant le chagrin de ſe voir arracher tous ces précieux uſtenſiles par un Parti d'Européens, dont le métier

métier étoit de tromper les Hottentots, & de les voler ſous prétexte de voyager. On leur enleva en même tems un grand nombre de beſtiaux; mais ils ne ſe ſouviennent que de leur caiſſe, de leur pot, & de leur poile, dont la perte leur tient ſi fort au cœur, que jamais un Européen ne va chez eux, au moins chez le petit peuple, qu'il ne lui faille eſſuyer le récit de ce vol, & les lamentations qu'ils font ſur leur perte.

XVII. L'ORDRE des matieres me conduit naturellement à parler de certains Hottentots vagabonds, dont toute l'occupation eſt de voler, & d'incommoder toutes les Nations qui habitent les environs du Cap. C'eſt un compoſé de tous les ſcélérats Hottentots, qui ou proſcrits pour leurs crimes, ou gênez par les loix & les coutumes de leur pays, s'affranchiſſent du joug en allant habiter ſur les montagnes. Là ils ſe retirent dans des lieux inacceſſibles & eſcarpez, d'où ils ſortent de tems en tems pour aller enlever du bêtail dans les campagnes pour leur ſubſiſtance. On les appelle en langage du pays *Buſchies*; c'eſt-à-dire, *gens de grands-chemins*. Tous les autres Hottentots ont une ſi grande haine pour ces voleurs, que ſi on en attrape quel-

qu'un, il eſt d'abord mis à mort. Fût-il même le fils aîné du Chef de la Nation, perſonne n'oſeroit ſeulement intercéder pour lui.

Les diverſes Nations envoyent ſouvent de gros Partis contre ces voleurs, & il n'y en a point qui leur ſoient plus redoutables que les *Heykoms*. Mais pour l'ordinaire ces voleurs, qui ſçavent qu'il n'y a point de pardon à attendre, & que leurs ennemis ſont auſſi agiles qu'eux, ſe battent avec une fureur déſeſpérée; & le combat ne finit que lorſqu'ils ſont tous taillez en piéces, ou qu'ils ont mis l'ennemi en déroute.

XVIII. Nous voici arrivez à la *Terre de* NATAL, habitée par les *Kaffres* ou *Caffres*. Quelques perſonnes les confondent avec les Hottentots; mais ſuivant toutes les Relations que j'ai pu voir, ces deux Peuples différent conſidérablement. Quoique voiſins d'un côté des Hottentots, ils ne laiſſent pas de former dans le fond une Nation entierement différente. Ils ſe reſſemblent, il eſt vrai, dans leurs cheveux, leurs groſſes lévres, leur nez camus; mais ils différent à pluſieurs autres égards. Les Hottentots ne ſont pas naturellement camus, ils doivent leur nez applati & élargi à l'art; au-lieu que

les

les Caffres naiſſent tels. Les Caffres ſont abſolument noirs, & leur viſage reluit de maniere à éblouïr quelquefois les yeux des ſpectateurs : les Hottentots ſont de couleur olivâtre. Le Capitaine *Gerbrantz van der Schelling*, dont j'ai déjà eu occaſion de parler, étoit un homme de probité & de ſens : il avoit ſouvent touché à la *Terre de Natal*, & je lui ai ouï dire que les Caffres ne ſe frottent point le corps de graiſſe, qu'ils ne bégayent point, qu'ils ne frappent point de leur langue contre le palais, en parlant ; qu'ils habitent des maiſons quarrées & faites de plâtre, ce qu'on ne voit point chez les Hottentots ; qu'ils portent des croix penduës à leur cou, ornement qui n'eſt point en uſage dans les pays Hottentots ; qu'ils cultivent leurs terres d'une maniere toute différente ; qu'ils ſément une eſpece de blé de Turquie, qu'ils en font de la biere, boiſſon inconnuë aux Hottentots ; enfin qu'ils ont un Roi, charge dont les Hottentots n'ont pas même d'idée. *Hubner*, à la vérité, diſtingue ces deux Peuples ; mais il commet tant d'autres erreurs au ſujet des Hottentots, qu'il ne mérite pas qu'on les releve.

Les *Caffres* négocient avec les Corſaires

ſaires de la Mer Rouge, qui leur apportent des étoffes de ſoye, & en échange ils remportent des dents d'éléphans; & les Caffres échangent ces mêmes étoffes contre des marchandiſes d'Europe, lorſque quelque vaiſſeau touche au Cap. Ces marchandiſes, qui ſont pour l'ordinaire du goudron, des ancres, & des cordages, ils les échangent de nouveau avec les Pirates de la Mer Rouge. La ſoye qu'ils ne vendent pas aux Européens, ils l'envoyent au *Monomotapa*. Les Portugais de *Mozambique* y ont auſſi un grand commerce. Le Capitaine *Van der Schelling* trouva à la Terre de *Natal* un Anglois, qui s'y étoit venu établir après avoir déſerté de ſon vaiſſeau. Il avoit deux femmes Caffres, qui lui avoient donné pluſieurs enfans. Habillé comme un Caffre, il vivoit à la maniere de ce peuple. Il fit voir pluſieurs morceaux de dents d'éléphans, & pluſieurs chambres pleines d'étoffes de ſoye, au Capitaine, qui lui propoſa de ſe retirer au Cap avec toutes ces richeſſes, & d'abandonner pour jamais ſon établiſſement, ſa femme & ſes enfans. L'Anglois s'étoit déterminé à ſuivre cet avis, lorſque le Roi apprit ſon deſſein. Il fut mandé. Le Roi lui mit devant les yeux la ſcélérateſſe qu'il

qu'il y avoit dans une pareille déſertion, & l'ingratitude qu'il feroit paroître envers un peuple qui l'avoit reçu ſi généreuſement, & qui le chériſſoit : il lui repréſenta l'état déplorable dans lequel il alloit jetter ſa famille, dont perſonne ne voudroit ſans doute ſe charger ; & il finit en lui mettant devant les yeux l'affection & la tendreſſe qu'il devoit à ſes femmes & à ſes enfans. Un diſcours ſi touchant fit impreſſion. L'Anglois, ne pouvant réſiſter à l'éloquence du Prince Caffre, ſe jetta à ſes pieds, lui demanda pardon, & abandonna ſi bien ſon deſſein, qu'il débaucha un des Matelots du Capitaine, & l'engagea à venir habiter avec lui chez les Caffres.

Il ne me reſte plus rien à dire pour achever de donner une idée générale des diverſes Nations qui partagent les Hottentots. On pourroit ſans doute entrer dans un plus grand détail ſur ce ſujet ; mais c'eſt-là tout ce que j'ai pu ramaſſer de certain, & le Lecteur ne trouvera pas mauvais ſi je m'y borne, plûtôt que de lui débiter des fables. J'ai viſité la plus grande partie de ces Peuples ; & ce que j'ai dit des autres chez qui je n'ai pas été, je le tiens de diverſes perſonnes dignes de foi, dont quelques-unes on fait le

tour

tour du pays des Hottentots pour leur plaiſir, & quelques autres par ordre du Gouverneur.

CHAPITRE X.

De la forme du Gouvernement des Hottentots.

I. *Des Chefs de la Nation.* II. *Des Capitaines des Kraals ou Villages.* III. *Des Cours de Juſtice, & de la maniere de procéder dans les Cauſes civiles.* IV. *Du Conſeil Suprême de la Nation.* V. *De l'autorité & de l'influence des Hollandois ſur les affaires des Hottentots.*

I. CHAQUE Nation Hottentotte a un Chef, qu'on appelle *Konque.* Son office eſt de commander l'Armée, de diriger les Négociations, de préſider dans les Conſeils nationaux, & de les convoquer. Sans ſon conſentement, on ne peut faire ni la paix, ni la guerre. Hors de ces cas extraordinaires, ſon autorité eſt entierement bornée au *Kraal*, ou Village, qui eſt le lieu de ſa réſidence, & dont il eſt toûjours le Capitaine. Cette dignité

dignité eſt héréditaire; mais ſon pouvoir eſt fort limité. Avant que d'en être revêtu, il eſt obligé de s'engager ſolemnellement dans une Aſſemblée générale de la Nation, à ne rien changer dans l'ancienne forme du Gouvernement, & à ne rien entreprendre contre les droits & les prérogatives des Capitaines des *Kraals*, ni contre les droits & les priviléges du peuple. Ce n'eſt qu'après ces promeſſes ſolemnelles, qu'il eſt inſtallé avec beaucoup de pompe. Ces Cérémonies ſont ſuivies d'un feſtin, que le nouveau *Konque* eſt obligé de donner aux Capitaines des *Kraals*. Le repas conſiſte dans un bœuf gras, & une couple de moutons bouillis. Les femmes des Capitaines ſont auſſi de la fête; mais elles ne ſe mettent point à table avec leurs maris, il faut qu'elles ſe contentent du bouillon que les hommes leur envoyent, tandis que les Capitaines mangent la viande. Le jour ſuivant elles rendent la pareille à leurs maris. La femme du *Konque*, s'il en a une, régale toutes les femmes des Capitaines, auſſi d'un bœuf & d'une couple de mouton bouillis. La viande eſt ſervie aux femmes, & le bouillon eſt la part des hommes, qui doivent à leur tour s'en contenter.

Ce

Ce Chef n'a point de revenu public, qui le récompenſe de ſes peines, & lui aide à ſoutenir ſa dignité. Il ne lui revient d'autre avantage que celui d'être extrémement reſpecté par ſes ſujets. On voit par-là que le Gouverneur des Hottentots approche beaucoup de celui qu'*Ariſtote* loüe ſi fort ſous le nom de *Gouvernement Héroïque:* Gouvernement qui ſans doute fut le premier qui ait eu lieu après le Gouvernement *Paternel*, lorſque la corruption des hommes eût rendu ces aſſociations néceſſaires.

Autrefois le *Konque* n'étoit diſtingué que par la beauté ou la magnificence de ſes habits, ou plûtôt de la peau qui lui couvroit les épaules. Jamais il ne paroiſſoit en Public, qu'il ne fût orné de quelque riche dépouille de tigre, ou de chat, ou de quelqu'autre animal ſauvage; & c'étoit la ſeule marque de ſa dignité. Mais depuis que les Hollandois, en venant s'établir au Cap, firent préſent à chaque Nation d'une Couronne de cuivre, le Chef la porte conſtamment dans toutes les occaſions ſolemnelles, lorſqu'il eſt à la tête de l'armée, ou qu'il préſide dans les Conſeils.

II. Il y a enſuite dans chaque village

lage un Chef, qu'on appelle *Capitaine* ou *Gouverneur*. Sa fonction eſt de veiller à la tranquillité publique, de maintenir l'ordre, de conſerver la paix, & de faire adminiſtrer la Juſtice dans l'étendue de ſa juriſdiction. Il eſt le Député du village dont il eſt Gouverneur, aux Aſſemblées de la Nation qui ſe convoquent pour régler les affaires générales. En tems de guerre, il commande le Corps de troupes tiré du reſſort de ſon village; mais ſous le Chef commun de la Nation.

Cet Office eſt auſſi héréditaire; mais le Capitaiue n'y eſt point inſtalé, qu'auravant il ne ſe ſoit ſolemnellement engagé en préſence du peuple, de ne faire aucun changement dans les Loix & les Coutumes du *Kraal*, & de ne s'en écarter jamais. Après qu'il a fait cette promeſſe, & qu'il a été reconnu pour Capitaine ou Gouverneur du village, il donne un feſtin à tous les hommes de de ſon départemeut; le lendemain, ſa femme régale de la même maniere toutes les perſonnes de ſon ſexe, & l'on y obſerve la même coutume que dans les repas dont nous avons parlé dans l'article précédent.

Rien ne diſtinguoit autrefois les Capitaines, non-plus que les *Konques*, que

que le manteau de peau de tigre ou de chat ſauvage. Mais il y a déja long-tems que les Hollandois, lorſqu'ils traiterent alliance avec les Hottentots, firent préſent à chaque Communauté ou *Kraal*, d'une canne ornée d'une pomme de cuivre ; & depuis ce tems-là tous les Capitaines ont porté cette canne, qui à préſent eſt regardée comme un ſymbole inſéparable de leur emploi, & comme le bâton de commandement. Ces Capitaines n'ont ni gages, ni émolumens attachez à leur charge : l'honneur leur tient lieu de tout. Si quelqu'un du *Kraal* a lié une partie de chaſſe, c'eſt un acte ordinaire de déférence & un témoignage d'amitié, de prier le Capitaine d'honorer la compagnie de ſa préſence, & de venir partager le plaiſir. Il répond pour l'ordinaire à ce compliment, en les louant de leur courage, de leur activité, & du ſoin qu'ils ont de leurs troupeaux, qu'ils cherchent à ménager en ſe jettant ſur le gibier. Quelquefois auſſi il profite de l'invitation, & ſe met de la partie.

Quelque reſpectez cependant que ſoient les Capitaines, il s'éleve ſouvent des querelles qu'ils ne ſcauroient appaiſer. Le peuple en vient même quelque-

fois

fois aux priſes ſans qu'ils puiſſent y remédier. Ils le ſçavent : auſſi, dès qu'ils voyent les eſprits échauffez, ils ſe gardent bien d'expoſer leur autorité. Lors même que la diſpute ſe paſſe en leur préſence & ſous leurs yeux, ils font ſemblant de ne rien voir & de ne rien entendre. Mais ſi par malheur il ſurvient un meurtre ou une émeute générale, alors ils interpoſent leur autorité, & toûjours avec ſuccès. Les diſputans ſont ſi honteux du meurtre ou de l'émeute qu'ils ont occaſionné par ce débat, que dès que le Capitaine paroît on les voit tous rentrer dans le devoir.

III. DANS chaque *Kraal* il y a une Cour de Juſtice, qui juge des Cauſes civiles & criminelles. Elle eſt compoſée du Capitaine & de tous les hommes du *Kraal*, excepté ceux qui pourlors paroiſſent en Jugement, & qui ont occaſionné l'Aſſemblée. Autant que la Juſtice eſt lente & longue en Europe & dans divers autres lieux du monde, autant elle eſt briéve & expéditive chez les Hottentots. On ne ſçauroit s'y plaindre des délais ennuyeux des Juges. Dès qu'il s'éleve dans le village quelque différend ſur la propriété, le Capitaine convoque ſur l'heure tous les hommes

du

du *Kraal*, qui ſe rendent inceſſamment au lieu marqué. C'eſt toûjours un champ ouvert. Dès que l'Aſſemblée eſt formée, on entend contradictoirement les Parties, qui expoſent eux-mêmes de leur mieux leurs raiſons. Ces heureux Peuples ne ſçavent ce que c'eſt qu'Avocats, Procureurs, Solliciteurs & autres gens d'affaires. Les témoins ſont ouïs. S'il y a quelqu'un, dans l'Aſſemblée qui ait quelque éclairciſſement à donner ſur le ſujet en queſtion, il le propoſe. Après quelques diſcutions ſur les raiſons de part & d'autre, on paſſe aux voix. Le Capitaine, en qualité de Préſident, recueille les ſuffrages, & prononce la Sentence ſuivant la déciſion de la pluralité. Dès-lors le Procès eſt radicalement fini, & chacune des Parties ſe conforme au Jugement rendu. Celui qui a eu gain de cauſe, jouit paiſiblement du bénéfice de la Sentence, ſans qu'il puiſſe y avoir d'appel.

On ſuit exactement les mêmes régles, s'il s'agit de querelle ou de quelque voye de fait; comme auſſi de tout autre dommage, de quelque nature qu'il ſoit. Celui qui a tort eſt obligé à réparation, & à donner du bétail à proportion de l'injure qu'il a faite.

Cette

Cette Cour de Juſtice ne fait pas paroître la même équité dans les cauſes d'injures. Le terme de *Kutſire*, qui déſigne un lâche & un poltron, eſt une injure très-grande chez ces Nations, comme chez la plûpart des autres Peuples. Cette injure eſt même ſi flétriſſante parmi eux, qu'elle ſuffit pour dégrader du rang d'homme celui qui en eſt diffamé. Dès que quelqu'un a ce malheur, il eſt flétri pour jamais; toutes ſes belles actions ſont oubliées: quelque ſoit ſon âge, il eſt remis au rang des enfans, banni de la ſociété des hommes, regardé avec mépris, & traité comme un coquin. Il ne ſçauroit paroître en compagnie, ſans être le jouet même de ſes anciens amis. En un mot, il eſt traité de tout le monde comme un indigne, qui ne mérite que du mépris. Pour faire ceſſer ces outrages il faut s'adreſſer aux hommes du *Kraal*, qui s'aſſemblent pour examiner les fondemens de l'injure. La matiere eſt bien-tôt décidée, & rarement elle l'eſt avec impartialité. L'appétit des Juges les prévient d'ordinaire contre l'injurié: car s'il eſt condamné, il eſt obligé de ſe faire réhabiliter; & une des circonſtances inſéparables de cette réhabilitation,

réhabiliation, eſt un feſtin qu'il doit donner à tous les hommes du *Kraal*. Pendant tout le repas, il eſt ſéparé du reſte de la compagnie, & ne goûte point du mouton qu'il donne à ſes convives : il n'a pour ſa portion que les entrailles de l'animal. Le repas fini, on on le frotte ſoigneuſement de la graiſſe du mouton qu'on vient de manger. Ce n'eſt qu'après cela qu'il rentre dans tous les droits dont il étoit déchu, & qu'il eſt reconnu pour homme. Si l'Aſſemblée trouve l'accuſation mal fondée, on n'inflige aucune peine au calomniateur : preuve certaine que tout ce Cérémonial n'eſt obſervé que pour fournir une occaſion aux hommes du village d'être régalez, & de ſe divertir aux dépens d'autrui.

C'eſt cette même Cour qui prend connoiſſance & qui juge des meurtres, des larcins, des adultéres, & des autres crimes ſemblables. Il n'y a que les crimes d'Etat d'exceptez : ils ſont réſervez à la connoiſſance du Conſeil National.

Auſſi-tôt que quelqu'un du *Kraal* ſçait, ou même qu'il ſoupçonne qu'un Hottentot a commis quelqu'un de ces crimes qui ſont de la compétence de l'Aſſemblée, il en donne inceſſamment avis à tous les hommes, qui ſe conſide-

rent

rent tous comme obligez d'office à saisir les personnes suspectes. Si le crime est trop grand pour être pallié, ou trop notoire pour être éludé, l'Accusé tâche de se retirer auprès des voleurs de grand-chemin dont nous avons parlé dans le Chapitre précédent, pour passer le reste de ses jours dans la compagnie de ces scélérats. Envain espéreroit-il de trouver un azyle chez les autres Nations Hottentottes ; il y seroit pris ou pour fugitif, ou pour espion : on commenceroit par faire enquête du sujet de son arrivée, & tout d'un tems on lui ordonnoit de se retirer.

On fait très-rarement quelque acception de personnes dans ce Tribunal : riches ou pauvres, jeunes ou vieux, hommes ou femmes, qui que ce soit en un mot, ne peut se flatter d'éviter la rigueur des Jugemens de cette équitable Assemblée. Quand même il s'agiroit du Capitaine du *Kraal*, on n'y a pour l'ordinaire aucun égard à sa personne ni à son office. Si quelqu'un du Village peut l'approcher, il le saisit aussi impitoyablement que s'il n'étoit que simple particulier ; on lui fait son procès avec la rigueur ordinaire ; & s'il est convaincu, on le punit avec la même promptitude & la même

ignominie, que s'il étoit le plus pauvre & le plus abjet de la Nation.

Dès que le Criminel eſt ſaiſi, on le met en ſureté dans la priſon du Village, où il eſt gardé juſqu'à ce que les hommes du *Kraal* ſe ſoient rendus au lieu de l'Aſſemblée, ce qu'ils font pour l'ordinaire le jour même de l'empriſonnement. Bien-tôt la Cour eſt formée; elle ſe range en cercle & s'accroupit; le Criminel eſt au milieu. Le centre eſt toûjours la place de l'Accuſé; afin, diſent les Hottentots, qu'il ſoit plus à portée d'entendre ce que l'on dit contre lui, & d'y répondre. Alors l'Accuſateur forme ſa plainte, produit ſes preuves, & amene ſes témoins. Le priſonnier propoſe à ſon tour ſes moyens de défenſe, appelle ſes témoins; en un mot, il peut faire uſage de tous les ſecours qu'il a pour ſe diſculper: ſa réponſe eſt écoutée avec toute l'indulgence poſſible. Le procès ainſi inſtruit, l'Aſſemblée diſcute les preuves & les réponſes, examine les raiſons pour & contre. Alors le Capitaine, comme dans les Cauſes civiles, demande les voix. Si la pluralité abſout l'Accuſé, la Cour lui aſſigne en dédommagement quelques piéces du bêtail de l'Accuſateur, plus ou moins ſuivant les circonſtances & la

la gravité de l'accuſation. Si au-contraire l'accuſation ſe trouve fondée, la Sentence eſt prononcée ſur le champ, & dans le même inſtant exécutée. Quand même le Criminel auroit encore quelque affaire importante à régler avant ſa mort, on ne ſuſpendroit pas d'un moment l'exécution pour lui donner le tems de la finir. On ne lui donne pas même la liberté de conférer avec ſes parens & ſes amis. Jamais il ne demande du tems pour ſe préparer à mourir, auſſi-bien ne le lui accorderoit-on point. Les Hottentots ne ſçavent ce que c'eſt que de ſe préparer à la mort. L'endroit où il ſe trouve lorſque ſa Sentence lui eſt prononcée, eſt le lieu même de ſon ſupplice. La Cour ſe léve; mais le priſonnier ne bouge point de ſa place. Toute l'Aſſemblée ſe tient, pendant une minute ou deux, dans un ſilence parfait. Alors le Capitaine, en qualité de Chef de l'exécution, fond avec une eſpece de fureur ſur le Criminel, & lui décharge ſur la tête un grand coup de ſon bâton, qui le couche ordinairement ſur le carreau. Enſuite le reſte de l'Aſſemblée ſe jette auſſi ſur lui; & quoiqu'il ſoit bien-tôt mort, ils ne ceſſent de le frapper ſur la tête, le ventre, & le côté, juſqu'à ce

que la tête ſoit toute en piéces, & le ventre extrêmement enflé.

Le P. *Tachard* (1) dit qu'après que le Capitaine par honneur a commencé, ils viennent tous par ordre, chacun ſelon ſon rang & ſa qualité. J'ai eu occaſion de voir quelquefois des exécutions; mais j'ai toûjours vu que l'Aſſemblée s'avançoit pêlemêle, dès que le Capitaine avoit frappé le premier coup. L'exécution finie, ils prennent le cadavre, le plient de maniere que les pieds viennent toucher le cou, l'envelopent dans ſon manteau, & l'enſeveliſſent avec tout ce qu'il a ſur lui & tous ſes ornemens, excepté ſes bagues & ſes autres affiquets de cuivre ou léton, qui ſont remis à ſa famille ou à ſon héritier.

Les plus grands crimes ne réjailliſſent en aucune façon ſur la famille du Criminel : celui-là ſeul qui a commis la faute eſt puni, ſans que ſes proches en ſoient deshonorez. Son héritier n'en ſouffre point : il demeure dans tous ſes droits & priviléges. Sa famille, ſes parens, ſes amis ſont traitez avec les mêmes égards & la même diſtinction qu'on leur accordoit avant l'exécution : on ne leur reproche jamais

(1) *Voyage de Siam*, Liv. II. page 85.

jamais ni le crime, ni la punition. Le cadavre du Criminel n'eſt point maltraité. Sa mémoire n'eſt point maudite. Ses funérailles ſe font avec la même pompe & les mêmes lugubres Cérémonies qui accompagnent celles des plus riches & des plus vertueux.

Vogel (1) & le P. *Tachard* (2) font enviſager comme une infamie, l'obligation où eſt le Capitaine du *Kraal*, d'être l'Exécuteur des Criminels, ou aumoins de frapper à mort ceux auſquels il vient de prononcer la Sentence. Ces Mrs. n'y ont pas bien penſé. Ils n'ont pas fait attention, que la même pratique avoit lieu autrefois chez les Juifs. Le Juge chez cette Nation étoit ſouvent l'Exécuteur de la Sentence de condamnation qu'il venoit de prononcer : ſon emploi n'en étoit pas pour cela moins honorable. On voit dans l'Ancien Teſtament pluſieurs preuves que les Exécuteurs des Criminels n'étoient pas pour cela deshonorez. (3).

Cette cérémonie, de faire mourir les Criminels par les mains de tout le

(1) Page 72. de ſon *Voyage des Indes Orientales*

(2) *Loco citato.*

(3) Voyez ſurtout *Exode* Chap. XXXII. verſ. 26—29. I. *Rois* Chap. II. 5. 6. 29. 34. Chap. XXI. 8. & ſuiv.

peuple, a auſſi beaucoup de rapport avec la lapidation uſitée parmi les anciens Juifs, & ſemble admirablement confirmer ce que nous avons dit, que les Hottentots deſcendoient des anciens *Troglodytes*, ſi même l'on ne veut pas remonter juſqu'à *Noé;* puiſqu'il pourroit être arrivé que cette coutume établie déja de ſon tems, auroit paſſé avec beaucoup d'autres & aux Juifs & aux Hottentots, qui l'auroient conſervée juſqu'à aujourd'hui.

Le Lecteur n'a pas ſans doute beſoin que je m'étende à lui faire remarquer les traits honorables qui diſtinguent les Hottentots. Leur promptitude & leur impartialité dans l'exécution de la Juſtice mériteroient de grands éloges : mais je ſuis ſûr que ſans mon ſecours, il lui ſera venu mille penſées à la louange d'un Peuple ſi univerſellement mépriſé. Je croi même que toute perſonne qui ne ſera pas entierement aveuglée par une injuſte prévention, commencera à accorder ſon eſtime à une Nation qu'on avoit cru juſques à préſent plongée dans une barbarie extrême, & qu'on avoit fait enviſager comme le peuple le plus groſſier & le plus abruti du monde, ainſi que le fade Compilateur des Mémoires

moires romaneſques du Chevalier *de Forbin* les appelle. Quoiqu'il en ſoit, je puis aſſurer ſans aucune exagération, que ces Peuples ſurpaſſent dans la promptitude & l'impartialité avec laquelle ils exercent la Juſtice, toutes les Nations Chrétiennes; & que dans pluſieurs devoirs de la vie & publique & particuliere, malgré tout ce qui a été publié de leur ignorance & de leur ſtupidité, ils l'emportent inconteſtablement ſur la plus grande partie du Monde Chrétien.

IV. J'AI déja eu occaſion dans ce Chapitre, de parler des Aſſemblées Nationales, compoſées des Capitaines de tous les *Kraals*; & de dire un mot des matieres qui s'y traitent: ainſi je n'ai que peu de choſe à ajouter.

Ce Conſeil s'aſſemble auſſi ſouvent que le Chef le trouve néceſſaire pour le bien public, & les Capitaines s'y rendent dès qu'ils y ſont appellez. On ne perd point de tems en préliminaires. Dès que les Capitaines ſont arrivez, l'Aſſemblée ſe forme: on y examine les affaires qui ſe préſentent, & preſque toûjours dans une ſeule ſéance il en ſort un Décret, qu'ils ſoutiennent avec une autorité & une vigueur digne du Sénat de l'ancienne Rome.

Outre les cas mentionnez ci-deſſus, ce Conſeil s'aſſemble pour terminer les différends qui s'élevent entre deux *Kraals* ou Villages de la Nation, & qu'ils ne peuvent finir à l'amiable. Pour cela, les Parties s'adreſſent au Chef, qui ſur le champ fait ſignifier à tous les Capitaines des *Kraals* de la Nation, de ſe rendre au *Kraal* où le Chef fait ſa réſidence, qui eſt toûjours le lieu du Conſeil National. Leur maniere de procéder eſt la même que celle qui s'obſerve dans les Conſeils particuliers. Le Chef de la Nation préſide, & eſt placé au milieu du cercle. C'eſt lui qui recueille les voix, & qui prononce la Sentence fondée ſur la pluralité. Dès-lors la matiere eſt pour jamais finie.

V. LE Gouverneur du Cap a auſſi quelque influence & quelque autorité dans les affaires publiques des Hottentots : mais pour les particulieres, il n'y entre jamais. S'il s'éleve quelque différend entre les Nations Hottentottes, & qu'une bataille ou deux n'ayent pas calmé les eſprits, le Gouverneur envoye quelques Officiers à la tête d'un Corps de troupes, pour ménager une paix. Par-là les Hollandois préviennent ſouvent des troubles civils & des guerres ſanglantes.

CHAPITRE

CHAPITRE XI.

De la maniere dont les Hottentots font la Guerre.

I. *Cauſes de leurs Guerres.* II. *Préliminaires de la Guerre.* III. *De leurs Armes.* IV. *De leur Ordre de bataille.* V. *De leurs Bœufs de guerre.* VI. *Singularitez que quelques Hottentots obſervent dans les Batailles.* VII. *De leurs Traitez de Paix.* VIII. *De leur Humanité & de leur Cruauté.* IX. *De leurs Alliances.* X. *De leurs Exercices militaires.*

I. QUELQUE ſtupidité qu'on attribue aux Hottentots, ils ne ſont ni moins ſenſibles aux injures, ni moins vindicatifs que la plûpart des autres Peuples. Mais comme toutes les Nations ſages, ils ſont beaucoup plus ſenſibles aux injures publiques qu'aux particulieres; & c'eſt pour obtenir le redreſſement de celles-là, qu'ils entreprennent des guerres.

Une des trois cauſes ſuivantes met les armes à la main des Nations Hottentottes. Quelquefois ils enlevent les troupeaux d'une autre, qui par force tâche de

les ravoir. D'autres fois, une Nation ravit les femmes d'une autre. Une Nation enfin fait du mal aux troupeaux, ou gâte les pâturages de ſes voiſins. Cette derniere cauſe eſt la plus ordinaire des trois. Les Hottentots n'ont pas à la vérité, des bornes qui ſéparent leur territoire; cependant chaque Nation a une certaine portion de pays, un certain diſtrict connu, & qui eſt aſſez étendu pour qu'ils n'ayent jamais beſoin d'empiéter ſur les terres de leurs voiſins. Auſſi n'eſt-ce point par-là qu'ils endommagent les pâturages & les troupeaux les uns des autres; c'eſt en y mettant le feu. Pour expliquer cela, il faut ſçavoir que dans la ſaiſon aride, lorſque l'herbe commence à durcir, les Hottentots changent de demeure, & mettent le feu à leurs campagnes avant que de partir. Ils trouvent que la cendre des plantes fertiliſe la terre, & lui ſert de fumier. Mais comme la campagne eſt abſolument ouverte, il arrive quelquefois que la flâme ne rencontrant aucun obſtacle, conſume pluſieurs lieues des terres voiſines, ſans qu'on puiſſe y apporter de remede. Lorſqu'une Nation enleve ou les troupeaux, ou les femmes de ſes voiſins, ce qui arrive fort rarement, c'eſt toûjours pour leur chercher querelle,

& les

& les engager à en venir aux mains. Dans ce cas, ſi les léſez ſont victorieux, ils obſervent la loi du talion, en enlevant à leurs ennemis autant de beſtiaux & de femmes qu'ils en peuvent attraper.

II. AVANT que d'en venir aux voyes de fait, ils envoyent conſtamment des Députez à leurs ennemis, pour leur repréſenter leurs griefs, & demander ſatisfaction de tout ce qui leur a été fait. Si ceux-ci ſont ſourds à leurs juſtes plaintes, & refuſent de préparer le dommage, toute la Nation court inceſſamment aux armes, & vient au lieu du rendez-vous, d'où ſans perdre de tems ils ſe jettent ſur les terres ennemies. Là ils enlevent tout ce qui ſe préſente, hommes, femmes & beſtiaux; après quoi ils ſe retirent tranquillement avec leur butin. Mais ſi l'ennemi eſt actuellement en campagne, ils fondent ſur lui avec autant de courage & d'ardeur qu'on en ait jamais vu dans les peuples les plus belliqueux. Perſonne n'eſt diſpenſé de porter les armes. Tout homme eſt chaſſeur & ſoldat, & pour l'ordinaire, également adroit à l'un ou à l'autre de ces exercices.

Les Hottentots n'ont ni caiſſe militaire, ni magaſin public, ni arſenal.

Ils ne donnent aucune ſolde à leurs troupes, & ne les fourniſſent point d'armes. On ne publie ni manifeſte, ni déclaration, pour expoſer les griefs & les fondemens de la guerre qu'on entreprend : ils n'ont pas beſoin de ce moyen pour engager toute la Nation à venir défendre la cauſe commune. La guerre chez les Hottentots, n'eſt ni annoncée avec ce ridicule appareil, ni exécutée avec cette déſolation & ce carnage, qui ſe voit en Europe & dans les autres parties de l'Univers. Une guerre ne dure jamais pluſieurs campagnes, preſque toûjours une ſeule bataille en décide ; & ils s'y conduiſent avec toute la bravoure & toute la réſolution imaginables. Il ne manque aux Hottentots que les armes & la diſcipline. Leur courage ne ſçauroit être plus grand ; mais ils n'ont abſolument aucune idée d'ordre. On ne ſçait parmi eux ce que c'eſt que rangs, files, front, flancs, avant-garde, ou arriére-garde ; & s'ils ont quelque eſpece de commandement, ce doit aſſurément être celui de ce grand Capitaine qui diſoit : *Allons tous enſemble, mes amis.*

De tems en tems le Gouverneur du Cap choiſit un certain nombre des Hottentots,

tentots, qu'il mêle avec ſes troupes. Il ne change pas leurs armes ordinaires; il leur enſeigne ſimplement quelque eſpece de diſcipline, afin qu'il puiſſe s'en ſervir avec plus d'avantage, & les rendre ainſi plus capable de ſecourir les Hollandois en cas de beſoin. Bien-tôt ils ſont diſciplinez & en état de garder les côtes contre quelque ennemi que ce ſoit.

III. LES armes dont ils ſe ſervent ordinairemant, ſont le bâton qu'ils appellent *Rackum*; un autre qu'ils nomment *Kirri*, l'Arc, les Flêches & les *Haſſagayes*. Il eſt à propos de décrire ici ces inſtrumens.

Les deux bâtons qu'ils appellent le *Kirri* & le *Rackum*, ſont faits l'un & l'autre de bois d'olivier, ou de bois de fer. Le *Kirri* a environ trois pieds de long, & un pouce de diamétre. Le *Rackum* eſt de la même épaiſſeur; mais il n'a guéres au-delà d'un pied de long. Il y a un des bouts pointu. C'eſt une eſpece de dard, qu'ils lancent à une diſtance conſidérable, ſans preſque jamais donner à faux. Le *Kirri* a les deux bouts émouſſez, & ſon uſage eſt pour parer les fléches, Haſſagayes, Rackums, & tout ce que l'ennemi leur décoche.

L'Haſſagaye

L'*Haſſagaye* eſt une façon de demie-pique, dont la hampe eſt un bâton droit qui va en diminuant de groſſeur. Il eſt de la longueur & de la groſſeur d'un manche de rateau. Au plus gros bout, il eſt armé d'un fer qui reſſemble parfaitement pour la groſſeur, la largeur & l'épaiſſeur, à celui de nos pertuiſanes. Il eſt d'ailleurs fort pointu & fort tranchant, & ils ont ſoin de le tenir très-propre & très-luiſant. Ils ne s'en ſervent jamais, non-plus que de la fléche, ni contre un ennemi ni contre une bête ſauvage, qu'il ne ſoit empoiſonné. Pour cet effet, ils prennent le poiſon qu'on trouve dans une petite veſſie dans la tête d'une eſpece de ſerpent nommé *Cobra de Capello*. Pour préparer cette matiere, ils la mettent ſécher au Soleil, & la broyent entre deux pierres plattes, en l'humectant avec un peu de ſalive; ce qui forme une eſpece d'onguent, dont ils ſe ſervent pour frotter de tous côtez très-exactement les pointes, ſoit de leurs Haſſagayes, ſoit de leurs fléches.

L'Arc des Hottentots eſt faite d'olivier, ou de bois de fer. La corde eſt faite d'un gros muſcle, ou d'un boyau de quelque animal; & arrêtée par un

croc

croc de bois ou de fer, qu'il y a aux deux extrémitez de l'arc. Cette arme eſt fort propre, fort commode, & fort durable. Leurs fléches ſont un petit bâton arrondi, qui va inſenſiblement en diminuant : ſa longueur eſt d'un pied & demi. Elles ſont armées d'un demi-cercle de fer, de la groſſeur & de la forme d'un *Eſcalin*, ou piéce de ſix ſols, coupée par le milieu, & de l'épaiſſeur d'une lame de couteau ordinaire. Ce demi-cercle, ou plûtôt demi-lune eſt barbelé d'un petit hammeçon à chacun des angles, par-dedans & par-dehors. Il eſt auſſi pointu & auſſi tranchant que le meilleur canif. Derriere dans le milieu eſt poſée une petite fuſée de fer de deux pouces de longueur, qui ſert à enchaſſer le bout le plus mince du bâton, & ainſi à attacher la pointe de fer au corps de la fléche. Leur carquois eſt pour l'ordinaire un ſac long & étroit, fait de peau d'éléphant, ou d'élan. Aux deux extrémitez eſt attachée une courroye qui ſert à le pendre derriere le dos. Au bout d'en-haut il y a un crochet deſtiné à y pendre leur arc, lorſqu'ils vont à quelque expédition. Quelquefois leurs carquois ſont faits d'un bois qu'ils ont creuſé.

Si

Si avec ces armes les Hottentots ne ſont pas des exécutions militaires auſſi promptes & auſſi ſanglantes que les Européens avec leurs armes à feu, il faut convenir qu'ils font paroître beaucoup d'adreſſe dans la maniere de s'en ſervir.

Pour rendre plus fort, plus peſant & plus dure le bois dont ils fabriquent leurs armes, ils l'imbibent de graiſſe autant qu'ils peuvent. De cette maniere leurs armes ſe rompent auſſi difficilement, que pourroit le faire la meilleure épée.

Chaque Hottentot, depuis le plus pauvre juſqu'au plus riche, a un aſſortiment complet d'armes. Ceux qui ſont riches les achetent des plus pauvres, qui n'en font jamais pour d'autres, qu'ils n'en ſoient déjà eux-mêmes parfaitement fournis. Les uns & les autres ſe piquent extrêmement d'avoir des armes faites dans la derniere perfection. Ils les tiennent dans un ordre & dans une propreté, qui pourroit ſervir de modéle aux Troupes les mieux diſciplinées de l'Europe.

IV. PENDANT le choc, les ſoldats ſe tiennent aſſez éloignez l'un de l'autre, pour que chacun ait aſſez de place pour n'être

n'être gêné lorſqu'il fait tourner ſon Haſſagaye ; qu'il décoche ſa fléche, ou qu'il fait des ſauts de côté & d'autre pour viſer à quelqu'un des ennemis. L'attaque commence par des cris terribles, qui ſuffiroient pour obliger tous autres combattans à céder le champ de bataille à l'ennemi. Lorſqu'un ſoldat a lancé ſa haſſagaye, ou décoché ſa fléche, il recule quelques pas pour faire place à un autre qui eſt prêt à combatre. Pendant que celui-ci fait uſage de ſes armes, le premier ſe met en défenſe ; & ſi la place qu'il avoit quittée n'eſt pas remplie, il s'avance pour l'occuper, ayant ou une fléche ſur ſon arc, ou une haſſagaye à la main ; & ainſi il recommence le combat. Ils continuent de cette maniere à avancer & à reculer avec confuſion, juſqu'à ce que la fortune ait décidé de la victoire.

Lorſqu'ils n'ont plus d'armes, ils ont recours aux pierres, qu'ils lancent avec une dextérité étonnante, & qu'ils parent de même très-adroitement avec leurs *Kirris*. Quelquefois les deux Armées s'approchent, & les ſoldats combattent pêle-mêle juſqu'à ſe confondre entierement les uns avec les autres. Dans ces occaſions ils font uſage de leurs *Rackums* & de leurs *Haſſagayes*, ils ſe frapent & ſe pouſſent

pouſſent avec une intrépidité extraordinaire. Leurs *Kirris* leur ſont, ſurtout dans ces occaſions périlleuſes, d'un uſage merveilleux pour parer les coups qu'on leur porte.

V. CES peuples ont encore une eſpece de bœuf, dont ils ſe ſervent avec ſuccès dans les combats. Ils les appellent *Backeleys*, du mot *Backeley*, qui en leur langue ſignifie la *Guerre*. Chaque Armée eſt toûjours fournie d'un bon troupeau de ces bœufs qui ſe laiſſent gouverner ſans peine, & que le Chef a ſoin de lâcher à propos. Dès qu'ils ſont abandonnez, ils ſe jettent avec impétuoſité ſur l'Armée ennemie; ils frapent des cornes, ils ruent, ils renverſent, éventrent & foulent aux pieds avec une férocité affreuſe tout ce qui ſe préſente: deſorte que ſi on n'eſt pas prompt à les détourner, ils ſe précipitent avec furie dans les rangs, y mettent le déſordre & la confuſion, & préparent ainſi à leurs maîtres une victoire facile. La maniere dont ces animaux ſont dreſſez & diſciplinez, fait ſans contredit beaucoup d'honneur au génie & à l'habileté de ces Peuples.

Le gain & la bataille dépend en grande partie des bons ordres que donne le Chef, auquel pendant toute l'action on obéit

obéit avec une exactitude & une promptitude infinie. S'il a le bonheur de découvrir l'endroit foible de l'Armée ennemie, & d'y envoyer l'élite de ſes troupes, la victoire lui eſt preſque aſſurée ; car dès qu'une Armée Hottentotte eſt rompue, & qu'il y a déjà quelques morts, l'ardeur du ſoldat ſe rallentit, & ils prennent toûjours la fuite. Mais rien ne contribue davantage au gain de la bataille, que le diſcernement du Chef par raport au tems & au lieu que les *Backeleys* doivent attaquer. S'il a la précaution de les faire donner du côté foible, ou de les lâcher dans le tems que l'Armée ennemie commence à plier ou à s'ouvrir, la victoire eſt certaine. Alors ces animaux pénétrant ſans peine dans le centre des ennemis, y cauſent néceſſairement un déſordre, qui, s'il eſt ſecondé par la valeur des ſoldats, eſt bientôt ſuivi d'une entiere déroute. Les victorieux, par maniere de triomphe, pourſuivent les vaincus avec des cris & des hurlemens capables de faire fuir du Pays toutes les créatures vivantes.

VI. QUELQUES Nations Hottentottes obſervent dans les combats certaines particularitez qui méritent d'avoir place ici. Les *Chamtouers* & les *Heykoms* ne ceſſent point de combatre, pendant tout le tems que

que leur Chef joue d'une eſpece de flageolet. Quand même ils auroient dix fois plus de morts que leurs ennemis, & qu'il ſeroit manifeſte que la journée ne leur ſera pas favorable, ils continuront de combatre ſi leur Chef continue de jouer. Dès qu'il ceſſe ils ſe retirent : s'il recommence, ils reviennent inceſſamment à la charge. C'eſt le ſon du flageolet qui détermine tous leurs mouvemens. Si l'ennemi prend la fuite, & que le flageolet joue, ils pourſuivent leur victoire ; ſi le flageolet ceſſe, ils laiſſent retirer tranquillement l'ennemi.

Ceux qui habitent la *petite Namaqua*, & leurs alliez les *Suſſaquas* & les *Udiquas*, coutinuent de combatre juſqu'à ce que le bruit ſe ſoit répandu dans l'Armée, qu'il y a beaucoup plus de morts de leur côté que de celui des ennemis. Que ce bruit ſoit fondé ou non, ils abandonnent le champ de bataille: mais juſqu'à ce tems-là ils ſe battent avec toute la bravoure poſſible.

Enfin quelques-unes de ces Nations ſe battent auſſi long-tems que leur Général n'eſt pas tué. Le Chef a accoutumé de vaincre, ou mourir. Dès le moment qu'il eſt mis hors de combat, ou qu'il diſparoît, ſon Armée s'enfuit.

VII.

VII. UNE ſeule victoire, comme nous l'avons déjà dit, décide pour l'ordinaire la guerre. C'eſt aujourd'hui la coutume que le vaincu s'adreſſe aux Hollandois du Cap, pour être les médiateurs de la querelle. Le Gouverneur alors ne manque jamais d'envoyer un Officier de marque à la tête d'un bon détachement, pour terminer le différend. Cet Officier n'eſt pas plûtôt arrivé, que les victorieux lui envoyent des Députez pour l'aſſurer qu'ils ſont prêts à entrer dans tous les moyens d'accommodement qu'il jugera convenables. On peut comprendre par-là quelle eſtime ces Alliez ont conçu pour les Hollandois. L'Officier a toûjours ordre de dreſſer les articles de maniere que le Traité ſoit avantageux au parti lézé. (1) Cette précaution ſi équitable fait que les deux Parties reſpectent extrêmement ſes déciſions. Si ce médiateur juge qu'une des Parties doive quelque ſatisfaction à l'autre, elle eſt inceſſamment faite, & dès-lors les querelles ſont abſolument terminées.

Les Hollandois, pour ſe dédommager des dépenſes que leur cauſent ces expédi-

tions,

(1) Les Hottentots appellent les Traitez de Paix, *Sum-ſam.*

mettent aux vaincus de rendre le même devoir aux leurs.

La ſeule choſe qu'on puiſſe leur reprocher, eſt de faire mourir ſur le champ les priſonniers qu'ils ont fait. Ils n'épargnent pas non-plus les déſerteurs & les eſpions ennemis qu'ils peuvent attraper. Les plus puiſſantes interceſſions n'adouciroient pas cette Sentence cruelle : toute l'Armée & toute la Nation, dans ces cas, demande juſtice contre ces ſcélérats, dont le ſang peut ſeul ſatisfaire leur vengeance. Les déſertions ſont aſſez fréquentes dans les guerres qu'ils ont : mais les eſpions y ſont fort rares, & il n'y a que de très-grandes récompenſes, ou de très-belles promeſſes, qui puiſſent les engager à l'être. D'ailleurs, lorſque les Hottentots ſont en campagne, ils ſont ſi bien ſur leurs gardes, qu'il faut une adreſſe extraordinaire pour qu'un eſpion s'introduiſe parmi eux ; il eſt même impoſſible qu'il y reſte long-tems ſans être découvert. Cependant les Hollandois ont toûjours trouvé aſſez facilement, dans leurs guerres, des gens qui ſe chargeoient en leur faveur de ce métier périlleux ; mais ces eſpions n'étoient jamais de la même Nation avec laquelle ils étoient en guerre.

Les déſerteurs, qui ſont ſi communs, ſont

ſont cependant le rebut de toutes les Nations ; ils ſont même beaucoup plus mépriſez qu'ils ne le ſont parmi nous, de ceux dont ils viennent embraſſer le parti. Les Hottentots le ſçavent ; mais les reſſentimens particuliers, & quelquefois la lâcheté, rendent les déſertions aſſez fréquentes. S'ils ont quelque animoſité contre quelque Officier, s'ils voyent l'Armée ennemie nombreuſe, ces conſidérations, tout comme parmi nous, les portent ſouvent à déſerter. Les Hottentots ſont d'ailleurs aſſez bons politiques pour ne pas refuſer les perſonnes qui viennent ſe réfugier auprès d'eux. Pendant la guerre ils les careſſent, ils les ménagent, afin qu'ils leur faſſent connoître l'état de l'Armée qu'ils ont quitté : mais la campagne finie, ils les ont en horreur ; & le meilleur parti que ceux-ci puiſſent prendre, & pour eux & pour la Nation qui les a reçus, c'eſt de ſe pendre. Dans les Traitez de paix, on ſtipule aſſez ordinairement, qu'on rendra les déſerteurs de part & d'autre ; & dès qu'on les a rendus, ils ſont tous mis à mort ſans aucun quartier.

IX. SI UNE Nation Hottentotte eſt riche & nombreuſe, elle eſt, comme les Nations de l'Europe qui ſe trouvent dans

ces

ces favorables circonſtances, fiere, impérieuſe, & la terreur de ſes voiſins dont l'Etat n'eſt pas auſſi floriſſant. Cette tyrannie a ſurtout lieu dans les régions éloignées du Cap, où les Hollandois ne peuvent envoyer des troupes qu'avec beaucoup de peine & de dépenſe. Pour ſe garantir de l'oppreſſion de ces voiſins ſi redoutables, ils font pour l'ordinaire des alliances offenſives & défenſives. Ainſi les *Suſſaquas* & les *Udiquas* ont de très-étroites Confédérations avec les peuples de la *petite Namaqua*, contre ceux de la *grande Namaqua*, qui ſont très-puiſſans & très-ambitieux. Les *Dunquas* & les *Damaquas* ſont de même liez contre les *Gauros*. Les articles de ces Confédérations ſont exécutez avec une fidélité & une exactitude inviolables. Si ce que j'en ai ouï dire au Cap par pluſieurs perſonnes très-dignes de foi, eſt vrai, je ne crains point d'aſſurer qu'il n'y a pas de peuple au monde qui donne des témoignages de fidélité auſſi grands & auſſi marquez. Si une Nation qui eſt en alliance avec une autre, a le malheur d'être inquiétée & injuriée, ils ſe battent avec le même courage & la même fermeté, que s'il s'agiſſoit de leur propre querelle. Jamais ils ne poſent les armes qu'ils n'ayent vengé ceux qu'ils ont

promis de ſoutenir : ils partagent tous les périls & tous les malheurs ſans exception. Quelques Nations ſe contentent de faire ces alliances pour la ſimple durée d'une guerre ; elles s'exécutent avec la derniere exactitude pendant tout ce tems, & la fin de la guerre met fin auſſi au Traité.

X. EN tems de paix, pour entretenir l'adreſſe des ſoldats, & pour enſeigner l'art de la guerre aux jeunes-gens, ils ont très-fréquemment des images de combats dont j'ai été très-ſouvent ſpectateur. Ils ne ſe ſervent point d'arcs dans ces batailles, & ils n'y employent même que rarement l'haſſagaye. Leurs deux bâtons le *Kirri* & le *Rackum*, & les pierres, ſont pourlors leurs armes ordinaires. Diviſez en deux partis, ils ſe rangent chacun de leur côté en ordre de bataille. Le combat commence par de grands cris, & auſſi-tôt on voit tomber ſur les deux Armées une grêle de *Kackums*. Dès que ces bâtons ſont employez, ils ſe jettent ſur les pierres, dont ils ont fait auparavant de grands amas. Je ne ſçaurois exprimer le plaiſir que j'ai eu en voyant ces combats : j'avoue même que ſi je n'euſſe été témoin oculaire de la dextérité & de la promptitude des Hottentots à parer avec leurs ſeuls *Kirris* & les *Haſſagayes*, les *Rackums*

Exercices des Hottentots.

Tom. I. pag. 195.

NAPOLI

kums & les pierres qui leur tombent ſur le corps, je n'aurois jamais pu en croire le témoignage d'un autre. Dès qu'un Hottentot voit voler à lui quelque choſe, il ſe tient ſi bien en garde avec ſon *Kirri*, & le manie avec tant de juſteſſe, que rarement il eſt frappé, aumoins dans un combat d'exercice. Ils ſe ſervent du même bâton pour parer les coups qu'on leur tire de loin, & ceux qu'on leur porte de près; & en tout cela ils font paroître une adreſſe qui ſuprendroit le plus habile manieur d'eſpadon. Ils ont auſſi des ſtratagêmes très-ingénieux. Après s'être ainſi battus pendant quelque tems, on donne enfin le ſignal, le combat ceſſe, & chacun ſe retire. C'eſt par cette image de la guerre, qu'ils ont ſoin de donner des idées des combats à leurs jeunes-gens, & de tenir en haleine ceux qui ont déja combattu.

Ils s'exercent auſſi fort ſouvent à donner à un certain but, avec la fléche, les pierres, les *Haſſagayes* & les *Rackums*. On ne peut s'empêcher d'être ravi en admiration, en voyant la juſteſſe de leurs yeux & de leurs mains dans ces divers exercices. Pour moi, je puis dire que jamais je ne me ſuis laſſé de ce ſpectacle. S'ils veulent jetter une pierre, ils ont un but grand comme une piéce de vingt ſols, placé à la

distance de cent pas. Après avoir vu plusieurs pierres aller frapper droit au but, je m'attendois toûjours à en voir enfin quelqu'une donner à faux ; mais envain, tous les coups atteignoient conſtamment le but. Ce qui augmente encore ici le merveilleux, c'eſt la maniere dont ils prennent leur point de vue, & dont ils ajuſtent leur coup. Ils ne demeurent point fermes dans un même endroit en levant le bras, ils ne fixent pas même leurs regards ſur le but, comme nous faiſons : ils ſont dans un mouvement perpétuel ; ils ſautent de côté & d'autre ; tantôt ils ſe baiſſent, tantôt ils ſe lévent ; tantôt ils ſe panchent d'un côté, tantôt ils ſe jettent ſur l'autre ; leurs yeux, leurs mains, leurs pieds, tout leur corps eſt dans une agitation extraordinaire ; vous les prendriez dans ces momens pour des inſenſez : & lorſque vous vous imaginez qu'ils ne penſent plus à leur but, ils font partir le caillou qu'ils tiennent, & ne manquent jamais leur coup. L'étonnement & l'admiration que je témoignois, toutes les fois que j'aſſiſtois à de pareils ſpectacles, flattoit agréablement l'adroit Hottentot, & l'engageoit à répéter le même exercice auſſi ſouvent que je ſouhaitois.

Celui

Celui de l'Arc n'eſt pas moins merveilleux. C'eſt de l'habileté à manier cette arme, que dépend en grande partie le mérite d'un Hottentot. Ces Peuples s'exercent à décocher leurs fléches à un but qui n'eſt pas plus grand qu'une des plus petites piéces de monnoye, & qu'ils placent à une diſtance conſidérable. Ils ne le manquent pas ſouvent, & jamais ils ne s'en écartent beaucoup, ſi dumoins l'air eſt tranquille. Pour prendre leur point de vue; ils ne reſtent pas fixes non-plus, comme font les Européens.

La dextérité d'un Hottentot, & la juſteſſe de ſon coup d'œil, ſe voyent encore dans la maniere dont il lance l'*Haſſagaye*, & le *Rackum*. L'*Haſſagaye* eſt regardée parmi ces Nations, comme la meilleure arme qu'ils ayent & pour la guerre & pour la chaſſe. Auſſi faut-il avouer qu'ils la manient avec tant d'avantage, qu'avec cette arme ils peuvent attraper les bêtes les plus féroces, & faire les plus ſanglantes exécutions dans la guerre. Lorſqu'ils veulent lancer leur haſſagaye à un bout, ils font des ſauts en la brandiſſant avec force. On croiroit tout au moins à toutes ces contorſions, qu'ils ont deſſein de badiner; cependant tout d'un coup cette demi-pique part

avec grand bruit, & va pour l'ordinaire frapper le but. Je ne ſuis pas le premier qui ait parlé de la dextérité des Hottentots dans ces exercices : divers Auteurs, & entr'autres *Vogel* (1), l'avoient déja admirée.

CHAPITRE XII.

De la Religion des Hottentots.

I. *Il eſt difficile de tirer de ces Peuples les idées qu'ils ont ſur la Religion.* II. *Ils croyent qu'il y a un Dieu ſuprême; mais ils ne lui rendent aucun culte.* III. *Ils adorent la Lune, comme une Divinité inférieure.* IV. *Ils adorent un certain Inſecte.* V. *Ils rendent des hommages religieux aux Hottentots qui ſont morts en odeur de ſainteté.* VI. *Ils adorent une Divinité malfaiſante, pour empêcher qu'elle ne leur faſſe du mal.* VII. *Cérémonies religieuſes qu'ils pratiquent avant que de paſſer une Riviere, ou d'entrer dans la Mer.* VIII. *De leurs Fêtes.* IX. *Ils croyent l'immortalité de l'Ame; mais ſans croire ni punition ni récompenſe après la mort.* X. *De leurs Prêtres.* XI. *Obſtinément attachez à leur*

(1) Dans ſon *Voyage aux Indes Orient.* p. 76.

leur Idolâtrie, ils refuſent d'être inſtruits.

I. PLUSIEURS Ecrivains ont douté que les Hottentots euſſent quelque idée de Dieu : l'on peut même dire que tous les Auteurs qui ont parlé de la Religion de ces Peuples, ont paſſé fort légérement ſur cette matiere, & ne ſe ſont point accordez. Il eſt vrai qu'il eſt extrêmement difficile d'arracher des Hottentots quelques mots ſur leurs opinions & ſur leurs Cérémonies religieuſes ; il n'eſt pas même facile d'apprendre de leur bouche s'ils en ont effectivement quelques-unes. Ils les tiennent auſſi cachées qu'ils le peuvent aux Européens ; & lorſqu'on les queſtionne ſur ce ſujet, auſſi-bien que ſur toute autre pratique reçue parmi eux, ils ſont très-réſervez & cachent ſoigneuſement la vérité. S'ils ſe trouvent dans des circonſtances qui ne leur permettent pas de garder le ſilence, ils ne ſe font point de peine de recourir à mille fictions. De-là vient qu'on les trouve ſi ſouvent en contradiction & avec eux-mêmes, & avec les autres ; & lorſqu'on leur fait des reproches ſur ces variations, ils diſent ſans détour, que les Européens ſont ruſez, & toûjours remplis de projets ; qu'ils ne ſont

jamais de queſtions ſimplement pour avoir une réponſe ; qu'ils ont toûjours des vues plus éloignées ; que peut-être même ils en veulent à la tranquillité & à la paix de leur Nation ; que pour eux, ſimples & ignorans comme ils ſont, & peu capables de tenir contre les ſubtilitez de l'Europe, ils ſe laiſſeroient facilement tromper. Telle eſt conſtamment la maniere dont ils s'excuſent, lorſqu'ils refuſent de répondre aux queſtions qu'on leur fait ſur leurs opinions & ſur leurs coutumes, ou lorſqu'on les ſurprend en contradiction. C'eſt à ce tour d'eſprit qu'il faut attribuer tant d'oppoſitions & d'erreurs que l'on trouve dans les Auteurs au ſujet de la Religion des Hottentots.

Auſſi ai-je été très-longtems au Cap, avant que d'avoir pu m'aſſurer des inſtitutions & des Cérémonies religieuſes de ces Peuples, & des idées qu'ils ont de Dieu. Pendant que je n'ai vu & conſulté que ceux qui habitent avec les Hollandois ou dans leur voiſinage, non ſeulement je ne ſçavois à quoi m'en tenir ; mais je ne croyons pas pouvoir jamais venir à bout de pénétrer dans ces profonds Myſteres. Ils eſquivoient mes queſtions, refuſoient de me donner réponſe, ou tomboient

boient en contradiction. Je ne pouvois même tirer des Européens établis au Cap, des lumieres ſur ce ſujet: ils ſe font pour la plûpart un ſingulier plaiſir de repaître de chiméres & de fictions les curieux: ce ſont même eux qui rendent ces Peuples ſi cachez & ſi défians. Car s'ils cultivent avec ſoin ces Alliez pour tout ce qui regarde la paix générale & la tranquillité publique, il faut avouer qu'à tout autre égard ils ne les épargnent pas, & que ſurtout ils les inſultent & les raillent cruellement, de même que leurs coutumes & leurs ſentimens. Les Hottentots le ſentent fort bien: il ne faut donc pas être ſurpris s'ils ſont ſi circonſpects. Quel homme parlera librement, s'il a lieu de ſoupçonner qu'on a deſſein de ſe moquer de lui, & de tourner en ridicule ſes diſcours? Mais lorſque dans la ſuite j'ai pénétré dans le Pays, & viſité les Peuples qui habitent à quelque diſtance du Cap, je les ai trouvez beaucoup plus ouverts. Comme ils n'ont eu que peu de commerce avec les Européens, ils n'ont rien perdu de leurs ſimplicité naturelle.

II. C'EST d'eux que j'ai donc appris que les Hottentots croyent fermement qu'il y a un Dieu qui a fait toutes choſes. Quelques Auteurs avoient déjà découvert

leurs idées ſur ce ſujet. Comme ces Relations ſont intéreſſantes, je vais en rapporter quelques paſſages ; après quoi je donnerai mes propres obſervations.

Saar, dans la Relation qu'il nous donne du ſéjour de quinze ans qu'il a fait aux Indes étant au ſervice de la Compagnie, dit qu'ayant queſtionné quelques Hottentots ſur les idées qu'ils ont de la Religion, ils lui répondirent ſur le champ : *Qu'ils croyoient en celui qui a fait les Cieux, la Terre & la Mer, & toutes les choſes qui y vivent.*

» Ces Peuples, dit le P. *Tachard* (1) „ ignorent la Création du Monde, la „ Rédemption des hommes, & le Myſ„ tere de la très-ſainte Trinité. Ils ado„ rent pourtant un Dieu ; mais la con„ noiſſance qu'ils en ont eſt fort confuſe. „ Ils égorgent en ſon honneur des va„ ches & des brebis, dont ils lui offrent „ la chair & le lait en ſacrifice, pour „ marquer leur reconnoiſſance envers „ cette Divinité, qui leur accorde, à ce „ qu'ils croyent, tantôt la pluye, tantôt le beau tems, ſelon leurs beſoins.

Boëving, que j'eſtime le plus exacte de tous ceux qui nous ont donné des Relations

(1) *Voyage de Siam*, Liv. II. page 80.

tions de ces Peuples, dit que *comme le Chef d'une Nation Hottentotte préſide ſur tous les Capitaines des* Kraals, *ainſi les Hottentots appellent le Dieu ſuprême, le grand & le ſuprême Capitaine.*

Je me ſuis aſſuré par milles recherches que j'ai fait chez les Hottentots, & par mille déclarations expreſſes qu'ils m'ont faites à moi-même, qu'ils croyent un Dieu ſuprême, Créateur; que ce Dieu eſt l'Arbitre de l'Univers, & que c'eſt par ſa toute-puiſſance que tout ce qui exiſte a la vie & le mouvement. Ils croyent auſſi que cet Etre ſuprême poſſede des perfections & des attributs incompréhenſibles. Ils l'appellent *Gounja* ou *Gounja Ticqvoa;* c'eſt-à-dire, *Dieu des Dieux.* Ils diſent qu'il ne fait jamais de mal à perſonne, que perſonne n'a lieu de redouter ſon pouvoir, & qu'il habite fort au-deſſus de la Lune.

Quelques-uns d'entr'eux ſoutiennent fermement que ce Dieu ſuprême eſt quelquefois deſcendu ſur la terre ſous une forme viſible; mais qu'il a toûjours paru avec les habits, la taille & la couleur qu'ont les plus beaux d'entr'eux. Mais les plus intelligens regardent ceux qui ſont dans ces idées comme des viſionaires & des fous, & les réfutent par cet argu-

ment, qui leur paroit insoluble : *Comment seroit-il possible que le Dieu suprême daignât venir parmi nous, puisque la Lune, qui n'est qu'une Divinité inférieure, ne s'abaisse jamais à cela ? Quelle vue, quel intérêt assez grand pourroit engager cet Etre à s'humilier jusqu'à ce point.*

Ce qu'il y a de surprenant, c'est qu'ils ne rendent aucune espece de culte à ce Dieu suprême qu'ils reconnoissent. Au-moins je n'ai jamais vu, ni oüi dire qu'ils lui rendissent quelque hommage religieux. J'ai tâché très-souvent de leur montrer la folie & l'absurdité qu'il y avoit à négliger le culte du Dieu qu'ils croyoient être au-dessus de tous les autres, tandis qu'ils adoroient les Dieux qu'ils regardoient comme inférieurs & dépendans de lui ; mais ils ne faisoient aucune attention à mes discours. Si je leur demandois la raison d'une coutume si extravagante, ils ne vouloient point m'en donner. Cependant l'orsqu'ils étoient d'humeur de répondre, ils m'alléguoient constamment la tradition dont j'ai parlé, du crime de leurs premiers peres, de la malédiction qui en fut la punition, de l'endurcissement & de l'aveuglement qui en furent les suites funestes. Mais lorsque profitant de tous les avantages que me

donnoit

donnoit cette réponſe, je les preſſois vivement, tout leur refuge étoit dans cette contradiction, que *Gounja Gounja*, ou le Dieu des Dieux, étoit un *bon-homme*, qui n'avoit beſoin ni de nous ni de nos hommages, qui ne faiſoit jamais de mal à perſonne, & qui même ne pouvoit jamais en faire. Lorſque je voulois les pouſſer plus loing, & mettre dans tout leur jour des contradictions ſi abſurdes, ils avoient la hardieſſe de me nier tout ce qu'ils avoient d'abord avancé, & me quittoient bruſquement, en diſant qu'ils ne vouloient ni croire en Dieu, ni en entendre parler davantage.

III. MAIS s'ils abandonnent le culte du vrai Dieu dont ils reconnoiſſent l'exiſtence & les principaux attributs, ils adorent la Lune, ou dumoins ils lui rendent des hommages. *Boëving* le nie. „ „ C'eſt, dit-il, une opinion communé- „ ment reçue par les Voyageurs, & par „ ceux qui habitent parmi les Hottentots, „ que ces peuples adorent la Lune, & „ qu'ils en célébrent le culte par des cris, „ des invocations, & des danſes qu'ils „ font toutes les nuits en plein air. J'ai „ trouvé pluſieurs Hottentots qui nient „ cette Idolâtrie, & qui ſoutiennent que „ ces danſes, ces ſauts, ces chanſons, „ qu'ils

„ qu'ils font pendant la nuit à la campa-
„ gne, ne ſont que pour ſe divertir, ſans
„ avoir la moindre intention d'invoquer
„ ou d'adorer la Lune, ni aucune autre
„ Divinité." Cet Auteur, d'ailleurs ſi ju-
dicieux, a été trompé dans cette occa-
ſion : on le concevra ſans peine, ſi on
fait attention au ſoin que ces Peuples
prennent de ne laiſſer entrevoir aux Eu-
ropéens rien de ce qui regarde leur Reli-
gion. Mais d'autres Voyageurs ont été
plus heureux.

Vogel dit que „ les Hottentots ſemblent
„ avoir quelque vénération pour la Lune.
„ Lorſqu'elle paroît dans certain tems,
„ ils s'aſſemblent en grand nombre en
„ divers endroits pour danſer en rond,
„ frapper des mains, crier, faire les enra-
„ gez pendant toute la nuit. On les ren-
„ contre quelquefois retirez dans des ca-
„ vernes, occupez à battre des mains, &
„ à marmotter certains mots dont jamais
„ aucun Européen n'a pu donner l'inter-
„ prétation. On ne peut voir ſans éton-
„ nement ces ſcénes extravagantes. Ils
„ font mille contorſions de corps ; les
„ yeux fixement attachez au Ciel, ils al-
„ longent les traits de leur viſage, &
„ marquent leur front avec une pierre
„ rouge. Il ſemble, ajoute ce Voyageur,

„ que

„ que toutes ces Cérémonies ſont des ac-
„ tes de Religion.

Auſſi doivent-elles être miſes dans ce rang : quoiqu'en puiſſent dire les Hottentots, ces danſes & ce vacarme ſont certainement des honneurs religieux & des invocations adreſſées à la Lune. Ils l'appellent *Gounja*, & la regardent comme une Divinité inférieure, ou comme l'image viſible du Dieu inviſible. Ils lui attribuent le pouvoir de diſpenſer à ſon gré la pluye & le beau tems ; & c'eſt pour lui demander l'un ou l'autre, ſuivant qu'ils en ont beſoin, qu'ils l'invoquent. C'eſt dans cette vue qu'ils s'aſſemblent de nuit en raſe campagne, à la pleine & à nouvelle Lune, quelque tems qu'il faſſe. Là, après mille contorſions & mille grimaces auſſi ridicules qu'horribles, ils ſe jettent à terre tout de leur long, & pouſſent des cris affreux. Enſuite ils ſe rélevent ſubitement, frappent la terre du pied, & criant comme des enragez, ils tournent le viſage du côté de cet Aſtre, & lui adreſſent entr'autres, ces paroles : *Mutſchi Atzé :* (c'eſt-à-dire, *Je vous ſalue : Soyez la bien venue :*) *Cherâqua chori ounquâ :* (c'eſt-à-dire, *Accordez-nous de la pâture pour nôtre bétail, & du lait en abondance.*) Ils répetent cette priere,

priere, ou quelqu'autre ſemblable, en danſant, en frappant des mains; & à la fin de la danſe ils chantent *Ho*, *Ho*, *Ao*, *Ao*, pluſieurs fois de ſuite, en faiſant des infléxions de voix accompagnées de frappemens de mains & de pieds, qui font un amuſement très-agréable pour un Etranger. Ils paſſent des nuits entieres, quelquefois même une bonne partie du jour ſuivant, dans ce pénible exercice, ſans s'arrêter juſqu'à ce qu'ils n'en puiſſent plus. Alors ils ne ceſſent qu'auſſi long-tems qu'il le faut pour reprendre haleine. Pour ſe repoſer ils s'accroupiſſent, tenant leur tête avec leurs mains, & appuyant leurs coudes ſur leurs genoux. Pendant tout ce tems-là ils abaiſſent leurs voix & ne forment plus qu'un bourdonnement lent, qui inſpire de la mélancolie; juſqu'à ce qu'ayant repris leurs eſprits, ils ſe relevent & ſe remettent à chanter & à danſer avec plus de force. Ces intervalles de repos ſont fort rares & fort courts: auſſi a-t'on peine à concevoir comment ils peuvent ſoutenir une pareille fatigue. Lorſque leur dévotion eſt finie, ils s'en retournent chez eux haraſſez; mais tout auſſi ſatisfaits que nous pourrions l'être après la pratique de quelqu'une de nos Cérémonies religieuſes.

Le

Le Sr. *Luillier* (1) dit que „ le peu-„ ple du Cap qu'on appelle *Hottentot*, „ approche plus de la bête que de „ l'homme. Ils adorent, dit-il, le Soleil, „ au lever duquel ils ſe proſternent tous, „ & croyent qu'ils ne reçoivent que de „ lui la vie & la lumiere.

Pour moi, j'aſſure que je n'ai jamais rien vu d'une adoration ſi commune & ſi fréquente, ſuivant ce Voyageur; d'où l'on doit ſans doute conclure, que c'eſt une erreur groſſiere.

IV. LES Hottentots adorent auſſi comme une Divinité bienfaiſante, un inſecte, qui eſt, à ce qu'on dit, particulier à leur pays. J'en ai vu très-ſouvent. Il n'eſt pas plus grand que le petit doigt d'un enfant. Il a le dos verd, avec des taches blanches & rouges; le ventre tacheté de même. Il a deux aîles, & ſur la tête deux cornes. On pourroit donner à cet animal le nom d'Eſcarbot doré, ou de Cerf volant, parcequ'il a la tête & les aîles jaunes. Ses jambes ſont d'un gris clair. Dès qu'ils apperçoivent cette petite Divinité aîlée, ils lui rendent le plus profond hommage; & s'il arrive que l'animal honore de ſa préſence un Village, tous les habitans ſe raſſemblent

(1) *Voyage aux grandes Indes*, page 14.

ſemblent autour de lui avec d'auſſi grands tranſports de dévotion, que ſi le Maître de l'Univers étoit venu au milieu deux. Ils chantent & danſent autour de lui par bandes, comme des gens hors d'eux-même, & lui jettent de la poudre d'une herbe qu'ils appellent *Buchu*, & nos Botaniſtes *Spiræa* (1). Ils couvrent auſſi de la même poudre l'enceinte du Village, le dedans & le dehors de leurs huttes, & tout ce qu'il leur appartient. Ils tuent deux brebis pour remercier cette Divinité de l'honneur qu'elle leur accorde. Ils s'imaginent qu'elle leur apporte la proſpérité, le pardon de toutes leurs fautes, & la ſageſſe pour mieux vivre à l'avenir. Ils ne doutent point que cette venue ne ſoit l'heureux avantcoureur de quelque bénédiction extraordinaire, dont le Village va être privilégié. Ils croyent qu'ils vont devenir un nouveau Peuple; auſſi prennent-ils la réſolution de changer de conduite, perſuadez qu'ils vont recevoir des ſecours extraordinaires. S'il arrive que cet inſecte ſe poſe ſur un Hottentot, on le regarde dès-lors comme un Béat, favori du Dieu, & on le vénére comme tel. Ses voiſins

(1) D'autres la nomment *Spireon*, & liſent ainſi dans *Pline Hiſt. natur.* Lib. XXI. Cap. IX.

ſins, glorieux d'avoir ſi près d'eux un ſi ſaint Perſonnage, célébrent partout leur bonheur. Le bœuf le plus gras de tous ceux qui appartiennent au Village, eſt à l'inſtant offert en ſacrifice d'actions de graces : on en donne les entrailles bien nettoyées & bouillies avec la greſſe & la coiffe, au prétendu Saint qui s'en régale ſeul. Les hommes du *Kraal* en dévorent la chair qui eſt auſſi bouillie, & les femmes boivent le bouillon. La joye eſt univerſelle, & la fête des plus célébres. On prend la coiffe qu'on ſaupoudre de *Buchu*, & après l'avoir bien tordue comme une corde, on la met au col du Saint, en guiſe de colier : il eſt obligé de la porter jour & nuit juſqu'à ce qu'elle tombe par piéces, ou que la Divinité aîlée juge à propos de ſe poſer ſur quelque autre habitant du Village. Pour ce qui eſt de la graiſſe, elle lui doit être précieuſe ; il faut qu'il s'en frotte avec ſoin le corps, qu'il ne ſe ſerve d'aucune autre tant qu'elle dure, & qu'il n'en perde quoi que ce ſoit.

Les Cérémonies ſont parfaitement les mêmes, ſi l'inſecte ſe poſe ſur une femme : ſeulement il faut obſerver que dans ce cas les femmes, le jour de la fête, mangent la chair du bœuf ſacrifié, & que les hommes n'ont que le bouillon. On peut

peut s'assurer que je ne dis rien ici que de très-certain, & dont je n'aye été témoin plusieurs fois.

Les Hottentots s'exposeront à mille dangers pour sauver la vie à quelqu'un de ces animaux, & prennent toutes les précautions imaginables pour ne leur faire aucun mal. Je vais en donner une exemple arrivé sous mes yeux, & qui fait bien voir jusqu'où va la stupide superstition de ces Peuples pour ce vil insecte.

Un Allemand qui avoit une campagne environ à six lieues du Fort, ayant donné permission à quelques Hottentots de mener leur troupeaux sur ses terres, ils y vinrent poser leurs huttes. Un fils de cet Allemand, jeune-homme fort badin, étoit à se divertir dans le *Kraal*, lorsque l'insecte déifié parut. Les Hottentots, suivant leur coutume, coururent en foule pour l'adorer. Le jeune-homme courut aussi; mais pour tâcher de le prendre, afin d'éprouver ces superstitieux. Il le saisit en effet en leur présence; mais quelle ne fut pas leur inquiétude & leur angoisse, lorsqu'ils virent l'animal dans ses mains impies! Ils regardoient avec des yeux égarez ce jeune-homme, & se regardoient les uns les autres en disant, *Voyez, voyez: ah! que va-t-il faire! Le tuera-t-il?*

tuera-t-il ? Le tuera-t-il ? Ils trembloient dans la crainte qu'ils avoient pour ſon deſtin. „ Quel eſt le ſujet de cette rumeur „ affreuſe ? (dit le jeune-homme, qui „ faiſoit ſemblant de l'ignorer :) Pour- „ quoi témoigner des angoiſſes ſi terri- „ bles pour un ſi vil animal ? Ah ! Mon- „ ſieur, (répondirent-ils avec une inquié- „ tude extrême) c'eſt une Divinité. Elle „ vient du Ciel ; c'eſt pour notre bonheur „ qu'elle eſt deſcendue. Ah ! ne lui faites „ point de mal ; prenez garde de la bleſ- „ ſer. Si vous le faites, nous ſommes les „ plus miſérables de tous les hommes, „ cette terre va être pour jamais mau- „ dite, & le crime ne ſera jamais par- „ donné ". Le jeune Allemand, non con- tent de cette épreuve, voulut la pouſſer juſqu'au bout. Pour cet effet, comme s'il n'eût point été touché de leurs inſtantes prieres, il fit ſemblant de tuer l'animal. A la vue de ce ſacrilége, ils frémirent d'horreur ; ils couroient, ils alloient & venoient, comme une troupe d'inſenſez. Ils lui demandoient : „ Où étoit ſa conſ- „ cience, & quelle fureur le poſſedoit ? „ Comment il pouvoit avoir le cœur de „ ſe réſoudre à commettre une abomina- „ tion qui alloit attirer ſur ſa tête la ma- „ lédiction céleſte ? " Mais comme il pa-

roiſſoit

roiſſoit inſenſible à tous ces diſcours, ils ſe jetterent à ſes pieds, & les yeux baignez de larmes, ils le ſupplierent dans les termes les plus pathétiques, de vouloir ſauver la vie à cet animal, & lui donner la liberté. Le jeune-homme alors ſe rendit, & ayant lâché l'inſecte, les Hottentots s'abandonnerent tout d'un coup aux tranſports de la joye la plus vive, ſe mirent à ſauter, à faire des cabrioles, & à jetter de grands cris de joye. Ils coururent après l'animal, pour lui rendre le culte ordinaire; mais cette fois-là ne s'étant poſé ſur aucun d'entr'eux, il n'y eut perſonne de ſanctifié.

En parlant un jour avec quelques-uns de ces Hottentots, ils me déclarerent que ſi cet inſecte déïfié avoit été tué, tous leurs beſtiaux auroient été infailliblement détruits par les bêtes ſauvages; & qu'eux-mêmes, hommes, femmes & enfans, auroient tous fait une fin malheureuſe. Auſſi ſont-ils dans l'idée qu'un *Kraal* où l'on voit rarement de ces inſectes, eſt infortuné: ce qu'ils fondent ſur des exemples réïtérez. On perd ſon tems à tâcher de raiſonner avec eux ſur ces abſurdes ſuperſtitions, & à les détromper; ils ſont ſi obſtinez ſur l'article, qu'ils renonceroient plûtôt à la vie, qu'à la moindre partie de ce culte ridicule.

V.

V. ILS rendent encore certains honneurs à leurs Saints & à leurs Héros décédez. Ils ne leur érigent pas à la vérité des Temples, des tombeaux, des ſtatues, & d'autres monumens publics; mais ils leur conſacrent des bois, des montagnes, des prairies & des rivieres. Quand ils paſſent auprès de ces lieux conſacrez, ils s'arrêtent pour ſe rappeller la mémoire du Saint ou du Héros, ou pour méditer ſur ſes vertus, & pour implorer ſa protection, tant pour eux que pour leur bétail. Quelquefois ils s'acquittent de ce devoir ſans branler, & dans un parfait ſilence, la tête envelopée de la peau qu'ils portent. D'autres fois ils danſent, chantent, & frappent des mains comme des forcenez.

Lorſqu'on les trouve occupez à cette dévotion, & qu'on leur en demande le but, ils ſe prennent à rire, & l'on voit à leur air qu'ils veulent que vous cherchiez à deviner cette raiſon, plûtôt que de la leur demander. Si vous les preſſez, ils ſe fâchent, & vous répondent en peu de mots, que c'eſt la coutume des Hottentots. Mais il y a moyen de les rendre plus traitables : une pipe de tabac, ou une goutte d'eau-de-vie, en fait l'affaire. Quand vous leur avez fait ce petit préſent, ils vous régalent à leur tour d'une longue

longue hiſtoire des vertus & des perfections de ces ancêtres qu'ils honorent ; & ils accompagnent ce récit des témoignages de la vénération qu'ils doivent à des Perſonnages ſi excellens.

Je rencontrai un jour un Hottentot, qui danſoit & chantoit tout ſeul ſur une petite hauteur, avec beaucoup de dévotion. M'étant approché de lui, je cherchai à gagner ſes bonnes graces en lui donnant un peu de tabac : je lui demandai enſuite l'hiſtoire du Saint auquel il rendoit ces devoirs religieux. Il me répondit „ qu'il „ n'avoit jamais ouï dire que cette émi„ nence eût été conſacrée à quelqu'un de „ leurs Héros : mais que cependant, il „ ne doutoit point qu'elle ne fût la de„ meure de quelque Saint du premier or„ dre ; parce, dit-il, que paſſant une fois „ par ici, je me ſenti ſaiſi d'un aſſoupiſ„ ſement extraordinaire, & m'étant cou„ ché ſur cette éminence, j'eus pendant „ mon ſommeil les ſonges les plus char„ mans que j'euſſe eu de ma vie. Le len„ demain à mon réveil, j'apperçus à vingt „ pas de moi un grand Lion, qui me „ laiſſa paſſer ſans me faire aucun mal. „ Or cet animal féroce m'auroit infailli„ blement dévoré, ſi quelque Saint ha„ bitant de cette vallée ne m'eût ſingulie-

rement

„ rement protégé. " La ſuperſtition, comme on voit, eſt de tous les pays ; ce ſont-là des hiſtoires propres à groſſir les Légendes. Je fis ce que je pus pour déraciner de ſon eſprit une imagination ſi extravagante, & pour lui donner de juſtes idées de Dieu & de ſa Providence : mais ce fut inutilement. Mes inſtructions l'ennuyerent bien-tôt : il ſe leva, & hochant la tête, il me dit qu'il ne comprenoit rien à tous mes beaux diſcours ; après quoi il s'en alla.

VI. IL régne parmi les Hottentots une autre eſpece d'Idolâtrie, bien plus étrange que toutes celles que je viens de décrire. Ils adorent une certaine Divinité malfaiſante, qu'ils appellent *Touquôa*, & qu'ils regardent comme le principe & la cauſe de tous les maux imaginables. Ils croyent ſurtout que la haine que cette Divinité inférieure a pour leur Nation, la porte à les laiſſer rarement tranquilles. Cela reſſemble aſſez à la Théologie Orientale (1). C'eſt ce Dieu qui excite leurs ennemis contr'eux, & qui fait échouer tous

(1) Voyez *Thom. Stanley, Hiſtoire Philoſoph. Oriental.* traduite en Latin par Mr. *Le Clerc* ; & *Hyde, Rel. vet. Perſarum* ; ou *Bayle, Diction. Crit.* Art. *Zoroaſtre.*

leurs bons deſſeins. C'eſt lui qui leur envoye les douleurs & les maladies, qui fait mourir leurs beſtiaux, & les expoſe à la gueule des bêtes féroces. En un mot, ils le croyent l'auteur de tout mal, la méchanceté lui étant ſi eſſentielle, qu'il eſt abſolument incapable de faire aucun bien à perſonne, & ne ſe plaît que dans le déſordre. Dans cette penſée ils lui rendent hommage pour l'adoucir, pour ſe concilier ſa bienveillance, & pour ſe mettre par-là à couvert de ſa méchanceté. Lorſqu'ils ſont menacez de quelques infortunes, ils lui offrent un bœuf ou une brebis: d'autres fois ils font en ſon honneur pluſieurs Cérémonies extravagantes, pour l'appaiſer, & l'engager à ceſſer ſes cruelles perſécutions. Voici ce qu'ils diſent eux-mêmes du culte qu'ils rendent à ce mauvais Principe. „ Nous honorons quel-„ quefois le *Touquôa* en lui offrant des „ Sacrifices, lorſque nous préſumons „ qu'il a deſſein de nous inquiéter. Nous „ nous frottons le corps de la graiſſe des „ animaux ſacrifiez, nous en mangeons „ la chair, pour nous rendre propice „ & favorable cet Etre, ſi nous l'avons „ offenſé; quoique nous ignorions même „ en quoi nous pouvons lui avoir déplu. „ Il traite d'offenſe ce qu'il lui plaît, &

„ il

„ il punit comme bon lui ſemble. De „ tems immémorial, nous pratiquons en „ ſon honneur ces Cérémonies pour „ l'appaiſer.

C'eſt lui, à ce qu'ils diſent, qui enſeigne la Sorcélerie ; art abominable, qui ſuivant eux, cauſe des maux infinis aux Gens-de-bien & à leurs troupeaux. Ils croyent que c'eſt au ſortilége qu'on doit attribuer toutes les douleurs ſoudaines & internes ; toutes les maladies qui embarraſſent leurs Médecins, ou qui ſont tant ſoit peu extraordinaires ; & tous les effets ſurprenans dont ils ne peuvent rendre raiſon.

J'ai paſſé moi-même pour Sorcier dans leur eſprit, m'étant ſouvent diverti à leur faire voir l'effet de la Lanterne magique, du Miroir concave, & de quelques autres machines. Effrayez à cette vue, ils ne pouvoient s'empêcher de regarder tous ces phénoménes comme des productions de la Magie. Une fois entr'autres, que j'étois environné d'un grand nombre de ces Sauvages, ayant mis le feu à quelque peu d'eau-de-vie que j'avois verſée dans une taſſe, je les invitai à boire de cette liqueur enflammée. La ſeule propoſition les ſurprit ; mais ce fut bien autre choſe, lorſqu'ils m'eurent vu boire : la frayeur

les saisit si fort, qu'ils s'enfuirent au plus vîte. Depuis ce tems-là ils m'ont toûjours craint comme un grand & redoutable Magicien. Aussi, pour les faire disparoître dans un instant, je n'avois qu'à lever un bâton, & les menacer de m'en servir pour les ensorceler.

Ils croyent, comme fait le petit peuple parmi nous, que les vieilles femmes surtout s'adonnent à la Magie: cependant il ne paroît pas qu'ils s'imaginent que les Sorciers fassent pacte avec le Diable, & qu'il se saisit de leur ame, & quelquefois même de leur corps, lorsqu'ils meurent. Ils croyent simplement que leur *Touquôa*, ou mauvais Principe, dont la malice est entierement bornée à ce monde & à cette vie, enseigne à ceux qu'il lui plaît le Sortilége & la Magie; mais d'ailleurs ils n'ont aucune idée de la maniere dont cela se fait. Ils croyent que cet Etre est un Capitaine inférieur, & fort mal bâti, dont l'air sévere & toûjours grondeur annonce le caractére. *Boëving* dit qu'il a ouï assurer à quelques Hottentots, qu'ils avoient souvent vu ce *Touquôa*, & qu'ils le dépeignoient comme un monstre hideux, tout hérissé de poil, difforme & terrible; la tête & les pieds comme ceux d'un cheval, & ayant la peau blanche.

J'ai

J'ai pris toutes les peines imaginables, pour découvrir ſi quelqu'un d'entr'eux diſoit avoir vu ce *Touquôa ;* mais jamais je n'ai trouvé perſonne qui s'en vantât. Je ſuis donc perſuadé que cet Auteur ſe trompe, & qu'il tenoit ce récit non des Hottentots eux-mêmes, mais de quelque Européen.

VII. ON doit ſans doute mettre dans le rang des Cérémonies religieuſes, la coutume qu'ils obſervent lorſqu'ils veulent paſſer une riviere rapide. Avant que d'y entrer, ils s'arroſent d'eau, ſe barbouillent le front de limon, & font quelques ſauts. Pendant toute la Cérémonie ils ſont gravés & ſérieux, & paroiſſent enſevelis dans une profonde méditation. De tems en tems ils pouſſent des ſoupirs, & murmurent tout bas quelques paroles. Enfin, lorſqu'ils ſont parvenus à l'autre bord, ils répetent les mêmes choſes. J'ai été pluſieurs fois témoin de cette ſuperſtition, ſans que jamais, quelque peine que je me ſois donnée, j'en aye pu découvrir le but & la raiſon. Tout ce que j'ai pu arracher de ces obſtinez, ce ſont ces paroles : *Ne voyez-vous pas que la riviere eſt rapide & dangereuſe ?*

Ils obſervent à-peu-près la même coutume, avant que d'entrer dans la mer

pour gagner à la nage quelque rocher. Pendant une minute ou deux, vous les voyez tranquilles & d'un air fort penſif; après quoi ils prennent un peu d'eau dans leurs mains, jettent deſſus quelque peu de ſable ou de limon, & répandent enſuite le tout ſur leur tête en murmurant auſſi certaines paroles, dont je n'ai jamais pû découvrir le ſens. C'eſt ſans doute une invocation adreſſée à quelqu'une de leurs Divinitez, ou dumoins quelque autre acte de Religion. La Cérémonie ſe finit en faiſant quelques ſauts ſur le rivage. Arrivez enfin ſur le roc, ils ſe lavent depuis la tête juſqu'aux pieds, & danſent encore pendant quelques momens. Ce n'eſt qu'après ces Cérémonies, qu'ils ſe mettent à l'ouvrage. A leur retour au bord, ils ſe lavent une ſeconde fois entierement, ils font quelques cabrioles, & après cela ils continuent leur chemin. J'ai fait tout ce que j'ai pu pour ſçavoir d'eux-mêmes, ſi ces danſes, ces aſperſions, & ces ablutions étoient des actes de Religion: mais ſans vouloir jamais me ſatisfaire, ils me diſoient: *C'eſt la coutume des Hottentots.*

VIII. ILS ont un très-grand nombre de Fêtes, & ils aiment ſi fort les réjouïſſances qui les accompagnent, qu'ils en célébrent

célébrent dans toutes les occaſions tant ſoit peu extraordinaires ; comme lorſqu'un d'eux eſt relevé d'une grande maladie, ou échapé d'un danger éminent ; lorſqu'ils rendent les garçons Eunuques à demi, & qu'ils les reçoivent au rang des hommes ; lorſque dégradez de ce rang par le reproche de lâcheté, ils veulent être réhabilitez ; lorſqu'ils ont fait un grand carnage de bêtes ſauvages, qui dévoroient leur bétail ; lorſque tout un Village change de demeure ; lorſque leur bétail a été délivré de quelque maladie épidémique ; après qu'ils ont offert des Sacrifices expiatoires à la Lune, qui eſt leur Divinité tutélaire ; lorſqu'ils font paſſer leurs beſtiaux au-travers d'une fumée épaiſſe ; lorſqu'ils inſtallent un Chef ou un Capitaine. Dans toutes ces occaſions, & dans pluſieurs autres dont je parlerai dans la ſuite, les Hottentots font des réjouïſſances publiques & des Fêtes auſquelles tous les habitans du *Kraal* ont part. Les naturels du pays, pour déſigner toutes ces Fêtes, (car je mets toutes ces Cérémonies au rang des actes de Religion) ont adopté le mot Hollandois *anders maken*, qui ſignifie *changer, faire autrement ;* comme ſi le but de ces ſolemnitez étoit de les rendre plus ſages & meilleurs.

meilleurs. Ils ont même entierement oublié, ou dumoins ils ne trouvent pas à propos de dire quel terme ils employoient avant l'établiſſement des Européens. Je vais donner une idée générale de ces Fêtes.

Les huttes ou les cabanes d'un Village ſont rangées en cercle, dont le centre eſt abſolument vuide. Lorſqu'ils veulent célébrer une Fête, ils élévent au milieu une eſpece de loge ou de berceau, aſſez étendu pour contenir tous les hommes. Ce berceau eſt fait de matériaux abſolument neufs, pour faire alluſion au deſſein qu'ils forment, de commencer dès-lors une vie toute nouvelle. Le matin donc, avant la Cérémonie, les femmes & les enfans du *Kraal* s'en vont tous dans les vallées pour amaſſer de petites branches d'arbres, des herbes odoriférantes, & des fleurs de différentes eſpeces, dont ils ſe ſervent pour conſtruire, pour orner & pour parfumer la tente. Enſuite les hommes prennent le bœuf ou le bufle le plus gras du Village, & attachent à ſes pieds quatre cordes: quelques-uns ſaiſiſſent l'animal par les cornes, & l'agitent d'une maniere étrange; tandis que d'autres ſont occupez à tirer les cordes juſqu'à ce qu'ils l'ayent couché par terre. Dès qu'il eſt étendu tout

de

de ſon long ſur le dos, ils attachent les quatre cordes à quatre pieux fichez en terre. C'eſt dans cet état qu'ils le font mourir; mais de maniere qu'il ſouffre une bonne demi-heure avant que d'expirer. Une partie de ſa chair eſt rôtie, & ils font bouillir l'autre. Aſſis enſuite ſous le berceau, ils dévorent toute cette viande avec beaucoup d'allégreſſe. Les femmes, ſuivant la coutume ordinaire chez les Hottentots, n'aſſiſtent pas à ce feſtin : elles ſont dehors, & n'ont pour leur portion que le bouillon. Pour l'ordinaire, les hommes d'un Village ſuffiſent pour manger un bœuf tout entier dans un feſtin; mais auſſi ils font de longues ſéances. Le repas fini, ils vont fumer & boire. Il y a toûjours dans ces occaſions une bande de perſonnes, qui jouant de tems en tems de quelque inſtrument, les invitent à danſer. Pendant que les uns danſent, les autres chantent, quelques-uns diſent des plaiſanteries, ou font des contes pour ſe divertir. La joye répandue de tous côtez ſe manifeſte par de violens éclats de rire. Ces divertiſſemens durent tout le jour, & toute la nuit ſuivante.

Mais ce qu'il y a ſurtout de remarquable, c'eſt que quoiqu'ils aiment paſſionément les liqueurs fortes, ils n'en boi-

vent jamais, ou n'en boivent que très-peu dans leurs réjouiſſances publiques; on ne les voit point ſouiller leurs feſtins par des excez honteux. Ils peuvent chanter, danſer & cauſer enſemble avec toute la gayeté poſſible, pendant des jours entiers, pourvu qu'ils ayent du tabac ou du *Dacha*, & de l'eau mêlée avec du lait, leur boiſſon ordinaire.

Les Européens ont-ils donc bonne grace de les accuſer de ſtupidité & de bêtiſe, eux qui ne ſçauroient preſque conſerver leur gayeté une heure entiere, ſans appeller quelque liqueur forte à leur ſecours?

IX. QUELQUE ſoin que j'aye pu prendre pour découvrir quelqu'un parmi ces Peuples, qui crût que les gens-de-bien vont après leur mort dans un lieu de bonheur, & les méchants dans un lieu de peines & de ſupplices, je n'en ai jamais trouvé. Cependant je ſuis très-perſuadé qu'ils croyent l'immortalité de l'ame; & je ſuis ſurpris que quelques Auteurs qui ont parlé de ce Peuple, ne s'en ſoient pas apperçus. J'avoue que ce dogme ne fait point partie de leur Religion, & qu'ils n'y penſent peut-être jamais pour eux-mêmes; mais il n'en eſt pas moins clair qu'ils l'admettent.

Le P. *Tachard* (1) dit „ qu'ils n'atten-„ dent point d'autre vie après celle-ci; „ & plus bas„ que ces Peuples étant per-„ ſuadez qu'il n'y a point d'autre vie, ne „ travaillent qu'autant qu'il faut pour „ paſſer doucement celle-ci.» Ce Pere ſe trompe également dans l'aſſertion & dans le raiſonnement qu'il en fait ici. Il vaudroit mieux dire que leur extrême pareſſe ne leur permettant pas d'être en ſouci pour le lendemain, ils ne s'embaraſſent point de l'état où ils ſeront après la mort, quoïqu'ils ſoient dans l'idée qu'ils ſurvivront à leur corps. Ils s'imaginent apparemment, qu'il ſera aſſez tôt d'y penſer lorſqu'ils y ſeront.

Boëving dit que „ les Hottentots igno-„ rent la Réſurrection des morts, & qu'ils „ croyent que, ſemblables aux brutes, „ ils périſſent tout-à-fait par la mort. In-„ terrogeant, dit-il, un jour un Hotten-„ tot ſur la Réſurrection, il me répondit: „ *Comment ſe pourroit-il qu'après rien*, „ c'eſt-à-dire après la mort, *les hommes* „ *revinſſent en vie ?*

Je conviens avec cet Auteur, que ces Peuples ne croyent pas la Réſurrection; mais quel eſt le Peuple qui n'ayant pas

(1) *Voyage de Siam*, Liv. II. pag. 80. 82.

été inſtruit par les Chrétiens, ayent quelque idée de ce dogme? Certainement cette doctrine eſt due à la Révélation Chrétienne. Jamais par les ſeules lumieres de la raiſon, on n'eſt parvenu à le connoître. Mais l'ignorance de cette vérité ne prouve point qu'on ignore l'immortalité de l'ame. On peut nier l'une, & cependant admettre l'autre. D'ailleurs, les parcles mêmes du Hottentot contrediſent trop manifeſtement divers coutumes & diverſes opinions de ces Peuples, pour être regardées comme le jugement de toute la Nation.

J'en dis de même de l'hiſtoire que cet Auteur ajoute pour établir ſon opinion. „ Un Hottentot, dit-il, qui avoit tué un „ Chrétien, fut livré au Gouverneur du „ Cap pour être jugé ſuivant les loix. „ On lui envoya pour l'exhorter à la re„ pentence, un Miniſtre, qui l'entre„ tint de la félicité éternelle dont il pou„ voit joüir après la mort dans le Ciel, „ s'il ſe convertiſſoit. Le Criminel à ces „ mots lui demanda, s'il y avoit des beſ„ tiaux dans le Ciel? Le Miniſtre jugeant „ à cette queſtion qu'il perdoit ſon tems „ en travaillant à le convertir, abandon„ na ce malheureux ſans lui répondre.

J'ai beau examiner de tous côtez cette hiſtoire,

hiſtoire, je n'y vois rien qui prouve que le Criminel ne crût pas l'immortalité de l'ame. Tout ce que j'y apperçois, c'eſt qu'il n'avoit pas l'idée d'un lieu de bonheur tel que celui dont le Miniſtre l'entretenoit. Le témoignage de ces deux Auteurs ne m'empêchent donc pas d'être perſuadé que les Hottentots croyent l'immortalité de l'ame; & cela fondé ſur les raiſons ſuivantes.

Je remarque en premier lieu, que ces Peuples offrent des prieres & des actions de graces aux gens-de-bien d'entr'eux qui ſont morts.

En ſecond lieu, ils appréhendent que les morts ne reviennent pour les tourmenter. De-là vient qu'à la mort d'un homme, d'une femme ou d'un enfant, tout le Village décampe, & va s'établir dans un autre endroit; s'imaginant que les morts ne hantent jamais que les lieux où ils ſont décédez, à moins qu'on ne leur emporte quelque choſe qui leur appartenoit: car alors l'opinion commune eſt, qu'ils ſuivent les habitans du Village, & qu'ils viennent les troubler. Auſſi a-t'on grand ſoin de laiſſer en ſon entier la hutte où ils ſont morts, avec leurs habits, meubles, armes, &c. ſans y toucher le moins du monde.

Ils

Ils croyent enfin qu'il eſt au pouvoir de leurs Magiciens de conjurer les Eſprits, de les empêcher d'apparoître aux hommes, & de les épouvanter. Après cela peut-on douter qu'ils n'admettent l'immortalité de l'ame, ou tout-au-moins qu'ils ne croyent que le corps détruit, il y a encore quelque choſe qui continue à jouïr de l'exiſtence ?

Mr. *Ziegenbalg* eſt parfaitement du même avis que moi ſur ce ſujet. Ce n'eſt pas que ſon jugement ſoit d'un aſſez grand poids pour m'appuyer ſur ſon autorité, ſi je n'avois pas d'autres preuves de ce que j'avance; car cet Autheur étoit fort crédule, ſurtout dans ce qui concerne la Religion & les opinions des Hottentots. Sans ſortir de mon ſujet, je vais donner un échantillon de ſon goût.

„ Ayant demandé, dit-il dans ſes „ Voyages à un Hottentot où il croyoit „ d'aller lorſqu'il ſeroit mort, ſi ce ſeroit „ en Paradis ou en Enfer ? ce Sauvage „ me répondit : *Je ne ſçai ; Dieu qui eſt „ miſéricordieux, eſt le ſeul qui le ſçache.* „ Je lui demandai, ajoute-t-il, s'il „ croyoit qu'il y eût un Dieu, il me répli- „ qua ſur le champ : *Que celui qui croit „ qu'il n'y a point de Dieu, regarde en- „ haut, en-bas, & tout autour de lui ; &*

alors

„ *alors qu'il continue dans ſon opinion*,
„ *s'il oſe*. Etonnantes réponſes ! Le plus
„ ſage d'entre-nous pourroit-il parler
„ plus judicieuſement ? " Ces réponſes ſont fort ſenſées, j'en conviens ; mais ſont-elles également naturelles ? j'en doute. Il eſt donc à préſumer que le Hottentot avoit été préparé & inſtruit à deſſein, pour tromper Mr. *Ziegenbalg* ; & ç'a été ſur de pareilles fourberies qu'il a fondé les éloges qu'il donne aux Hottentots ſur leur bon ſens, & ſur les notions qu'ils ont par raport à la Religion : éloges qui ſont auſſi exceſſifs & auſſi mal fondez, que peuvent l'être les récits injurieux qu'en font d'autres Auteurs.

On ne peut rien dire de fort particulier ſur les idées que les Hottentots ont de l'état des ames ſéparées du corps. Il paroît ſeulement, qu'ils croyent que les ames des bons, & celles des méchants habitent après la ſéparation les mêmes lieux qu'elles ont habitées pendant la vie du corps, ou qu'aumoins elles ne s'en écartent que peu. Mais je n'ai point pû remarquer qu'ils ſe fuſſent jamais embaraſſez de connoître le but de cette exiſtence de l'ame après la mort.

Ce qu'il y a de très-certain, c'eſt qu'ils n'ont aucune idée d'un Paradis deſtiné

aux

aux gens-de-bien, ni d'un lieu de ſupplice préparé aux méchans : aumoins il me paroît que tout ce qu'on voit dans un malade, & dans ceux qui l'environnent, montre clairement qu'ils ne penſent pas ſeulement qu'il y ait quelque jugement après la mort. Le malade en effet ne parle jamais de ſon état futur; il n'invoque pas même, à l'approche de la mort, aucune de ſes Divinitez. Jamais ceux qui ſont autour de lui ne lui adreſſent d'exhortations. En un mot, comme j'ai déjà eu occaſion de le remarquer, il ne paroît pas qu'ils ayent la moindre idée de ce que nous appellons, ſe préparer à la mort.

X. CHAQUE Village a un Prêtre, qu'ils appellent *Suri*, c'eſt-a-dire *Maître;* comme qui diroit, Maître des Cérémonies religieuſes. Il eſt électif. Sa Charge ne l'appelle point à faire des prieres publiques, ou à inſtruire le peuple dans la Religion: les Hottentots n'ont pas de telles inſtitutions. Tout ſon office conſiſte à préſider aux ſacrifices, à régler & à célébrer toutes les Cérémonies religieuſes : il ſolemniſe les mariages & les funérailles, &c. Son emploi eſt honorable, mais il eſt ſans profit; & tout ce qui lui en revient, c'eſt d'être par reſpect invité à la plûpart des bonnes fêtes, & de recevoir quelques préſens de veau ou d'agneau. XI.

XI. APRE'S avoir rapporté, avec toute la fidélité dont je ſuis capable, ce que j'ai pu apprendre de certain touchant la Religion des Hottentots, j'ajoute à regret une choſe qui eſt bien triſte : c'eſt que quelque groſſieres & quelque abſurdes que ſoient leurs pratiques ſuperſtitieuſes, il eſt comme impoſſible de les en faire revenir, tant ils en ſont infatuez. Si vous voulez prendre la peine de raiſonner avec eux là-deſſus, ils affectent auſſi-tôt un morne ſilence, ou ils s'enfuyent & vous laiſſent là. Ils ſemblent nez avec une antipathie mortelle pour toute autre Religion que la leur. On parle de l'obſtination des Juifs : cependant on en voit quelques-uns qui embraſſent le Chriſtianiſme, & qui y perſéverent. Mais je n'ai jamais oüi dire qu'aucun Hottentot fût mort Chrétien. On a bien vu quelques-uns de ces Idolâtres, qui étant obligez de vivre parmi les Européens, ont diſſimulé leurs opinions en faiſant profeſſion du Chriſtianiſme ; mais ils ſont conſtamment retombez dans leurs premieres erreurs, dès qu'ils l'ont pu ſans courir aucun riſque. La Compagnie des Indes n'a épargné ni ſoins ni dépenſes pour éclairer ces Peuples & les amener à l'Evangile ; mais tous ſes efforts ont été juſques-ici inutiles. Pluſieurs Miſſionnaires

ſionaires ſçavans & pieux, animez d'un ſaint zéle pour l'honneur de leur Maître, & d'une tendre compaſſion pour ces infortunez, ont couru mille dangers, & ſe ſont donnez des peines incroyables pour faire des proſélites parmi les Hottentots. Leurs travaux & leurs fatigues n'ont abouti à rien, & ils ſe ſont vus forcez d'abandonner une entrepriſe ſi généreuſe, ſans avoir pu laiſſer la moindre trace du Chriſtianiſme dans des eſprits ſi obſtinez. J'oſe même aſſurer que, de nos jours aumoins, on ne doit guéres attendre un meilleur ſuccès.

Voici une Hiſtoire, qui ne fera que trop connoître l'éloignement naturel & preſque invincible de ce Peuple pour la Foi Chrétienne.

Mr. *Vander Stel*, Gouverneur du Cap, avoit pris chez lui un Hottentot dans ſon enfance, & l'avoit élevé dans la Religion & ſuivant les mœurs des Européens, ſans lui laiſſer avoir que peu ou point de commerce avec ſes compatriotes. Il lui fit apprendre les Myſtéres de la Foi Chrétienne, & divers Langues. Il étoit toûjours proprement habillé, il avoit de l'eſprit, & faiſoit de grands progrez dans tout ce qu'on lui enſeignoit. Le Gouverneur en conçut de grandes eſpérances,

rances, & réſolut de faire ſa fortune. Dès qu'il eût donc atteint un certain âge, il l'envoya aux Indes, au ſervice du Commiſſaire-Général de la Compagnie. Il s'y conduiſit avec beaucoup de prudence & de ſageſſe, & y reſta juſqu'à la mort de ce Commiſſaire; mais alors il voulut revenir au Cap. Quelques jours après ſon arrivée, étant allé voir ſa famille, il ſe dépouilla de ſon habillement Européen, ſe graiſſa le corps à la mode de ſon Pays, & ſe couvrit d'une peau de mouton. Cela fait, il empaqueta ſes habits, & les emportant aux pieds du Gouverneur, il lui tint ce diſcours: „ Ayez la bonté, Mon„ ſieur, de vous ſouvenir qu'aujourd'hui „ je renonce pour toûjours à cet habille„ ment, & en même tems à la Religion „ Chrétienne; réſolu de vivre & de „ mourir attaché à la Religion, aux „ mœurs & aux coutûmes de mes ancê„ tres. Je vous demande ſeulement la „ grace de me laiſſer le colier & le ſabre „ que je porte: ſenſible à vos bienfaits, „ je garderai ces marques de votre bonté, „ pour vous rappeller dans ma mémoire. A peine eût-il prononcé ces mots, que ſans attendre de réponſe, il partit, & s'enfuit avec une vîteſſe ſurprenante dans ſon pays, d'où il n'eſt jamais revenu au Cap.

Je

Je l'ai rencontré pluſieurs fois, dans les divers Voyages que j'ai faits aux environs du Cap ; j'ai eu avec lui de très-longues converſations, & j'ai été ſurpris de lui trouver une connoiſſance peu commune de la Religion Chrétienne, & un eſprit très-cultivé. Il me donna, à ma priere, un Syſtême ſuivi de la foi dans laquelle il avoit été élevé, & cela avec une facilité, une clarté & une exactitude étonnante. Plein d'admiration & de pitié, je lui reprochai dans les termes les plus vifs ſon apoſtaſie, & lui fis ſentir que le grand nombre de ſecours, & les lumieres qu'il avoit ne lui laiſſoient aucune excuſe. Je mis tout en œuvre pour le ramener ; mais il parut ſourd à mes exhortations, & inſenſible à toutes mes careſſes. La ſeule raiſon qu'il m'allégua pour juſtifier ſa conduite, fut qu'il lui étoit impoſſible, auſſi-bien qu'à tous ceux de ſa Nation, d'obſerver les préceptes de l'Evangile. Je lui répondis, que ſi d'un côté Dieu devoit punir ſévérement le crime qu'il commettoit, en abandonnant une doctrine dont il ne pouvoit que ſentir l'excellence & la beauté ; de l'autre auſſi, il étoit plein de compaſſion & de ſupport pour les péchez qui étoient plûtôt l'effet de l'infirmité humaine, que de la corruption. Après quoi

je

je mis fin à des raiſonnemens qui étoient toûjours inutiles.

Un Théologien Allemand, qui a été Miniſtre au Cap, retournant dans ſa patrie, prit avec lui un Hottentot; & l'ayant inſtruit & des principtes & des devoirs du Chriſtianiſme, il le baptiſa. Ce proſélite devint, à ſon retour au Cap, le plus grand du pays. Il étoit ſur le point de retourner auprès de ſes parens, lorſqu'il fut envoyé en exil dans l'Iſle de *Robben*, où il eſt mort infidéle.

Boëving convient auſſi que ces Peuples font paroître un éloignement extrême à raiſonner ſur les matieres de la Religion.

„ Combien de fois, dit-il, ne les ai-je „ pas exhortez à adorer *Gounja-Gounja*, „ comme ils appellent le Dieu ſuprême, „ & à lui rendre graces de toutes les fa- „ veurs qu'ils reçoivent tous les jours de „ ſa main bienfaiſante? Dans ce but, je „ leur faiſois ſentir que ſi un de leurs ſem- „ blables leur faiſoit quelque préſent, ou „ leur doit quelque bon office, ils ne man- „ queroient jamais de le remercier. Com- „ ment donc, leur diſois-je, pouvez-vous „ négliger de témoigner la reconnoiſſan- „ ce qui eſt duë à Dieu, l'auteur de tous „ les bienfaits, & le principe de toutes „ choſes? Ils me diſoient qu'auſſi ils ado-

roient

„ roient *Gounja-Gounja*. Quel acte d'a-
„ doration lui addreſſez-vous ? conti-
„ nuois-je : je vous prie de m'en inſtruire,
„ Mais ils ne pouvoient pas me répondre,
„ ou ils ne trouvoient pas à propos de
„ me donner cette ſatisfaction. Cepen-
„ dant, je tâchois de leur apprendre la
„ maniere dont ils devoient témoigner
„ leur reconnoiſſance au Dieu des Dieux,
„ & lui donner les marques extérieures
„ de vénération qui lui ſont dues, com-
„ me au fidéle rémunérateur de tous
„ ceux qui le cherchent. Mais hélas ! à
„ peine avois-je commencé, qu'on les
„ voyoit s'impatienter, & bien-tôt
„ après perdant patience ils ſe retiroient :
„ quelques-uns montroient un front
„ courroucé, d'autres ſe moquoient de
„ moi : deſorte que malgré tous mes
„ efforts & mes bonnes intentions, je
„ ne pouvois leur donner la moindre
„ teinture des grands principes du Chriſ-
„ tianiſme.

Je ne ſuis point ſurpris que les efforts ſinceres de ce ſçavant & pieux Miſſionnaire ayent été inutiles : je n'ai que trop éprouvé moi-même l'obſtination extrême des Hottentots. Pluſieurs fois j'en ai raſſemblé un certain nombre dans des endroits écartez, en leur préſentant du ta-

bac,

bac, du vin, de l'eau-de-vie, & d'autres choſes qu'ils aiment, pour les arracher à leur abſurde idolâtrie, & les inſtruire dans le culte de Dieu. Auſſi long-tems que mes proviſions attrayantes duroient, j'avois la conſolante ſatisfaction de voir cette petite troupe aſſemblée autour de moi, & diſpoſée en apparence à m'écouter : mais dès que ma collation avoit fini, ils en demandoient une nouvelle, ſans quoi ils ne vouloient plus m'entendre & ſe retiroient auſſi-tôt.

Il eſt fort à craindre que la mauvaiſe vie de pluſieurs Chrétiens du Cap ; & la maniere tout extraordinaire dont certaines gens repréſentent le Chriſtianiſme, n'ait inſpiré aux Hottentots cet éloignement qu'ils ont pour être inſtruits dans la Religion. La contradiction que les Infidéles apperçoivent entre la doctrine qu'on leur enſeigne, & la conduite qu'ils voyent tenir à ceux qui la profeſſent, a toûjours fait échouer les meilleurs deſſeins qu'on a formez pour la propagation de la Foi. Les Hottentots en particulier, dont la ſimplicité, la juſtice, la chaſteté, la généroſité ſont remarquables, ne peuvent s'empêcher d'être ſcandaliſez des mœurs de la plûpart de ceux qui ſe diſent Chrétiens. Pluſieurs même d'entr'eux

m'ont

m'ont dit ſans détour, que les vices qu'ils voyent répandus parmi les Européens au Cap, leur avarice inſatiable, leur envie, leurs animoſitez, leur laſciveté, leurs infidélitez, leur intempérance, étoient des obſtacles inſurmontables à leur converſion.

CHAPITRE XIII.

De la Muſique & de la Danſe des Hottentots.

I. *Leurs Inſtrumens de Muſique.* II. *Leur Muſique vocale.* III. *Les ouï-dire du P.* Tachard *rapportez & refutez.* IV. *La Danſe des Hottentots.*

LEs Hottentots accompagnent preſque toutes leurs Fêtes & toutes leurs réjouïſſances publiques, de muſique & de danſes. Puis donc que ce ſont des pratiques qui font partie de la Religion, il eſt à propos, avant que de paſſer plus avant, d'en donner quelque idée.

La Muſique des Hottentots a aſſez peu de charmes pour les oreilles d'un Européen : elle n'a qu'un fort petit nombre de différens tons, & tous leurs inſtrumens

ſe réduiſent à deux ou trois. Cependant ils en ont une ſi grande idée, que nous ne pouvons refuſer à cette matiere une place dans leur Hiſtoire. D'ailleurs, toute pauvre qu'elle eſt, elle indique un génie & une ſenſibilité dans les Hottentots, qui pourra ſervir à détruire les préjugez que nous avons de leur ſtupidité.

Je vais commencer par donner une idée de leurs inſtrumens de Muſique.

Ils en ont un qui leur eſt commun avec les Négres ; ils l'appellent les uns & les autres *Gom-Gom* : Mais je ne puis dire lequel des deux Peuples en eſt l'inventeur. Quoiqu'il en ſoit, c'eſt une eſpece d'arc de bois d'olivier, dont la corde eſt faite de boyaux ou de nerfs de brebis très-bien cordez. Tout au bout de l'arc eſt placé ſur la corde, lorſqu'ils jouent, le tuyau d'une plume fendue en long : la corde eſt paſſée dans la fente, de maniere qu'elle peut courir au-travers du tuyau de la plume. Ils mettent à leur bouche cette plume ainſi arrêtée ſur la corde, pour jouer de cet inſtrument, à-peu-près comme on fait pour jouer de la harpe. Les différens tons de l'inſtrument ſont dûs aux différentes modulations du ſoufflo. C'eſt-là leur petit *Gom-Gom*.

Ils en ont un grand, qui différe du

petit à quelques égards. Il eſt auſſi compoſé d'un arc avec ſa corde, & d'une plume, comme le précédent ; mais il a encore outre cela une coque de noix de coco. Pour la préparer ils en ſcient environ le tiers ; le reſte ils le nettoyent ſoigneuſement, enſorte qu'il ne reſte que la coque ; & ils font ſur les bords de cette portion de noix, qui reſſemble aſſez à une coupe, deux trous vis-à-vis l'un de l'autre, pour y enfiler la corde de l'arc avant que de l'avoir arrêté : deſorte que lorſqu'elle eſt fixée, elle peut courir autravers de la coque. Pour jouer de cet inſtrument, ils prennent de la main gauche le cercle de l'arc, ils appliquent à la bouche le bout où eſt enchâſſé ou enfilé le tuyau de la plume, & de l'autre main ils font avancer ou reculer la noix de coco, ſuivant qu'ils veulent en tirer un ſon plus grave ou plus aigu.

Lorſqu'il y avoit un concert de trois ou quatre *Gom-Goms* maniez par des perſonnes habiles, je puis aſſurer que j'y trouvois quelque choſe d'agréable, ſurtout lorſque les tons étoient bas : j'y trouvois une douceur capable de charmer les oreilles les plus délicates. Une fois même, entendant dans le ſilence de la nuit jouer de cet inſtrument, je fus ſi frappé de la

délicateſſe

anse et Musique des Hottentots. 1. Gom-gom. 2. Roñelpot.

Tom. I. pag. 243.

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III" - NAPOLI

délicateſſe des tons, que je ne pus m'empêcher d'y donner toute mon attention. Je crus d'abord que les Muſiciens étoient quelques adroits Européens, qui avoient pouſſé la connoiſſance de cet inſtrument au plus haut degré de perfection. Mais quel ne fut pas mon étonnement, lorſqu'arrivé au lieu où ſe faiſoit le concert, je trouvai que c'étoient deux Hottentots qui donnoient une ſérénade à leurs Belles ! Le lecteur ſe fera l'idée qu'il lui plaira, de mon gout pour la muſique ; mais je ne puis m'empêcher d'aſſurer que le *Gom-Gom*, quelque ſimple & ridicule qu'il puiſſe paroître, deviendroit un inſtrument auſſi beau, & donneroit des ſons auſſi charmans qu'aucun des nôtres, s'il étoit manié par une main habile.

L'autre inſtrument de muſique des Hottentots eſt un pot de terre reſſemblant, auſſi-bien que leurs pots ordinaires, à une urne des Anciens. Pour le faire ſervir à cet uſage, ils en couvrent l'ouverture d'une peau de mouton très-proprement apprêtée, qu'ils attachent deſſus avec des nerfs ou des boyaux de mouton, comme on attache la peau ſur la caiſſe d'un tambour. Il n'y a que les femmes qui jouent de cet inſtrument : elles le frappent avec les doigts, & il rend un

bourdonnement assez semblable à celui que donne le *Rommelpot*, instrument de musique dont l'usage n'est connu qu'en Hollande & en Allemagne, & qui est fait aussi d'un pot de terre couvert d'une vessie de cochon, dans le tuyau de laquelle on fait entrer un bâton qu'on y attache; en tirant ou en poussant ce bâton, on produit un bruit semblable à celui que rend cette premiere machine. On ne peut former qu'un seul ton sur cet instrument, & ils n'ont que fort peu de notes. Si quelqu'un est curieux de les voir, il n'a qu'à jetter les yeux sur la Planche cijointe au N°. 1. Lorsque les femmes commencent à frapper cet instrument, on ne sçait jamais quand elles finiront. Dès qu'une est fatiguée, elle remet le pot ou la caisse à une autre, qui en frappe jusqu'à ce qu'elle soit lasse : il passe ainsi de main en main, quelquefois pendant trois ou quatre heures de suite.

II. LA Musique vocale de ces peuples consiste dans le monosyllabe *Ho*, & deux ou trois Chansons, qui sont plûtôt des refrains rustiques, que des Chansons. Les personnes de l'un & de l'autre sexe chantent le *Ho*, *ho*, dans leurs Cérémonies Religieuses, sur un petit nombre de notes qui reviennent incessamment, & qu'on peut

peut voir au N°. 2. Les femmes frappent auſſi ces notes ſur leur caiſſe, & s'arrêtent quelquefois ſur un *Ho, ho*, une demi-heure de ſuite. Si par hazard quelque Européen paſſant auprès d'elles, s'arrête pour les écouter, elles continuent ſans ceſſer pendant tout le tems qu'il s'arrête, quand même il y demeureroit une heure. Elles croyent qu'il eſt ravi de leur jeu & de leurs Chanſons, & cette imagination leur donne un plaiſir infini, qui paroît à leur air riant.

C'eſt-là tout ce que je puis dire de la Muſique des Hottentots. Dans toutes les Nations que j'ai viſitées, (& il y en a fort peu où je n'aye été) je n'ai pas vu d'autre eſpece d'inſtrument que les deux *Gom-Goms*, & la caiſſe ou le pot; ſi on en excepte le flageolet dont j'ai déja parlé (1).

III. LE P. *Tachard* a été plus heureux que moi, puiſqu'il fait mention de pluſieurs autres inſtrumens de muſique en uſage chez les Hottentots. L'un, ſuivant lui, reſſemble fort à une flûte; & l'autre, à un cornet-à-bouquin. Pour moi, j'aſſure que quelque ſoin que je me ſois donné, quleques recherches que j'aye

 faites,

(1) Voyez Chap. IV. Art. VI.

faites, je n'ai jamais rien vu de ſemblable. Cet Auteur eſt même le ſeul qui en ait parlé. Je trouve d'ailleurs, dans ſon récit, pluſieurs faits que je ne puis digérer: le Lecteur va juger ſi mes ſcrupules ſont fondez. Je rapporterai d'abord le récit, après quoi je propoſerai mes remarques.

„ La deuxiéme Nation, dit-il (1), eſt „ celle des *Namaquas*. Nous la découvrî- „ mes la premiere fois l'an 1682. Nous „ entrâmes dans leur Village, & envoyâ- „ mes à leur Capitaine par quelques-uns „ des Caffres qui nous ſervoient de gui- „ des, du tabac, &c... Le lendemain, „ un de leurs Capitaines vint nous trou- „ ver. C'étoit un homme que ſa grande „ taille, & un certain air de fierté qui „ paroiſſoit ſur ſon viſage, faiſoit reſpec- „ ter des ſiens. Il menoit à ſa ſuite cin- „ quante jeunes-hommes, avec autant „ de jeunes femmes & de filles. Les hom- „ mes portoient à la main chacun une „ flûte d'un certain roſeau très-bien tra- „ vaillé, qui rendoit un ſon aſſez agréa- „ ble. Le Capitaine leur ayant fait ſigne, „ ils ſe mirent à jouer enſemble de ces „ inſtrumens, auſquels les femmes & les „ filles mêloient leurs voix, & le bruit „ qu'elles

(1) *Voyage de Siam*, Liv. II. p. 86. 87. 90. 91.

„ qu'elles faiſoient en frappant des mains. „ Ces deux troupes de gens s'étoient ran- „ gées en deux cercles, renfermez l'un „ dans l'autre. Le premier qui étoit ex- „ térieur, & formé par les hommes, en- „ touroit le ſecond qui étoit intérieur. Les „ uns & les autres danſoient ainſi en rond, „ les hommes tournant à droite, & les „ femmes à gauche; tandis qu'un vieillard „ qui ſe tenoit debout au milieu d'eux, un „ bâton à la main, battoit la meſure & „ régloit leur cadence. Leur muſique, en- „ tendue de loin, paroiſſoit agréable, & „ même harmonieuſe; mais pour leur „ danſe, elle n'avoit rien de régulier, „ ou plûtôt, ce n'étoit que confuſion. Nous avons, dans ce récit du Pere, les flûtes des Hottentots; en voici un autre, qui nous apprendra que ces Peuples ont une infinité d'autres inſtrumens, & ſurtout un cornet-à-bouquin.

„ Dans le Voyage que Mr. *Van der* „ *Stel*, Commandeur du Cap, fit dans ces „ terres, qui a duré cinq mois, il ren- „ contra au vingt-ſeptiéme degré de la- „ titude, à dix ou douze lieues des côtes „ de l'Océan, une Nation fort nom- „ breuſe, & beaucoup plus traitable que „ toutes celles qu'il avoit trouvé juſqu'a- „ lors. Comme Mr. *Van der Stel* avoit

„ amené avec lui deux trompettes, quel-
„ ques hauts-bois, & cinq ou ſix violons,
„ dès qu'ils eurent entendu le ſon de ces
„ inſtrumens, ils vinrent en foule, & fi-
„ rent venir leur muſique compoſée de
„ près de trente perſonnes, qui avoient
„ preſque tous des inſtrumens différens.
„ Celui du milieu avoit une eſpece de
„ cornet-à-bouquin fort long, & fait
„ d'un boyau de bœuf ſéché & préparé:
„ les autres avoient des flageolets & des
„ flûtes faites de cannes de longueur &
„ de groſſeur différentes. Ils percent ces
„ inſtrumens à-peu-près comme les nô-
„ tres; mais avec cette différence, qu'il
„ n'y a qu'un trou qui va d'un bout à
„ l'autre, & qui eſt beaucoup plus large
„ que celui des flûtes & des flageolets
„ dont on ſe ſert communément en
„ France. Pour les accorder enſemble,
„ ils ſe ſervent d'un cercle qui a une pe-
„ tite ouverture au milieu, qu'ils avan-
„ cent ou reculent dans le tuyau par le
„ moyen d'une baguette, ſelon le ton
„ qu'ils veulent prendre. Ils tiennent leur
„ inſtrument d'une main, & de l'autre ils
„ ſerrent leurs lévres contre l'inſtrument,
„ afin que le ſouffle entre tout dans le
„ tuyau.

„ Cette muſique eſt ſimple; mais elle

„ eſt

„ eſt harmonieuſe. Celui qui y préſide, „ après avoir fait prendre à tous les autres „ Muſiciens le ton de leur inſtrument ſur „ celui du cornet-à-bouquin qui eſt au- „ près de lui, donne l'air qu'il faut jouer, „ & bat la meſure avec un grand bâton „ qui peut être vu de tout le monde.

„ La muſique eſt toûjours accompa- „ gnée de danſes qui conſiſtent dans des „ ſauts & de certains mouvemens de „ pieds, ſans ſortir du lieu où ils ſont. „ Les femmes & les filles, faiſant un „ grand cercle autour des danſeurs, bat- „ tent ſeulement des mains, & quelque- „ fois des pieds, en cadence. Les Joueurs „ d'inſtrumens ſont les ſeuls qui chan- „ gent de place en danſant, à l'exception „ du Maître de muſique, qui ſe tient de- „ bout ſans ſe remuer, pour régler les ac- „ cords & la cadence.

Plus j'examine ce récit, & moins je trouve qu'on puiſſe en faire une objection contre moi : car il renferme tant d'abſurditez, qu'il n'eſt pas poſſible d'y ajouter foi.

Remarquez d'abord que ſi quelques perſonnes trop prévenues contre les Hottentots, ont déjà trouvé que j'avois trop bonne opinion de la muſique de ces Peuples, elles doivent trouver bien plus

étrange le récit de ce Pere, qui exagere ſi fort à cet égard. D'ailleurs, l'on peut facilement apercevoir qu'il n'obſerve pas même la vraiſemblance, & qu'il ne conſerve pas ce caractére généralement reconnu des Hottentots, qui paſſent pour très-ſimples & très-ignorans. Mais ſi ces conſidérations générales ébranlent déjà la force du témoignage, que ſera-ce ſi nous deſcendons dans le particulier?

Il eſt abſurde, en effet, de ſoutenir qu'une flûte, un cornet-à-bouquin, ou quelque autre inſtrument à vent, puiſſe être fait d'un boyau de bœuf. Comment eſt-il poſſible que le boyau d'un bœuf, ou de quelque autre animal, puiſſe être aſſez bien ſéché & durci pour en faire un inſtrument à ſouffler? L'humidité de la reſpiration ne le mouilleroit-elle pas? Ne dérangeroit-elle pas ſa configuration, & ne le rendroit-elle pas bien-tôt ſemblable à un boyau tout frais? De-plus, s'il étoit poſſible qu'on fît un inſtrument à vent d'un boyau, j'oſe aſſurer qu'on l'auroit fait, non de celui d'un bœuf; mais de celui d'un éléphant ou d'un rhinoceros.

Les différens tons ſur leſquels ils montoient leurs flûtes par le moyen de ce cercle, qu'on enfonçoit plus ou moins dans

le

le vuide, me paroiſſent une autre imagination également ridicule. Les circonſtances qui ont accompagné ces deux concerts, ſont peu propres à confirmer cette Relation. Il y a quelque choſe de difficile à croire dans le nombre des Joueurs. Dans le premier concert il y en avoit cinquante, dont l'un, qui étoit le Chef, marquoit la cadence avec un bâton. Dans le ſecond, il s'y trouva environ trente perſonnes, qui avoient preſque tous des inſtrumens différens. Comme dans nos Concerts réglez on y voit auſſi un Maître de muſique qui battoit la meſure. Enfin, qui ſe perſuadera jamais qu'ayant demeuré pluſieurs années au Cap, & fait divers voyages de côté & d'autre chez les Hottentots connus, je n'aye jamais apperçu la moindre trace de cette multitude de différens inſtrumens ? Surtout, comment ſe peut-il faire qu'ayant commercé très-familierement avec ce Peuple dans tout les lieux où j'ai été, & même parlé très-ſouvent avec eux de leur muſique, je n'aye jamais ouï nommer que le flageolet, le *Gom-Gom*, & leur cher *Ho, ho, Ho, ho ?*

Je finis cet article en remarquant que ce Pere s'en eſt beaucoup laiſſé impoſer dans ſon voyage, ſurtout par le Gouver-

neur *Van der Stel* lui-même, qui prenoit un plaiſir ſingulier à débiter aux Etrangers des fables, quelquefois même des choſes manifeſtement abſurdes, ſur la nature de ce Pays & ſur les habitans. J'ai eu ſouvent occaſion de l'éprouver. Je me rappelle qu'étant un jour chez lui, il m'aſſura fort gravement, que dans un voyage qu'il avoit fait à deux cens lieues du Cap, tirant vers le *Monomotapa*, il avoit été obligé de paſſer la nuit ſur le ſommet d'une fort haute montagne, d'où il avoit clairement découvert que la Lune n'eſt pas ſi éloignée de la Terre que le prétendent les Aſtronômes.„ Car, *ajouta-t-il*, „ comme elle paroiſſoit alors préciſément „ ſur ma tête, & que le Ciel étoit fort „ ſerein, j'apperçus diſtinctement ſes „ plaines, & ſes mers ondoyantes, & „ j'entendis très-bien le bruit de ſon „ mouvement." On s'imagine aiſément que j'eus toutes les peines du monde à m'empêcher de rire à l'ouïe d'une pareille impertinence, débitée avec beaucoup de gravité. Qu'on ſe fie, après cela aux Relations des Voyageurs, qui ne ſont fondeés, en grande partie, que ſur le rapport d'autrui!

Le Lecteur ne doit pas trouver mauvais que j'aye pris la peine de développer

les

les erreurs du P. *Tachard*, & de les refuter. Si je l'ai ennuyé par cette exactitude, il doit conſidérer que mon amour pour la vérité, & l'éloignement que j'ai pour les Relations incertaines, fondées ſur de ſimples rapports, m'ont engagé dans ce détail.

IV. Ce Pere n'a pas été mieux informé dans ce qu'il dit des Danſes Hottentottes. Comme tout ce qu'il dit du Cap n'eſt appuyé que ſur des Relations qu'on lui a fournies, tout ſe trouve du même genre.

La danſe fait les délices des Hottentots de l'un & de l'autre ſexe; auſſi ne négligent-ils aucune occaſion de ſe procurer ce plaiſir, & lorſqu'ils y ſont, ils ne l'abandonuent pas ſi-tôt. S'ils ont conclu un Traité de paix, ou ſi quelqu'un du Village a tué une bête féroce; toutes les fois en un mot qu'il eſt arrivé quelque bonheur au Village, à quelque famille, ou à quelque particulier, tout le Village témoigne ſa joye en danſant, quelquefois des nuits entieres, quelquefois même juſques bien avant dans le jour ſuivant, ſans prendre preſque aucun rafraîchiſſement. Voici la maniere dont ils prennent ce divertiſſement.

Les hommes du *Kraal* s'accroupiſſent

en

en un cercle parfait. Les femmes ſe joignent auſſi au cercle dans la même attitude, non ſeulement pour aggrandir la place deſtinée à danſer; mais encore pour aider les hommes à chanter *Ho*, *Ho*, & accompagner de leur *Rommelpot* les *Gom-Goms*. Dès que les *Gom-Goms* ont entonné, les femmes commencent à frapper leur tambour; tous enſemble ils crient, *Ho*, *Ho*; & tous ceux qui ne ſont pas empêchez, frapent des mains.

Au milieu de ce charivari, deux couples; c'eſt-à-dire, deux hommes & deux femmes enſemble, ſe lévent & ſe préſentent au milieu du cercle pour danſer; jamais il n'y a que ce nombre qui danſe à la fois. L'homme danſe avec l'homme, la femme avec la femme, quoiqu'en même tems. Si une femme ſe léve & ſecoue les anneaux qu'elle porte aux jambes, c'eſt un ſigne qu'elle a envie de danſer; & auſſi-tôt elle a une compagne qui va la prendre, & qui la conduit au milieu du cercle.

Les danſeurs étant entrez dans cet endroit, ſe placent vis-à-vis l'un de l'autre, & danſent ainſi face-à-face, comme dans quelques contre-danſes Françoiſes. D'abord ils ſont éloignez d'environ dix pas l'un de l'autre, & ils danſent près d'un quart-

quart-d'heure avant que de ſe joindre. Juſques alors ils ne font que tourner autour l'un de l'autre, ou danſer dos-à-dos. Une danſe dure environ une heure, ſans qu'ils ſe prennent tout ce tems-là par les mains. Il eſt inutile de dire que les hommes dans ces occaſions remuent leurs pieds avec une activité prodigieuſe, & les tiennent dans un mouvement continuel. Après ce que nous avons rapporté de leur extrême légéreté, on ne doit pas douter qu'ils ne s'en ſervent dans un exercice qui en demande, & auquel ils ſe livrent avec tant de plaiſir. Mais on ne devineroit pas aiſément qu'ils boitent en danſant, & qu'ils traînent les pieds comme s'ils étoient gouteux.

Les femmes ne font pas moins de cabrioles, & ne frappent pas la terre avec moins de force que les hommes; & la maniere dont elles font ces mouvemens extraordinaires, n'eſt par moins ſurprenante. Elles ne tiennent pas la tête droite; mais pendant toute la danſe elles la baiſſent, tenant leurs yeux fixez ſur leurs pieds; enſorte qu'elles accordent tous leurs mouvemens ſans exception, & qu'elles partent toûjours au même inſtant. Toute l'agitation qu'elles ſe donnent, ne les empêche pas de chanter *Ho*, *Ho*, &

de

de frapper des mains. Pendant ce tems, les anneaux qu'elles portent aux jambes, donnant les uns contre les autres, produiſent un bruit qui me parroît avoir beaucoup de rapport avec celui que font des harnois, lorſque le cheval qui les porte ſe ſecoue.

Dès que les deux couples abandonnent la ſalle, ce qu'ils font toûjours en même tems, d'autres viennent auſſi-tôt prendre leur place. Les danſeurs fatiguent pour l'ordinaire les Muſiciens. Dès que ceux-ci finiſſent pour reprendre haleine, la danſe eſt ſuſpenduë; mais les femmes ne diſcontinuent ni leur *Ho*, *Ho*, ni leurs frappemens de mains. La fête ne finit que lorſque toute l'aſſemblée a eu ſon tour.

CHAPITRE

CHAPITRE XIV.

Du Mariage des Hottentots.

I. *De leur maniere de faire l'amour.* II. *De leurs Cérémonies nuptiales.* III. *De leur Feſtin de noces.* IV. *Ils n'y font entrer ni Danſes, ni Muſique.* V. *Leur Dot.* VI. *La Polygamie eſt permiſe.* VII. *Du Mariage des Veuves.* VIII. *Les Mariages entre les Couſins-Germains, & iſſus de Germains, ſont illégitimes.* IX. *L'Adultere eſt puni de mort.* X. *Du Divorce.* XI. *Erreurs de* Vogel *ſur les Mariages de ces Peuples.*

I. RIEN de plus ſimple que la maniere dont les Hottentots font l'amour. Si un garçon ou un veuf, ayant envie de ſe marier, jette les yeux ſur quelque fille ou veuve, il ne commence point par s'adreſſer à elle pour lui faire connoître ſes intentions. S'il a encore ſon pere, ou quelque autre parent de qui il dépende, il doit lui communiquer ſon deſſein, & l'engager à approuver ſon amour. Si le pere ou le parent donne ſon approbation, il va ſur le champ avec

le

le jeune-homme chez le pere, ou chez celui des parens de la fille qui a le plus d'autorité ſur elle, pour la demander en mariage. Dès qu'ils ſont arrivez, le galant s'occupe à préparer & à préſenter le *Dacha* ou le tabac à la compagnie. Ils fument tous enſemble, & parlent de choſes indifférentes. Le pere & l'amant paroiſſent avoir oublié le ſujet de leur viſite ; toute la compagnie ſemble ne point s'appercevoir de leur deſſein, juſqu'à ce que la tête de tous les aſſiſtans ſoit troublée à force de fumer. Alors le pere du jeune-homme s'adreſſant à celui de la fille lui fait la propoſition. Celui-ci quitte pour l'ordinaire la compagnie, afin d'aller conſulter ſa femme : il ne tarde pas à rapporter une réponſe poſitive, & le plus ſouvent favorable. Mais ſi elle ne l'eſt pas, le pere & l'amant ſe retirent, & il n'eſt jamais plus parlé de cette affaire : le galant ſe guérit auſſi-tôt de l'amour qu'il avoit conçu pour la Belle, & jette les yeux ſur quelque autre. Mais, comme je l'ai dit, le refus eſt très-rare, & n'a preſque jamais lieu que lorſque la fille eſt déjà accordée à un autre qui n'eſt pas encore au rang des hommes, & dont il faut attendre l'émancipation pour conſommer le mariage.

Si

Si le pere ou le parent conſent à la propoſition, on en fait d'abord part à la fille ; & au cas qu'elle ne l'agrée pas, il ne lui reſte pour l'éviter qu'un moyen, qui eſt fort plaiſant, & qu'elle employe toûjours. C'eſt de ſe coucher avec ſon amant ſur la terre, & de paſſer la nuit avec lui à ſe pincer, à ſe chatouiller, & à ſe donner des claques l'un à l'autre. Je ne ſçai s'il s'y fait autre choſe. Quoiqu'il en ſoit, ſi dans ce ſingulier exercice elle ſe trouve la plus forte, l'en voilà débaraſſée, il ne faut plus qu'il penſe à elle. Mais ſi le contraire arrive, comme il arrive ordinairement, elle eſt obligée de l'épouſer, qu'elle le veuille ou non. On voit aiſément le but de cette ſinguliere inſtruction. Un amant couché ainſi avec ſa Belle a un grand avantage. La tentation eſt grande, elle a pour l'ordinaire le deſſus dans le combat.

Si le galant eſt émancipé & fait homme, la concluſion du mariage eſt immédiatement ſuivie de grandes réjoüiſſances. Sur le champ l'époux court choiſir deux ou trois bœufs gras de ſon troupeau ou de celui de ſon pere, ſuivant les facultez & le rang de ſa famille, & il les conduit à la hutte de ſa future. Tous ſes

parens

parens & ſes voiſins, hommes & femmes, l'accompagne juſques-là. Ils ſont reçus devant la maiſon de la Belle, par tous ſes parens & ſes voiſins, avec des témoignages d'amitié & des careſſes extraordinaires. On tue les bœufs. Toute la compagnie ſe frotte le corps & ſe ſaupoudre de *Buchu*. Mieux ils ſont couverts de graiſſe & de cette poudre, plus beaux ils ſe croyent : auſſi dans une occaſion ſi ſolemnelle n'épargnent-ils ni l'une ni l'autre. Les femmes, pour paroître plus belles & faire plus d'honneur à la fête, ſe fardent à leur maniere.

II. LORSQUE toute la compagnie eſt parée de cette ſorte, on paſſe à la cérémonie nuptiale. Pour cet effet les hommes ſe tenant accroupis, forment un cercle au milieu duquel eſt le futur époux dans la même attitude. Alors le Prêtre ou le *Surri*, qui eſt toûjours celui du Village où demeure l'épouſe, entre dans le cercle des hommes, s'approche du futur époux, & l'aſperge de ſon urine, que celui-ci reçoit avec une ſainte avidité, la mêlant avec la graiſſe & la poudre de *Buchu* dont il s'eſt auparavant bien frotté le corps. Afin même que cette liqueur s'imbibe & pénétre mieux, ils ſe font des égratignures dans la peau avec leurs

Cérémonie Nuptiale.

Tom. I. pag. 200.

BIBLIOTECA EMANUELE III - NAPOLI

leurs ongles qu'ils ne ſe coupent jamais. Enſuite le Prêtre paſſe dans le cercle des femmes, fait la même aſperſion ſur la future épouſe, qui ne s'en tient pas moins honorée. Il va & vient juſques à trois fois de l'un à l'autre, en répétant la même cérémonie, juſqu'à ce que ſon eau de bénédiction ſoit épuiſée. Pendant l'aſperſion il donne à l'un & à l'autre, tour-à-tour, les bénédictions ſuivantes. *Puiſſiez-vous vivre long-tems & heureuſement enſemble ! Puiſſez-vous avoir un fils avant la fin de l'année ! Puiſſe ce fils être toute votre conſolation dans votre vieilleſſe ! Puiſſe-t-il être homme de courage & grand chaſſeur !*

II. LA cérémonie finie, on ne penſe plus qu'à ſe divertir. On apprête les bœufs, qu'on a coupez en pluſieurs grandes piéces. Une partie eſt bouillie, l'autre eſt rotie. Lorſque les viandes ſont cuites, les hommes & les femmes s'aſſeyent ſur la terre, les hommes dans un cercle, & les femmes dans un autre. Il n'y a que le nouveau-marié qui ait la permiſſion de s'aſſeoir avec les femmes, on le diſpenſe dans cette occaſion de la coûtume qui défend à tout homme, ſans exception, de manger dans la compagnie des femmes. Encore ne touche-t-il

t-il point à leurs viandes, il ne mange qu'une certaine portion qu'on prépare pour lui ſeul.

On ſert les viandes dans les pots tout luiſant de graiſſe. Quelques-uns, qui portent avec eux des coûteaux qu'ils ont achetez des Européens, s'en ſervent pour couper leurs morceaux. D'autres, qui ne ſont pas ſi prévoyans, mangent avec leurs doigts. Mais les uns & les autres mangent avec une voracité prodigieuſe. Ils ſe ſervent du pan de leur *Kroſſe* en guiſe d'aſſiette : pour cuillieres, ils ſe ſervent de nacre de perle, & d'autres coquilles de mer, ſans qu'il y ait cependant aucun manche.

Loſqu'on a ſuffiſamment mangé, on léve le reſte des viandes, & on le ſerre pour un ſecond feſtin que doit faire toute la compagnie, qui pendant qu'on enleve les pots & les reſtes de deſſus la terre, va fumer du *Dacha* ou du tabac. Le cercles des hommes a une pipe, & celui des femmes en a une autre. La perſonne qui dans ſon cercle a rempli la pipe, l'allume, & après en avoir tiré deux ou trois gorgées, la préſente à la perſonne qui le touche ; & ainſi de ſuite juſqu'à ce que la pipe ſoit conſumée. Alors on la remplit de nouveau, & on la fait

la fait encore paſſer de main en main comme la précédente, juſqu'à ce qu'ils ſoient étourdis par le tabac. On cauſe beaucoup dans chaque cercle pendant tout ce tems-là; & le bruit des langues, qui vont ſans ceſſer un inſtant, augmente à meſure que leur cerveau eſt échauffé par la fumée du tabac. Dans les uns cet étourdiſſement ne produit que des entretiens & des hiſtoires; dans d'autres il produit des ſoliloques. Ils paſſent ainſi la meilleure partie de la nuit dans des converſations toûjours bruyantes, & ſouvent inſenſées. Sur le matin l'époux ſe jette pour la premiere fois dans les bras de ſa chere épouſe, & la compagnie ſe ſépare pour s'aller coucher.

Lorſqu'ils ont pris le repos convenable, ils s'aſſemblent de nouveau, hommes & femmes, & forment encore des cercles ſéparez. On leur ſert les viandes qui ſont reſtées du jour précédent, & ils les mangent fort avidement. S'il en reſte quelque choſe, on le ſerre pour un troiſiéme feſtin; & comme le jour précédent, il vont fumer du *Dacha* ou du tabac, & paſſer le tems dans des diſcours auſſi peu ſuivis & auſſi tumultueux qu'auparavant, juſques au lendemain matin qu'ils ſe retirent chacun chez ſoi. Ils continuent

la même vie juſqu'à ce qu'il ne reſte plus rien des bœufs qui ont été tuez pour la fête, & cela ſans vaquer à aucune de leurs occupations, & ſans ſe procurer aucun autre plaiſir.

IV. QUOIQUE les Hottentots aiment extrêmement la muſique & la danſe, l'une & l'autre ſont bannies de leurs nôces. Manger, boire de l'eau mêlée avec du lait, fumer, cauſer avec excès, ce ſont-là tous leurs divertiſſemens dans ces ſortes d'occaſions. Je leur ai ſouvent demandé la raiſon pourquoi dans leurs nôces, la muſique & la danſe ne faiſoient pas une partie de leurs plaiſirs : il ne m'ont jamais répondu autre choſe, ſinon que de tout tems les Hottentots avoient ſuivi cette coûtume.

V. LA Dot des enfans qui ſe marient du vivant de leurs peres, n'eſt pas fort conſidérable. Le fils aîné eſt l'héritier de tous les biens ; mais s'il ſe marie avant la mort de ſon pere, ce qu'on lui donne pour l'établir, n'eſt guéres plus conſidérable que ce que l'on donne à ſes ſœurs ou à ſes cadets ; c'eſt-à-dire, qu'il n'a que bien peu de choſe. Quoiqu'il en ſoit, il dépend de la volonté du pere de lui faire telle part de ſon bien que bon lui ſemble ; mais cela va rarement au-delà

d'une

d'une couple de bœufs & d'autant de brebis, outre le feſtin des noces. Avec ces richeſſes il doit ſe tirer d'affaire comme il pourra. Si le pere eſt mort, les fils cadets qui ne ſont pas mariez, dépendent abſolument de la bonne volonté de l'aîné, qui leur fait rarement un plus gros parti que lui a fait ſon pere. S'il veut, même il ne leur donne quoique ce ſoit que leur ſubſiſtance journaliere, quand même ils reſteroient toute leur vie à ſon ſervice.

Pour l'ordinaire, les filles n'ont abſolument point de dot. Si elles ont quelque choſe, c'eſt tout au plus un bœuf, ou une couple de brebis; encore ces animaux doivent-il revenir à la famille, ſi elle vient à mourir ſans enfans.

Les Hottentots ne cherchent point dans le mariage à faire fortune, où a former de grandes alliances. Ils ne font attention qu'à l'eſprit, à la beauté, & en général aux agrémens de la perſonne. Enſorte qu'il arrive quelquefois que la fille d'un pauvre homme épouſe le Capitaine du *Kraal*, ou même le Chef de la Nation.

VI. LES Hottentots permettent la polygamie. Un homme peut avoir autant de femmes qu'il veut. *Boëving*

(1) dit *qu'il n'y a abſolument que les riches qui en prennent plus d'une.* Il ſe trompe; j'ai ſouvent vu des gens pauvres en avoir pluſieurs. Cependant, comme dit très-bien le P. *Tachard* (2), quoique chaque homme ait la liberté de prendre autant de femmes qu'il en peut nourrir, il ne s'en trouve pas un, même parmi les plus riches, qui en ait plus de trois.

VII. LORSQU'UNE veuve ſe remarie, & tout autant de fois que cela lui arrive, elle eſt obligée de ſe faire couper la premiere jointure d'un doigt, en commençant par les petits doigts de la main gauche. Les Médecins, qui exercent en même tems la Chirurgie, font ces amputations avec tant de dextérité, qu'il n'en arrive jamais aucun accident. Je ne ſçai ſi nos Européennes voudroient ſe remarier à ce prix: mais pour les Hottentottes, elles ne s'en font aucune peine, & rien n'eſt plus ordinaire que de les voir paſſer ſucceſſivement entre les bras de deux, de trois, & même de quatre maris. Une veuve qui ſe remarie, eſt auſſi obligée de faire un feſtin aux dépens des héritiers du premier. Après qu'elle s'eſt mutilée le doigt, elle eſt

(1) Dans ſa *Relat. des Hottentots*, page 4.
(2) *Voyage de Siam*, Liv. II. pag. 80. 81.

eſt aux yeux d'un Hottentot comme une nouvelle femme.

Une coutume ſi extraordinaire méritoit ſans doute que les Voyageurs en recherchaſſent la cauſe. Auſſi l'ont-ils fait: mais rien de plus oppoſé que les raiſons qu'ils en donnent. *Boëving* (1) dit que „ pluſieurs Hottentots ſe mutilent les „ doigts, dans différentes occaſions. Si „ une mere, dit-il, perd ſon premier-„ né, elle coupe une jointure d'un des „ doigts de l'enfant qu'elle a enſuite; „ parcequ'elles ſont aſſez ſuperſtitieuſes „ pour croire qu'après cette opération, „ cet enfant ſera plus facilement élevé & „ conſervé en vie". Peut-on voir une plus étrange imagination, dans un Auteur d'ailleurs exact?

Pendant les deux premieres années de mon ſéjour au Cap, j'ai auſſi été trompé ſur les raiſons de cette coutume; mais d'une autre maniere. Abuſé par les Hottentots des environs, j'ai cru pendant tout ce tems-là, que ces amputations ſervoient à marquer la famille & l'extraction des femmes; de maniere que plus la famille dont une femme deſcendoit, étoit illuſtre, & plus de jointures elle faiſoit cou-

(1) Dans ſa *Relat. des Hottent.* page 4.

per à ſes doigts. Je regardois donc cette pratique comme le Blaſon des Hottentots, & es doigts mutilez comme les quartiers qui diſtinguoient la nobleſſe des familles. Je trouvois même dans cette imagination, la raiſon pourquoi tant de femmes Hottentottes étoient ſi pauvres; je penſois que l'honneur que ces femmes ainſi mutilées apportoient à leurs maris, tenoit lieu de dot. Mais un voyage que je fis dans le pays, me déſabuſa. J'y trouvai des Hottentots, dont les mœurs ſimples n'avoient pas été corrompuës par le commerce avec les Etrangers, qui m'apprirent la vraye cauſe de cette opération, telle que je l'ai rapportée.

Après cet éclairciſſement, j'ai examiné les doigts de beaucoup de Hottentots, & je n'ai jamais trouvé de mutilation que dans ceux des femmes qui s'étoient remariées; jamais, non-plus, je n'ai vu de doigt mutilé parmi les hommes: obſervation qui ſeulement ſuffiroit pour détruire l'imagination de *Boëving*. Le Pere *Tachard* eſt le ſeul Auteur que je connoiſſe, qui ait juſqu'à préſent rapporté la vérité de ce fait.

VIII. LES mariages entre les couſins-germains, & les iſſus de germains, ſont défendus chez les Hottentots. Ils ont une tradition

tradition qui condamne l'homme & la femme qui ſe marient, ou qui commettent fornication, dans ce degré de proximité, à mourir ſous le bâton ; & ils diſent que cette loi eſt reçuë de tout tems parmi eux. Ce qu'il y a de bien certain, c'eſt que ſi quelqu'un eſt convaincu de l'avoir violée, il eſt puni ſans miſericorde, quelque rang qu'il tienne dans la Nation.

IX. ILS puniſſent auſſi de mort l'adultére. Le P. *Tachard* l'avoit déja remarqué. „ (1) L'adultére, dit-il, & le „ larcin, ſont chez eux des crimes ca„ pitaux, & qui ſe puniſſent toûjours de „ mort.

Ils ont cela de commun avec les anciens Troglodytes, comme auſſi pluſieurs autres choſes trop frappantes pour ne pas reconnoître qu'ils en deſcendent. Cependant ils ne s'accordent pas parfaitement dans cette punition qu'ils font de l'adultére. Car, comme nous l'apprend *Alexandre Vellutellus, lib. 1. c. 24.* cité par *Zvvingerus* (2), les Troglodytes avoient

(1) *Voyage de Siam*, Liv. II. page 80.

(2) Voyez *Zvvinger. in Theatro vitæ human.* p. 4370. *Apud Troglodytas*, dit-il, *fœminas deſponſatas primis noctibus cognati affineſque produnt, illaſque promiſcuis adulteriis patere ſinunt; poſtea*

jet des mariages des Hottentots. Cet Auteur dit (1) que „ l'épouſe, le jour des „ nôces, attache un boyau de bœuf ou „ de brebis autour du cou de ſon époux, „ qui eſt obligé de porter ce colier juſ„ qu'à ce qu'il tombe en piéces ". J'ai très-ſouvent aſſiſté aux mariages de ces Peuples; mais je n'ai jamais rien pu remarquer de ſemblable; je n'ai même jamais ouï dire, ni lu dans aucun autre Auteur, que ce fût-là une de leurs coutumes.

Il dit de-plus, que „ l'épouſe, le jour „ des noces, coupe une jointure d'un „ de ſes petits doigts, & la préſente à „ ſon époux pour gage de ſa fidélité. Cela n'a jamais lieu que lorſque la femme eſt veuve: j'ai déja parlé de cette coutume.

Si on ſe rappelle l'accuſation que l'Auteur des *Mémoires du Chevalier de Forbin* fait contre la pudeur des Hottentots, on pourra voir combien elle eſt mal fondée. Les commerces vagues ne ſont point connus chez eux, moins encore l'inceſte. C'eſt ainſi cependant qu'en parle l'Auteur de cette eſpece de Roman.

(1) *Deſcription de ſon Voyage aux Indes Orient.* page 74.

CHAPITRE XV.

Du Domeſtique des Hottentots.

I. *Fonctions du Mari.* II. *Occupations de la femme.* III. *Comment ils vivent enſemble.* IV. *Comment ſont terminez les différends qui s'élevent entr'eux.*

I. UN Hottentot n'a jamais de hutte qu'il ne ſoit marié, & il ne penſe point à en faire pour s'y retirer, juſqu'à ce que les fêtes de ſes nôces ſoient abſolument finies. Depuis le jour des fiançailles juſqu'au moment que ſa cabane eſt faite; c'eſt-à-dire, environ huit jours, il habite lui & ſon épouſe chez quelqu'un de ſes amis. La femme aide à amaſſer les matériaux néceſſaires pour élever la maiſon. Elle doit auſſi donner ſes ſoins pour la couverture. Tout doit être neuf, juſqu'aux matériaux qui ſervent à conſtruire ce ruſtique édifice. *Boëving* ſe trompe, lorſqu'il dit que la femme ſeule eſt chargée de la conſtruction de la cabane.

La hutte finie, les nouveaux mariez s'y établiſſent. Dès-lors le mari ne ſe mêle abſolument plus ni de la maiſon, ni du ménage:

ménage : il en abandonne le ſoin à ſa femme, qui eſt obligée de ſe pourvoir de proviſions comme elle l'entend, & de les apprêter. Le mari ne s'embarraſſe que de boire, de manger, de fumer, de ſe repoſer, & de dormir ; ſans ſe mettre non-plus en peine des beſoins de ſa famille, que s'il n'en avoit point du tout. S'il va à la pêche ou à la chaſſe, c'eſt plûtôt pour ſon plaiſir que pour ſoulager ſa femme ou ſes enfans ; quoiqu'il n'en revienne preſque jamais à vuide. Et s'il lui arrive d'apprêter ſon manger, c'eſt ſeulement lorſqu'il préſume que ſa femme, qui eſt ſa cuiſiniere ordinaire, peut avoir ſes régles : alors de crainte de ſe ſouiller, ou il fait ſa fonction de Cuiſinier, ou il va manger chez ſes voiſins.

La ſeule occupation ſérieuſe que ſon extrême pareſſe lui permette d'avoir, c'eſt le ſoin de ſon bétail ; encore n'en prend-il pas toute la peine, ſa pauvre femme, malgré toutes ſes autres fatigues, partage en quelque maniere ce travail avec lui. Il n'y a que la vente, dont elle ne ſe mêle point : c'eſt une prérogative qui fait la gloire du mari, & qu'il ne ſe laiſſeroit pas enlever impunément.

Il s'applique ſurtout à ménager ſon troupeau, s'il a un fils, pour avoir la ſa-

tisfaction de lui laiſſer en bon état, & de le mettre par-là à ſon aiſe. S'il a quelque métier, il le lui apprend.

III. LES occupations de la femme ſont plus conſidérables. Chargée déjà, comme nous l'avons dit, du ſoin de faire toutes les proviſions, & de les apprêter pour elle-même, pour ſon mari & pour ſes enfans, elle a encore divers ſoins à prendre tous les matins, excepté les jours que ſon mari va à la chaſſe ou à la pêche, ce qui n'arrive que rarement. Elle eſt obligée d'aller chercher de certaines racines, & de traire les vaches, pour la ſubſiſtance de ſa famille. Ces racines abondent chez les Hottentots, & on les connoît facilement aux feuilles qu'elles produiſent. Elle les arrache par le moyen d'un bâton, garni au bout d'une pointe faite de bois d'olivier : elle les lave dans de l'eau chaude, avant que de les faire bouillir ou rôtir ; & ce n'eſt point un mauvais ragoût, de quelque maniere qu'elles ſoient apprêtées. Elle doit aller couper tout le bois dont elle a beſoin pour ſon feu, & le porter à la maiſon. En un mot, elle eſt dans un eſclavage perpétuel, à moins que ſon mari ne lui donne quelque repos en allant chaſſer ou pêcher.

Si elle a des enfans, elle en a tout l'embarras. Dès qu'ils ſçavent marcher, ils courent après leur mere, dans quelque endroit qu'elle aille, à moins qu'il ne faſſe beaucoup de pluye ou de vent. Dans ce cas-là ils reſtent à la maiſon avec leur pere, qui eſt couché bien à ſon aiſe, & enfoncé dans une profonde rêverie, tandis que ſa femme ſe fatigue pour lui. Lorſque les filles ſont grandes, elles ſoulagent leurs meres, en leur aidant à ramaſſer les racines pour la nourriture, & le bois pour le feu. Mais on blâmeroit une mere qui laiſſeroit aller ſa fille ſeule, quelque expérience qu'elle eût : ainſi, quand même elle auroit autour d'elle une demi-douzaine de grandes filles, elle eſt obligée de ſe donner de très-grands ſoins. Malgré les attentions & les peines que les femmes ont pour leurs enfans, elles ſe voyent cependant expoſées ſans relâche à leurs inſultes. Telle eſt la vie miſérable des femmes Hottentottes. Elle ne leur paroît pourtant pas telle, puiſque bien-loin de s'en plaindre, elle en rient, regardant leur ſort comme une eſpece de Deſtin, dont les diſpenſations aboutiſſent toûjours à ce qu'il y a de meilleur.

III. Ce ne ſont pas là tous les malheurs des Hottentottes : dans l'idée de quelques

femmes, Elles en ont un plus ſenſible à eſſuyer. Elles ne couchent pas toutes les nuits avec leur mari, & dans ce cas-même, il n'y demeure pas la nuit entiere. J'ai encore ouï aſſurer à des Hottentots de l'un & de l'autre ſexe, qu'ils ne s'acquittent pas des devoirs conjugaux de la même maniere que les Européens. Lorſqu'une femme a ſes mois, un homme n'a aucune communication avec elle. Un mari qui s'approcheroit de ſa femme dans cet état, ſeroit regardé comme ſouillé, & obligé de ſe purifier en offrant un bœuf gras: Loi qui a beaucoup de rapport avec celles que Moïſe donna aux Juifs (1). Avant cette purification, ſes voiſins lui donnent un nom que j'ai ſouvent ouï prononcer; mais je ne ſçai ni comment l'écrire, ni comment l'expliquer.

Le mari ne mange pas même alors avec ſa femme. Lorſque je leur en demandois la raiſon: *C'a été*, m'ont-ils toûjours répondu, *la coutume de tout tems, que les hommes évitent de communiquer avec les femmes, non ſeulement en mangeant enſemble; mais encore en entretenant avec elles quelque commerce que ce ſoit. On ne diſpenſe jamais de cette coutume, que le jour*

(1) Voyez *Lévitique*, Chap. XII. & XV.

jour de la noce ; alors ſeulement on permet à l'époux de s'aſſeoir avec les femmes, dans quelque état qu'elles ſoient. Lorſque non content d'une réponſe qui ne ſatisfaiſoit pas à ma queſtion, je les preſſois ſur la raiſon même de cette pratique, ils ſe contentoient d'ajouter : *Nous regardons comme tout-à-fait ſouillé, un homme qui touche une femme, ou quelque choſe qui lui appartient, lorſquelle eſt incommodée. Si donc toutes les fois que nous ſommes appellez à célébrer enſemble un* Andersmaken, *ſi toutes les fois que nous mangeons chez nos voiſins, les femmes mangeoient avec nous, il ne ſeroit preſque pas poſſible que tous les hommes ne ſe ſouillaſſent. Il arrive rarement que dans une aſſemblée de femmes, il n'y en ait quelqu'une qui ait cet incommodité ; c'eſt pour cela que dans ces occaſions nous évitons les femmes, & que pour plus grande ſeureté, nous avons la précaution de ne point manger avec elles, & de ne point les admettre à nos feſtins.*

Si un Hottentot & ſa femme ſervent chez quelque Européen, & dans la même maiſon, le reſpect qu'ils ont pour cette coutume les engage à diſtinguer chacun leur portion de viande, qu'ils mangent toûjours placez à quelque diſtance l'un de l'autre. Lorſ-

Lorſqu'ils ſont enſemble, on ne les voit point ſe donner de tendres baiſers, ni ſe jetter des regards amoureux. De jour & de nuit, dans toutes les occaſions, ils ſont ſi froids & ſi indifférens l'un pour l'autre, que vous ne croiriez pas qu'ils s'aiment ou qu'ils ſoient mariez. Si dans une hutte il y avoit vingt Hottentots avec leurs femmes, il ſeroit impoſſible de s'appercevoir, ni à leurs paroles ni à leurs actions, de ceux qui ont quelque relation enſemble: enſorte que ſi quelqu'un d'entre eux aimoit la femme d'un autre, il le diſſimuleroit avec plus d'adreſſe qu'aucun Européen l'ait jamais fait pour cacher une intrigue amoureuſe.

Sans doute cette diſſimulution doit être bien néceſſaire dans leur ſyſtême de bienſéance, puiſqu'aſſurément ces Peuples ſont auſſi amoureux que jaloux. Il n'y a en effet, que l'amour & la jalouſie qui puiſſe produire une Loi auſſi ſévere que celle qu'ils ont contre l'adultére, & qui puiſſe la faire exécuter auſſi rigoureuſement qu'ils l'exécutent.

Pour finir cet article, je dis en général, que les hommes & les femmes ne ſe mêlent point réciproquement de leurs affaires & de leurs occupations. Il n'y a que la conſtruction des huttes, & la conduite

duite des troupeaux qui les occupent l'un & l'autre. La femme ne met jamais le pied dans l'appartement de ſon mari, qui eſt ſéparé du reſte de la hutte ; elle ne jouït que peu du plaiſir de ſa compagnie. Il commande en maître, & elle obéit en eſclave, ſans jamais murmurer ni ſe plaindre.

IV. LORSQU'IL s'éleve un différend entre un Hottentot & ſa femme, il eſt bientôt terminé. Tous ſes voiſins à l'inſtant ſont les médiateurs, & ſur le champ la querelle eſt appaiſée. Les Hottentots s'empreſſent à éteindre une diſpute domeſtique, comme nous nous empreſſons à éteindre le feu chez nos voiſins ; & ils ne ſe donnent point de repos, que le différend ne ſoit radicalement terminé.

CHAPITRE

CHAPITRE XVI.

De la Nourriture des Hottentots.

I. *Nourriture ordinaire des Hottentots.* II. *Ils aiment paſſionnément une certaine racine qu'ils appellent* Kanna. III. *Ils mangent des Poux.* IV. *Lorſqu'ils ſont dans le beſoin, ils mangent de vieux ſouliers & des bandes de peau.* V. *Ils n'uſent ni de ſel, ni d'épiceries; ils aiment cependant les mets accommodez à l'Européenne.* VI. *Ils s'abſtiennent de certaines viandes.* VII. *Leur boiſſon ordinaire.* VIII. *Ils aiment à l'excès les Liqueurs fortes.* IX. *Auſſi-bien que le tabac & le Dacha.* X. *Proviſions qu'ils portent avec eux, lorſqu'ils vont à la chaſſe ou en voyage.*

I. LA nourriture ordinaire des Hottentots conſiſte en fruit, en herbes, en racines & en lait. Ils ne touchent point à leur bétail, excepté dans leurs ſacrifices & dans leurs autres Fêtes, ou lorſqu'ils n'ont abſolument rien autre choſe à manger; ou enfin lorſqu'il leur eſt mort quelque bête de mort naturelle; car dans ce dernier

dernier cas, bien-loin d'avoir de la répugnance à en manger, ils en trouvent la chair beaucoup plus délicate, & ſont fort ſurpris que les Européens ne penſent pas de même.

Lorſque la mort, ou quelque Fêtes ſolemnelles, ne leur fournit pas de la viande, & que cependant ils ſont dégoutez de leurs mets ordinaires, ils s'en vont chaſſer; ou s'ils habitent près de la mer, ils vont pêcher, & rarement ils reviennent à vuide.

Un de leurs mets les plus exquis ſont les entrailles des bœufs, des moutons, & de tous les animaux ſauvages dont ils mangent la chair. Nous avons déjà eu occaſion (1) de parler de la maniere dont ils apprêtent un ragout ſi délicieux.

Pour ce qui eſt de la chair de ces animaux, ils la mangent ou rotie ou bouillie; mais ils la cuiſent à l'Angloiſe, & peut-être encore un peu moins.

Pour bouillir les viandes, ils ſuivent la même méthode que nous; mais pour les rotir ils s'y prennent tout autrement. Ils placent ſur la terre une pierre platte aſſez grande à-peu-près comme nos foyers. Ils allument ſur cette pierre un bon feu, qu'ils

(1) Chap. VI. Art. XI.

qu'ils entretiennent juſqu'à ce qu'ils jugent que le foyer eſt ſuffiſamment chaud. Alors ils éloignent le feu, & avec une poignée d'herbes ils écartent les cendres. Sur cette pierre ainſi nettoyée, ils mettent la viande qu'ils veulent rôtir, & poſent ſur la viande une autre pierre platte. Après avoir allumé un bon feu deſſus & tout autour de leur rôti, ils le laiſſent tranquille juſqu'à ce qu'ils ſoient cuit; ce qui eſt bien-tôt fait.

Ils mangent avec tant d'avidité & une ſi grande malpropreté, qu'ils paroiſſent des bêtes féroces affamées; ſurtout lorſqu'ils font un repas de viande: ils ne la mangent pas, ils la déchirent & la dévorent.

Les Hottentots ſe nourriſſent de pluſieurs ſortes de fruits & de racines, qu'on trouve abondamment dans la plûpart des lieux qu'ils habitent. Pour connoître ceux qui ſont bon à manger, ils font attention à ceux qui ſervent de nourriture aux hériſſons, & à une eſpece de ſinge appellé *Bavian*. Comme dans ces Pays il y a quantité de fruits très-beaux à la vue, & des racines qui promettent beaucoup, & qui ſont cependant des poiſons très-dangereux; ils ont la précaution de ne jamais goûter que ceux dont uſent ces animaux.

La

La nature a donné aux brutes un inſtinct ſi parfait, que par ſon ſecours ils diſtinguent ce qui échape au raiſonnement & à la ſagacité des hommes.

Ils mangent d'une eſpece de fruit qu'on appelle *Amande ſauvage, ou d'Afrique.* Ils les font bouillir dans deux ou trois eaux, après quoi il les laiſſent ſécher au Soleil. Ce fruit ainſi préparé devient un fort bon manger; mais ſi on en ſert ſans avoir pris ces précautions, il cauſe des tranchées terribles, & laiſſe dans la bouche une amertume affreuſe qui dure pluſieurs jours, malgré tous les moyens que l'on peut employer pour la faire paſſer.

Ces Peuples n'ont point d'heures réglées pour prendre leur nouriture. Ils n'ont aucune idée de diviſer les repas en déjeûner, diner, & ſouper. Ils mangent à toute heure, lorſque l'humeur ou l'appétit les appelle, ſans faire attention s'il eſt jour ou s'il eſt nuit. Lorſqu'il fait un tems calme & ſerein, ils mangent à découvert; s'il pleut ou qu'il faſſe du vent, ils ſe tiennent renfermez dans leurs cabanes.

II. ON trouve dans les contrées des Hottentots une racine qu'on appelle *Kanna*, qui eſt en ſi grande eſtime parmi eux, qu'il s'en faut peu qu'ils ne lui rendent des

des hommages religieux. Sa rareté ſert ſans doute beaucoup à augmenter ſa valeur. Mais dans le fond, je la croi très-excellente. Pour eux ils ne peuvent ſe laſſer de la louer ; ils la regardent comme le meilleur de tous les confortatifs, & le plus efficace de tous les reſtaurans. Il n'y a preſque rien qu'ils ne donnaſſent de bon cœur pour en avoir. Pluſieurs d'entre eux feroient volontiers vingt lieues de chemin, ils travailleroient même une journée entiere à quelque ouvrage pénible, pour en avoir ſeulement tant ſoit peu. Avec un petit morceau de *Kanna*, vous faites preſque ce que vous voulez d'un Hottentot, vous vous gagné pour toûjours ſa bienveillance, & vous pouvez compter que vous avez en lui un eſclave très-dévoué & très-reconnoiſſant. Ce que je dis ici, je le dis par expérience. Ayant un jour diſtribué à mes voiſins un morceau de *Kanna* grand comme le doigt, que j'avois partagé en pluſieurs petites piéces, je me conciliai ſi bien leur amitié, que depuis ce tems-là ils s'empreſſoient tous à l'envie à me ſervir & à m'obliger.

Le P. *Tachard* (1) dit que „ les *Namaquas* préſenterent de cette herbe, ou „ plûtôt

(1) *Voyage de Siam*, Liv. II. page 86.

„ plûtôt de cette racine, à quelques Hol-
„ landois de diſtinction qui paſſoient par
„ leur pays l'an 1682. en échange de
„ quelque préſent que ces Voyageurs leur
„ avoient fait. Ce Pere eſt dans la pen-
ſée que cette plante eſt la même que les
Chinois appellent *Ginſeng* : „ Car dit-il,
„ Mr. *Claudius*, habille Médecin, que
„ les Hollandois entretiennent au Cap
„ pour les aider à faire leurs nouvelles
„ découvertes des Terres, & pour y tra-
„ vailler à l'Hiſtoire naturelle de l'Afri-
„ que, & qui a vu le *Ginſeng* à la Chine,
„ aſſure qu'il en a trouvé deux plantes
„ au Cap, & nous en a fait voir la figure
„ toute entiere qu'il avoit peinte au na-
„ turel, & que Mr. *Thévenot* m'a fait
„ voir depuis peu.

Je ne puis juger ſi ces Sçavans ont rai-
ſon, puiſque je n'ai jamais vu le *Ginſeng*
de la Chine. *Eraſme Franciſci* eſt de l'avis
du Jéſuite. Cet Auteur, dans la Deſcrip-
tion des Jardins & des Campagnes des
Indes Orientales & Occidentales, don-
ne un détail des vertus communes au
Ginſeng de Chinois, & au *Kanna* des
Hottentots ; vertus que le *Kanna* poſ-
ſede aſſurément pour la plûpart à un
très-haut degré. Le Lecteur ne ſera
ſans doute pas fâché que je tranſcrive

ici

ici ce que cet habile homme dit du *Genſeng*.

„ Dans la Province de Peckin, dit-il, „ on trouve la racine que les Chinois ap- „ pellent *Ginſeng*, qui eſt extrêmement „ eſtimée de ces Peuples à cauſe de ſes „ admirables propriétez. On lui donne „ ce nom, qui eſt compoſé de *Gin* qui „ ſignifie un *homme*, parcequ'effective- „ ment cette racine reſſemble beaucoup „ à un homme cagneux qui écarte les „ jambes. Sa forme a quelque choſe de „ frappant. On en trouve auſſi dans le „ Japon; là on l'appelle *Niſi*. Cette ra- „ cine a quelque choſe d'une petite *Man- „ dragore* d'Europe; & ces deux plantes „ ſe reſſemblent d'ailleurs ſi fort dans „ leurs vertus, qu'on doit ſans doute „ enviſager le *Ginſeng* comme une eſpece „ de Mandragore. Lorſqu'il eſt ſec, il „ eſt de couleur jaune, coupé de petites „ rayes noires: ſon goût eſt un mêlange „ de doux & d'amer très-ſupportable. „ Un morceau du poids d'un denier, „ réveille les eſprits animaux, & fortifie „ conſidérablement; c'eſt la doſe ordi- „ naire lorſqu'on l'employe pour ce ſujet. „ Il donne de la force aux nerfs, & ré- „ chauffe même les tempéramens qui „ manquent de chaleur naturelle; mais

„ alors

„ alors il en faut une doſe plus forte. Il „ eſt pernicieux à ceux qui abondent en „ bile, & à ceux qui ſont d'un tempéra- „ ment ſanguin; parcequ'il met encore „ davantage en mouvement leur ſang & „ leurs eſprits animaux, qui déjà ſuffi- „ ſamment actifs n'ont pas beſoin de ce „ ſecours. Il eſt excellent pour les corps „ uſez, pour réparer les forces abattues, „ & pour toutes les maladies qui vien- „ nent d'épuiſement; & pour tout dire „ en un mot, c'eſt une Panacée univer- „ ſelle, propre à tous les hommes, excepté „ aux bilieux & aux ſanguins. Auſſi eſt- „ il ſi fort recherché à la Chine, qu'une „ livre y coute pour le moins trois livres „ d'argent.

J'ai ſouvent été témoin de effets que le *Kanna* produit ſur les Hottentots. Ils le mâchent, le gardent dans leur bouche un tems conſidérable; & comme ils prennent pour l'ordinaire beaucoup de cette racine à la fois, elle les jette dans l'yvreſſe, & leur donne des tranſports au cerveau. Ils n'en ont pas mâché long-tems, que l'on voit ſenſiblement leurs eſprits animaux s'animer, leurs yeux devenir étincelans, leurs viſages prendre un air riant & gracieux: il s'excite dans leurs ames mille idées charmantes, qui leur inſpi-

rent

rent une gayeté douce, & les rendent capables de ſe divertir à de ſimples badinages. Mais s'ils en prenînent avec excès ils perdent à la fin toute connoiſſance, & tombent dans le plus affreux délire.

III. CE que j'ai dit dès le commencement de ce Chapitre, joint à ce que j'en ai remarqué plus d'une fois, fait aſſez connoître la dégoutante malpropreté de ces Peuples, & leur peu de délicateſſe dans le choix des alimens. Mais en voici un nouvel exemple, dont le récit ſeul eſt capable de faire bondir le cœur (1). Il faut cependant le dire : les hommes & les femmes y mangent les poux. Leur extrême malpropreté, aidée de la chaleur du Pays, les remplit ſi prodigieuſement de cette vermine, qu'on la voit très-ſouvent courir par eſcadrons ſur leur corps, & ſur la peau qui les couvre. Ils n'en ont pas à la tête ; leurs cheveux ſont ſi couverts de graiſſe, & emplâtrez de craſſe, que ces animaux n'y peuvent pénétrer.

Lorſqu'ils ſecouent ces peaux, ou que les pendant à l'air à quelque branche de leur

(1) Les Dames ſur qui les dégoutantes deſcriptions font une trop vive impreſſion, doivent ſauter cet Article.

leur hutte, ils les battent, ces insectes en tombent par milliers, & couvrent toute la terre. Cependant ils sont si fortement attachez à la peau par la graisse, qu'il en reste encore une très-grande quantité, qu'ils cherchent soigneusement & qu'ils ôtent avec leurs doigts. Ils laissent toûjours les lieux où ils sont assis, couverts de cette vermine : l'enceinte des Villages en est semée. Lorsqu'ils se nettoyent, ils prennent les plus gros & les plus dodus, & les gobent avec délectation. Si vous leur demandez comment ils n'ont pas honte de manger un si déteſtable insecte, ils vous répondent qu'ils les mangent par vengeance. „ Ils sucent bien notre sang, „ *disent-ils* : pourquoi donc ne leur „ rendrions-nous pas la pareille ? Ils „ nous dérobent notre sang : nous ne „ faisons donc qu'user du droit de ré- „ préſailles.

Il ne faut pas croire qu'ils se procurent rarement ce ragoût : on ne passe presque jamais par un Village, s'il fait beau tems, qu'on ne voye plusieurs habitans de l'un & de l'autre sexe assis en rang pour s'épouiller. Mais avant que d'aller à cette chasse pour leur usage, ils secouent & battent ordinairement la peau qui leur sert de manteau.

IV. ILS ont un autre mets, qui ne paroîtra pas moins extraordinaire. Lorſqu'ils ſont preſſez de la faim, ils dévorent de vieux ſouliers, quand ils en peuvent avoir.

Les Européens portent au Cap une eſpece de chauſſure qu'ils appellent ſouliers de campagne : ils ſont faits de cuir de de bœuf ou de cerf, qui n'eſt point travaillé, & dont le poil eſt mis en-dehors. C'eſt une eſpece de demi-botte, fendue des deux côtez depuis la cheville juſques au bout du pied. D'une & d'autre part il y a des trous pour y paſſer un lacet, & pour les ſerrer. Mais avant que de les mettre, ils ont ſoin d'envelopper d'un linge la cheville du pied & le pied même, pour ſe garantir contre la rudeſſe de la peau. Les Européens s'en ſervent ſouvent pour voyager, & les portent dans pluſieurs occaſions à la campagne. Comme ces ſouliers ſont à fort bon marché, le cuir d'un bœuf ne coutant qu'environ un écu, & celui d'un cerf à-peu-près la moitié, il n'y a preſque pas d'Européen qui n'en ait une demi-douzaine de paires. Lorſque le poil eſt tombé, ou que la ſemelle eſt percée, on les jette à la rue. Les pauvres Hottentots les ramaſſent, & les mettent ſoigneuſement en réſerve pour appaiſer leur faim dans le beſoin, où leur

abominable

abominable pareſſe les jette fort ſouvent. Quoique les Campagnes abondent en toutes ſortes de fruits & de racines fort bonnes à manger, qu'ils pourroient ramaſſer en aſſez grande quantité pour ſe garantir de la faim ; cependant c'eſt la coûtume, & la pareſſe y confirme les femmes, qui ne ramaſſent jamais quoique ce ſoit que ce qui leur eſt néceſſaire pour entretenir leur famille le jour même. Lors donc que le mauvais tems, les orages, ou les pluyes exceſſives durent long-tems, elles ne peuvent ſortir pour faire leurs proviſions accoutumées ; ainſi elles & leurs familles ſe trouvant réduits à la plus grande diſette, ils mangent ces vieux ſouliers, ſi dumoins ils ſont aſſez heureux pour en avoir quelqu'un.

Pour les apprêter, après en avoir brulé le poil, ils les trempent quelque tems dans l'eau pour les humecter ; ainſi ramollis ils les mettent ſur les charbons, où ils les laiſſent juſqu'à ce que venant à ſe rider, ils ſautent du feu ; alors il les dévorent.

Ils mangent auſſi les bandes de peau de mouton ou de veau, dont les femmes entourent leurs jambes (1) ; ra-

(1) Voyez ci-deſſus Chap. VIII. Art. II. Au reſte, on a vu quelquefois dans des Siéges, que les

goût auſſi déteſtable que les ſavattes rôties.

V. LES Hottentots ne ſont aucun uſage du ſel, & n'en mangent jamais. Pour aſſaiſonner leurs viandes ils ne ſe ſervent jamais d'épiceries, poiſons lents qui contribuent ſi fort à ruïner la ſanté & à abréger les jours. Cependant ils trouvent délicieux nos mets ſalez & de haut goût; ils en ſont friands, & n'en voyent jamais qu'ils n'y jettent des regards de convoitiſe. Mais ces viandes leur ſont pernicieuſes. Ils ont des maux d'eſtomac, & ſont ſouvent attaquez de la fiévre, après en avoir mangé; & en particulier, tous ceux d'entr'eux qui étant au ſervice des Hollandois du Cap, ſont obligez de manger comme les Européens, s'affoibliſſent bien-tôt, deviennent à la longue ſujets à diverſes maladies, & meurent beaucoup plus jeunes que les autres, qui s'en tiennent à la nourriture groſſiere & ordinaire du pays & de leurs ancêtres.

VI. LES Hottentots ont des loix ou des traditions, qui leur défendent l'uſage de

les aſſiégez ont été obligez de manger les vieux cuirs; par exemple, à Barcelonne, lorſque dans le VIII. Siécle cette Ville fut attaquée par l'Armée de Charlemagne. *Révolut. d'Eſpagne par le P. d'Orléans*, Liv. I.

de certaines viandes, dont ils s'abſtiennent avec beaucoup de ſoin. La chair de pourceau, & celle des poiſſons qui n'ont point d'écailles, comme les poiſſons de rochers; leur eſt très-étroitement défendue, & ils ſont fort religieux obſervateurs de cette défenſe. J'ai déja eu occaſion de remarquer cette reſſemblance qu'ils ont avec les Juifs. Il y a outre cela des viandes, dont les unes ſont défendues aux hommes, & les autres aux femmes. Il n'eſt permis qu'aux premiers, de manger des taupes, & le ſang pur des animaux. D'une autre côté, les femmes ont ſeules le privilege de ſe nourrir de liévres, de lapins & de lait de brebis; car pour celui des vaches, les deux ſexes en boivent également. Si on prend la peine de comparer ces coutumes avec le livre du Lévitique, on ſe perſuadera d'autant mieux que les Hottentots deſcendent des Troglodytes, que nous leur avons donnez pour ancêtres.

VII. J'AI déja dit, que la boiſſon ordinaire des Hottentots eſt de l'eau mêlée avec du lait. Comme ils n'en ont pas de meilleure, ils s'en ſervent dans leurs feſtins & dans leurs fêtes; & ils s'en contentent, n'étant pas en état de faire de fort grandes proviſions de vin, ou d'eau-de-

vie. Lorſqu'ils ont ſuffiſamment de lait, ils le boivent ſouvent pur; mais lorſqu'ils n'en ont que peu, ils ſont réduits à boire l'eau toute ſimple.

VIII. QUOIQUE grands amateurs du vin, de l'eau-de-vie, & de l'arack, ils ne s'embaraſſent pas de la qualité du vin: qu'il ſoit ſale & trouble comme de l'eau bourbeuſe, qu'il ſoit aigre comme du verjus, ils l'achetent & l'avalent avec autant de plaiſir que d'avidité. Si on les en croit, même, ils préférent celui qui eſt trouble; ils le trouvent plus ſain. „ Si „ après en avoir bu, *diſent-ils*, nous fu- „ mons une pipe de tabac, cela nous lâ- „ che le ventre, ce qui contribue beau- „ coup à la conſervation de la ſanté. Le „ vin bourru eſt pour nous un excellent „ régal, & par-deſſus le marché, une ad- „ mirable médecine ". Mais ils ont beau dire, le prix eſt proprement ce qui les détermine; & le vin qui coute le moins, eſt toûjours celui qu'ils trouvent le meilleur. Ils acheteront de la lavure ou de la lie pour du vin, pourvu qu'elle ait le moindre goût de raiſin.

Ils aiment à l'excès l'eau-de-vie, parcequ'elle les échauffe ſur le champ, & les rend joyeux. La plûpart de celle qu'ils achetent ſe fait au Cap même, des raiſins

ſins qui croiſſent dans les environs. Ils ne boivent que fort peu d'eau-de-vie de grain, quoiqu'elle ſoit beaucoup moins chére que l'autre: mais ils craignent auſſi-bien que les autres peuples, qu'elle ne ſoit pas auſſi ſaine que l'eau-de-vie de vin. Ils reçoivent avec une volupté ſans égale un verre de cette liqueur, & pour un préſent ſi agréable, ils feront un million de fois vos très-humbles ſerviteurs.

Ils aiment auſſi extrêmement l'arack, liqueur qui eſt fort abondante au Cap. Et comme elle eſt incomparablement moins chere que l'eau-de-vie, il leur arrive ſouvent d'en faire débauche; & qui plus eſt, ſemblables à nos libertins d'Europe, ils ſe vantent de cette débauche comme d'une action fort honorable. On rencontre ſouvent un Hottentot qui emporte ſur ſon dos un de ſes camarades, qui eſt yvre-mort d'arack.

Il y eut un jour grand nombre de Hottentots des environs du Cap, qui ſe dégouterent de cette liqueur, & qui dans leur colere prirent la réſolution de n'en boire de leur vie. En voici le ſujet. Un Gouverneur de Ceylan, à ſon retour en Europe, étant mort près du Cap, on mit ſon corps dans de l'arack pour le conſerver. Le vaiſſeau étant venu mouiller au

Cap, on deſcendit le corps à terre, pour le mettre dans un autre cercueil & dans de l'arack frais. Lorſqu'on voulut jetter le premier, qui juſqu'alors avoit conſervé le cadavre, il s'aſſembla devant la maiſon une foule de Hottentots, attirez par l'odeur de cette agréable liqueur, & par l'eſpérance d'en avoir leur part. Tandis qu'on verſoit l'arack, les uns le recevoient dans le pan de la peau dont ils ſe couvrent, d'autres tâchoient d'en recevoir dans la paume de leurs mains. En un mot, ils employerent ſi bien leur adreſſe & leur agilité, qu'il ſe perdit très-peu d'arack; enſorte que pluſieurs d'entr'eux s'enyvrerent. L'avidité avec laquelle ils l'avaloient, les empêchoit de s'appercevoir du goût qu'elle avoit contracté. Mais bientôt cet arack leur cauſa un dévoyement, & leur laiſſa un gout ſi abominable dans la bouche, que rien ne pouvoit le corriger: ce qui joint au dérangement qu'ils reſſentoient dans leurs entrailles & dans leur cerveau, leur perſuada qu'ils étoient enſorcelez, & leur fit faire mille extravagances. Pendant long-tems ils n'oſerent en boire, ils ne pouvoient même l'entendre nommer ſans frémir. Mais à la fin, ayant appris la maniere dont cet arack avoit contracté les qualitez pernicieuſes

qui

qui les avoient incommodez, leurs préjugez ſe diſſiperent, & l'excellence de cette liqueur ſe rétablit dans leurs eſprits. Cette avanture eſt arrivée pendant le ſéjour que j'ai fait au Cap.

IX. LES Hottentots, hommes & femmes, ſont auſſi paſſionnez pour le tabac & le *Dacha*. Lorſqu'ils n'ont point de cette premiere plante, ils donnent tout ce qu'ils ont, & font même les choſes les plus pénibles, pour en avoir. Ils le ménagent toûjours avec tant de ſoin, qu'ils n'en laiſſent rien perdre ni gâter. Un Hottentot perdroit plus volontiers une dent, qu'un morceau de tabac. Ils diſent que tout ce qu'ils mangent ou qu'ils boivent, n'a rien de ſi délicieux. Le tabac, ſi on les en croit, les fortifie & les rafraîchit au-delà de toute expreſſion. Un Hottentot qui n'en a pas, & qui n'a pas les moyens de s'en procurer, travaillera tout un jour à l'ouvrage le plus rude, pour la valeur d'une demi-once; & lorſqu'il l'a gagné, il le ſerre avec tranſport, & le regarde avec des yeux où la joye eſt peinte; il rit, il ſaute, on diroit qu'il extravague.

Jamais un Hottentot n'entre au ſervice d'un Européen, qu'il n'ait ſtipulé pour ſes gages une certaine quantité de

tabac. Il faut lui en promettre une portion réglée par jour, autrement c'eſt envain qu'on penſeroit à l'engagr. Si on manque un jour à lui diſtribuer ſa portion, il devient intraitable; & ſi on ne lui faiſoit droit, dès le lendemain il demanderoit le reſte de ſes gages, ſans qu'on pût l'engager à ſervir davantage un Maître aſſez dur pour lui refuſer ſon cher tabac.

Les Hottentots paſſent pour de très-bons Juges en fait de tabac, auprès des Hollandois du Cap; & je croi qu'on leur rend juſtice. Il leur ſuffit d'en fumer une pipe, pour en découvrir toutes les bonnes & les mauvaiſes qualitez, & les indiquer avec une juſteſſe que l'expérience ne dément jamais. Auſſi les Européens font un ſi grand cas de leur jugement, qu'ils achetent rarement un rouleau de tabac, ſans l'avoir premierement fait goûter à quelque Hottentot. J'ai moi-même fait très-ſouvent uſage de ce talent. Toutes les fois que je voulois faire ma proviſion, j'appellois le premier Hottentot, qui paſſoit connu ou inconnu, pour venir goûter le tabac que le Marchand m'offroit, & m'en dire ſon ſentiment. Charmé de l'emploi que je lui donnois, il s'en acquittoit avec une habileté & un diſcernement exquis. Le

Le *Dacha* eſt une autre drogue, dont ils ſont paſſionnez. „ Il bannit, *diſent-ils*, „ le chagrin & l'inquiétude, tout comme „ l'eau-de-vie & le vin, en même-tems „ qu'il inſpire les penſées les plus déli- „ cieuſes. Je ne connois point ces délices, que je n'ai jamais éprouvé. Tout ce que je ſçai de certain, c'eſt que cette drogue les enyvre, & les rend quelquefois enragez & forcenez. L'excès des liqueurs les plus fortes ne produit pas des effets ſi furieux ſur la tête d'un Européen, que l'excès du *Dacha* en produit ſur le cerveau d'un Hottentot. Sa langue acquiert une volubilité ſans égale : il extravague, il reſſemble à un poſſédé par ſes regards égarez & par ſes cabrioles : il fait mille actions les plus groteſques, & les moins ſuivies. Fort ſouvent ils mêlent du *Dacha* avec du tabac, & alors ils appellent ce mêlange *Buſpach*.

X. LORSQU'ILS voyagent, ou qu'ils vont chaſſer, ils ont ſoin de ſe pourvoir de *Dacha* & de tabac ; & s'ils peuvent, ils font une petite proviſion d'eau-de-vie. Mais pour le tabac, ils ne ſont jamais ſans cela, & ils ne ſçauroient rien faire ſans avoir quelque eſpece de pipe. S'ils ſont preſſez par la faim, & qu'ils ſoient éloignez de quelque Village ou de quel-

que hutte, ils amaſſent des racines & des fruits qu'ils trouvent ſur leur route, & les mangent tout crus.

Les Hottentots aiſez ne ſont jamais réduits à cette extrémité. Lorſqu'ils voyagent, ils ont accoûtumé de porter avec eux une quantité ſuffiſante de viande. Ils ont même pour l'ordinaire une pierre à feu & un fuſil, & partout ils trouvent ſuffiſamment de bois : ainſi ils peuvent toûjours faire du feu pour cuire ou rôtir ce qu'ils veulent; ceux qui n'ont pas les outils néceſſaires pour avoir du feu, s'en procurent en frottant avec force une petite branche ſeche, ſur un morceau de *bois de fer* qu'ils portent toûjours avec eux. Ils frottent cette petite branche avec tant de viteſſe & de force, que bien-tôt on voit de la fumée, & la flamme ſuit de près. S'ils ſont obligez de paſſer la nuit à la belle étoile, ils ont ſoin d'allumer un grand feu pour épouvanter les bêtes féroces, & ſe préſerver eux-mêmes du froid & de l'humilité pendant le ſommeil. Leur mêche ou leur amorce eſt un petit roſeau ſec, qui prend feu auſſi promptement que notre meilleur charpi.

CHAPITRE

CHAPITRE XVII.

De l'Accouchement des Hottentottes, & de ſes ſuites.

I. *Des Sages-femmes.* II. *Le Mari eſt réputé ſouillé, s'il reſte dans la maiſon pendant l'accouchement.* III. *Décoction qui facilite l'accouchement.* IV. *Cérémonies obſervées envers un Nouveau-né.* V. *Expoſition des filles.* VI. *Charité des Européens.* VII. *Précautions priſes contre les Magiciens.* VIII. *Comment on accommode le Nombril des enfans.* IX. *On rend les enfans camards.* X. *Purification des femmes.* XI. *On donne un nom à l'enfant.* XII. *Comment on l'accoutume à fumer.*

I. DANS chaque Village il y a une Sage-femme, qui eſt choiſie par les femmes du lieu entre celles qu'on juge les plus capables. Elle eſt obligée d'exercer cette profeſſion toute ſa vie, quoiqu'elle n'en retire d'autre profit que quelques préſens qu'on lui fait de tems-en-tems.

Lorſqu'une femme eſt près de ſon terme,

me, elle a ordinairement auprès d'elle deux ou trois femmes de ſes parentes ou de ſes amies, qui ne la quittent point juſqu'à ſa délivrance. Quand le travail la prend, on envoye appeller la Sage-femme, qui la fait coucher auſſi-tôt ſur une *Kroſſe* qu'on a étendue par terre.

II. AU moment qu'elle arrive, & qu'elle entre dans la maiſon, le mari ſort, & il ne lui eſt plus permis de rentrer chez lui que tout ne ſoit fait; autrement il eſt réputé ſouillé, & obligé pour ſa purification de donner une brebis, & en quelques endroits même deux, à manger aux hommes du Village, qui ſuivant la coutume en envoyent le bouillon à leurs femmes.

III. LORSQUE l'accouchement eſt difficile, la Sage-femme fait prendre à ſa malade une décoction froide de tabac & de lait, qui la fait auſſi-tôt accoucher. Avant que le tabac fût connu des Hottentots, ils ſe ſervoient du *Dacha*; mais ils trouvent que l'effet du tabac eſt plus prompt & plus doux. C'eſt à nos Européennes à juger ſi un pareil remede les accommoderoit.

IV. Si l'enfant vient mort au monde, le pere & la mere s'en affligent extrêmement, ſurtout ſi c'eſt un garçon. On l'enterre ſur le champ. Mais ſi l'enfant eſt

en

en vie, on le frotte de fiente de vache: ils prétendent qu'il ſeroit très-dangereux de laver d'eau chaude le corps d'un enfant nouveau-né. Pendant qu'on le frotte ainſi depuis les pieds juſqu'à la tête, il eſt couché ſur une *Kroſſe*, ou devant le feu, ou au ſoleil, ou bien ſimplement à l'air, où il reſte juſqu'à ce que la fiente devienne aſſez dure pour qu'on puiſſe la faire tomber ſans faire mal à l'enfant.

Cependant quelques femmes s'en vont dans les champs pour amaſſer des queues d'une eſpece particuliere de figues, qu'on appelle *Figues Hottentottes*. On broye ces queues entre deux pierres, on en extrait le jus, dont on lave encore l'enfant depuis les pieds juſqu'à la tête, après avoir fait tomber la croute de fiente de vache qui lui couvroit tout le corps. Ce jus, diſent-ils, a la vertu d'augmenter la force & l'agilité.

Cela étant fait, on couche encore l'enfant ſur une *Kroſſe* devant le feu, ou au ſoleil, ou à l'air, juſqu'à ce que cette liqueur ſe ſoit imbibée. Alors on l'oint ou de graiſſe de brebis ſeule, ou mêlée avec du beurre. Depuis cet inſtant les Hottentots ne ceſſent jamais de ſe frotter ainſi le corps.

On le remet enſuite ſur la *Kroſſe*, où on

le

le laiſſe juſqu'à ce que la graiſſe ſe ſoit bien imbibée dans les pores. Après quoi on le poudre, depuis les pieds juſquà la tête, de *Buchu*, qui s'attachant, comme on ſe l'imagine ſans peine, couvre tout ſon corps comme d'une croutte, que les Hottentots croyent être très-bonne pour la ſanté.

A la naiſſance de tous les enfans qui viennent au monde en vie, les parens célébrent une Fête ſolemnelle d'actions de graces, à laquelle tous les habitans du Village ont part. Mais les réjouiſſances ſont beaucoup plus grandes lorſqu'il s'agit d'un premier-né: les parens n'épargnent point leur bétail pour bien régaler leurs voiſins; chacun s'empreſſe dans ces occaſions à leur donner des marques de ſon affection, & à les féliciter de ce qu'ils ont obtenu un héritier.

V. QUAND les femmes accouchent de deux jumeaux, ou plus, on ſuit quelques coutumes particulieres, qui méritent ſurtout d'être conſidérées. Si ce ſont des garçons, les parens célébrent une grande Fête, en tuant deux gros bufles gras. Tous les habitans du Village, hommes, femmes, & enfans, y ſont invitez; & chacun regardant cet accouchement comme une bénédiction particuliere, vient en témoi-

gner

gner ſa joye, & participer au feſtin. La mere ſeule en eſt excluſe, & n'a de tout le ſacrifice que la graiſſe des bœufs, qu'on lui envoye pour ſe frotter, elle & ſon nouveau-né.

Mais ſi une femme accouche de deux jumelles, on agit bien différament. Il n'y a preſque point de Fête. Tout le ſacrifice qui ſe fait, conſiſte au plus dans une couple de moutons. Le plus ſouvent même, ce léger témoignage d'actions de graces eſt encore démenti par une coutume, qui pour leur être commune avec quelques autres Nations & anciennes & modernes, n'en eſt pas moins cruelle. Très-ſouvent ils font mourir une de ces innocentes créatures. Pour cet effet, les parens font aſſembler les hommes du Village, qui ſont les Juges dans ces occaſions; & ils leur expoſent, qu'ils ne ſçauroient facilement élever ces deux filles, ſoit à ceuſe de leur pauvreté, ſoit parceque la mere n'a pas aſſez de lait. Une de ces deux raiſons ſuffit: le Tribunal leur donne en conſéquence permiſſion de prendre la plus laide ou la plus malfaite, & de l'enterrer toute vive, ou de l'expoſer ſur un arbre ou dans des buiſſons.

La même choſe ſe pratique, ſi c'eſt un garçon & une fille; avec cette différence;

ce, que ce n'eſt pas la laideur qui régle le choix de celui des deux qui doit périr : en pareil cas les filles ſont toûjours ſacrifiées, & l'on fait de grandes réjouïſſancas pour le garçon qui eſt conſervé, comme à la naiſſance d'un ſeul enfant.

Si les jumeaux ſont un garçon & une fille, & que la fille vienne au monde morte, ils l'enterrent dabord. Mais avant que de déloger pour aller chercher une autre établiſſement, ils font deux Fêtes, l'une pour la naiſſance du garçon, & l'autre pour le *Kraal* qu'on va déplacer.

Boëving dit que „ les Hottentots dont „ les habitations ſont éloignées de celles „ des Européens, font mourir tous les en- „ fans qui naiſſent d'un Européen & „ d'une Hottentotte ". J'ai fait tout mon poſſible pour découvrir la vérité de ce fait ; mais j'ai toûjours trouvé que les Hottentots ne les font jamais mourir que lorſqu'ils ſont jumeaux, & qu'il y a une fille. Ils chériſſent ces mulâtres autant, pour ne pas dire plus, que les enfans qui ſont de leur eſpece.

Ils conſervent donc toûjours les garçons, quelles que ſoient les circonſtances des parens ; la barbare coutume d'expoſer ou d'enſevelir en vie les enfans, n'a lieu qu'à l'égard des filles. Lorſqu'ils veulent

ſe

ſe défaire de quelqu'une, & que le Village y a conſenti, ils prennent l'enfant & le portent à quelque diſtance du lieu. S'ils trouvent quelque taniére de hériſſon, de tigre, de loup, ou d'autres animaux féroces, ils le mettent dedans, & en ferment l'entrée avec des pierres & de la terre. S'ils ne trouvent pas d'abord un pareil ſépulchre, ils attachent l'enfant ſur quelque branche d'arbre étendu ſur ſon dos, où il meurt de faim, s'il n'eſt pas auparavant dévoré par les oyſeaux, ou par d'autres bêtes carnacieres.

On ne ſçauroit décider, ſi cette abominable coutume a pris naiſſance chez eux, ou s'ils l'ont tirée de quelque autre peuple. Si on les queſtionne là-deſſus, ils font leur réponſe ordinaire; ils aſſurent que ç'a été de tout tems la coutume des Hottentots. Mais ils ne méritent pas qu'on les en croyent abſolument. S'ils ont pris cette barbare pratique de quelque Nation, ils pourroient bien la devoir aux Chinois ou aux Japonois, qui font auſſi périr tous les enfans qui leur naiſſent au-delà du nombre qu'ils peuvent commodément élever. Comme ils admettent la Métempſychoſe, ils s'imaginent que les ames de ces pauvres innocens pourront être plus heureuſes ſi elles vont animer un autre

corps,

corps, que ſi elles reſtoient dans celui où elles s'étoient mal-à-propos logées. Ainſi ils ne ſe font aucune peine de les expoſer. Mais les Japonois exercent cette coutume avec encore plus de cruauté que les Chinois; puiſque, ſi nous ſommes bien informez, ils font mourir tous les enfans qui leur naiſſent au-deſſus de deux. Ils regardent ce nombre comme ſuffiſant pour la propagation, & conſidérent la mort comme infiniment préférable à une vie paſſée dans une dure indigence. Dès qu'ils ont deux enfans, ils prennent tous ceux qui leur naiſſent, leur attachent les pieds ſur le cou, & les tiennent dans cette cruelle poſture juſqu'à ce qu'ils expirent. Il y a dans cette coutume une barbarie & une férocité qu'on a peine à comprendre. Cependant il faut avouer que les Hottentots qui, à ce qui paroît, n'ont aucune idée de la Metempſychoſe, n'ont pas eu le même motif à admettre une pratique ſi cruelle; & que par conſéquent il ſeroit peut-être plus naturelle d'en chercher la cauſe chez eux-mêmes, & dans leur tempérament. Si nous y prenons garde, la ſtupidité, l'indolence & la pareſſe de ces Peuples, jointe au mépris qu'ils paroiſſent avoir pour les femmes, peut ſuffire pour les porter à une telle barbarie. Dans

les

les phénoménes qui ont quelque choſe de ſurprenant, on ne doit pas toûjours recourir à des cauſes fort compliquées, ni fort éloignées.

VI. LES Européens qui ſont au Cap, trouvent quelquefois de ces enfans expoſez. S'ils ſont morts, ils ont ſoin pour l'ordinaire de les enterrer ; quelquefois auſſi ils les diſſequent. Mais lorſque les Hottentots le ſçavent, ils en concoivent des craintes terribes. Car ils croyent, comme le petit Peuple parmi nous, que les corps morts ſont d'un très-grand uſage dans la Sorcélerie ; on ne ſçauroit même leur perſuader, que les Européens puiſſent en tirer quelque autre de ces diſſections. Auſſi ne livreroient-ils pas un de leurs corps morts pour être diſſéqué, quand il s'agiroit de tout au monde ; & & ils ont grand ſoin d'empêcher qu'aucun de leurs propres Sorciers ne s'approche du cadavre d'un de leurs parens ou de leurs amis.

Si l'enfant expoſé ſe trouve en vie, l'Européen ne manque jamais de le prendre, & de le porter chez lui, & il l'éleve à moins qu'il ne ſoit pas en état de le faire ; auquel cas il le remet à d'autres, qui s'en chargent toûjours très-volontiers. On prend un grand ſoin pour donner à

cet enfant une bonne éducation. On tâche ſurtout de lui inſpirer les principes du Chriſtianiſme, & on prend toutes les précautions imaginables pour l'empêcher de donner dans l'idolâtrie des Hottentots. Mais on ne voit point que juſqu'ici ces généreux efforts ayent eu le moindre ſuccès. Jamais on ne vit un Hottentot perdre les inclinations qu'il a apportées en naiſſant : tôt ou tard ces filles ſe ſauvent chez les naturels du Pays, & renoncent pour jamais à toutes les manieres Européennes, & à la Religion qu'elles ont ſucée avec le lait.

VII. LE manteau qui a ſervi de lit à une femme pendant ſes couches, ſert à enfermer l'arriére-faix ; & on l'enterre dans quelque lieu retiré, de-peur que quelque Magicien ne s'en ſaiſiſſe pour y opérer ſes enchantemens & ſur la mere & ſur l'enfant. Tel eſt encore un de leurs préjugez

VIII. LE cordon du nombril de l'enfant eſt attaché avec un nerf de brebis, qui doit être aſſez long pour qu'il en reſte un bout conſidérable au-deſſous du nœud, & on le laiſſe juſqu'à ce qu'il tombe de lui-même par piéces. Pour tenir le nombril, on ſe ſert d'une ventriére, faite d'une petite piéce de nerf de mouton.

IX. PLU-

IX. PLUSIEURS Voyageurs ont aſſuré que les Hottentots naiſſent camards. C'eſt ſans doute une erreur. Il eſt vrai qu'ils ont tous le nez plat ; mais cela eſt artificiel. Tous les enfans naiſſent ordinairement avec le nez fait comme ceux des Européens ; & s'il y en a quelqu'un qui l'ait autrement configuré, c'eſt une exception qui eſt auſſi rare qu'elle peut l'être parmi nous. Mais ils n'aiment pas les nez naturels, & ils regardent comme un trait de difformité de l'avoir élevé. Pour réparer donc cette imperfection, la femme dès qu'elle eſt accouchée, enfonce avec le pouce le nez de l'enfant qu'elle vient de mettre au monde, & lui fait ainſi un nez plat à la mode de ſon Pays. Jamais elle n'oublie cette pratique. J'en ai cependant vu une exemple. Un mari ſoupçonnant ſa femme d'infidélité, crut qu'un Européen étoit le véritable pere d'un garçon dont elle accoucha. Pour couvrir donc d'infamie ſa femme, il ne voulut point permettre qu'on traitât cet enfant comme un vrai Hottentot, en lui faiſant l'honneur accoutumé de lui applatir le nez. Il avoit même deſſein d'actionner ſa femme devant les hommes du Village : mais inſtruite aſſez à tems des deſſeins de ſon mari jaloux, elle prit ſes meſure-

ſures & s'évada, ſans que depuis ce tems-là on en ait ouï parler.

V. NOUS avons vu que les Hottentots ne touchent point leurs femmes pendant qu'elles ont leurs régles, ni pendant leurs couches. Avant qu'ils puiſſent retourner auprès d'elles, la femme eſt obligée de ſe frotter tout le corps avec de la bouſe de vache : c'eſt ainſi qu'elle ſe purifie. Lorſque la fiente dont elle s'eſt couverte eſt ſéche, elle l'enleve, ſe graiſſe de la tête aux pieds, & enſuite ſe ſaupoudre ſoigneuſement de *Buchu*. Après cela ſon mari peut l'approcher, pourvu qu'il ſe ſoit auſſi graiſſé & poudré tout le corps. Alors il entre chez lui, & s'aſſeyant auprès de ſa femme, pour lui marquer ſa tendreſſe, il lui fait pluſieurs queſtions ſur ſa ſanté, ſur la maniere dont elle s'eſt amuſée pendant ſon abſence; il lui renouvelle les témoignages de l'affection conjugale, & lui tient les diſcours les plus agréables & les plus animez dont il peut s'aviſer. Cependant il fume du tabac, ou du *Dacha*. La coutume demande qu'il fume & qu'il cauſe, juſqu'à ce que la tête lui venant à lui tourner, il tombe en délire & s'endorme.

XI. DE'S que le nouveau-né a été frotté ſucceſſivement de fiente de vache & du

jus

Maniére dont les Hottentottes portent leurs Enfants, leur donnent le sein, et les accoutument au Tabac.

Tom. I. pag. 313.

NAPOLI
BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III

jus de queues de figues Hottentottes, la mere lui donne un nom; ou si elle est hors d'état de le faire, comme cela arrive quelquefois par un effet de la décoction dont nous avons parlé, le pere s'acquitte de ce devoir. Dans le choix des noms ils imitent, comme je l'ai déjà remarqué, les anciens Troglodytes, qui donnoient à leurs enfans les noms des animaux qu'ils aiment le plus (1). Ils appellent, par exemple, les uns *Hacqua*, Cheval; les autres *Gamman*, Lion; d'autres, *Ghôudia*, Brebis; d'autres, *Gûaïha*, Ane; d'autres *t'Kamma*, Cerf, &c.

XII. D'ABORD après ses couches, la mere envelope l'enfant d'une vieille piéce de peau de mouton, lui laissant seulement la tête libre. On attache cette peau en forme de sac sur son dos, & elle le porte ainsi tout le jour, soit qu'elle reste à la maison, ou qu'elle sorte, jusqu'à ce que cette petite créature commence à marcher. Ce qu'il y a de singulier, c'est que ces nourrices donnent à téter aux enfans, sans leur faire changer d'attitude, & sans détacher le

(1) Voyez *Diodore de Sicile*, Lib. IV. Cap. IX. *Zvvinger, in Theatr. Vit. Hum.* page 681. *Joh. Bohemus*, Lib. I. Cap. VI. pag. 56. *de Morib. Leg. & Ritib. Gentium.*

le ſac qui les envelope. Elles ont les mammelles ſi longues, qu'elles peuvent les jetter pardeſſus l'épaule, & les faire prendre à l'enfant, dont la tête s'éleve aſſez haut pour cela. Dès qu'il pleure, elle lui jette une de ſes mammelles; l'enfant la prend dans ſa bouche, & la ſuce juſqu'à ce qu'il l'ait épuiſée. Pendant qu'il tette, elles fument ſans s'embarraſſer ſi la fumée l'incommode; & ainſi elles l'accoutument à la ſouffrir. Le vent à beau jetter au viſage de l'enfant des torrens de fumée capable, à ce qu'il paroît, de l'étouffer; elle continue de fumer avec tout le flegme poſſible, & l'enfant reçoit auſſi cette fumée ſans beaucoup s'en inquiéter. C'eſt un plaiſant ſpectacle, de voir cette petite créature envelopée dans ce nuage de fumée; lors au moins qu'il y eſt accoutumé, il ſecoue la tête, il attend cette fumée au paſſage, & la reçoit avec délectation; lorſqu'elle eſt paſſée, il rit, il éternue, & ouvre les yeux fort plaiſamment. Dès qu'il eſt ſevré, ce qui ſe fait ordinairement lorſqu'il a ſix mois, la mere lui met de tems en tems la pipe dans la bouche, pour accoutumer ſon palais à la fumée, juſqu'à ce qu'il ait aſſez de force & d'adreſſe pour fumer ſans ſon ſecours. Il ne faut donc pas s'étonner de la paſſion que

les

les Hottentots, hommes & femmes, conſervent toute leur vie pour cette eſpece de plaiſir & d'amuſement.

Lorſque les enfans ſçavent marcher, ils ne quittent jamais leur mere, & n'ont preſque aucun commerce avec leur pere. Les garçons ne commencent à commercer avec les hommes, que lorſqu'ils ſont faits hommes.

CHAPITRE XVIII.

Des Enfans, & de leur Education.

I. *Ce qu'on enſeigne aux Enfans.* II. *De la coutume qu'on les Hottentots de faire leurs Garçons demi-Eunuques.* III. *Raiſons de cette coutume.* IV. *Des Cérémonies avec leſquelles on reçoit un Garçon au rang des Hommes.* V. *Des ſuites qu'a cette réception par rapport aux Meres de ces Enfans.*

I. AU ſortir de l'enfance, dès que les enfans ſont capables de quelque réfléxion, on leur enſeigne toutes les coutumes, les loix les cérémonies, les pratiques & les traditions qui ſont en uſage dans la Nation. Ce ſont les femmes qui

ſont chargées de ce ſoin, comme de tous ceux que demande l'éducation, juſqu'à ce que les garçons ſoient faits hommes, & les filles mariées. La mémoire des femmes eſt comme le régiſtre publique des coutumes Hottentottes, & le Docteur fidéle deſtiné à les tranſmettre à la poſtérité. Ces Peuples donnent une preuve de leur ſageſſe, en confiant ce ſoin au ſexe dont la langue eſt en ſi bonne réputation. L'art ingénieux de peindre la parole ne leur étant pas connu, quoi de plus ſure que de rendre les nourrices maîtreſſes & dépoſitaires de leurs traditions? Les enfans inſtruits de bonne heure dans un tems où la mémoire prompte & ferme retient aiſément ce qu'on lui confie, oublient difficilement ces inſtructions.

II. UNE des coutumes la plus religieuſement obſervée chez toutes les Nations Hottentottes, & qui ſe pratique de la maniere la plus ſolemnelle, eſt celle de retrancher un teſticule aux mâles, dès qu'ils ont atteint l'âge de huit ou neuf ans. La Fête que les parens donnent à cette occaſion, leur coûte beaucoup : cependant il n'y a que le cas d'une extrême pauvreté, qui puiſſe la faire différer au-delà de l'âge de neuf ans. J'ai vu néanmoins faire cet opération à un Hottentot

âgé

âgé d'environ dix-huit ans. En voici la deſcription.

Après avoir bien frotté le patient de la graiſſe des entrailles d'une brebis qu'on vient de tuer exprès pour cette Cérémonie, on le couche à terre ſur le dos, on lui lie les mains & les pieds, & trois ou quatre de ſes amis le tiennent: deux lui tiennent les pieds & les mains, & un autre eſt aſſis ſur ſa poitrine. C'eſt ainſi qu'on l'oblige à demeurer ferme dans la poſture où on l'a mis. Alors le Prêtre armé d'un couteau bien tranchant, faute d'un meilleur inſtrument, fait dans les bourſes une inciſion d'un pouce & demi, & enléve le teſticule gauche. Il lie après cela les vaiſſeaux avec une promptitude & une dextérité qui ſurprendroit nos plus habiles Opérateurs. Enſuite il introduit à la place une petite boule de la même groſſeur, faite de la graiſſe de la brebis, mêlée avec de la poudre de quelques herbes médicinales, & ſurtout de *Buchu*; après quoi il coud la playe fort adroitement. Pour cela il ſe ſert de l'os d'un petit oiſeau, comme d'une alêne; & d'un filament de nerf de mouton, au-lieu de fil; inſtrumens tout auſſi commodes, mais ſelon moi beaucoup moins dangereux, qu'aucun de ceux qui ſont

en uſage parmi nous. J'en juge auſſi parceque cette maniere de coudre les inciſions n'a jamais eu, que l'on ſçache, de mauvaiſes ſuites, & que les playes ſe guériſſent bien-tôt ſans beaucoup de ſoin.

J'ai ſouvent examiné de jeunes Hottentots, après qu'on leur avoit fait l'opération; & j'ai toûjours trouvé qu'elle avoit été exécutée avec une exactitude étonnante. Il n'y a même perſonne qui puiſſe s'empêcher d'admirer avec quelle propreté l'inciſion eſt recouſue. Si l'operation a été faite à huit ou neuf ans, la cicatrice s'efface avant qu'ils ſoient parvenus à l'âge de maturité, ſans qu'on y apperçoive la moindre trace.

L'opération finie, le patient eſt délié & laiſſé libre; & le Prêtre, avant que de le quitter, le frotte de nouveau avec de la graiſſe toute chaude, de la brebis tuée; ou plûtôt, il lui en arroſe tout le corps, & avec tant d'abondance, que lorſqu'elle eſt refroidie, elle forme une eſpece de croute. Il le tourne devant & derriere, & le frotte partout ſi rudement, que le jeune-homme, qui ne ſouffre déjà que trop de la playe, ſue à groſſes gouttes, & fume comme un chapon qu'on rotit.

Ce qu'il y a de remarquable & de riſible, c'eſt qu'alors l'Opérateur fait avec

ſes

ſes ongles des ſillons dans cette croute, d'une extrémité du corps à l'autre ; & piſſe deſſus copieuſement, ayant eu ſoin de réſerver pour l'occaſion une abondante proviſion de cette eau bénite. Lorſqu'il lui en donne juſqu'à la derniere goutte, il le frotte bien partout, & recouvre les ſillons remplis d'urine. C'eſt ainſi que finit cette ſinguliere Cérémonie.

Auſſi-tôt chacun abandonne ce pauvre miſérable, qui tout tremblant, & plus mort que vif, ſe traîne comme il peut dans une petite hutte qu'on lui a bâtie exprès tout proche du lieu où l'opération s'eſt faite. Il y périt, ou il y recouvre la ſanté ſans qu'on lui donne aucun ſecours. Deux jours environ s'écoulent, ſans qu'il voye perſonne, & ſans autre rafraîchiſſemens que la graiſſe qui lui couvre le corps, & qu'il peut lécher, s'il veut. Au bout de ce tems, il ſort & ſe montre à tout le Village, auſſi-bien rétabli, auſſi vigoureux, que s'il n'avoit eu aucun mal : & pour prouver ſon entiere guériſon, il ſe met à courir ſur les plaines voiſines avec la légéreté d'un cerf.

On ne peut aſſez admirer la patience que fait paroître un Hottentot pendant cette opération. A peine fait-il le moin-

dre mouvement ; il ne lui arrive que très-rarement de pouſſer une plainte. J'en ai été pluſieurs fois témoin, & je ne puis penſer ſans étonnement à la fermeté digne d'un Spartiate, que je leur ai vu dans ces occaſions. Cependant on ne permet jamais à un jeune garçon qui n'a pas encore paſſé par le coûteau, d'aſſiſter à l'opération.

Les parens du patient ne l'ont pas plutôt abandonné, qu'ils ſe retirent dans leur hutte avec le Prêtre ; & tous les habitans du Village s'aſſemblent-là en diligence, pour les féliciter & faire la Fête avec eux. Pour la célébrer on fait bouillir la chair de la brébis qu'on a tuée à cette occaſion : les hommes la mangent, ou plûtôt ils la dévorent, ſuivant leur coûtume, & envoyent le bouillon à leurs femmes. Le malade eſt le ſeul qui n'ait point de part au feſtin. Le reſte du jour & toute la nuit ſe paſſent à fumer, à chanter & à danſer. Tout le monde ſe tremouſſe en cadance, & le Village retentit du carillon & du tumulte occaſionné par cette réjouïſſance.

Le lendemain, ils ſe couvrent la tête de poudre de *Buchu*, & ſe frottent le corps du reſte de la graiſſe de la brebis ; après quoi ils s'en retournent chez eux. Pour

ce

ce qui eſt de l'Opérateur, ſi les parens du patient ſont riches & de bonne volonté, ils lui font préſent d'un veau ou d'un agneau, pour le récompenſer de de ſes peines.

III. LES Hottentots ne s'accordent pas lorſqu'ils veulent rendre raiſon d'une coûtume ſi bizarre : il n'eſt donc pas étonnant ſi ceux qui ont publié juſques-ici des Relations du Cap, différent entr'eux.

Saar a cru que cette coûtume n'a d'autre but, que de procurer aux mâles plus d'agilité & plus de légéreté à la courſe. *Vogel*, le P. *Tachard*, & pluſieurs autres, ſont de la même opinion, & aſſurent qu'ils ont ouï dire à des Hottentots, qu'ils ſe font ainſi demi-eunuques dès leur jeuneſſe, parcequ'ils prétendent que cela ſert beaucoup à conſerver & à augmenter l'agilité.

Boëving attribue l'extrême légéreté des Hottentots à trois cauſes, dont la principale, dit-il, eſt la coûtume qu'ils ont de ſe retrancher un teſticule. La graiſſe dont ils ſe couvrent continuellement le corps, y contribue encore, ſuivant lui. Enfin les habits ne les embarraſſent point, & ne les empêchent pas de ſe ſervir de toute leur agilité naturelle.

En un mot, tous les Voyageurs, ſi je ne me trompe, s'accordent à ſoutenir que la faculté extraordinaire que ces Peuples ont de courir, doit être attribuée à cette opération. L'erreur eſt ſans doute pardonnable, puiſqu'on trouve mille Hottentots qui l'aſſurent eux-mêmes.

Mais quand même cette amputation pourroit contribuer à leur étonnante légéreté, je nie que c'en ſoit le but, & la cauſe principale. J'oſe même aſſurer qu'aujourd'hui ils ont un autre deſſein. Pluſieurs fois j'en ai demandé la raiſon à quelques Hottentots des plus intelligens, & les ai vivement preſſez ſur ce point. Toute la réponſe que j'en ai pu tirer, eſt, *que c'eſt une loi établie parmi eux de tems immémorial, qu'aucun homme ne pourra connoître une femme, qu'on ne lui ait premierement ôté le teſticule gauche.* Cette loi eſt ſi ſacrée parmi eux, qu'ils ne ſe ſouviennent pas qu'elle ait jamais été violée. Mais ſi quelqu'un venoit à la négliger, il n'y iroit pas moins que de la vie; & la femme même qui auroit eu le malheur de coucher avec un tel homme, quoiqu'inocemment, courroit riſque d'être miſe en piéces par celle de ſon ſéxe.

C'eſt

C'eſt ainſi pour faire conſtamment obſerver cette loi, que le tems de l'opération eſt fixé à l'âge de huit ou neuf ans. Il eſt rare qu'elle ſoit différée, & elle ne l'eſt que par les pauvres, qui font attention que leur fils peut venir à mourir avant que d'avoir atteint l'âge de dix-huit ans, qui eſt à-peu-près le tems du mariage; auquel cas la dépenſe qu'ils feroient pour la fête leur deviendroit inutile.

En admettant la raiſon que les Hottentots m'ont donné de cette opération, on demandera encore l'origine de cette loi qui défend de connoître une femme avant que d'être demi-eunuque. Elle vient de la ferme idée où ſont tous les Hottentots, qu'un homme à qui on n'a point fait ce retranchement, engendre conſtamment des jumeaux. Auſſi les filles, quand elles ſe marient, ont grand ſoin de faire examiner préalablement par leurs parens ceux qui les recherchent, la modeſtie les empêchant de faire elles-mêmes cet examen. Cependant malgré cette précaution, les femmes ne laiſſent pas d'accoucher quelquefois de deux enfans.

J'avoue ingénument que j'ignore de qui ils ont pu prendre cette coûtume,

qui leur eſt ſi particuliere. Pourroit-on ſuppoſer qu'elle eſt une corruption de la Circonciſion, dont la pratique auroit pu, après quelques révolutions de ſiécles, s'oublier; de maniere qu'on ſe ſeroit enſuite aviſé d'ôter le teſticule au-lieu du prépuce? Quoiqu'il en ſoit, on ne peut diſconvenir que ce ne ſoit parmi eux une cérémonie religieuſe.

IV. UNE autre coûtume, non moins bizarre, eſt celle de recevoir les jeunes garçons au rang & dans la Société des hommes. On fait à cette occaſion de grandes cérémonies, qu'ils appellent du nom général de leurs Fêtes *Anders-maken*. On ne peut ſe marier avant que de les avoir célébrées.

J'ai déjà dit que les enfans, depuis le moment de leur naiſſance, ſont entierement remis à la garde de leurs meres. Ils y reſtent juſqu'à ce que cette cérémonie ſoit faite; ce qui va ordinairement juſqu'à l'âge de dix-huit ans. Avant qu'ils ayent pris ce grade, ils n'oſeroient ſe mêler avec les hommes-faits, ni même avec leur pere. Dès qu'ils l'ont reçus, il quittent abſolument leurs meres, & ſont bannis pour jamais de leur converſation.

Lorſqu'un pere, ou le gros des habitans du Village, veut appeller un jeune

garçon

garçon dans la ſociété des hommes, tous les hommes aſſemblez au milieu du Village s'aſſeyent en cercle ſur la terre. Celui qui doit être admis, ſe tient hors du cercle à quelque diſtance, dans une poſture des plus riſibles : il s'accroupit ſur ſes jarrets ou ſur ſes talons, de maniere qu'il s'en manque trois pouces qu'il ne touche la terre. Dès que toute l'aſſemblée eſt ainſi diſpoſée, le plus âgé de la troupe ſe léve, que ce ſoit le Capitaine du lieu, ou un autre ; il demande à l'aſſemblée, ſi elle eſt d'avis que le jeune-homme qui eſt hors du cerle, ſoit admis au rang des hommes. Il n'y a jamais qu'une voix pour répondre *lô*, *lô*, c'eſt-à-dire, *Oui*, *Oui*. Sur cette réponſe, ce Maître des Cérémonies ſort du cercle, & s'adreſſe au jeune-homme, il lui fait une longue exhortation, dont voici le ſens.

„ Que les hommes l'ayant cru digne d'être
„ reçu dans leur ſociété, il faut que de
„ ſa part il ſoutienne cette qualité, en
„ diſant un adieu éternel à ſa mere, à
„ ſa nourrice, & à tous les amuſemens
„ & les badinages de l'enfance. Que
„ s'il lui arrive jamais de cauſer avec ſa
„ mere, & ſi à l'avenir il n'évite avec
„ ſoin ſa compagnie, il ſera regardé com-
„ me un enfant, & par conſéquent com-

„ me

„ me indigne de converſer avec les hom-
„ mes ; qu'il ſera même banni de leur
„ ſociété & de toute communication
„ avec eux, juſqu'à ce qu'il ſe ſoit ré-
„ habilité par une nouvelle Fête. Que
„ toutes ſes penſées, ſes paroles, & ſes
„ actions doivent deſormais ſentir l'hom-
„ me-fait. Qu'il doit être plein de coura-
„ ge, & qu'il ne faut plus qu'on remar-
„ que en lui rien de ce qu'il tenoit de ſa
„ nourrice, ou qui ſente le moins du
„ monde l'efféminé. " Pour lui faire ces exhortations, le Vieillard fait pluſieurs allées & venues, juſqu'à ce qu'il lui ait bien inculqué tous ces bons avis.

La harangue n'eſt pas plûtôt finie, que l'Orateur, qui a pris ſes meſures d'avance pour n'être pas ſi-tôt à ſec, arroſe le poſtulant de ſon urine. Cependant le garçon reçoit cette eau d'aſperſion avec avidité, & s'en frotte le corps, la mêlant avec la graiſſe & la ſuye dont on l'a auparavant enduit. Il y fait des ſillons avec ſes ongles, & enſuite les recouvre avec une vivacité ſurprenante. Le Vieillard ne finit point, tant qu'il lui en reſte une goutte. Enſuite il le félicite de l'honneur qu'on va lui faire, & lui donne ſa bénédiction en ces termes, qu'il prononce à haute voix : *T'Kamma!* (Que la bonne

bonne fortune t'accompagne !) *dida atze !* (Vis long-tems !) *Quôa quâ !* (Crois & multiplie !) *T'Kumi !* (Que ta barbe puiſſe bien-tôt paroître !) Dès-lors le Poſtulant ou le Candidat eſt ſolemnellement proclamé homme-fait.

La Cérémonie de la réception eſt ſuivie d'une Fête à leur maniere. On ſert à à toute l'aſſemblée un mouton, en partie bouilli, en partie roti, que les parens du jeune-homme ont préparé. Mais le nouveau Gradué n'a la permiſſion de ſe joindre à la Compagnie qu'à la fin du repas, où il eſt confirmé dans les priviléges de la fraternité, en mangeant des reſtes du feſtin, & en buvant avec les hommes. Dès ce moment il a toûjours cet honneur, pouvu qu'il ne mange & qu'il ne boive jamais avec les femmes, & qu'il ne ſe joigne à aucun de leurs feſtins. Si cela lui arrive, tout le monde l'appelle *Kutſire*, c'eſt-à-dire, lâche, poltron, &c. Chacun à l'envi s'efforce de le tourner en ridicule, & de le mortifier, & ces railleries ne ceſſent point qu'il ne ſe ſoit fait réhabiliter, comme je l'ai déjà dit.

j'obſerve ici, que les mots de *t'Kamma* & de *Dida taze*, employez dans cette

te Cérémonie, ſont ceux dont les Hottentots ſe ſervent pour ſaluer ceux qui éternuent en leur préſence : ſouhait qui répond à celui que nous nous faiſons en pareil cas.

V. LES ſuites de cette Fête ſont trop extraordinaires pour être paſſées ſous ſilence. Un Hottentot ainſi délivré de la tutéle de ſa mere, peut impunément l'inſulter toutes les fois qu'il le veut : il oſe même la maltraiter, & la battre, lorſqu'il le trouve bon. J'ai été pluſieurs fois témoin de cette ingratitude noire, & j'en ai frémi : mais parmi ces barbares, perſonne ne blâme une inſolence qui mériteroit les châtimens les plus ſéveres. Ils regardent au-contraire ces actions dénaturées, comme des preuves non équivoques d'un courage mâle, & d'une bravoure diſtinguée ; & ils louent les injuſtes auteurs de ces traitemens inhumains. C'eſt même la coutume qu'un enfant, dès qu'il eſt mis au rang des hommes, aille, pour témoigner ſa reconnoiſſance à ſa mere, l'inſulter ſur ce qu'il n'eſt plus ſous ſa tutéle ; comme pour donner des preuves publiques de la réſolution qu'il a formée, de pratiquer les exhortations que le Vieillard lui a données. Quelle barbarie ! C'eſt une ſuite du mépris que ces

Peuples

Peuples ont pour les femmes ; mépris injuſte, contraire à la nature, & au bien de la ſociété. Je ne ſçache pas qu'on puiſſe reprocher une ſemblable inhumanité à aucune Nation. Très-ſouvent, pénétré d'horreur, j'ai voulu en parler aux vieillards & aux gens ſenſez, & les blâmer d'une pratique ſi affreuſe ; mais ils ne m'écoutoient qu'avec peine. Je m'appercevois que mes remontrances les rendoient confus & les impatientoient, & jamais je n'en ai pû tirer que leur réponſe banale : *C'eſt la coutume des Hottentots, jamais ils n'ont agi autrement.*

CHAPITRE XIX.

Des Villages des Hottentots, & de leurs Demeures.

I. *Des Villages.* II. *Changement de demeure.* III. *Erreurs de pluſieurs Auteurs ſur les Habitations des Hottentots.* IV. *De leurs Huttes.* V. *De leurs meubles.*

I. LEs huttes d'un Village ou d'un *Kraal*, comme ils l'appellent, ſont rangées en cercle. Une grande place ronde,

de, & toujours vuide, occupe l'intérieur. C'eſt dans cette place qu'ils enferment leurs troupeaux. Les huttes ſe touchent exactement. Rien n'enferme ces Villages, aucune eſpèce de fortification ne les couvre; & quoique dans les attaques nocturnes que leur font les bêtes féroces, ils ayent eu occaſion de ſentir les inconvéniens de cette négligence, ils rient cependant de voir les Européens fortifier avec ſoin leurs Places, ils en parlent comme d'une folie, ſans en donner, comme on le devine aiſément, aucune bonne raiſon.

Boëving dit qu'un *Kraal* eſt compoſé ordinairement de quinze huttes, & que rarement il y en a davantage. Cet Auteur n'en avoit jamais vu, ſi comme je le croi, il n'avoit jamais paſſé la montagne du Lion, qui n'eſt que peu diſtante du Cap; puiſque dans tout ce quartier il n'y a pas un ſeul Village, ou dumoins pas un ſeul amas de cabanes aſſez conſidérable pour être honoré par les Hottentots du nom de *Kraal*. Ils regardent même ceux qui habitent ces petits hameaux, comme de mépriſables déſerteurs, qu'un intérêt ſordide a obligé de ſe mêler avec les Européens; & ils ſont toûjours en guerre avec cette partie de leur Nation.

Nation. Il s'en faut beaucoup que les habitations de ceux-ci n'ayent la grandeur & la régularité des *Kraals ;* & elles ne leur reſſemblent preſque en rien pour le gouvernement.

J'ai vu plus de cent Villages, & jamais je n'en ai obſervé qui eût moins de vingt maiſons. Souvent même j'en ai vu qui en avoient un ſi grand nombre, qu'on auroit eu bien de la peine à les compter. Une habitation où il n'y a pas au moins cent perſonnes, paſſe parmi eux pour fort petite : le général eſt depuis trois juſqu'à quatre cens, quelquefois juſqu'à ſix cens; & dans l'intérieur, on compte quelquefois juſqu'à mille piéces de bétail.

II. Si le pâturage vient à manquer aux environs du *Kraal*, ou que quelqu'un des habitans ſoit mort, alors on change de demeure, & à cette occaſion l'on fait une double Fête. Dès que la réſolution de la tranſplantation eſt priſe, ils tuent un mouton gras, dont ils rotiſſent une partie, & font bouillir l'autre : les hommes mangent la chair, les femmes boivent le bouillon, & la graiſſe ſert à frotter les *Kroſſes.* C'eſt un ſacrifice d'actions de graces, pour les douceurs qu'ils ont éprouvées pendant le ſéjour qu'ils ont fait

fait dans l'endroit qu'ils vont quitter. On démolit les cabanes, on embale les meubles, les habitans ſe mettent tous en marche, les hommes forment un corps, les femmes & les enfans un autre. Dans cet ordre ils ſe rendent au lieu deſtiné à la nouvelle habitation. L'enceinte du *Kraal* eſt marquée, les baraques ſe conſtruiſent, on les meuble; tout cela s'exécute en deux heures de tems. On tue de nouveau un mouton, qu'on apprête comme la premiere fois; les femmes mangent la viande, & envoyent le bouillon à leurs maris; & après s'être poudrées de *Buchu* & graiſſées de nouveau, elles ſe divertiſſent ſeules bien avant dans la nuit, ſans que leurs maris ſoient introduits auprès d'elles.

III. TOUS les Auteurs qui ont parlé des Hottentots, ſe ſont trompez à quelques égards ſur ce qu'ils ont dit des habitations de ces Peuples. *Boëving* dit qu'elles reſſemblent pardedans à des fours, & pardehors à des tas de foin. Le premier eſt vrai, le ſecond ne l'eſt pas. *Vogel* dit qu'ils couvrent leurs huttes de paille; il ſe trompe en cela. Ces Peuples ne connoiſſoient même ni le blé, ni la paille, avant que les Hollandois établis au Cap euſſent ſemé des grains. Scrupuleux obſervateurs

ſervateurs des coutumes de leurs ancêtres, ils n'ont garde d'y rien changer : ainſi, de quelque commodité que ſoit la paille, ils ne daignent pas s'en ſervir. Cet Auteur du reſte décrit aſſez bien ces cabanes. Le P. *Tachard* (1) dit que les *Sonquas* font leur demeure dans des ſcavernes profondes, & que rarement ils habitent comme les autres dans des maiſons. Ce Pere a été mal-informé. J'ai queſtionné diverſes perſonnes qui avoient été chez les *Sonquas ;* ils m'ont répondu qu'ils n'avoient jamais vu ces cavernes. Plus bas (2) l'Auteur n'eſt guéres plus exact. Il dit que les Hottentots ſont tous ou chaſſeurs, ou bergers. » Ceux-là, *ajoute-t-il*, habitent dans les cavernes, & » vivent de leur chaſſe : ceux-ci ſe nourriſſent de leurs troupeaux & de leur laitage. Ils logent dans des cabanes faites » de branches d'arbres, couvertes de » peaux & de nattes en forme de tentes. » La porte en eſt ſi baſſe, qu'on n'y peut » entrer qu'à quatre pieds ; & la couverture ſi peu élevée, qu'on ne peut s'y » tenir debout. Quatre ou cinq familles » logent dans une de ces caſes, qui n'a » qu'environ

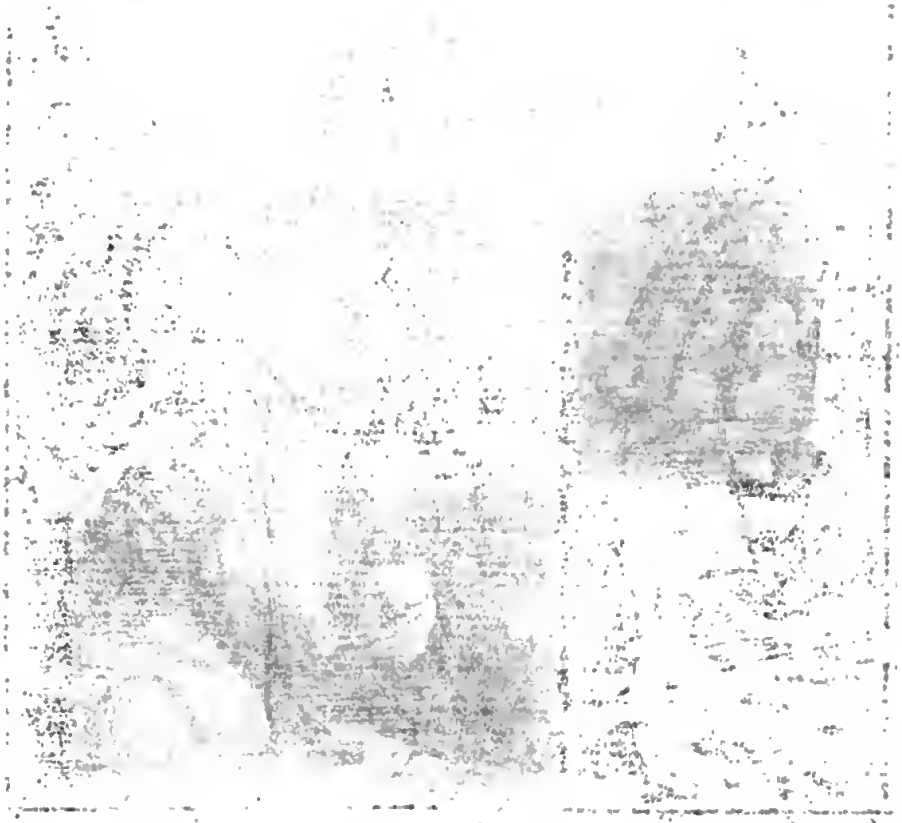
(1) *Voyage de Siam*, Livre I. pag. 81. & ſuiv.
(2) Ibid. p. 86.

» qu'environ cinq ou ſix pas géométriques
» de tour. Le feu s'y fait au milieu, &
» les appartemens ne ſont diſtinguez que
» par des trous creuſez en terre de deux
» pieds de profondeur.

Ce Pere n'avoit pas vu lui-même ces prétendues cavernes, puiſqu'il n'avoit pas paſſé la Ville de Bonne-Eſpérance.

IV. Les matériaux dont les Hottentots ſe ſervent pour conſtruire leurs huttes, ſont des perches & des nattes. Les perches ſont de la groſſeur d'un manche de rateau ; mais beaucoup plus longs & plians. Les nattes ſont faites de joncs de différentes eſpeces, ſéchez au ſoleil ; & elles ſont travaillées ſi ſerré, qu'une groſſe pluye de pluſieurs jours de ſuite ne les perceroit pas.

L'enceinte d'une hutte eſt en ovale, dont le grand diamétre a pour l'ordinaire 14. pieds de long, & le petit autour de 10. c'eſt-à-dire, que la circonférence en eſt de 35 ou 40 pieds. Pour la conſtruire, ils plantent un des bouts d'une longue perche au bout du petit diamétre, & en le courbant, ils le ramenent à l'autre bout. D'autres fois ils en prennent deux, qui plantées aux deux bouts & courbées avec force, ſe raprochent & s'uniſſent au milieu, où elles ſont liées fortement. Cette cour-



Villages et Huttes des Hottentots.

Tom. I. pag. 334.

te courbure fait la largeur de la cabane, qui eſt rarement aſſez haute pour recevoir un homme debout. Parallélement au petit diamétre, ils placent à égale diſtance trois arcs qui vont toûjours en diminuant, & le plus petit arc eſt l'entrée de la hutte. De l'autre côté du petit diamétre ſont encore cinq arcs, qui, fermez de la même maniere & paralléles entre eux, vont auſſi toûjours en diminuant. Ces perches ainſi liées ſont couvertes de nattes, qui débordent les unes ſur les autres. Faute de nattes, ils employent des peaux crues : mais les cabanes des Hottentots riches ſont couvertes, premierement de nattes en-dedans, puis de peaux pardeſſus. Les uns & les autres ſont capables de réſiſter aux vents, & ne peuvent être percées par la pluye.

Il n'entre dans ces ſombres demeures d'autre lumiere que celle que fournit une porte, formée par un arc de trois pieds de haut, appuyé ſur une corde ou une ligne de deux pieds. Au-deſſus de ce guicher eſt attaché une peau, qu'ils abaiſſent ou qu'ils élevent, ſuivant le tems. Si quelque vent trop conſtant, venant à tomber directement ſur leur porte, les incommode, bien-tôt & à peu de frais ils font à l'autre bout du diamétre une porte, dont

dont ils ſe ſervent juſqu'à ce que le vent ſoit changé.

Boëving s'accorde avec moi ſur les dimentions de ces huttes. Je conviens auſſi qu'une famille compoſée communément de dix ou douze perſonnes, habite ſeule une cabane. On a donc trompé le P. *Tachard*, en lui faiſant croire que cinq ou ſix familles logeoient quelquefois ſous un même couvert. Il y a des huttes plus grandes les unes que les autres; mais une ſeule famille les occupe toûjours. Et ſi ces demeures ſont obſcures & malpropres, l'harmonie & l'humanité y régnent; charmes bien plus grands, & qui ſe trouvent beaucoup plus rarement dans les Palais de l'Europe.

V. LES meubles d'une cabane ſont en fort petit nombre. Les Hottentots n'ont rien pour s'aſſeoir. Lorſqu'ils veulent ſe repoſer, hommes & femmes s'accroupiſſent ſur leurs jarrets; poſture gênante pour nous, mais à laquelle ils ſont ſi fort accoutumez, qu'ils s'y tiennent auſſi longtems & s'y trouvent autant à leur aiſe que nous le ſerions ſur un canapé.

Tous leur uſtenſiles ſe réduiſent à deux ou trois pots pour cuire, autant pour boire, quelques-uns pour mettre leur lait & pour faire leur beurre. Si à ces meubles

bles vous joignez leur équipage & leurs armes, vous aurez fait l'inventaire de la maiſon d'un Hottentot.

Leurs lits ne ſont autre choſe que des creux faits en terre, aux côtez de la hutte: il y en a autant qu'ils ſont de perſonnes. Ils y jettent leurs peaux, voilà leurs matelas. S'il fait froid, ils ſe couvrent d'un manteau de réſerve.

Au milieu de la cabane eſt un creux d'un pied de profondeur: c'eſt le foyer. C'eſt-là qu'ils font cuire leurs viandes, & qu'ils ſe chauffent. La fumée ſort par la porte. Aucun Européen ne peut tenir dans ce four, qui eſt plein de fumée ſi-tôt que le feu eſt allumé; il y en auroit dequoi étouffer: mais le Hottentot qui ne peut pas même découvrir le fond de ſa cabane, tant la fumée eſt épaiſſe, paroît la humer avec délice.

Les Hollandois du Cap ne ſçauroient comprendre comment les Hottentots ſe préſervent des incendies. En effet, ces habitations ſont ſi petites, elles ſont faites de matieres ſi combuſtibles, & tapiſſées de peaux ſi dégoutantes de graiſſe, qu'il eſt étonnant comment avec tout cela on n'entend jamais parler parmi eux d'incendie. Quelques perſonnes croyent qu'ils ont réellement un ſecret pour ſe

garantir de ces ſortes d'accidens. On dit de même que ces Egyptiens, dont l'origine eſt ſi obſcure qu'ils ne la connoiſſent pas eux-mêmes, ont une racine qui préſerve les maiſons du feu. L'un & l'autre eſt également vraiſemblable.

CHAPITRE XX.

De la maniere dont les Hottentots gouvernent leur bétail.

I. *Attachement des Hottentots pour leurs troupeaux.* II. *Comment les pauvres s'y prennent pour en acquérir.* III. *Comment ces Peuples gardent leur Bétail.* IV. *Jamais ils ne ſéparent les mâles d'avec les femelles.* V. *Comment ils châtrent les Taureaux.* VI. *Et les Béliers.* VII. *Comment ils tirent les vaches qui ne ſont pas dociles.* VIII. *De la malpropreté de leur lait.* IX. *Comment ils font le beurre.* X. *Les Européens s'en ſervent.* XI. *Ils donnent à boire le babeurre aux veaux & aux agneaux.* XII. *Les Hottentots boivent du lait de vache, mais jamais de celui de Brebis. Les femmes boivent de l'un & de l'autre.* XIII. *Comment ils gardent leurs troupeaux pendant*

dant la nuit. XIV. *De leurs chiens.* XV. *De leurs bœufs de guerre.* XVI. *Soins qu'ils prennent de leurs veaux.* XVII. *Ce qu'ils font lorſque leurs Beſtiaux multiplient trop.* XVIII. *De leurs bœufs de charge.* XIX. *Il y a peu de maladies épidémiques parmi leurs troupeaux.* XX. *Des Médecins de Beſtiaux.* XXI. *Remedes qu'ils employent.* XXII. *Sacrifices qu'ils font lorſque quelque maladie régne parmi leurs Troupeaux.* XXIII. *Ils font paſſer par le feu les brebis.* XXIV. *Pourquoi.*

I. ON aura déja pu remarquer, que toutes les richeſſes des Hottentots conſiſtent dans leurs troupeaux. Rien auſſi ne leur tient tant à cœur que de les voir proſpérer : c'eſt-là où ils bornent toute leur ambition. De tous les accidens de la vie, il n'en eſt point auquel ils ſoient plus ſenſibles que lorſqu'une bête ſauvage, ou quelqu'autre ennemi, vient ravager ces chers objets de leur affection. On ne peut décrire le chagrin des femmes & la fureur des hommes, lorſque quelque animal féroce leur enleve une piéce de leur bétail. Sur le champ ils en donnent connoiſſance à tous les voiſins. Tous les hommes courent charitablement

blement aux armes, & s'étant ſéparez en diverſes troupes, ils battent la campagne: on les voit aller & venir, comme une volée d'oiſeaux qui ne ſçavent ou ſe poſer. S'ils rencontrent l'ennemi, ils ſe diſputent l'avantage glorieux de frapper le premier coup. Le déſir de la vengeance leur fait fermer les yeux ſur le péril; & ſi l'animal eſt pris vivant, ils ſe vengent par les plus affreux tourmens, du dommage que lui ou ſes ſemblables ont fait.

Bœufs, vaches, brebis & moutons, voilà quels ſont les troupeaux des Hottentots. Quoiqu'en diſe *Meiſter*, ils n'ont point de chévres domeſtiques; mais ils en tuent ſouvent de ſauvages.

II. ON remarque les viciſſitudes de la fortune chez les Hottentots, comme partout ailleurs. Il n'eſt pas rare d'y voir des pauvres s'enrichir, & des riches devenir pauvres. Un Hottentot âgé qui a perdu ſon bien, ou un jeune-homme qui n'en a jamais eu, ſe met au ſervice d'un de ſes concitoyens, ou d'un Européen, à condition qu'on lui donnera à porportion de ſa capacité & de ſes ſervices, tant de gros ou de menu bétail. Dès qu'ils en ont amaſſé aſſez pour leur uſage, il quittent inceſſamment le ſervice, inſtruits à borner à propos leur ambition.

III.

III. TOUS les troupeaux d'un Village paiſſent enſemble : perſonne ne poſſede en particulier de terrein, que celui où eſt placée ſa cabane. Le gros bétail forme un troupeau, le menu un autre ; & la brebis unique du plus miſérable des habitans y eſt auſſi-bien reçue, & auſſi-bien ſoignée pendant ſon abſence, que les nombreux troupeaux du plus puiſſant. Tour-à-tour, deux ou trois hommes du Village conduiſent les bêtes au pâturage à ſept heures du matin, & les ramenent le ſoir entre cinq ou ſix.

IV. JAMAIS les taureaux ne ſont ſéparez des geniſſes, ni les béliers des brebis. C'eſt par ce moyen que leurs troupeaux multiplient ſi fort. Ils ſe moquent même des Hollandois du Cap, qui en certains tems ſéparent le mâle de la femelle, ſous prétexte que celles-ci en portant ſi ſouvent ne peuvent que s'affoiblir : les Hottentots le nient. C'eſt l'expérience qu'il faudroit conſulter ; elle paroît être pour les derniers : mais je n'entreprendrai point de décider la queſtion.

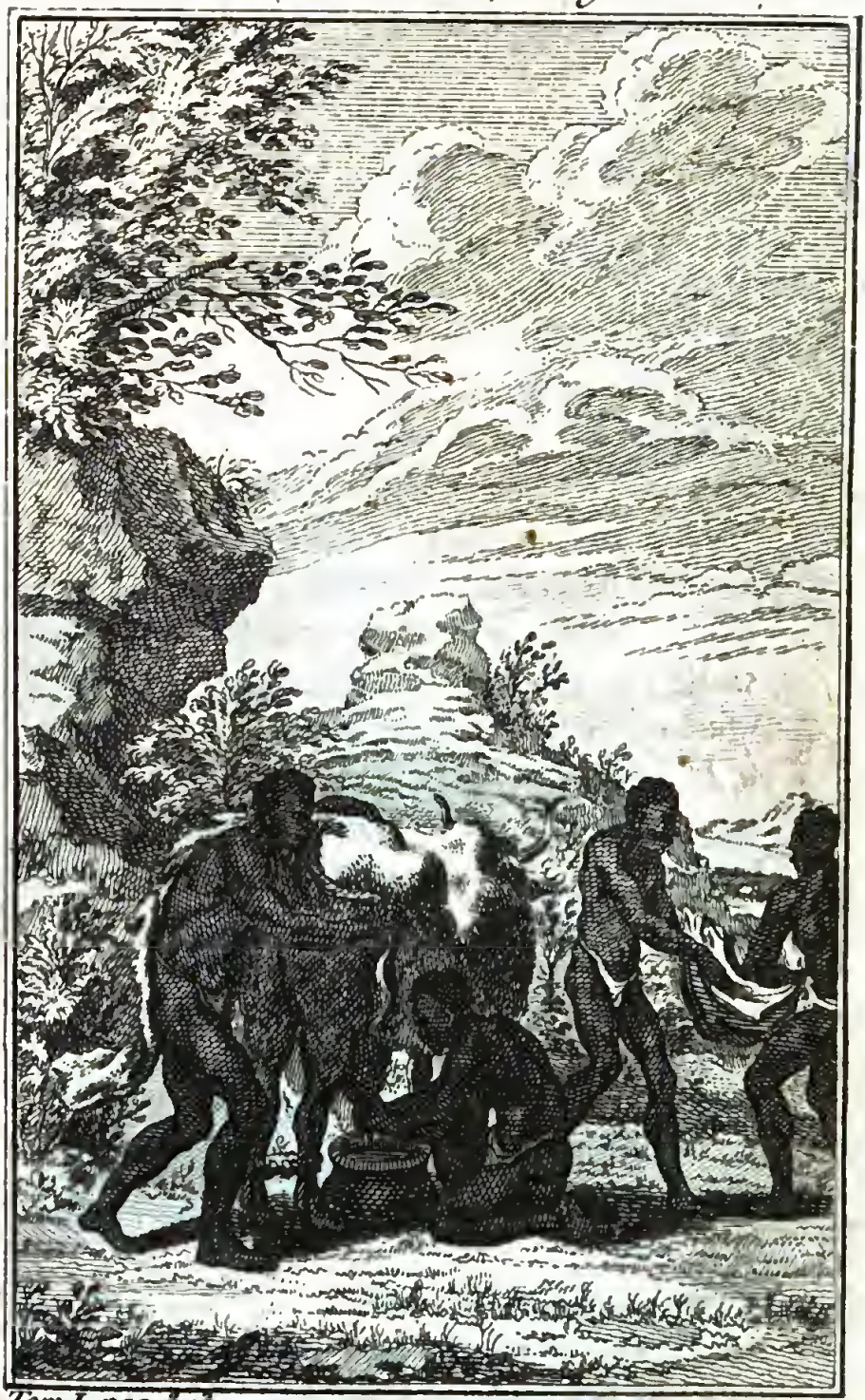
V. LORSQUE les taureaux & les béliers ſont en trop grand nombre, ils les châtrent. Ils font cette opération ſur les bœufs, lorſqu'ils n'ont qu'un an. Voici la maniere dont ils s'y prennent. D'abord

ils attachent à chacun des pieds une corde faite d'herbes très-artiſtement miſes en œuvre, & couchent l'animal étendu ſur ſon dos. Alors ils tirent de toutes leurs forces les cordes auſquelles ſont attachez les pieds, & les lient à quatre pieux fichez en terre à une diſtance convenable : ils l'attachent auſſi par les cornes, déſorte qu'il ne peut abſolument ſe remuer. L'Opérateur vient alors, qui lui lie les teſticules dans la bourſe auſſi fortement qu'il le peut, avec une bande de cuir de bœuf ou de cerf ; ainſi il coupe toute communication entre les teſticules & les vaiſſeaux ſpermatiques. L'opération étant finie, on détache l'animal, & on l'abandonne ; & au bout de quelque tems, ces parties ne pouvant point recevoir de nourriture, ſe ſéchent & tombent.

VI. ON opere ſur les béliers, pour l'ordinaire, lorſqu'ils ont un an & demi. L'opération ſe fait tout comme lorſqu'il s'agit des bœufs ; ſeulement ils ne laiſſent point aller le mouton après qu'ils lui ont attaché la bourſe ; mais ils le couchent ſur le côté, & mettant entre deux pierres ſes teſticules ainſi liez, ils les broyent & les écraſent : après cela il laiſſent aller l'animal, qui perd bien-tot des parties ſi maltraitées.

VII.

Manière de tirer les Vaches, et de faire le Beurre.



Tom I. pag. 43.

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III" NAPOLI

VII. LES femmes tirent les brebis & les vaches matin & ſoir, de la même maniere qu'en Europe. Il arrive quelquefois que leurs vaches ſont revêches, & refuſent de donner leur lait. Alors pour les mettre à la raiſon, ils ſuivent la méthode uſitée chez les Européens. Ils amenent auprès de la vache ſon veau, & dès qu'il l'a un peu teté, elle ſe laiſſe tirer facilement. Mais ſi une vache dont le veau eſt mort refuſe de donner ſon lait, ils prennent la peau du veau, qu'ils étendent ſur un autre qui eſt à-peu-près de la même taille; alors ils l'amenent auprès de la vache, qui trompée par cette reſſemblance, ſe laiſſe teter par ce veau contrefait. Si la vache toûjours obſtinée reconnoît le ſtratagême & refuſe encore, leur derniere reſſource eſt de lui attacher les pieds de derriere pour l'empêcher de ruer, & de lui ſouffler de toute leur force dans la matrice. C'eſt l'ouvrage des hommes, auſſi-bien que des femmes.

VIII. ILS ne paſſent leur lait ni au-travers d'un linge, ni au-travers de quoi que ce ſoit, pour en ôter les poils ou les autres ſaletez qui peuvent y être tombées. Ils le boivent avec toutes les vilenies attachées au vaſe même dans lequel il a été tiré, & font bouillir les racines qu'ils

mangent, ce qui forme une eſpece de bouillie. Lorſqu'ils ont plus de lait qu'il ne leur en faut pour le ménage, ils l'échangent contre du tabac ou du *Dacha* aux Européens, qui ont ſoin de le purifier avant que de s'en ſervir.

IX. POUR faire leur beurre, ils ſe ſervent pour barate d'un ſac fait d'une peau de bête ſauvage, dont ils ont tourné le poil en-dedans. Ils rempliſſent ce ſac à moitié, ou à-peu-près; & après l'avoir lié, deux perſonnes le prennent l'un par un bout, l'autre par l'autre; ils agitent vivement ce lait, juſqu'à ce qu'une partie ſe change en beurre. Ils mettent ce beurre dans des pots, pour s'en ſervir à frotter leur corps, ou leur *Kroſſe*. S'ils en ont trop pour cet uſage, ils le vendent aux Européens; car les Hottentots, excepté ceux qui ſont au ſervice des Hollandois, ne mangent jamais de beurre.

X. LE beurre que font les Hottentots eſt malpropre au-delà de toute expreſſion. Ils ne clarifient point le lait dont ils le font; la graiſſe & la craſſe qui leur couvre les mains, ſe communique à tout ce qu'ils manient. La vue ſeule ſuffit pour dégoûter l'homme le moins délicat, & le faire renoncer pour toûjours à cette nourriture. Cependant, quelque malpropre & dégoûtant

tant qu'il ſoit, il y au Cap des Européens qui en achetent de très-grandes quantitez. Ils ont l'art de le purifier & de le faire reſſembler à celui d'Europe ; ils le vendent à quelques Maîtres de vaiſſeau & d'autres perſonnes qui ne s'y entendent pas mieux, & font ainſi des gains fort conſidérables. Le reſte, ils le mangent. Je ſuis ſurpris au dernier point, qu'il puiſſe y avoir des Européens qui ſçachant par qui ce beurre a été fait, peuvent en manger : j'aurois cru que cet aliment n'étoit mangeable que dans le tems d'une cruelle famine.

Ce n'eſt pas le ſeul parti que tirent de ce beurre ceux des Européens qui en achetent. Souvent ces maîtres avares en font manger la craſſe & la vilenie qui en ont été ſéparez, à leurs eſclaves ou à leurs domeſtiques ; quoiqu'il y ait là-deſſus une défenſe expreſſe du Gouverneur, qu'il a ſoin de renouveller de tems en tems, dans la juſte crainte qu'une nourriture ſi malpropre ne produiſe des maladies contagieuſes.

XI. LES Hottentots donnent à leurs veaux & à leurs agneaux le babeurre rempli de poils & de vilenies, & tel qu'il ſort du ſac. Quelquefois auſſi ils le boivent eux-mêmes, ſans daigner jamais le

paſſer. Et ſi quelque maladie les ſaiſit, ou que leurs beſtiaux ſe trouvent incommodez après avoir mangé de ce lait, vous ne ſçauriez leur perſuader que cela vienne des ſaletez qu'ils ont avalées. Si on les en croit, cette maladie vient de quelque ſortilege ; & de quelque acte d'une magie infernale ; & le Docteur du *Kraal* vient avec une amulete pour lever le ſortilege. Quoique ces eſpeces d'exorciſmes ſoient ſans ſuccès, on ne peut les diſſuader qu'il n'y ait de la magie, & que ces amuletes ne ſoient le remede infaillible.

XII. LES deux ſexes boivent du lait de vache ; mais il n'eſt permis qu'aux femmes de boire de celui de brebis. Auſſi lorſqu'ils n'ont pas beaucoup du prémier, les femmes ſont obligées de ſe contenter de celui de brebis, ou même d'eau : car les hommes, pour tout au monde, ne goûteroient pas du lait de brebis ; & les femmes ne l'aiment pas beaucoup, & lui préférent celui de vache. Ainſi les familles Hottentottes qui n'ont pas des vaches en grand nombre, en gardent tout le lait pour leur uſage, & ne vendent que celui de leurs brebis.

Je me ſuis donné des ſoins infinis, pour découvrir la raiſon de cette coutume des

des Hottentots ; j'ai employé pluſieurs livres de tabac pour tirer quelque éclairciſſement là-deſſus : ni hommes ni femmes ne m'en ont pu donner aucun. Ils me répondoient conſtamment, *C'eſt la coutume des Hottentots.* Enfin pluſieurs, ennuyez de mes queſtions importunes & voulant ſe défaire de moi, me dirent, » qu'ils ignoroient l'origine de cette cou- » tume, & qu'ils ne croyoient pas qu'au- » cun d'entr'eux la ſçût ; qu'ils n'avoient » aucune autre raiſon pour la pratiquer, » que l'exemple reſpectable de leurs an- » cêtres. Qu'à la vérité, quelques perſonnes » conjecturoient que leurs peres avoient » cru que le lait de brebis étoit bon pour » les femmes, & pernicieux aux hommes. Je fus donc obligé de me contenter de cette conjecture.

XIII. PASSONS à la maniere dont ils gardent leurs troupeaux pendant la nuit. Les huttes d'un *Kraal*, comme je l'ai déja dit, ſont toutes rangées de façon qu'elles forment une enceinte circulaire. Il n'y a qu'une entrée, qui eſt même fort petite. Entre cinq ou ſix heures du ſoir, on ramene les troupeaux du pâturage. Il y auroit beaucoup d'imprudence de les laiſſer plus tard, dans un pays qui abonde en bêtes ſauvages. Ils ſont donc entrer

le menu bétail & les veaux dans l'enceinte du *Kraal*, c'eſt-là où ils paſſent la nuit ; & autour du *Kraal* en-dehors ils rangent leur gros bétail derriere leurs huttes. Pour empêcher que ces animaux ne s'écartent, ils les attachent deux-à-deux par les pieds. Ainſi tout leur bétail couche à la belle étoile. Si un bœuf, un taureau ou une vache s'échape, ils les rattrapent avec une promptitude & une dextérité incroyable. Ils courent à toutes jambes, dans un clin d'œil ils ont atteint l'animal, & le ramenent auſſi-tôt à ſa place. Perſonne ne couche hors du *Kraal*, pour garantir le gros bétail des attaques des bêtes féroces; auſſi n'en eſt-il pas beſoin : ces animaux avertiſſent ſuffiſamment de l'approche de l'ennemi, par le bruit affreux qu'ils font. Je ne ſçai comment ils l'apperçoivent. J'ignore ſi les bœufs voyent les yeux des lions, des tigres, des léopards, &c. qui brillent comme ceux des chats, & qu'on peut appercevoir de nuit à une grande diſtance. Je ne ſçai ſi ces animaux exhalent quelque odeur que les bœufs ſentent, ou ſi pour parler avec le vulgaire, il y a une ſecrette antipathie entr'eux. Ce qu'il y a de ſûr, c'eſt que tous ces animaux, dès que quelque bête féroce eſt à une certaine diſtance, font un carillon épouvantable,

vantable, & donnent ainſi le ſignal à leurs maîtres.

Vogel tombe ſur ce ſujet dans une erreur : il dit que les Hottentots, pour empêcher leur gros bétail de s'écarter, & pour le mettre à couvert des bêtes ſauvages, allument de grands feux pendant la nuit autour du *Kraal*. Je n'ai jamais vu ces feux, ni même jamais ouï dire que ces Peuples en fiſſent dans cet endroit. Il eſt vrai que dans quelques Villages compoſez de huttes écartées, & qui ſont en trop petit nombre pour former un cercle, tels qu'on en trouve entre la montagne du Lion & le Cap, c'eſt la coûtume de retirer le bétail dans les huttes pendant la nuit, & de le mettre dans un eſpece de parc fait de joncs mis les uns ſur les autres. Alors ils font des feux qui brulent toute la nuit aux portes de leurs huttes pour épouvanter les bêtes feroces. Mais ce n'eſt point la coûtume des Hottentots qui forment par leurs habitations des Villages formels.

XIV. LEURS chiens ſont une de leurs principales gardes nocturnes. A peine y a-t-il une hutte où il n'y en ai un, ſouvent deux : animal courageux, careſſant & fidéle, chéri de ſes Maîtres pour ſa fi-

délité

délité & ſes ſervices. Il s'en eſt peu fallu que je ne l'aye mis au nombre des meubles des Hottentots, puiſque chaque hutte en a un. *Boëving* tourne en ridicule les Hottentots, de ce qu'ils laiſſent leurs chiens coucher auprès du feu, & dans leurs huttes. Je ne vois pas ce qu'il y a en cela d'extraordinaire. N'eſt-ce pas la coûtume des Européens? Y a-t-il quelqu'un parmi nous qui n'aime aſſez ces généreux animaux pour les ſouffrir auprès du feu? Combien même n'y en a-t-il pas parmi nous qui les font coucher avec eux dans leur lit? Cependant jamais les Hottentots ne le permettent à ces animaux: ils ne les laiſſent même jamais pendant la nuit dans leur hutte. Dès que le ſoir eſt venu, ils les mettent dehors pour garder les troupeaux; emploi dont ils s'acquittent avec une fidélité & une habileté, un courage & une vigilance ſans égale. Ces excellentes qualitez les rendent chers à leurs Maîtres, qui leur font toutes ſortes de careſſes. La raiſon, la reconnoiſſance, & l'exemple des Européens ne les autoriſent-ils pas ſuffiſamment? Comme nous, ils appellent un chien, *mon petit*, *mon mignon*, *mon aimable chien*, &c. Comme nous ils l'eſtiment pour

ſes

ſes bonnes qualitez, & pour la race dont il ſort.

Auſſi faut-il avouer que les chiens des Hottentots ont mille qualitez excellentes. De jour, ſi c'eſt le tour de leur Maître, ils vont mener les troupeaux au pâturage; ils les font marcher. Il n'y a peut-être point en Europe de chien de Boucher ou de Berger, qui ait la moitié de l'habileté & de l'activité qu'ont ces chiens, pour tenir raſſemblez, & pour faire marcher ces animaux. Pendant toute la marche, ils ont l'œil partout. Ils vont & viennent, & ſont continuellement attentifs pour que tout ſoit en ordre. Lorſque les troupeaux ſont arrivez ſur le pré, ces chiens, ſans qu'on ſoit obligé de les avertir, ſont continuellement occupez, ou à raſſembler les bêtes qui s'écartent & à les tenir enſemble, ou à aller viſiter les environs pour voir s'il n'y a point de bêtes fauvages. Ils vont à la découverte en corps, comme s'ils étoient commandez à une expédition. Lorſque les bœufs ſont attachez autour du *Kraal* pour y paſſer la nuit, & que leurs Maîtres ſe ſont retirez, tous les chiens ſont mis hors des huttes, & font la garde toute la nuit pour préſerver les troupeaux de l'approche de l'ennemi. Ils s'acquittent de ce

devoir

devoir à merveilles, & ſont d'un ſecours infini au gros bétail, dans le danger. Les bœufs auroient beau faire du bruit à l'approche des bêtes ſauvages, elles ſont ſouvent ſi promptes, qu'elles auroient donné l'aſſaut avant que les Hottentots euſſent paru. Mais les chiens prévienent cet inconvénient. Non contens de faire de tems-en-tems la patrouille pendant la nuit, autour du *Kraal*, au moindre bruit que font les bœufs, ils vont voir ce que c'eſt, & attaquent fort courageuſement la bête, s'ils la rencontrent: ainſi ſa marche eſt retardée, & ils donnent par leur réſiſtance le tems aux Hottentots de venir au ſecours; & dans un moment l'animal eſt ou tué, ou mis en fuite. Rarement il arrive qu'il faſſe quelque proye.

Qui pourroit après cela blâmer les Hottentots de la tendreſſe qu'ils ont pour un animal ſi bon & ſi utile, & qui ſurpaſſe infiniment par ſes aimables qualitez tous les chiens de toute autre partie du monde? Malgré toutes ces belles qualitez, on ne voit rien dans ſon air & dans ſon extérieur, qui promette la moindre choſe. Jamais il n'y eut de phyſionomie plus trompeuſe. Il eſt ſi laid, qu'on a peine en le voyant, à croire qu'il

puiſſe

puiſſe être bon à quelque choſe. Le chien de ce Pays a l'air traître & arrogant, & il eſt la fidélité & la complaiſance même. Si en Europe on ſe voyoit ſuivi par un animal comme cela, on en auroit honte. Il reſſemble plûtôt à un renard, qu'à aucune eſpece de chien que nous ayïons. Il a le muſeau pointu, & les oreilles droites; ſa queue eſt longue & mince, & elle traîne à terre. Son poil, qui eſt clair; mais long, eſt toûjours hériſſé, & n'eſt jamais couché ſur le corps. En un mot, ſa figure eſt ſi affreuſe, que toutes ſes bonnes qualitez ont bien de la peine à diſſiper les préjugez qu'elle fait naître. Il n'y a qu'un Hottentot, qui ne ſe fît pas une honte d'entretenir un animal auſſi hideux, à moins que ce ne fût par curioſité.

XV. J'AI eu occaſion de parler des *Backeleys* ou *Backeleyers*, ſorte de bœufs dont les Hottentots ſe ſervent dans la Guerre, comme les autres Nations ſe ſervent d'éléphans, que les Hottentots ne ſçavent ni apprivoiſer, ni diſcipliner. Ces *Backeleyers* leur ſont encore d'un grand uſage pour garder leurs troupeaux, lorſqu'ils ſont au pâturage. Au moindre ſigne de leur conducteur, ils vont ramener les beſtiaux qui s'écartent, & les

les tiennent raſſemblez. Ils courent auſſi ſur les Etrangers avec furie; ce qui fait qu'ils ſont d'un grand ſecours contre les *Buſchios* ou voleurs, qui en veulent aux troupeaux. Chaque *Kraal* a au moins une demi-douzaine de ces *Backeleyers*, qui ſont choiſis entre les bœufs les plus fiers. Lorſqu'il y en a un qui meurt, ou qui ne peut plus ſervir à cauſe de ſon grand âge, le propriétaire le tue, & on choiſit pami le troupeau un bœuf pour lui ſuccéder. On s'en remet au choix d'un des vieillards du *Kraal* qu'on croit le plus capable de diſcerner celui qui pourra plus facilement être inſtruit. On aſſocie ce bœuf novice, avec un vieux routier, & on lui apprend à ſuivre ce compagnon, ſoit par les coups, ſoit par d'autres moyens. Pendant la nuit on les lie enſemble par les cornes, & on les tient même ainſi attachez pendant une partie du jour, juſqu'à ce que le jeune bœuf ſoit parfaitement inſtruit : c'eſt-à-dire, juſqu'à ce qu'il ſoit devenu un Garde-troupeau vigilant.

CesGardes-troupeaux connoiſſent tous les habitans du *Kraal*, hommes, femmes & enfans; & témoignent pour toutes ces perſonnes le même reſpect qu'un chien a pour tous ceux qui demeurent dans la maiſon

maiſon de ſon Maître. Il n'y a donc point d'habitant qui ne puiſſe en toute ſureté approcher des troupeaux ; jamais les *Backeleyers* ne leur feront le moindre mal. Mais ſi un Etranger, & en particulier un Européen, s'aviſoit de prendre la même liberté ſans être accompagné de quelque Hottentot, il riſqueroit beaucoup. Ces Gardes-troupeaux, qui paiſſent pour l'ordinaire à l'entour, viendroient bien-tôt ſur lui au galop. Alors ſi l'Etranger n'eſt pas à portée d'être entendu des bergers, ou qu'il n'ait pas d'arme à feu, ou de bonnes jambes, ou un arbre ſur lequel il puiſſe grimper, il eſt mort ſans reſſource. Envain il auroit recours au bâton, ou ou aux pierres; un *Backeleyer* ne s'épouvante pas pour de ſi foibles armes. C'eſt auſſi la grande raiſon pourquoi les Européens ne voyagent jamais dans ces Pays-là, ſans être munis dun fuſil. Dès qu'ils veulent approcher des troupeaux, ils appellent quelqu'un des Gardes. Le Hottentot vient ſur le champ à leur ſecours, en ſifflant de toute ſa force ſur ſes doigts pendant tout le chemin. Les *Backeleyers* n'ont pas plûtôt entendu ce ſifflement qu'ils diſtinguent fort bien, qu'ils s'arrêtent & reviennent tranquillement auprès des troupeaux commis à leur garde.

Mais

Mais ſi les Bergers ſont trop éloignez pour entendre, ou pour venir promptement au ſecours, les Européens ne font autre choſe que décharger l'arme à feu qu'ils portent. A ce bruit, le *Backeleyer* s'épouvante & s'enfuit.

J'ai moi-même ſouvent été pourſuivi par ces animaux. Dès que je les voyois venir à moi, j'appellois leurs Maîtres; mais s'ils ne venoient pas aſſez promptement à mon ſecours, je tirois en l'air mon coup de fuſil, car je ne ſortois jamais ſans cette arme; & par-là j'étois toûjours délivré de ces animaux dangereux, qui rebrouſſoient timidement à ce bruit, & me laiſſoient en repos.

XVI. QUOIQUE j'aye dis que les troupeaux de gros & de menu bétail couchent à l'air, il y a cependant dans chaque *Kraal* une méchante hutte où ſe retirent les veaux & les agneaux, nuit & jour, juſqu'à ce qu'ils ſoient en état de ſupporter les injures de l'air, & de courir avec leurs meres, ſans en être incommodez. Tous les matins avant qu'on méne les troupeaux au pâturage, & tous les ſoirs lorſqu'ils en reviennent, on améne les brebis & les vaches auprès de leurs petits, pour les teter. Pendant le jour, on donne à à ſes petits animaux du lait aigre, ou du babeurre.

XVII.

XVII. QUELQUE grand que ſoit le nombre des beſtiaux qu'ils tuent pour leurs mariages, leurs émancipations, & leurs autres Fêtes, il n'eſt pas rare cependant de voir les troupeaux ſe multiplier ſi fort, qu'ils ne peuvent aiſément trouver aſſez de pâturages pour les nourrir. Dans ce cas, ils ont deux ou trois manieres de diſpoſer de leur ſuperflu, pour y trouver leur compte. D'abord ils tâchent de faire enſorte que la réduction tombe ſur les mâles, dont ils ont toûjours un grand nombre, ſoit parmi leur menu, ſoit parmi leur gros bétail : ils ſe défont de leur femelles plus difficilement. Dès qu'ils ont ſéparé les piéces dont ils ſont embarraſſez, ils s'informent ſi le Gouverneur du Cap, qui a ſouvent beſoin de bœufs de tranſport pour la Compagnie, n'en auroit point affaire pour le préſent. Dans ce cas, ils lui forniſſent ce qu'il lui en faut, à très-bas prix. S'il n'en a pas beſoin, ils ſe contentent de lui faire un préſent de quelques bœufs & de quelques moutons, pour ſon uſage ; & en échange, le Gouverneur leur fait donner une certaine quantité de vin, d'eau-de-vie, de tabac, de verroterie, & de quinquaillerie. Si après le préſent que les Hottentots ont fait au Gouverneur, il leur reſte quelque

bétail

bétail ſuperflu, ils l'offrent ſous-main à très-bas prix aux Européens du Cap, qui manquent rarement d'en acheter. Le reſte, ils tâchent de le vendre parmi leurs concitoyens qui ont beſoin de beſtiaux, & ils prennent en échange du tabac, du *Dacha*, & autres denrées : on peut les avoir pour la moitié de la valeur qu'ils en demanderoient dans toute autre occaſion. S'ils ne peuvent s'en défaire par ces différens moyens, ils diſtribuent charitablement le reſte au pauvres.

XVIII. LES Hottentots ont beaucoup de bêtes de ſomme ; animaux extrémement fort & courageux, & qui ſont choiſis ſur les troupeaux lorſqu'ils ont une couple d'années, par des vieillards qui ſe connoiſſent en bétail. Dès qu'ils ont deſtiné quelque bœuf à cet uſage, ils le prennent & le couchent ſur le dos, & après lui avoir lié la tête & les pieds, ils lui percent avec un couteau affilé la lévre ſupérieure entre les narines. Dans cette inciſion, ils enfilent un bâton d'un pouce & demi d'épaiſſeur, d'un pied & demi de longueur, & qui a un croc au bout ſupérieur, pour empêcher qu'il ne paſſe au-travers de la playe. Par le moyen de ce bâton crochu, ils les tiennent dans l'obéiſſance & lui font faire ce qu'ils veulent.

Si

Si cependant il refuſoit de ſe laiſſer gouverner & de porter ſa charge, (ce qui arrive quelquefois) ils montent deſſus, après avoir cloué en terre le nez de l'animal avec ce bâton fourchu, & le laiſſent dans cette cruelle attitude juſqu'à ce qu'il ſoit devenu plus ſouple. La torture où eſt un bœuf ainſi attaché eſt ſi grande, qu'il ne tarde pas à tâcher de ſe retirer de cette gêne; ainſi il devient traitable, & eſt en état de profiter des leçons qu'on veut lui donner. Si par hazard, oubliant la douleur qu'il a reſſenti, il redevenoit mutin, la vue ſeule du bâton crochu ſuffit pour le ramener à ſon devoir. Cet inſtrument eſt ſi terrible, qu'il rend un bœuf de ſomme attentif à tous les ordres qu'il reçoit de ſon conducteur; jamais ils n'oublient, après qu'ils y ont paſſé, l'uſage douloureux qu'on en fait. J'ai mille fois eu occaſion d'admirer la promptitude avec laquelle ces animaux ainſi diſciplinez obéiſſent à la ſimple voix de leurs maîtres. Ils entendent auſſi-bien ſes commandemens, & les exécute auſſi exactement que le chien le plus fidéle de l'Europe pourroit le faire. Le bâton, le terrible bâton les rend diligens, dociles & attentifs au ſouverain dégré.

Les Hottentots ſe ſervent de ces bœufs de

de charge pour tranſporter tout l'attirail de leurs huttes & de leur équipage, lorſqu'ils changent de *Kraal*. Ils font auſſi monter deſſus les perſonnes âgées, les malades & les infirmes. Pour cela ils ont une eſpece de ſelle très-commode, qu'ils attachent fort adroitement ſur le dos de ces animaux dociles. Lorſque ces Peuples viennent au Cap pour faire emplette de vin, d'eau-de-vie, de tabac, d'outils de fer, ou d'autres choſes ſemblables; ils mênent toûjours avec eux quelques-uns de ces bœufs, pour porter les marchandiſes qu'ils doivent acheter. Un Hottentot qui poſſéde un de ces animaux, ne porte jamais rien.

XIX. LORSQUE quelque maladie attaque leurs troupeaux, ces Peuples ont grand ſoin d'empêcher que les Hollandois n'en ſoient informez; ils ſçavent fort bien qu'une découverte de cette nature empêcheroit qu'ils ne puſſent les vendre à des gens auſſi attentifs à n'acheter que de bonne marchandiſe. Aureſte, leur bétail n'eſt pas ſujet aux mortalitez, ni à toutes les maladies qu'on connoît en Europe. La toux, qui eſt ſi ordinaire parmi nos troupeaux, eſt une maladie qui n'attaque jamais les leurs. On peut même preſque dire qu'ils n'ont de maladie contagieuſe

tagieuſe parmi leur bétail, que celle que leur attirent les longues pluyes. Comme ils ne couchent pas dans les étables, & qu'ils ſont toûjours expoſez aux injures de l'air, ils ne peuvent qu'en être incommodez dès que les pluyes ſont abondantes & ſoutenues. Il arrive quelquefois qu'il y pleut trois ou quatre jours conſécutifs, quoique ce ſoit fort rarement. La maladie que cauſent ces pluyes parmi le gros & le menu bétail, ſurpaſſe ſouvent l'habileté de ces Peuples, & leur enleve quelquefois beaucoup de beſtiaux: mais elle n'a aucun des ſymptômes des maladies contagieuſes qui attaque les troupeaux en l'Europe

XX. DANS chaque *Kraal* il y a un Médecin pour les troupeaux: ſon emploi l'appelle à avoir l'œil ſur la ſanté de ces animaux. De tems en tems il va les viſiter, & examine chaque piéce; & ſuivant ſa prudence, il fait uſage de la lancette, de la purgation, ou du cordial. Ce Docteur employe la meilleure partie de ſon tems à étudier les maladies qui ſurviennent aux beſtiaux, & à perfectionner cette ſcience.

XXI. LES Hottentots cachent avec un grand ſoin la maniere dont ils traitent leurs bêtes malades. Sur le moindre ſimptôme de maladie, ils leur tirent du ſang,

qu'il s'agiſſe de grand ou de petit bétail. Pour cette opération, ils ſe ſervent ou de la pointe d'un couteau bien affilé, ou de l'os d'un oyſeau, le même inſtrument dont ils ſe ſervent pour coudre les playes. Après cela il lui donne à manger de l'ail ſauvage, ou entier, ou pilé. Lorſqu'un de leurs animaux a une retention d'urine, ils lui donnent pour ouvrir les paſſages, une infuſion de cette même plante. Et en général toutes les maladies qui ne viennent pas des pluyes, les Docteurs les guériſſent poar l'ordinaire en faiſant prendre au bétail beaucoup de repos. C'eſt-là tout ce que j'ai pu apprendre de la méthode que les Hottentots ſuivent pour guérir leurs beſtiaux.

Ils ne leur donnent jamais par précaution du ſel, comme nous faiſons. Il y en a beaucoup dans leur pays; mais ils n'en font aucun uſage, ni pour eux-mêmes, ni pour leurs troupeaux.

XXII. LORSQUE les brebis ſont incommodées de la migraine ou du mal de tête, les habitans font des ſacrifices expiatoires, & célébrent une Fête ſolemnelle pendant trois jours conſécutifs. Chaque jour on immole un beau mouton gras. Le Sacrificateur eſt un vieillard vénérable, que l'on choiſit d'entre ceux qu'on croit

les

les plus propres à diſtinguer le mouton le plus beau. La coutume veut que dans cette occaſion on ſacrifie ce qu'il y a de meilleur. Les hommes s'aſſemblent en deux bandes, pour manger cet animal ſacrifié; les vieillards forment la premiere, & mangent la chair du mouton; les jeunes hommes ſont placez à une certaine diſtance, & dévorent les entrailles. Les femmes ſont toutes enſemble, & ont tous les jours pour portion le bouillon dans lequel a cuit une partie de l'animal. Aprés le repas, chaque compagnie ainſi ſéparée paſſe le reſte du jour & la nuit ſuivante à chanter & à danſer. Ce ſont des actes expiatoires pour appaiſer *Gounja* qu'ils ont offenſé. Ils veulent ſe rendre ce Dieu inférieur favorable, & attirer ſa bénédiction ſur leurs troupeaux.

Si ſur ces entrefaites la maladie vient à ceſſer, ils donnent des démonſtrations de joye les plus extraordinaires. Leurs Fêtes & leurs réjouïſſances ne finiſſent point. Ils croyent fermement que leur Dieu tutélaire ſe plaît infiniment à tout cela; & la perſuaſion où ils ſont de lui avoir plu par ces actes de dévotion, les met hors d'eux-mêmes, & les jette dans des extaſes & des raviſſemens qui ne ſe peuvent exprimer. C'eſt ainſi que tous les hommes

s'imaginent d'intéreſſer la Divinité dans les actes ſuperſtitieux de leur Religion. Si ces Sacrifices ne font pas ceſſer la maladie, ils croyent que leurs offrandes n'étoient pas aſſez belles, & que le vieillard qui à fait le choix, n'a pas réuſſi à diſtinguer les meilleurs moutons. On prend un autre vieillard qui ſoit plus expérimenté, pour choiſir de nouvelles victimes. Pendant trois jours ils obſervent de nouveau les mêmes ſolemnitez. Si après cela la maladie n'eſt pas diſſipée, ils croyent qu'elle vient de mauvaiſe nourriture; & auſſitôt ils font une Fête de déménagement, & lévent le piquet pour aller s'établir dans an nouveau quartier.

XXIII. AVANT que de finir ce Chapitre, il faut dire un mot ſur une coutume remarquable. Ils font, dans certains tems, paſſer par le feu leur menu bétail. Le jour deſtiné à cette Cérémonie les femmes vont tirer les vaches de bon matin, & en apportent tout le lait à leurs maris. C'eſt une régle conſtante, que dans ces jours-là, ni elles ni leurs enfans n'en goûtent quoi que ce ſoit: les hommes doivent l'avoir tout, & ils le boivent avant que de commencer la Cérémonie, ſans en laiſſer une goute. Dès que le lait eſt avalé, quelques perſonnes vont conduire

duire les brebis dans un certain endroit où l'on doit allumer le feu, tandis que les autres préparent la place. On y amaſſe quantité de copeaux, & de menu bois bien ſec, que l'on range de maniere que le bucher ait une figure oblongue. On y met le feu, & dès que les brebis paroiſſent, on jette ſur ce monceau allumé du menu bois verd, afin de produire une groſſe fumée. Alors toute la troupe qui eſt autour de ce bucher enflammé, laiſſe un petit défilé ouvert pour y faire paſſer les brebis; & du côté où elles doivent entrer, les hommes ſont à une bonne diſtance du feu, de maniere qu'il y a ſuffiſamment d'eſpace pour y recevoir le troupeau entier. Toutes choſes étant ainſi diſpoſées, on fait entrer par force les brebis par le défilé, & on les conduit à l'eſpace qu'on a laiſſé vuide entre le feu & les perſonnes qui ſont autour. D'abord elles cherchent à s'échaper en faiſant bréche dans les rangs; mais les hommes qui ſe tiennent ſerrez & fermes, les renvoyent par leurs coups & leurs cris redoublez. Tandis que ces bêtes ſont ainſi animées, quelques hommes qui ſont près du feu ſaiſiſſent par la tête trois ou quatre de celles qui ſont le plus à portée, les jettent au-delà, & les font paſſer au-travers des tourbi-

lions de fumée qui ſortent du bucher. Les autres brebis voyant cela, ſuivent quelquefois, ſans qu'on ait beſoin d'autre choſe que des hurlemens & des coups. D'autres fois on eſt obligé d'en traîner pluſieurs par force. Elles ſont même quelquefois ſi revêches, qu'elles ſe jettent ſur les hommes qui forment le cercle, le rompent, & s'enfuyent. Les Hottentots ſont au déſeſpoir lorſque cela arrive, & ils regardent l'indocilité de ces bêtes comme un très-mauvais augure.

Mais ſi ces animaux plus tranquilles paſſent au-travers de cette noire fumée ſans y être forcez, non, il eſt impoſſible de décrire toutes les démonſtrations de joye que ces Peuples ſuperſtitieux donnent. On ne peut rien imaginer de plus divertiſſant que cette ſcéne. Quel bruit, quels cris, quels acclamations, que de ſauts & de gambades! A en juger par leur extravagance qui ne finit pas ſi-tôt, on les prendroit aſſurément pour des enragez.

XXIV. APRE'S bien des recherches inutiles, je déſeſpérois d'arracher d'aucun Hottentot, toûjours ignorant & obſtiné, la raiſon d'une coutume ſi ſinguliere; lorſqu'un d'entre eux, plus complaiſant, & rendu plus traitable par un petit préſent,

préſent, me tint le diſcours que je vais rapporter. Les idées en ſont toutes de lui, il n'y a que la forme qui ſoit de moi.

» Nous ignorons, me dit-il, depuis » quel tems notre Nation ancienne pra- » tique cette coutume. Nous ſommes dans » la penſée qu'elle a toûjours été obſer- » vée. Je ne croi pas même que parmi » nous il y ait quelqu'un qui en puiſſe » rendre d'autre raiſon, que celle qui eſt » tirée de l'autorité reſpectable de nos » ancêtres, que nous ſuppoſons avoir été » aſſez ſages pour ne tranſmettre à leur » poſtérité aucune régle qui ne fût ap- » puyée ſur de bons & ſolides fondemens. Ce raiſonnement eſt de tous les pays; car combien de coutumes & de croyances parmi nous, qui n'ont d'autre fondement, & qu'on n'oſe même attaquer à cauſe de leur ancienneté!

» Ce pays, ajouta mon Hottentot, » comme vous le ſçavez, eſt infeſté de » tous côtez de chiens ſauvages, qui mar- » chent en troupes, & vont rodant çà & là » par bandes. Souvent ils font de grands » ravages parmi les beſtiaux: auſſi crai- » gnons-nous ces dangereux animaux, » plus que les lions & les tigres. Ceux-ci, » lorſqu'ils tombent ſur nos troupeaux, » n'en tuent guéres plus que ce qu'il leur

» en faut pour ſe raſſaſier : tout-au-plus »
» ils cherchent à ſe pourvoir pour une
» couple de jours. Mais les chiens ſau-
» vages, plus cruels & moins généreux,
» n'épargnent quoique ce ſoit ; & s'ils
» rencontrent un troupeau & qu'on n'y
» mette point d'obſtacle, ils ne l'aban-
» donnent qu'après l'avoir entierement
» détruit. Nos ancêtres ont peut-être dé-
» couvert que lorſqu'un troupeau a paſſé
» par le feu, & qu'il a été pénétré de la fu-
» mée, l'odeur qu'il répand éloigne ces
» bêtes, dont l'odorat eſt fin. C'eſt donc
» pour la ſureté de nos troupeaux que
» nous ſuivons cette coûtume.

CHAPITRE XXI.

Du Trafic des Hottentots.

I. *Ils ne négocient que par échange.* II. *Des dents d'Eléphant.* III. *Comment ils commercent entr'eux.* IV. *Caractére des Hottentots qui commercent.* V. *Ce qu'ont dit les Voyageurs du Commerce des Hottentots.* VI. *Comment il faut voyager chez eux.*

I. QUOIQUE j'aye déjà eu occaſion de toucher quelque choſe du commerce des Hottentots, il y a des particularitez

laritez qui méritent d'être ſues, auſquelles je n'ai pu donner place que dans un Chapitre exprès.

Ces Peuples n'ont point de monnoye, ni rien qui en tienne la place. C'eſt donc par voye d'échange qu'ils négocient. Si vous en exceptez quelques-uns de ceux qui habitent parmi les Hollandois, il n'y en a point qui connoiſſe la valeur d'aucune piéce. On leur donne donc contre leurs marchandiſes, du vin, de l'eau-de-vie, du tabac, du *Dacha*, des pipes, de la verroterie, des couteaux, des braſſelets, de petits miroirs, du fer, de petits morceaux de cuivre polis, & quelquefois de petits morceaux de *Kanna*, que les Européens ſçavent mieux trouver qu'eux.

II. OUTRE leurs troupeaux qui ſont leur plus grande richeſſe, ils ont des dents d'éléphant; mais on ne ſçait point encore ce qu'ils en font. Car quoiqu'ils tuent quantité d'éléphans, il n'y a que ceux qui habitent près des Européens, qui les vendent. Les Hollandois ſe ſont imaginez, je ne ſçai ſur quel fondement, que ce qu'ils n'employent pas aux braſſelets, ils le portent au Monomotapa, à la terre de Natal, ou à Moſambique chez les Portugais. Le Journal de *Theunis Gerbrands van der Schelling* porte, qu'à la Terre de

Natal il avoit trouvé un Anglois qui avoit une groſſe partie de dents d'éléphant, qu'il avoit tirées du Monomotapa, des Hottentots, & du voiſinage. Si cela eſt, il eſt ſurprenant que les Hollandois ayent laiſſé échaper ce commerce. Au-reſte, ces dents, qui ſouvent peſent cent, ou cent-vingt livres, ne coutent que trois ou quatre ſols la livre.

De tems-en-tems quelques Hottentots s'aviſent d'apporter au Cap des œufs d'autruche, & des oiſeaux curieux. Quelquefois auſſi ils y viennent vendre des peaux de bêtes ſauvages, ſurtout de chevaux & d'ânes ſauvages. Mais cela arrive aſſez rarement.

III. LES Hottentots pauvres, & qui cependant ne veulent pas ſe mettre au ſervice des Européens, ou de quelqu'un de leur Nation, tâchent de gagner leur vie en fabriquant des anneaux, un carquois & les autres armes en uſage parmi eux; ils les vendent aux riches charitables, qui en échange leur donnent deux ou trois piéces de bétail, à proportion de leurs richeſſes & de la bienveillance qu'ils ont pour le vendeur. Un ſeul aſſortiment ſuffit ſouvent pour mettre à ſon aiſe l'ouvrier, & dès-lors, content de ſon ſort, il abandonne ce négoce.

C'eſt

C'eſt à cauſe de cela qu'il eſt ſi difficile à un Européen curieux de ſe procurer ces ſortes d'armes. La charité des riches, & le peu d'ambition des pauvres, ſont cauſe qu'un homme né fait jamais que deux armures tout-au-plus, une pour lui, & une pour ſon protecteur. Quoique lié avec le Capitaine *Pegu*, homme de très-bon ſens, & diſpoſé à me rendre ſervice par eſtime & par reconnoiſſance, je n'ai jamais pu en avoir un aſſortiment complet.

Lorſque quelqu'un d'entr'eux a gagné au ſervice des Européens plus de tabac, d'eau-de-vie, ou de braſſelets qu'il ne lui en faut, il les revend à ſes concitoyens, & s'établit par-là.

IV. AURESTE, ils ſont fort aiſez dans leur commerce, ſurtout quand ils ont affaire avec des perſonnes de leur Nation. Ils ne ſçavent alors ce que c'eſt que marchander. Les riches donnent toûjours pour ce qu'ils achetent, tout ce que leur état leur permet de donner ſans s'incommoder. Avec les Européens, ils trafiquent auſſi avec candeur; mais outre le prix fixé, ils attendent toûjours un petit préſent, & ils regardent comme des injuſtes ceux qui le refuſent.

V. MEISTER (1) paroît avoir eu peu

(1) Dans ſa *Deſcrip. des Jardins des Indes*, p. 244.

de connoiſſance du commerce des Hottentots. Il dit entr'autres choſes, qu'ils amenent des troupeaux au Cap pour les vendre. Mais depuis 50 ou 60 ans, je ne ſçache pas qu'ils ayent amené que les bêtes dont ils ont fait préſent au Gouverneur. *Marpenger* (1) a copié cette erreur.

Vogel (2) remarque, qu'environ quatrevingt ans avant que les Européens ſe fuſſent établis dans ce pays, l'Amiral Hollandois *Houtman*, & après lui l'Amiral *Matelief*, ayant touché au Cap, ils eurent pour une barre de fer de trente livres peſant, neuf mourons; & ainſi à proportion. Mais aujourd'hui il faut donner pour un mouton la valeur de quinze ſols, en fer, braſſelets, &c. Pour une livre de tabac on a un bœuf, & pour la moitié un mouton.

VI. CEUX qui par le commerce, ou par ſimple curioſité, ſont appellez à voyager parmi ces Peuples, doivent ſe munir de ces bagatelles que nous avons dit qu'ils recherchent. Avec cela il trouvera du beurre, des œufs d'autruche ou d'autres oiſeaux, du lait, du gibier, & de la viande.

(1) Dans ſon *Dictionnaire*, page 503.

(2) Dans ſon *Voyage de 10 ans, &c.* p. 70 & 71. Voyez encore *Merklin*, dans ſa *Relation des Indes Orientales*, p. 1114.

de. On lui bâtit une nouvelle cabane tapiſſée de longues herbes ; on lui fournit du bois. Il peut ſe procurer des racines très-nourriſſantes, que les Hollandois appellent *Ajuinties* ou oignons, & les Botaniſtes *Siſyrinchium*. Le long des côtes il pourra pour une bagatelle faire pêcher. Dureſte, on peut voyager parmi eux en toute ſureté ; on a rien à craindre d'hommes qui regardent comme une barbarie affreuſe de faire du tort à des gens qui nous laiſſent tranquilles. Cette ſage maxime n'eſt pas ſi généralement obſervé en Europe. Comme ils ont parmi eux quelques fripons, vagabonds & fugitifs, tels que les *Buſchies* dont nous avons parlé ; pour s'en garantir, il eſt bon par précaution d'être accompagné d'un naturel du Pays. Si, comme le Capitaine *Van der Schelling*, on ſe trouve ſeul, éloigné du Cap parmi eux, le plus ſûr eſt de leur faire de petits préſens de ce dont ils pourroient avoir envie ; par-là on ſe les attache très-fortement. Ce Capitaine ayant perdu ſon vaiſſeau, réduit à venir de Goa au Cap à pied, vit dans ce périlleux voyage une troupe de Hottentots qui venoient à lui. Il remarqua qu'ils regardoient curieuſement un bonnet à la matelotte, bordé d'une ganſe d'or, qu'il avoit ſur la

tête ;

tête ; auſſi-tôt il le leur donna. Ils reçurent ce préſent avec de grands tranſports de joye, & témoignerent beaucoup d'amitié au Capitaine. J'ai éprouvé leur fidélité & leur humanité, dans les différens Voyages que ma curioſité m'a fait entreprendre parmi eux. Quoiqu'il ſoit ſans exemple que les Hottentots ayent jamais tué un Voyageur, s'il en meurt quelqu'un on les oblige à prouver qu'il eſt mort naturellement.

Je dirai à cette occaſion, que *Vogel* leur fait tort lorſqu'il les accuſe de faire des incurſions dans le Monomotapa, où ils enlevent les troupeaux pour les venir vendre au Cap. *Boëving* & le P. *Tachard* les ont déjà diſculpez, en les répréſentant comme des Peuples pleins d'humanité & de droiture. D'ailleurs, il y a aumoins cent lieues du Monomotopa au Cap ; éloignement qui pour pluſieurs raiſons rend ces prétendus vols impraticables. Les Pays qui ſéparent ces Hottentots voiſins du Monomotapa, des Hollandois du Cap, ſont habitez par des Hottentots très-honnêtes-gens, qui découvrant bientôt la friponnerie, empêcheroient les voleurs de paſſer ſur leurs terres & de manger leurs pâturages, dont ils ont eux-mêmes beſoin. D'ailleurs, un ſi long voyage

ne

ne peut ſe faire ſans beaucoup de fatigues, qui ſuffiroient pour décourager ces Peuples généralement pareſſeux, pour faire périr ces beſtiaux ſur la route, ou tout aumoins pour les mettre hors de vente. Ajoutez à cela, que le gros & le menu bétail eſt ſi abondant dans les Pays Hottentots, qu'il n'eſt pas à préſumer que quelqu'un puiſſe hazarder ſa vie, & un repos précieux, pour ſe procurer ce dont il n'a que faire

CHAPITRE XXII.

Des Métiers qu'exercent les Hottentots.

I. *Des Bouchers.* II. *Pelletiers.* III. *Tailleurs.* IV. *Ouvriers en Yvoire.* V. *Des Faiſeuſes de nattes.* VI. *Cordiers.* VII. *Potiers.* VIII. *Et des Forgerons.*

I. SI les Hottentots n'étoient pas ſi pareſſeux, il ſont aſſez adroits & aſſez ingénieux pour être capables de faire diverſes choſes curieuſes. La lecture de ce Chapitre en fournira des preuves.

La profeſſion de Boucher eſt honorable chez ces Peuples, & ces Bouchers ſont plus adroits certainement que les nôtres.

Pour

Pour tuer un mouton, après lui avoir attaché les pieds de devant enſemble, de même que ceux de derriere, deux hommes le ſaiſiſſent & le mettent ſur le dos; le troiſieme lui ouvre le ventre, en tire les boyaux, & remue le ſang, de crainte qu'il ne ſe fige. Il ont ſoin de ne rompre aucun des vaiſſeaux qui ſont autour du cœur & des parties nobles; enſorte qu'au moins pendant un quart-d'heure après qu'on l'a ouvert, on peut encore voir le mouvement du cœur, & le méchaniſme de ces parties. Pendant ce tems-là on vuide les boyaux, on les lave, on les met ſur le feu, & ils ſont dévorez que l'animal vit encore. On l'écorche enſuite, & ſur cette peau étendue ils le diſſéquent anatomiquement, partie après partie, avec une dextérité qui ſurprendroit nos Démonſtrateurs Anatomiſtes. J'ai toûjours vu ces diſſections avec admiration: la ſeule choſe qui me faiſoit de la peine, c'étoit la cruauté avec laquelle ils laiſſoient ſouffrir ſi long-tems ces pauvres animaux que je regarde non comme des automates inſenſibles; mais comme des Etres capables de ſentiment. Aureſte, je croi que c'eſt la curioſité de voir le jeu des parties, qui les y engage; d'autant plus que le Médecin du Village, toûjours

préſent

préſent à ces opérations, ne leve pas les yeux de deſſus ce ſpectacle, juſqu'à ce que le cœur ceſſe de remuer. Les vieilles femmes, qui là comme parmi nous ſe mêlent de Médecine, aſſiſtent auſſi à ces diſſections. Ce ne peut être pour examiner ſi l'animal eſt ſain, puiſqu'ils mangent même les animaux morts de maladie. Ils ſuivent la même méthode pour le gros bétail. Ils ne perdent rien d'un animal; il n'y a pas juſques aux nerfs & aux filamens qui ſont le long de l'épine du dos, qui leur ſervent de cordes, ou à faire du fil.

II. Les Pelletiers prennent les peaux toutes fraîches & encore fumantes, ils les frottent exactement de graiſſe juſqu'à ce qu'elles en ſoient entierement pénétrées: cela rend la peau forte, ſouple, & empêche que le poil ou la laine n'en tombe. Ils battent ces peaux avec beaucoup de force, afin de ſçavoir ſi elles ne ſont pas aſſez imbibées de graiſſe; ce qu'ils connoiſſent lorſque le poil en tombe. Telle eſt la préparation qu'ils font aux peaux qu'ils deſtinent aux Européens, & celles qu'ils font aux peaux des bêtes ſauvages, lors même qu'ils les réſervent pour leur uſage. Si les premieres ſont deſtinées pour les gens du Pays, après les avoir

avoir bien graiſſées, ils les frottent de fiente de vache, les font ſécher; & réiterent cette opération juſqu'à ce qu'elles deviennent noires, & qu'elles ayent contracté une forte odeur de fiente. Si nous les en croyons, c'eſt une odeur charmante : dumoins leur nez, accoutumé à ce fumet, le trouve merveilleux (1). Tant il eſt vrai que nos organes, à force d'être ébranlez par certains corps, ſe diſpoſent de façon que cet ébranlement n'excite plus dans l'ame la même ſenſation.

Ils accommodent le cuir d'un bœuf, ou d'une vache, d'une autre maniere. Pour le dépouiller de ſon poil, ils le poudrent de cendres, ils l'arroſent d'eau, le roulent ainſi, & le mettent ſécher au ſoleil. Au bout de vingt-quatre heures, ils le déployent. Si le poil s'arrache encore avec peine, ils l'accommodent de la même maniere; & conſtamment vingt-quatre heures après, le poil tombe preſque de lui-même. Ils frottent ce cuir d'une eſpece de terre graſſe, après quoi ils l'imbibent de graiſſe autant qu'ils peuvent; & le cuir alors eſt tanné à la Hottentotte. III.

(1) Le Pere *Tachard* avoit déja obſervé tout cela. *Voyage de Siam*, Liv. II. page 81.

III. TOUT Tanneur ou Pelletier eſt auſſi Tailleur ; le même homme réunit toutes ces profeſſions. Sans ciſeau, ſans meſure ni patron, avec le ſeul couteau dirigé par des yeux accoutumez à cela, il coupe la peau avec beaucoup d'exactitude. Il s'accroupit à terre pour aſſembler ces piéces. Un os pointu lui ſert d'aiguille, ou d'alene ; des nerfs lui tiennent lieu de fil ; avec cela il fait des coutures propres & bien rangées. Avec ces groſſiers inſtrumens, le Hottentot travaille quelfois auſſi bien, qu'un Ouvrier d'Europe avec tout ſon attirail.

Ces mêmes perſonnages font ſouvent d'une peau de longues courroyes, avec une préciſion & une vîteſſe étonnante. Ces courroyes ſervent à lier les différentes parties de leurs maiſons, leurs meubles, leurs ſelles, &c.

IV. LES Ouvriers en yvoire ſont la quatrieme eſpéce d'Artiſans dont j'ai à parler. Leur fonction principale eſt de faire des anneaux, que ces Peuples portent en guiſe d'ornement autour de leurs bras. J'en ai vu de fort propres. Ils ne ſe ſervent cependant pour cela que de leur couteau, qui ſouvent encore eſt aſſez mauvais. Cependant l'ouvrage, qui demande toûjours beaucoup de patience, eſt parfaitement

faitement rond, chargé de quelque petits ornemens, & auſſi poli que s'il eût été fait ſur le tour.

V. LES Faiſeuſes de Nattes méritent d'avoir place ici. C'eſt l'ouvrage des femmes, qui vont par troupes amaſſer des joncs de différentes eſpeces. Elles les apportent devant leurs huttes, les ſéchent au ſoleil; & s'ils ſont enſuite trop ſecs, elles les mouillent. Avec cela elles font un tiſſu ſi ſerré, que la pluye ne le peut percer.

VI. AVEC les mêmes joncs les hommes font leurs cordes. Elles ne ſont ni moins durables, ni moins fortes, que celles de chanvre. Souvent les Européens du Cap en achetent, & s'en ſervent pour le labourage. Ils font d'abord avec ces joncs de petits cordons; ils aſſemblent enſuite pluſieurs de ces petits cordons, plus ou moins, ſuivant la groſſeur de la corde qu'ils veulent avoir. Ils réſervent les cordes de boyaux tordus, ſéchez au ſoleil, & graiſſez, pour leurs arcs & leurs inſtrumens de muſique.

VIII. TOUS les Hottentots ſont Potiers de terre: chaque famille fait toûjours tous les pots qui lui ſont néceſſaires. Ils ſe ſervent pour cela du terreau d'une fourmiliere, qu'ils prennent ſur la ſuperfi-

cie

cie de la terre, & qu'ils mêlent enſuite avec celui qu'ils trouvent un peu plus bas. Ils purifient cette terre du gravier & des pierres qui y peuvent être; ils la pétriſſent, & la broyent en y mettant des œufs de fourmis, qu'ils trouvent partout. Ces œufs font un ciment très-fort. Ils mettent cette pâte d'argile ſur une pierre platte, & là, ſans autre inſtrument que leurs doigts, ſemblables à un Pâtiſſier, ils donnent à leur vaſe à-peu-près la figure qu'avoient les urnes des Romains. Ni dedans ni dehors on n'y découvre pas la moindre inégalité. Ces piéces ainſi expoſées au ſoleil ſur la même pierre, s'y ſéchent; on les en détache avec un boyau qu'on gliſſe par-deſſous, & qui fait l'uſage d'une ſoye. Le pot eſt placé dans un four, qui n'eſt qu'un trou fait en terre de la hauteur du pot; mais dont la circonférence eſt aumoins double. Tout autour, dedans & deſſous ce trou, ils font un grand feu qu'ils laiſſent éteindre; le vaſe enſuite eſt auſſi ferme qu'on puiſſe le ſouhaiter.

Ces pots ſont pardedans & pardehors noirs comme du jais, & ils acquiérent cette couleur, à ce que diſent les Hottentots, non par la fumée du feu qui a ſervi à les cuire; mais par les œufs de fourmis, qui

qui, fondus par la chaleur, ont penétré toutes les parties du vaſe, & lui ont donné toute à la fois la couleur & la dureté. Jamais le pot ne perd cette eſpece de vernis, & la ſeule vue d'un vaſe de cette eſpece eſt fort propre à faire revenir de l'injuſte prévention qu'on a conçue contre ces Peuples, généralement accuſez de ſtupidité.

VIII. MAIS de tous les Ouvriers Hottentots, il n'y en a point qui faſſe plus d'honneur à la Nation que les Forgerons. J'oſe aſſurer que leurs ouvrages, tels qu'ils les font, demandent une habileté peu commune, Il faut ramaſſer la mine, la fondre, travailler enſuite ce fer; & tout cela avec des pierres ſeulement pour tout outil: on conviendra que la choſe n'eſt pas même fort aiſée à concevoir.

Pour fondre la mine, ils font un grand creux en terre, capable d'en contenir une grande quantité. Ils échauffent ce trou ou ce creux, en y brûlant bien du bois; ils y jettent la mine, ajoutent du bois, & y mettent le feu. Ce creux répond par un conduit ſouterrain à un creux inférieur; c'eſt par-là qu'ils font couler le fer fondu. Ils rompent ce fer lorſqu'il eſt froid, avec des pierres, & en fabriquent enſuite encore avec des pierres, leurs armes, les

pointes

pointes des fléches, des haſſagayes, & les hameçons.

La Relation que *Vogel* (1) nous donne de leur méthode de faire des armes de fer, & de leur beauté, eſt parfaitement juſte. » Ils prennent, dit-il, un morceau de fer, » qu'il ſoit neuf ou vieux, n'importe, & » ſans autre inſtrument que des pierres » pour marteau, tenailles, & enclumes, » ils en font une arme. La pierre la plus » dure ſert d'enclume; ſur celle-là avec » une pierre ronde, ils battent leur fer » rouge, juſqu'à ce qu'il ait la forme » qu'ils ſouhaitent. Ils policent enſuite » l'ouvrage, enſorte que pour la beauté & » l'uſage, il eſt tel qu'aucun ouvrier Eu- » ropéen, avec les mêmes outils, n'en » pourroit faire de pareil.

Ils préparent le cuivre de la même maniere. Ils le tirent de la mine, le fondent, & le poliſſent avec un art infini, pour en faire les petits ornemens dont ils ſe parent.

(1) Dans ſon *Voyage de dix ans aux Indes Orientales*, page 76.

CHAPITRE

CHAPITRE XXIII.

De la maniere de chaſſer & de pêcher des Hottentots.

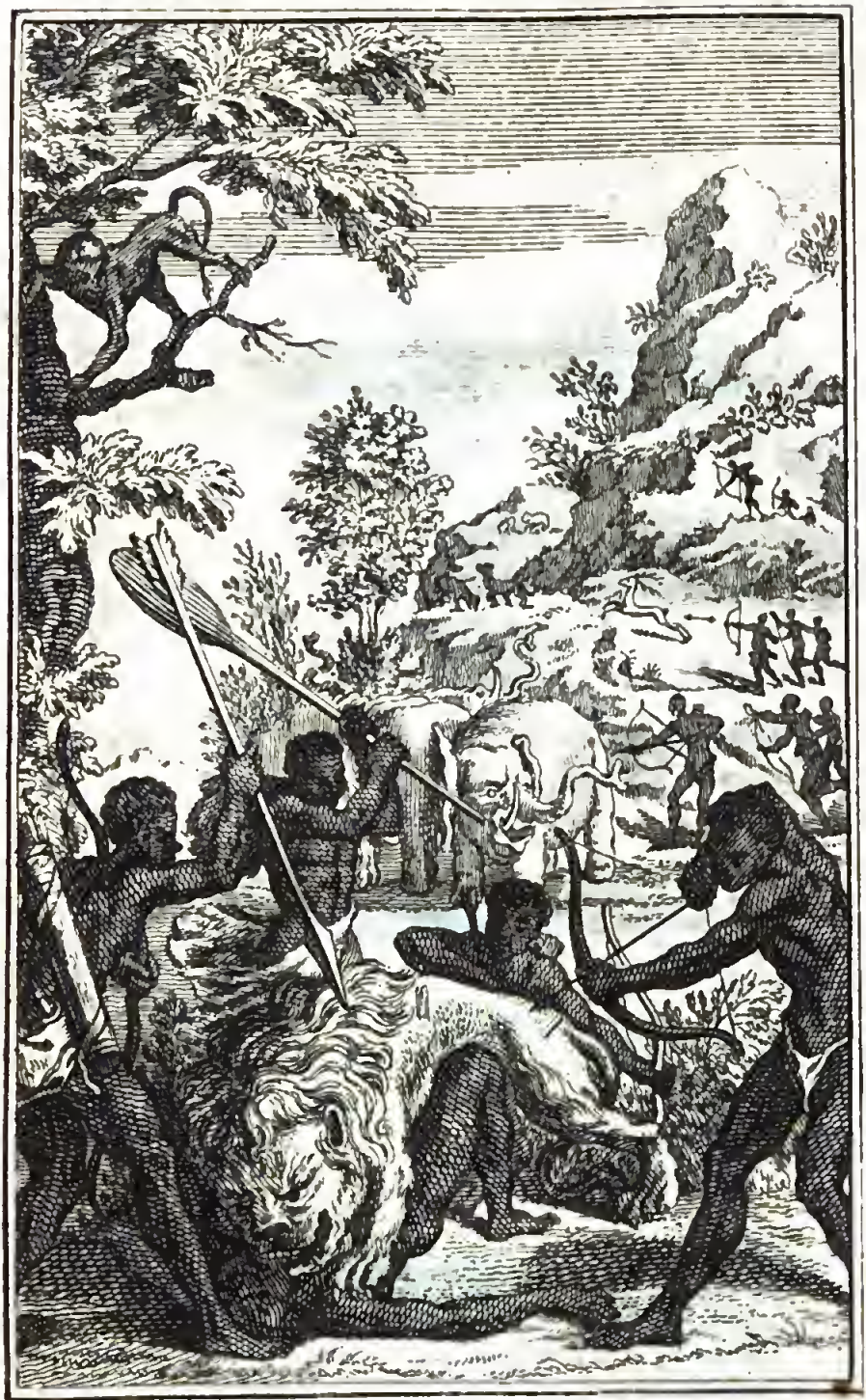
I. *De la Chaſſe du Lievre, du Daim, & des Chévres.* II. *Des Chaſſes générales.* III. *Chaſſe de l'Eléphant.* IV. *De celle du Lion, du Tigre & du Léopard, &c.* V. *Trappe aux Eléphans.* VI. *Ordre de Chevalerie.* VII. *Comment ils prennent le poiſſon.* VIII. *Ils ſont bons Nageurs.*

I. DANS les chaſſes des Hottentots, on voit également briller leur valeur & leur adreſſe. Il n'y a peut-être point de Peuple qui ſoit meilleur chaſſeur. On n'aura pas de peine à le croire, ſi on ſe ſouvient de ce que j'ai dit de leur légéreté à la courſe, de leur adreſſe à manier leurs armes, & de leur courage.

Lorſqu'un Hottentot ſeul, ou accompagné d'une couple de perſonnes, va à la chaſſe, c'eſt une preuve qu'il n'en veut qu'aux liévres, aux daims ou aux animaux ſemblables. Il ſe ſert alors de ſon *Rackum*. Il pourſuit ces animaux avec une viteſſe incroyable, il les atteint, il les coupe, & ils lui échapent rarement.

II. IL

Chasses des Hottentots.



Tom. I. pag. 384.

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III"
NAPOLI

II. Il y a des parties de chaſſe, où vont tous les hommes du Village : ce qui arrive lorſque les bêtes ſauvages ont fait quelque dégât conſidérable, ou lorſque leurs troupeaux ayant diminué, ils ont beſoin de viande. Quoiqu'ils aiment paſſionément la venaiſon, leur molle indolence les retient au logis ; enſorte que ſi la diſette & les dégâts des bêtes ſauvages ne les en faiſoient ſortir, ils n'iroient jamais à la chaſſe. Ils ſe diviſent par bandes dans ces occaſions, & ſi-tôt qu'ils ont découvert la retraite de la bête, ils ſe ſéparent & environnent l'endroit : leur légereté les met en état d'executer cela dans un moment. Si la bête s'enfuit, ils la pourſuivent: ſi elle demeure, ils s'approchent en l'environnant toûjours juſqu'à ce qu'ils ſoient à portée de décocher leurs fléches, ou de lancer d'autres armes.

III. S'il s'agit d'un éléphant, d'un élan, d'un âne ſauvage, ou d'un rhinocéros, dont le cuir épais eſt au-deſſus de l'atteinte des fléches, ils l'environnent & lui lancent leurs haſſagayes. L'animal irrité, court du côté d'où on l'attaque : alors ceux qui ſont derriere, redoublent leurs coups, & l'animal furieux ſe retourne auſſi-tôt. Il va & vient ainſi ſans ſuccès, juſqu'à ce qu'enfin les haſſagayes ſe multipliant

tipliant ſur ſon corps, fatigué par les mouvemens qu'il s'eſt donnez, il devient quelquefois furieux. Il ſe roule alors ſur la terre, il déchire ſes playes, & expire enfin percé de coups.

IV. LORSQU'ILS ont affaire à un lion, un tigre, ou un léopard, animaux plus légers & plus dangereux, ils l'environnent de même, & l'attaquent à coups de fléches. L'animal court pour ſe jetter ſur quelqu'un de la troupe : celui-ci fuit, & lorſque vous croiriez qu'il va tomber ſous la griffe de la bête, en quelques ſauts vous le voyez hors de danger. La bête attaquée par derriére revient ſur ces pas, & en pourſuit un autre. Ce manége ſe réitére juſqu'à ce que l'animal périſſe ; car il ne peut plus échaper : mais auparavant il rugit, court, ſe roule par terre tout furieux de la douleur de ſes bleſſures. C'eſt alors qu'on voit toute l'adreſſe du Hottentot à l'éviter, & tout ſon courage à l'attendre pour l'attaquer. Quelquefois l'animal s'apperçoit qu'il a affaire à trop forte partie, s'échape avant que d'être environné : ils le pourſuivent, & ne l'abandonnent que lorſqu'il a le dos tout garni de fléches & d'haſſagayes, dont les pointes ſont empoiſonnées. Alors ils ſe contentent de le ſuivre de près : bien-tôt le

poiſon

poiſon répandu dans ſes vaines, le fait tomber mort. Un Européen craindroit de manger de cet animal, tué avec des armes empoiſonnées; mais le Hottentot ne s'en met nullement en peine : il croit que le poiſon en agiſſant ſur la bête féroce, a perdu toute ſa force. Ils ſe contentent donc de jetter le morceau qui environne le fer de la fléche ou de l'haſſagaye, & que la violence du poiſon a fait enfler, & ils mangent tout le reſte ſans ſcrupule.

V. LES Hottentots n'attaquent pas toûjours à force ouverte les éléphans, les rhinocéros, ou les élans. Ils employent contre ces animaux féroces, des moyens moins périlleux & moins pénibles. Les éléphans vont toûjours boire en troupes, & marchent toûjours en ligne. Comme donc ils ſont extrémement peſans, l'on connoît ſans peine les endroits où ils ont accoutumé de paſſer, par les traces profondes qu'ils laiſſent ſur la terre depuis leurs repaires juſqu'aux endroits où ils vont s'abbreuver. C'eſt ſur cette route que les Hottentots leur tendent des piéges. Pour cet effet, ils y font un creux de ſix à huit pieds de profondeur, ſur environ quatre pieds de diametre. Au milieu de ce creux, ils plantent un gros pieu pointu au bout ſupérieur, qui doit être à

niveau du terrein qui eſt autour du foſſé; ils le rempliſſent de feuillages & d'herbes, de maniere que l'endroit paroît parfaitement ferme & ſolide. Afin même que ces animaux intelligens ne s'apperçoivent pas de la trape, on a ſoin de jetter un peu de ſable deſſus. Les éléphans venant à paſſer par leur chemin accoutumé, il y en a toûjours quelqu'un qui tombent dans le piége. Comme le troux eſt trop petit pour recevoir tout le corps de l'animal, il y enfonce ſeulement les pieds de devant, & ſe perſe le goſier ou le poitrail avec le pieu, ſans qu'il puiſſe abſolument ſe dégager. Plus il fait d'efforts pour ſe tirer de ce mauvais pas, plus il s'y engage. Les Hottentots qui ſe ſont mis à l'affut, ſortent alors de leur cachette; & ſi l'animal n'eſt pas encore mort, ils lui montent ſur le col, & l'aſſomment à grand coups de pierres. Quelquefois même ils lui ouvrent la veine avec leur couteau.

Dès que le cadavre de cet animal a été conduit au *Kraal*, tous les habitans s'aſſemblent pour ſe régaler de ſa chair, & ils ne ſe ſéparent point qu'elle ne ſoit entierement mangée. Rarement on peut en prendre plus d'un à la fois par cette voye: le reſte de la troupe n'a pas plûtôt vu tomber cet infortuné, qu'ils s'enfuyent tous

tous au plus vîte & l'abandonnent, comme un daim avancé en âge eſt abandonné du harde auquel il appartient. Ils prennent ordinairement de la même maniere les rhinocéros & les élans. Si cette méthode, quelque ſimple qu'elle ſoit, & qui paroît être tout-à-fait Hottentotte, n'eſt pas capable de réfuter ce que quelques Auteurs ont débité de la groſſiere ſtupidité de ces Peuples, j'avoue que je ne ſçai plus ce qu'on pourra alléguer pour démontrer qu'une Nation a du ſens & de l'intelligence. Je ne nie pas que celle-ci n'ait bien des coutumes abſurdes : mais quelle Nation n'en a pas, & peut-être de plus extravagantes encore ?

VI. LES Hottentots ont un Ordre de Chevalerie, très-honorable parmi eux. Il n'a, il eſt vrai, aucun nom particulier qui le déſigne ; c'eſt au Lecteur à lui en donner un. Mais il eſt trop remarquable, pour n'en pas donner une idée exacte.

Lorſqu'un Hottentot attaque ſeul & tue un lion, un tigre, un léopard, un éléphant, un rhinocéros, ou un élan, il paſſe pour un Héros du premier ordre, & il eſt fait Chevalier. C'eſt ainſi que chaque Peuple ſçait tirer parti de la vanité des hommes. Dès que le vainqueur eſt de retour, il ſe retire dans ſa hutte, où il

s'accroupit pour ſe repoſer. Il n'a pas été bien long-tems dans cette ſituation, qu'il reçoit la viſite d'un des vieillards du *Kraal*, député de la part de l'Aſſemblée des hommes pour le féliciter de l'action glorieuſe qu'il vient de faire, & le remercier du ſervice ſignalé qu'il a rendu à ſa Nation. Il finit ſon compliment en lui diſant, que les hommes du *Kraal* l'attendent pour lui rendre les honneurs dûs à ſon courage héroïque. A ces mots le Hottentot ſatisfait ſe leve, & ſe rend d'un air fier avec le Député au milieu du *Kraal*, où il trouve les hommes aſſemblez. Là il s'accroupit ſur une natte qui lui eſt deſtinée; autour de lui ſe range dans la même poſture toute l'aſſemblée. On voit la joye peinte ſur le viſage du Héros, & ſur ceux de ſes amis. Le Vieillard qui l'a amené ſe leve enſuite avec beaucoup de gravité, & l'arroſe de ſon urine, dont il le couvre depuis les pieds juſqu'à la tête. Plus l'officiant eſt ami de l'initié, & plus le déluge dont il l'inonde eſt abondant; parceque le Héros eſt honoré à proportion de la quantité de la pluye qu'il reçoit. De ſon côté, il fait tout ſon poſſible pour n'en pas perdre la moindre goutte. Avant la Cérémonie, il a eu ſoin de faire avec ſes ongles des foſſettes dans la graiſſe qui lui couvre le corps,

corps, & à meſure que l'urine tombe, il ſe frotte afin qu'elle y pénétre. Lorſque le Député a épuiſé ſa liqueur; il allume une pipe de tabac ou de *Dacha*, & après en avoir tiré deux ou trois gorgées, il la remet à celui du cercle qu'il trouve à propos. Celui-ci en fait le même uſage, & ils ſe remettent ainſi cette pipe juſqu'à ce qu'elle ſoit conſumée, mais ſans que le Héros en ait ſa part: il n'a que la cendre, que le Vieillard député vient lui jetter ſur le corps. Le Hottentot glorieux ſe tient ſi honoré de cette diſtinction, qu'il ſe frotte ſoigneuſement partout, afin de faire entrer cette cendre dans la graiſſe dont il eſt enduit: il craint d'en perdre la moindre petite partie. C'eſt ainſi que le Héros eſt inſtallé dans la Chevalerie de l'Urine. Le cercle alors ſe leve, & chacun s'empreſſe à venir féliciter le nouveau Chevalier du grand honneur qu'il vient de recevoir, & du ſervice ſignalé qu'il a rendu à ſon pays. Il ſe regarde, après cette Cérémonie, comme élevé au faîte de la gloire: il ne ſort jamais, ſans avoir pendue à ſes cheveux la veſſie de l'animal qu'il a tué: par ſa démarche fiere & majeſtueuſe, il ſemble demander à ſes concitoyens les égards, les hommages & le reſpect auſquels la coutume lui

donne droit ; & que jamais perſonne ne lui refuſe.

Les Hottentots regardent les travaux & les dangers de la chaſſe, comme plus grands que ceux de la guerre ; & ils croyent qu'il faut plus de peine, de force & de valeur pour combattre pendant une heure contre une bête féroce, qu'il n'en faut pour ſe batre contre une ennemi pendant tout un jour. Auſſi la coutume veut qu'on donne à un homme qui a tué quelque animal ſauvage, comme un lion, un tigre, un léopard, &c. un certain tems pour recouvrer ſes forces & réparer ſes eſprits animaux. Ce tems eſt limité à trois jours. Auſſi-tôt donc que la cérémonie de l'inſtallation eſt finie, le nouveau Chevalier ſe retire tranquillement dans ſa hutte, où il reſte dans un parfait repos pendant ce tems-là. Il ne s'en tire pour quoi que ce ſoit. Il eſt diſpenſé de ſe trouver aux aſſemblées publiques. On le laiſſe jouïr tout à ſon aiſe de ſon ſacré repos. Pendant ce tems, il mange les meilleures viandes, & les plus ſucculentes que le Pays puiſſe fournir. Il n'a aucun commerce avec ſa femme, qui même dans ces occaſions a accoutumé, dès qu'elle a tiré ſes vaches le matin, de s'en aller par la campagne. Ce

n'eſt

n'eſt que ſur le ſoir qu'elle revient au village, pour avoir ſoin de ſon troupeau. Elle reſte dehors juſqu'à la nuit, qu'elle ſe gliſſe auſſi doucement qu'elle peut dans ſa hutte. Souvent même ſi elle craint d'être apperçue de ſon mari, elle ſe retire dans quelque trou aux environs. Pendant tout ce tems-là elle vit fort maigrement, & ne mange que ce qui eſt abſolument néceſſaire pour s'entretenir. Ce n'eſt que le matin du troiſiéme jour qu'elle paroît devant ſon mari, qui la reçoit fort cordialement, & lui donne mille témoignages d'amitié. Pour célébrer ſa joye, il tue un mouton gras, & invite à la Fête ſes voiſins, qui s'empreſſent tous à ſe rendre à l'invitation, & à féliciter la femme ſur le bonheur qu'elle a d'avoir été reçue dans les bras de ſon mari, & de participer ainſi à ſa gloire.

Un jour que je m'informois de la raiſon de cette conduite des femmes des nouveaux Chevaliers, je trouvai un Hottentot fort éveillé, qui me dit qu'elle ſautoit aux yeux. » Le Héros, *me dit-il*, » a deſſein pendant ce jour de repos, de » reprendre ſes forces & ſes eſprits, ce » qu'il ne pourroit peut-être faire, ſi ſa » femme ne ſe tenoit à l'écart. Ce ſéxe » eſt plein d'agrémens, & a des attraits

» contre leſquels il eſt bien difficile de » ſe défendre. On ne peut réſiſter qu'avec » peine aux mouvemens de la chair ; & » ſi le Héros qui ſe propoſe de ſe délaſſer » de ſes fatigues, avoit commerce avec ſa » femme, ce ne pourroit être qu'aux dé- » pens de ſes forces, qu'il ſe propoſe de » rétablir : car rien, mon ami, *ajouta-* » *t-il*, n'affoiblit tant les hommes. Les » femmes pendant le tems de la ſépara- » tion, ſont obligées de ſe nourrir chéti- » vement ; parceque s'il leur étoit per- » mis de ſe bien traiter dans ces occa- » ſions, elles pourroient s'enflâmer, & » rechercher enſuite les embraſſemens de » leur mari. Vous ſçavez combien elles » ſont ingénieuſes lorſqu'il s'agit de ſe » ſatisfaire, & la nuit en fournit trop » d'occaſions pour ne pas les éviter. Si » le mari, pour ſe ménager, refuſoit de » répondre aux déſirs de ſon amoureuſe » épouſe, il ſeroit à craindre qu'elle ne » cherchât à éteindre ſes feux dans les » bras d'un autre. Eh bien, mon ami, » *ajouta-t-il en finiſſant*, ne ſont-ce » pas là de belles & bonnes raiſons ? J'ai cru qu'il étoit à propos de laiſſer au diſcours de ce Hottentot tout ce qu'il avoit de feu & de jovial : ſi j'y ai fait quelque changement, c'eſt tout au plus

dans

dans l'ordre ; afin que ces Meſſieurs qui répréſentent ces Peuples comme des monſtres de ſtupidité, ſoient enfin convaincus qu'ils exagerent & qu'ils ſe trompent. Cependant, je ne puis m'imaginer que ce ſoit-là la ſeule raiſon de la coutume dont je parle.

Je n'ai autre choſe à ajouter au ſujet de la chaſſe, ſinon que tout Hottentot, de quelque Nation ou *Kraal* qu'il ſoit, a la liberté de chaſſer également par toutes les contrées Hottentottes. Il peut pourſuivre quelque gibier que ce ſoit, & de quelque côté qu'il le trouve à propos, ſans que perſonne s'en offenſe. S'il ſe trouve même qu'il ait beſoin de ſecours, jamais on ne le lui refuſe, & on le lui accorde toûjours ſans exiger de partager la proye.

VII. IL me reſte à préſent à décrire la maniere dont les Hottentots prennent du poiſſon. *Vogel* ſoutient qu'ils ne connoiſſent abſolument point l'art de pêcher. Il n'eſt pas le ſeul de cette opinion. *Meiſter* (1), *Marperger* (2) & d'autres Auteurs n'ont pas été mieux informez. Voici à quoi ſe réduit ce qu'ils débitent ſur ce ſujet. » Les Hottentots qui habitent près de

(1) *Dans ſa Relat. des Arts, &c. des Indes*, p. 244.
(2) Dans ſon *Dictionnaire*, p. 606.

» la mer, n'ont aucune eſpece de machine » ou d'inſtrument pour prendre du poiſ- » ſon ; ils ignorent abſolument l'art de » naviger. Tous les poiſſons qu'ils man- » gent, ſont des baleines mortes, jettées » ſur le bord de la mer ". On voit par-là juſqu'où les Voyageurs pouſſent la hardieſſe de leurs fables. Comment peut-on avancer que les Hottentots ne ſçavent pas ce que c'eſt que la pêche, eux qui ſeroient en état de donner des leçons de cet art aux Européens qui habitent au Cap ? Ils ne ſe ſouviennent pas même qu'il y ait eu un tems où leur Nation ne l'ait pas pratiqué. La mer & les rivieres leur fourniſſent le poiſſon. Pluſieurs d'entr'eux ſont pêcheurs de profeſſion. Des hameçons, des filets, un bâton ou un fer pointu, voilà les inſtrumens de leur art. Quelquefois même ils prennent le poiſſon à la main.

Experts ſurtout à ſe ſervir de la ligne, ils connoiſſent parfaitement les meilleures amorces pour les différentes eſpèces de poiſſons. Il n'y en a cependant aucune dont ils ſe ſervent plus communément, que des mouches. Avant l'arrivée des Hollandois, leurs hameçons étoient de petits morceaux de fer crochus, de leur façon ; mais aujourd'hui ils ſont fort bien pourvus d'hameçons à l'Européenne. Leurs

Leurs lignes ſont faites de nerfs ou de boyaux de bêtes. Lorſqu'ils pêchent avec cet inſtrument, & qu'ils voyent dans la mer beaucoup de poiſſon, ils ſifflent de toute leur force pour l'attirer. Ce bruit fait ordinairement un effet merveilleux. Si le bruit que fait la mer abſorbe celui du ſifflement, ils ont accoutumé de pouſſer des cris affreux ; & bien-loin que le poiſſon en ſoit épouvanté, on le voit s'empreſſer à venir autour de l'amorce par groſſes troupes. Le poiſſon, au reſte, mord facilement ; & les Pêcheurs en prennent pour l'ordinaire plus qu'ils n'en peuvent apporter au bord en une fois. Lorſqu'ils pêchent dans la mer ſur les rochers, ils envelopent leur pêche dans leur *Kroſſe*, ou dans un ſac de cuir dont ils ont ſoin de ſe pourvoir.

Les Européens qui ſont au Cap avouent ingénument que les Hottentots jettent un filet, & le tirent avec beaucoup plus de dextérité qu'ils ne pourroient le faire.

Ils ne ſe ſervent du fer ou du bâton pointu, que dans les riviéres & dans les criques, ou dans les petites bayes. Pour cela ils y entrent juſqu'au milieu du corps, & quelquefois plus haut, & marchent doucement de côté & d'autre, juſqu'à ce qu'ils

qu'ils ſentent ſous leur pied quelque poiſſon. Alors ils le percent avec leur dard ou inſtrument pointu, & le tirent de l'eau: ſi elle n'eſt pas profonde, ils ne ſe ſervent que de la main. Il ſemble d'abord que leur capture ne doit pas être fort abondante, lors au-moins qu'ils ne ſe ſervent que de leurs mains ou de leurs dards: cependant lorſque les havres du Cap abondent en *Raies*, ſorte de poiſſon qui y vient par miliers dans les mois de Juin, Juillet & Aouſt, ils en prennent de grandes quantitez avec ces ſeuls inſtrumens. Quand la marée deſcend, il reſte dans les creux des rochers divers ſortes de petits poiſſons, dont les Hottentots prennent une très-grande quantité avec les mains. Ils pêchent ſurtout de cette maniere beaucoup de *Poiſſons de Rochers*, (*Klipviſſchen*). Mais comme cette eſpece eſt ſans écailles, ils n'oſent en manger: ils les apportent donc aux Européens, qui les aiment extrémement. Auſſi faut-il avouer que c'eſt un manger délicieux.

VIII. ILS ne ſe ſervent point de bâteaux pour pêcher. Quand ils veulent prendre du poiſſon dans la mer, ils vont à la nage ſur quelques rochers, & ils en reviennent de la même maniere, ayant ſur leur tête le *Kroſſe* ou le ſac qui renfer-

me

me le poiſſon qu'ils ont pris. Cette charge ne les empêche point d'avancer. Auſſi faut-il avouer qu'ils ſont les meilleurs & les plus hardis nageurs que j'aye jamais vus. Leur maniere de nager a même quelque choſe de frapant, & je ne ſçache pas qu'aucune Nation s'y prenne de la même façon. Ils nagent tout droits : leur cou eſt entierement hors de l'eau, auſſi-bien que leurs bras, qu'ils étendent en-haut : ils ſe ſervent des pieds pour avancer & pour ſe mettre en équilibre ; mais je n'ai jamais pu ſçavoir comment ils les font jouer. Tout ce qu'il y a de ſûr, c'eſt qu'ils avancent très-vîte. Ils regardent en-bas, & ont preſque la même attitude que s'ils marchoient ſur terre ferme. La mer a beau mugir & les vagues s'élever, ils ne paroiſſent point craindre le danger : c'eſt même alors qu'ils ſe plaiſent ſurtout à nager, ou plûtôt à danſer. Les flots qui ſemblent devoir les engloutir, les élevent & les abaiſſent, comme des morceaux de liége.

CHAPITRE

CHAPITRE XXIV.

De la Médecine & de la Chirurgie des Hottentots.

I. *Etat de la Médecine & de la Chirurgie chez les Hottentots.* II. *De leurs Médecins & de leurs Chirurgiens.* III. *De leurs Contre-charmes.* IV. *De leur maniere d'appliquer les ventouſes.* V. *De leur maniere de ſaigner.* VI. *De leur maniere de guérir une playe faite avec une arme empoiſonnée.* VII. *De leur maniere de rhabiller un membre.* VIII. *De leur maniere de raſer la tête.* IX. *De leurs Amputations.* X. *Diverſes ſortes de Remedes qu'ils employent.*

I. QUOIQUIL y ait dans la Médecine & la Chirurgie des Hottentots un grand nombre de folles imaginations, & beaucoup de ſuperſtitions; cependant ces deux Arts, tels qu'ils les pratiquent, renferment pluſieurs choſes utiles qui méritent d'avoir place ici.

Les Médecins Hottentots, qui ſont en même tems Chirurgiens, réuſſiſſent très-ſouvent, & font quelquefois des cures, dont

dont les plus habiles Médecins ou Chirurgiens d'Europe pourroient ſe faire honneur. La Botanique ne leur eſt rien moins qu'inconnue. Ils ont quelque connoiſſance des vertus d'un grand nombre de plantes & de racines excellentes que produit leur Pays; deſorte que ſouvent ils appliquent ces remedes dans des cas fort délicats, avec un ſuccès étonnant. Le P. *Tachard* leur a déjà rendu ce témoignage. Ils exécutent leurs opérations chirurgicales à leur maniere; ils ſaignent, appliquent les ventouſes, &c. avec une dextérité ſans égale, quoiqu'ils n'ayent jamais diſſéqué ni vu diſſéquer aucun cadavre, ſi ce n'eſt des animaux; & qu'ils ne connoiſſent d'autre inſtrument qu'un couteau ordinaire, une corne, & l'os d'un oiſeau dont j'ai déjà parlé plus d'une fois.

Boëving (1) dit que les Hottentots dans toutes leurs maladies, tant internes qu'externes, ont uniquement recours aux ventouſes & aux onctions. Il faut ſans doute que cet Auteur ait apporté bien peu de ſoin à s'inſtruire ſur ce ſujet, ou qu'il ait été groſſiérement trompé. Au-moins il eſt certain que ces Peuples employent les onguens & les cataplaſmes, & qu'ils prennent outre cela intérieurement pluſieurs remedes.

(1) Dans ſa *Relation des Hottentots.*

remedes. Il faut cependant avouer qu'ils ne connoiſſent pas la milliéme partie de ceux qui ſont en uſage en Europe. Les drogues dont ils uſent ſont en auſſi petit nombre, que leur maniere de les préparer eſt ſimple. D'ailleurs leur Pharmacie eſt un ſecret impénétrable, & ils ne communiquent à qui que ce ſoit la maniere dont ils préparent leurs poudres, leurs onguens ou leurs cataplaſmes.

II. Il y a dans chaque *Kraal* un Médecin ou Chirurgien : dans les grands Villages il y en a deux, qui ſont choiſis d'entre les plus intelligens & les plus expérimentez du lieu. Ils voyent tous les malades indifféremment, ſans aucune diſtinction, & ſans aucun profit: l'honneur attaché à cette profeſſion eſt regardé comme une récompenſe ſuffiſante. On les diſtingue des autres habitans, & on leur aſſigne même un rang au-deſſus des Prêtres. Ils ont ſurtout une ſi grande confiance en leur habileté, que jamais perſonne ne craint de ſe remettre entre leurs mains. Si les malades meurent, ils ſe tirent d'affaire en aſſurant que l'effet de leurs remedes a été empêché par quelque ſortilége; & l'idée que ces Peuples ont de la capacité de leurs Docteurs eſt tel, qu'ils les en croyent toûjours bonnement ſur leur parole.

role. De quelque nature que ſoit la maladie, & quelque cours qu'elle prenne, le Médecin, dès qu'il a été une fois appellé, n'abandonne plus ſon malade juſqu'à ce qu'il ſoit mort ou guéri.

Outre ces Médecins ils ont dans chaque Village quelques vieilles femmes, qui prétendent être fort habiles dans la connoiſſance des vertus des racines & des plantes. Dès qu'elles ſçavent que quelque perſonne du voiſinage eſt incommodée, elles vont fort officieuſement lui donner leurs avis. Ces Docteurs femelles ſont extrémement haïes des Médecins; &, comme chez nous, elles ſont ſurtout eſtimées des vieilles femmes.

III. NOUS n'avons encore vu que le beau de la Médecine des Hottentots: voyons-en l'abſurde, qui ne paroît jamais mieux que dans les maladies extraordinaires qu'ils ont coutume d'attribuer au ſortilége. Dans ces occaſions on envoye chercher le Médecin du lieu, qu'ils croyent être très-expert en Contre-charmes. La premiere choſe que fait ce Médecin, avant même que d'avoir prononcé une ſeule ſyllabe, c'eſt de conſulter les entrailles d'une brebis ſaine & graſſe, qu'on égorge d'abord à ſon arrivée. Il en prend la coiffe, & l'ayant ſaupoudré de

Buchu,

Buchu, & bien tordu comme une corde, il la met au cou du malade, qui eſt obligé de la porter juſqu'à ce qu'elle pourriſſe & qu'elle tombe en piéces. En lui attachant cette coiffe au cou, il lui dit: *Vous ſerez dans peu hors d'affaire.* Il faut donc que le ſortilége ne ſoit pas bien puiſſant. Si le malade eſt un homme, tous les hommes du Village s'aſſemblent & ſe régalent de la chair du mouton. Si c'eſt une femme, ce ſont les femmes qui font la Fête. Si c'eſt un enfant, il n'y a que les enfans qui en profitent. Si au bout de quelque tems le malade ne ſe trouve pas mieux, le Médecin a recours aux remedes naturels. S'il en meurt, il ſe diſculpe en rejettant ce mauvais ſuccès ſur la force des charmes de quelque Magicien envieux & plus puiſſant que lui.

Je ne ſcai qu'un ſeul exemple d'un Hottentot qui n'ait pas cru ſon Médecin, qui, dans une maladie attribuée au ſortilége, s'étoit retranché ſur la force ſupérieure du Magicien. C'étoit un pêcheur, qui avoit le corps tout couvert de lépre. Le Médecin Hottentot ayant été appellé, il ſuivit la route preſcrite dans les maladies que l'on ſoupçonne venir du ſortilége. Ni les contre-charmes, ni les remedes, n'opérerent. Le pauvre Hottentot fut abandonné,

comme

comme une perſonne attaquée d'une maladie incurable. Quelque tems après, cet infortuné eut occaſion de venir chez un Hollandois qui avoit ſouvent acheté de ſon poiſſon. La femme de cet Européen, touchée de l'état de ce pauvre homme, lui conſeilla de faire une infuſion de vitriol Romain, & de laver de tems en tems ſes playes de cette eau. Le Hottentot ſe ſervit du remede, qui lui fut ſi favorable, qu'au bout de quinze jours il ſe trouva entierement rétabli. Une cure ſi merveilleuſe lui fit concevoir un mépris infini pour ſon Médecin. Il s'en alla chez lui pour lui reprocher ſon ignorance, & exalter l'habileté de ſa bienfaitrice; & depuis ce tems-là, il ne ceſſa de tourner en ridicule l'ignorance & l'effronterie de ſon Charlatan.

IV. DANS les coliques & les maux d'eſtomac, ils cherchent à ſe ſoulager en appliquant des ventouſes qui ſont faites de la corne d'un bœuf, dont ils ont rendu les bords extrémement minces. Pour les appliquer ils font coucher le malade ſur le dos à terre. Le Docteur approche la bouche de l'endroit où eſt la douleur, & ſuce, pour ainſi dire, la peau. Alors il y applique fort adroitement la ventouſe, comme nous faiſons en Europe. Lorſqu'il juge que la partie eſt devenue inſenſible, il en-

il enleve cette corne, & avec ſon couteau il fait à la peau deux ou trois inciſions d'un pouce & demi de longueur. Enſuite il applique de nouveau la ventouſe, & la laiſſe juſqu'à ce qu'elle tombe d'elle-même, ce qui eſt un ſigne qu'elle eſt pleine de ſang. Cette opération ſi douloureuſe dure une couple d'heures. Alors on laiſſe le malade en repos. Si les douleurs de colique ou d'eſtomac paſſent dans un autre endroit, on a ſoin de le frotter exactement avec de la graiſſe chaude; & ſi cette onction n'arrête pas la douleur, on applique une nouvelle ventouſe à l'endroit où le mal a paſſé. Si cette ſeconde application eſt ſans effet, ils ont recours aux remedes intérieurs: ils employent des infuſions ou des poudres faites de certaines fleurs & d'herbes. Les ventouſes, auſſi-bien que la ſaignée, qui doit faire le ſujet de l'Article ſuivant, manquent rarement de rétablir le malade.

V. DANS les abondances d'humeurs & de ſang, *Pléthores*, leur coutume eſt de tirer du ſang; & ils exécutent cette opération avec une ſimple courroye & un couteau. Pour cet effet, ils font avec la bande de cuir une ligature au-deſſus de la veine qu'ils ont en vue, & l'ouvrent enſuite avec un couteau qu'ils ont eu ſoin d'afiler. Lorſqu'ils ont tiré une quantité ſuffiſante

ſuffiſante de ſang, ils défont la ligature, ils mettent dans la playe un peu de graiſſe fraîche de mouton, & envelopent le bras de ſauge ſauvage & d'autres herbes médicinales. Au bout de deux jours, l'ouverture eſt fermée. Si après la ſaignée, le malade n'eſt pas rétabli, ils employent des remedes internes, & ſe ſervent encore d'infuſions & de poudres. On trouve des Auteurs qui diſent que les Hottentots ſe font de pareilles inciſions, ſoit pour ſe ſaigner ſoit pour ſe ventouſer, ſans en avoir autrement beſoin. Ces Voyageurs ſe trompent certainement.

VI. UN Hottentot qui avoit été bleſſé au pied par une arme empoiſonnée, m'a lui-même appris la méthode uſitée parmi eux pour guérir des maux de cette nature. » Nous mêlons, dit-il, une cer-» taine quantité de poiſon de ſerpent avec » notre ſalive, en le frottant entre deux » pierres. Après nous être gratté le creux » de l'eſtomac juſqu'à ce que le ſang vien-» ne, nous mettons dans cette égrati-» gnure une partie de ce poiſon ainſi pré-» paré; le reſte, nous le prenons inté-» rieurement. Cela chaſſe toûjours le ve-» nin, & de la playe, & de tous les en-» droits où il peut s'être répandu. Lorſ-» que nous jugeons que le venin eſt ab-

ſolument

» ſolument diſſipé, nous nettoyons exac-
» tement la playe, & nous y appliquons
» des feuilles de *Buchu*, de *Dacha*, & d'au-
» tres herbes médicinales. Tous les jours
» nous panſons cette playe, & nous renou-
» velons les feuilles, juſqu'à ce qu'elle ſoit
» cicatriſée. Rarement ce remede man-
» que de guérir radicalement une playe
» empoiſonnée, dans l'eſpace d'un mois
» au plus; mais la moindre négligence
» ſuffit pour la rendre incurable & mor-
» telle. Nous avons vu ci-deſſus la ma-
niere dont ils procedent pour guérir les autres playes, lorſque nous avons parlé de la guériſon du *ſcrotum*.

VII. J'IGNORE comment ces Peuples s'y prennent pour raccommoder un membre rompu. Pendant tout le tems que j'ai été au Cap, je n'ai point appris qu'aucun Hottentot ſe ſoit rompu un membre; ils ne ſe ſouviennent même pas que ce malheur ſoit jamais arrivé parmi eux. Pour des diſlocations, il en eſt arrivé de tems en tems. Pour y remédier ils frottent d'abord de graiſſe, & auſſi fort qu'ils peuvent, les jointures déboitées: enſuite preſſant le membre diſloqué contre la jointure, ils le remuent vivement de haut en bas, juſqu'à ce que rencontrant ſon emboitement, il ſe trouve à ſa place. Ils diſent

que

que cette opération eſt extrêmement douloureuſe, & je croi qu'on n'aura pas de peine à ſe le perſuader.

VIII. Les Hottentots ſe raſent ſouvent la tête, lorſqu'ils y ont mal: ce qu'ils font avec un couteau ordinaire, bien aiguiſé. La graiſſe dont ils ſe frottent continuellement leurs cheveux courts & laineux, leur tient lieu de ſavonnette. Ils ne ſe coupent jamais entierement les cheveux: ils ſe contentent d'en décharger l'endroit de la tête qui leur fait mal. Dès que l'opération, qui ſe fait très-proprement, eſt finie, ils ſaupoudrent ces ſillons raſez de *Buchu*, herbe qu'ils croyent très-bonne contre les migraines.

IX. OUTRE l'amputation que fait le Prêtre ſur tous les hommes avant qu'ils puiſſent ſe marier, les Médecins ou Chirurgiens en font une ſur les veuves, comme nous avons eu occaſion de le dire en parlant des mariages des Hottentots. Il ſuffit donc de dire ici, que rien n'eſt plus admirable que l'adreſſe que ces Docteurs font paroître dans ces occaſions: il eſt même ſans exemple, que jamais une femme en ait été incommodée ou défigurée. Voici la maniere dont ils s'y prennent. Ils lient très-fortement avec un nerf

ſec, le deſſus de la jointure qui ſuit immédiatement celle qu'ils ſe propoſent de couper ; & ſans autre préparation, ils font l'amputation avec un couteau ordinaire. Pour arrêter le ſang, ils appliquent d'abord ſur le bout du doigt mutilé du ſuc de feuilles de Lentiſque, & l'enveloppent de feuilles & d'herbes médicinales. C'eſt ici le chef-d'œuvre de la Chirurgie Hottentote.

X. LORSQUE ces Peuples ont l'eſtomac dérangé, ils uſent du ſuc de feuilles d'Aloës, qu'ils prennent toûjours dans un peu de bouillon chaud : ils ne ſe ſervent jamais d'autre véhicule. Cette drogue eſt extrêmement purgative, & en même tems ſtomacale. Si une premiere priſe ne les rétablit pas, ils continuent trois ou quatre jours de ſuite ; quelquefois même ils doublent la doſe. Rarement ce remede manque de produire l'effet qu'ils en attendent.

Ils employent auſſi intérieurement, ſuivant l'occaſion, quelques poudres & quelques infuſions fort ſimples. Ils y font entrer de la Sauge ſauvage, du fruit & des feuilles de Figuier ſauvage, du *Buchu*, de l'Ail & du Fenouil ſauvages, & quelques autres plantes dont je parlerai dans la

 ſuite

ſuite en traitant des végétaux qu'on trouve au Cap. Ce ſont-là tous les remedes uſitez parmi eux, que j'ai pu découvrir. La peine que j'ai eue à leur arracher ceux que je viens de rapporter, ne me permet pas de douter qu'ils n'en ayent encore pluſieurs autres, qu'ils n'ont pas voulu me communiquer.

Il eſt inouï que quelque Hottentot ait jamais eu de maladie de langueur, de fiévre, ou de rhumatiſme. L'air ſans doute, joint à la frugalité & la tempérance de ces Peuples, prévient ces incommoditez.

XI. J'AI ouï dire à pluſieurs Européens très-dignes de foi, que les Hottentots pratiquent une ſorte de Divination fort cruelle; mais dont je n'ai jamais eu occaſion de m'aſſurer par moi-même. Il s'agit de découvrir ſi le malade mourra de la maladie dont il eſt attaqué, ou s'il recouvrera la ſanté. Pour cet effet, on écorche un mouton vivant, en prenant grand ſoin que pendant cette douloureuſe opération, l'animal ne perde pas une ſeule goutte de ſang. Si après que la peau eſt ſéparée, le mouton ſe lève & qu'il coure, c'eſt un ſigne que le malade ſe rétablira. Si au-contraire il ne ſe remue

point de la place où il a été écorché, ils disent que le malade n'en relevera point; & après ce funeste présage, on l'abandonne inhumainement, & on ne lui donne plus de remedes. Persuadez que sa mort est certaine, ils s'en consolent par avance, & font ensorte par leur barbare négligence que la prédiction ne soit point démentie. seulement ils lui donnent quelque nourriture, jusqu'à ce qu'il expire, ou que la force de son tempérament le tire d'affaire. Si le dernier cas arrive, ils disent que la divination n'a pas été bien & dûement faite, que le mouton a perdu du sang, ou ils ont recours à quelque autre informalité prétendue. Mais il faut avouer qu'ils en réchapent rarement, parcequ'on n'a recours à cette divination que lorsque le malade est dans un état désespéré, & qu'il arrive rarement que le mouton puisse courir encore après avoir été écorché: enfin il peut en périr plusieurs ainsi faute de secours.

XII. Si un Hottentot, homme ou femme, recouvre la santé après quelque dangereuse maladie, il fait un *Anderſmaken*, en tuant pour régaler le *Kraal* une piéce de gros ou de menu bétail, suivant ses biens, & les circonstances où se trouve

ſa famille. Si c'eſt à l'occaſion d'un homme que la Fête ſe célebre, les hommes ſuivant la coûtume dévorent la chair, & les femmes n'ont que le bouillon. Mais elles ont leur tour, ſi c'eſt une femme qui donne *l'Anderſmaken.*

CHAPITRE XXV.

Des Funérailles des Hottentots.

I. *Pratiques uſitées lorſqu'un Hottentot eſt à l'agonie.* II. *Lorſqu'il a rendu l'eſprit.* III. *Comment ils portent le corps en terre.* IV. *Cérémonies qui ſe pratiquent au retour.* V. *Raiſons de ces Cérémonies.* VI. *On célebre une Fête, & les Parens ſe mettent en deuil.* VII. *Cruauté exercée envers les Vieillards.* VIII. *Des Héritages.*

I. LORSQU'UN Hottentot, homme, femme, ou enfant, eſt à l'agonie, ſes parens & ſes amis s'aſſemblent inceſſamment autour de lui, en faiſant des cris & des hurlemens horribles, & frappant des pieds & des mains comme des forcenez. J'ai déja dit ci-deſſus, que ces Peu-

ples n'ont aucune idée de ſe préparer à la mort dans un ſens ſpirituel : le malade expire donc au milieu de ces hurlemens, ſans autre conſolation que celle d'être regretté pendant quelque tems.

II. DES qu'il a rendu le dernier ſoupir, les cris redoublent avec tant de force, qu'on peut les entendre à quelques milles de là. Ils plient ſon cadavre de maniere que ſa tête ſoit entre ſes jambes; dans cet état il a aſſez la forme d'un fœtus. On l'envelope dans cette poſture, de la peau qui le couvroit, & ils le lient de façon qu'on n'en voit rien. Pendant que quelques perſonnes font ces préparatifs, le Capitaine & quelques Vieillards, pour ne point perdre de tems, ſont déjà allez chercher quelque endroit propre à ſervir de ſépulture. Ils ne prennent jamais la peine de faire une foſſe, lorſqu'ils trouvent à portée quelque fente de rocher, ou quelque trou de bête ſauvage, qui ſoit aſſez grand pour recevoir le corps mort. Rarement il s'écoule plus de ſix heures entre la mort & la ſépulture, & ce n'eſt que lorſque le malade eſt mort pendant la nuit : encore faut-il qu'elle ſoit obſcure ; car s'il fait clair de lune, on ne garde point le corps juſqu'au lendemain matin.

matin. Ainſi il eſt fort vraiſemblable, qu'ils mettent aſſez ſouvent en terre des perſonnes qui ne ſont pas encore mortes.

III. En attendant que l'on tire le corps de la hutte, tous les hommes & les femmes du *Kraal* ſe rendent devant la porte, & s'accroupiſſent en deux cercles; les hommes en compoſent un, & les femmes l'autre. Là, au milieu des cris affreux dont ils font retentir les airs, on entend le mot de *Bo*, *Bo*; c'eſt-à-dire, *Pere*, *Pere*, répété d'un ton fort lamentable. Seroit-ce une invocation de la Divinité, du Pere de la vie? C'eſt ce que je ne pourrois décider. Ce carillon eſt fort déſagréable pour un Européen: mais le Hottentot le trouve fort propre à témoigner ſa douleur. On ne ſort jamais le corps par la porte de la hutte; on leve toûjours les nattes qui en couvrent le fond, pour l'y faire paſſer. J'ai ſouvent tâché de découvrir la raiſon de cette pratique; mais je n'en ai pu apprendre autre choſe, ſinon, que *c'eſt la coutume Hottentotte*. Peut-être craignent-ils que ce cadavre, en paſſant par la porte & en traverſant le *Kraal*, ne ſouille les lieux de ſon paſſage: idée qui comme on le voit; ſent le Judaïſme. Les porteurs ſont choiſis par le Capitaine, ou

par les parens du défunt. Ils prennent le corps dans leurs bras. Ces porteurs ſont toûjours trois ou quatre ; mais jamais plus. Dès qu'il eſt hors de la hutte, les deux cercles de perſonnes qui étoient devant la porte, ſe lévent & le ſuivent ſans aucun ordre, excepté que les hommes & les femmes marchent en deux corps ſéparez. Tout le long du chemin ils crient *Bo*, *Bo*, *Bo*, juſqu'à s'égoſiller : ils accompagnent ces cris affreux de poſtures ſi ridicules, que l'Européen le plus flegmatique ne ſçauroit être témoin de cette ſcene bizarre ſans perdre ſon ſérieux. Dès que le Cortége eſt arrivé auprès du creux choiſi pour ſépulcre, ils y mettent ſans autre Cérémonie le corps mort, rempliſſant avec ſoin le trou de terreau de fourmiliere, afin que le corps ſoit plûtôt conſumé; & jettant pardeſſus du bois & des pierres, pour empêcher les bêtes ſauvages de le dévorer.

IV. LE Cortége, revenu au Village en ſuivant les mêmes Cérémonies ridicules, ſe rend devant la porte de la hutte du défunt. Les hommes font un cercle, & les femmes un autre, & tous enſemble ils recommencent à hurler & à crier de tems-en-tems, *Bo*, *Bo*, *Bo*, *Bororo*, *Rho-*

do

do aiſche. Ils appellent ſouvent le mort par ſon nom. Ils font des ſauts, & prennent les poſtures les plus groteſques, en prononçant des mots dont je n'ai pu découvrir le ſens. Cette ſcene lugubre dure près d'une heure; ce n'eſt qu'au bout de ce tems-là que l'on fait ſilence: & les deux cercles s'étant accroupis fort ſerrez, deux vieillards qui étoient ou amis ou parens du défunt, ſe levent; l'un entre dans le cercle des hommes, l'autre dans celui des femmes; & chacun de leur côté ils inondent de leur urine le cercle qui leur a été marqué. Toute l'aſſemblée reçoit avec le plus grand empreſſement & la plus profonde vénération, cette pluye déſagréable. Lorſque les deux Maîtres des Cérémonies ont épuiſé leur eau, ils entrent dans la hutte du défunt, ils prennent ſur le foyer chacun une poignée de cendre, & ſortent par l'ouverture qu'on y a faite pour en tirer le corps mort. Ils rentrent chacun dans leur cercle, ſur lequel ils jettent peu-à-peu les cendres qu'ils ont dans la main. Toute la compagnie reçoit cette ſainte pouſſiere avec beaucoup de reſpect: hommes & femmes la font entrer dans la graiſſe qui leur couvre le corps, en la frottant avec force. Si les cercles

ſont grands & nombreux, on répete ces deux Cérémonies de l'urine & des cendres, juſqu'à ce que chacun ait eu ſa portion de ces précieuſes denrées. Cela etant fait, les cercles ſe levent & ſe retirent en continuant les mêmes lamentations, & ſouvent en ſe frottant les jambes & les bras de fiente de vache. Si le défunt eſt une perſonne de marque, ou qu'il ait beaucoup d'amis, on répete les mêmes lamentations d'une heure entiere pendant trois ou quatre jours, & même quelquefois juſques à huit jours conſécutifs.

V. JE me ſuis donné beaucoup de peine, j'ai même dépenſé aſſez d'argent, pour découvrir le but de ces aſperſions d'urine & de poudre. Enfin après bien des recherches, j'ai appris de divers Hottentots, que ce déluge d'urine étoit une maniere de faire un compliment de remerciment. Les Vieillards remercient l'aſſemblée de l'honneur qu'elle a bien voulu faire au défunt, en lui rendant les derniers devoirs. »Comment, *diſois-je*, n'a-t-on »pas d'autres manieres plus naturelles de »ſe complimenter? Nous les ignorons, »*me répondoient-ils*. Tout ce que nous »pouvons dire, c'eſt que c'eſt notre cou»tume, & qu'aucun Hottentot n'oſeroit rien

» rien changer dans cette maniere de re-
» mercier, s'il ne vouloit riſquer de per-
» dre la vie ". Quelle différence n'y a-t-il pas dans les idées des hommes ! Ce qui eſt pris en Europe pour une preuve du plus profond mépris, eſt pris au Cap comme un témoignage ſenſible d'une vive reconnoiſſance. Mais quelle n'eſt pas ſurtout la tyrannie de la coutume ! J'ai fait tout ce que j'ai pu pour tourner en ridicule cette impertinente maniere de remercier ; jamais je n'ai pu diminuer le reſpect qu'ils avoient pour elle ; à peine même vouloient-ils m'écouter lorſque je leur en parlois.

» Pour ce qui eſt des cendres, *m'ont* » *dit pluſieurs Hottentots*, on en poudre » les aſſiſtans, pour les faire ſouvenir de » l'état où la mort les réduira certaine- » ment. On veut les rendre humbles, & » abaiſſer leur orgueil & leur vanité. On » veut anéantir toutes les diſtinctions » qu'il y a entr'eux, en leur montrant que » les vieux & les jeunes, les foibles & les » robuſtes, les riches & les pauvres, ceux » qui ont de la beauté & ceux qui en ſont » privez, ſeront bien-tôt tous égaux, tous » ſeront également réduits en poudre ou » en cendre." Javoue que je fus agréable-

ment ſurpris à l'ouïe d'un diſcours auſſi ſenſé : car toutes les converſations que j'avois eues avec les Hottentots au ſujet de leurs coutumes & de leur Religion, m'avoient perſuadé que ne s'embarraſſant en aucune maniere de l'état qui ſuit la mort, ils ne tiroient aucune inſtruction d'un objet ſi capable d'en fournir. Ces perſonnes m'apprirent auſſi, que le vieillard en répandant les cendres, donnoit ſa bénédiction à la compagnie, & que les ſouhaits faits dans ces occaſions paſſoient pour très-efficaces. Ils diſent qu'en ſe retirant chez eux, ils ſe frottent de fiente de vache pour ſe ſouvenir du défunt : raiſon que j'ai d'autant plus volontiers reçue, que j'ai effectivement remarqué qu'il n'y avoit que les amis les plus particuliers, & les plus affligez, qui ſe frotaſſent de cette maniere.

VI. LORSQUE ces pleurs & ces lamentations ſont finies, ſi le défunt a laiſſé quelques beſtiaux, l'héritier tue un mouton : quelques-uns des plus proches parens en font de même, ſi leurs moyens le leur permettent. On célébre une Fête en faveur de tous les hommes du lieu, avant qu'ils ſe ſéparent. On ſaupoudre exactement de *Buchu* la coiffe du mouton qu'a tué

tué l'héritier, on la lui pend au cou, & il eſt obligé de la porter juſqu'à ce qu'elle tombe par piéces. Les autres parens du mort portent auſſi pendues à leur cou, de la même maniere, les coiffes des moutons qu'ils ont tuez dans cette occaſion. On ſeroit ſurpris de voir combien ces coiffes ainſi ſaupoudrées durent longtems : cela doit être attribué, ſi je ne me trompe, au *Buchu*, qui empêche auſſi qu'elles ne ſentent ſi mauvais. Ce ſont-là les marques de deuil que les riches portent. Si le défunt n'a point laiſſé de bétail, & que la pauvreté de ſes parens les mette hors d'état de fournir un mouton pour en régaler les habitans du Village, ils ſe contentent de ſe raſer la tête par ſillons, enſorte qu'il leur reſte autant de cheveux qu'ils en coupent. Ils font même cette opération beaucoup plus proprement lorſqu'il s'agit d'un deüil, que s'il s'agiſſoit d'un mal de tête. Dans le premier cas, ils ont une attention ſinguliere que les ſillons raſez ſoient parfaitement de même largeur que ceux des cheveux, il faut même que cette largeur ſoit environ de deux pouces : mais ils n'ont pas ces attentions, lorſqu'ils ſe raſent pour ſe guérir de la migraine.

VII.

VII. TELLES ſont les coûtumes & les Cérémonies, que les Hottentots pratiquent dans leurs funérailles. Mais ils ont une maniere fort cruelle d'enſevelir, s'il m'eſt permis de parler ainſi, ceux d'entr'eux qui ſont devenus ſi vieux qu'ils ſont hors d'état de faire quoi que ce ſoit, & de ſe traîner. Auſſi long-tems qu'un homme ou une femme eſt en état de faire la moindre choſe, quand ce ne ſeroit que d'amaſſer un peu de bois pour faire du feu, il eſt traité de la part de ſa famille & de tous ſes parens avec toute la tendreſſe imaginable; chacun s'empreſſe à lui rendre, autant qu'il eſt poſſible, la vie douce & aiſée. Mais dès qu'il n'eſt plus capable de rien faire, ils le banniſſent de ſa ſociété, & le confinent dans une hutte dreſſée exprès dans un lieu écarté. La coûtume eſt de mettre devant lui & à ſa portée quelques proviſions, & alors de l'abandonner entierement, & de le laiſſer périr ainſi ou de vieilleſſe ou de faim, ſi auparavant il n'eſt pas dévoré par les bêtes féroces. Lors donc qu'un homme eſt décrépit & incapable d'agir, ſon héritier, qui eſt toûjours ſon fils aîné, ou en général ſon plus proche parent mâle, va dreſſer une hutte à une bonne diſtance

ce du Village. Alors, après avoir fait assembler tous les hommes, il leur communique son dessein, il leur décrit le malheureux état du vieillard dont il veut se défaire, & il conclut par demander qu'il plaise à l'assemblée d'approuver que ce vieillard soit séquestré. Jamais le *Kraal* ne refuse cette approbation, qui est cependant toûjours nécessaire pour qu'on soit en droit de passer outre. Dès que le *Kraal* a consenti, on fixe un jour pour transporter le vieillard. Avant le départ, l'héritier tue un bœuf, ou bien deux ou trois moutons, dont il régale les hommes du Village, qui prennent alors congé de celui qui va être séquestré. Le jour venu, on le met sur un bœuf de monture, & suivi de la plus grande partie des habitans du lieu, il arrive à la hutte qui lui doit servir de tombeau. Dès qu'il y a été couché, & qu'on a mis auprès de lui les petites provisions qui lui sont destinées, on l'abandonne si bien que depuis ce moment aucun Hottentot n'approche de la hutte & ne vient y regarder.

Si on représente à ces Peuples, comme je l'ai fait très-souvent, l'inhumanité de cette coutume, étrangement surpris de vos idées, ils vous assurent que c'est vous-

mêmes

mêmes qui êtes des inhumains, & qu'il y a beaucoup de piété & de tendreſſe dans leur action. » N'y a-t-il pas en effet, *diſent-* » *ils*, de la cruauté de ſouffrir qu'une » créature humaine languiſſent longtems » ſous le poid d'une incommode vieilleſ- » ſe ? Peut-on voir un parent ou un ami » expoſé à toutes les infirmitez deſeſpérées » que l'âge améne, ſans en être touché de » compaſſion, & ſans chercher à mettre » fin à ſa miſere ; & par conſéquent ſans » tâcher d'abréger ſes jours infortunez ? » Pourquoi prolonger une vie qui eſt à » tous égards miſérable & inutile ? Où » eſt l'humanité de prolonger des maux » ſans remede ? Pour nous, nous ne la » voyons pas : nous croyons au-contraire » que l'humanité exige de nous que nous » mettions inceſſamment fin à une vie mi- » ſérable. Telles ſont les raiſons dont quelques Hottentots ſe ſervoient pour ſe défendre contre les reproches que je leur faiſois ſur cette coutûme. Ils paroiſſent ſi obſtinément attachez à leur opinion, que les meilleures raiſons ne faiſoient pas ſur eux la moindre impreſſion.

Boëving, parlant de la cruauté qu'ont les Hottentots d'expoſer leurs enfans, dit qu'il avoit ouï dire que quelques perſon-

nes

nes parmi ces Peuples, ſe défaiſoient des vieillards qui n'étoient bon à rien, en les faiſant mourir de faim : mais il craint, dit-il, de n'avoir pas été bien informé. Je le loue de ſon doute, puiſqu'il n'étoit pas aſſuré de la vérité du fait ; mais je le blâme de ce que pouvant ſi facilement s'éclaircir, il ne la pas fait. Il auroit trouvé qu'on avoit trop reſtreint cette cruauté, en lui diſant qu'il n'y avoit que quelques Hottentots qui s'en rendiſſent coupables ; car je puis aſſurer que c'eſt une pratique conſtante chez toutes les Nations Hottentottes. Quand le vieillard décrépit ſeroit le plus riche du lieu, quand il en ſeroit même le Capitaine, il eſt conduit à la hutte fatale, tout comme le plus pauvre & le dernier du Village. La choſe dépend de l'héritier, & il arrive fort rarement qu'il le laiſſe languir longtems : il paſſeroit pour un barbare, qui ſe plaît à voir languir dans la miſere un parent infortuné. Je laiſſe à penſer ce qui arriveroit en Europe, ſi les héritiers y avoient le même pouvoir. Quoiqu'il en ſoit, les Hottentots reſſemblent à cet égard aux *Troglodytes*, qui ſe défaiſoient auſſi de leurs vieillards, quoique d'une autre maniere. Pour cet effet, ils les attachoient aux queues des bœufs qui

qui paiſſoient aux champs, & il les laiſſoient ainſi périr. Si même les vieillards condamnez à mourir de cette maniere faiſoient quelque réſiſtance, ils étoient inceſſament tuez. Cela paroît encore plus cruel.

VIII. C'EST ici le lieu d'expliquer plus particulierement l'ordre que les Hottentots obſervent pour les héritages.

Tous les biens du défunt, comme je l'ai déjà dit par occaſion, appartiennent toûjours à ſon fils ainé, s'il en a, ou à ſon plus proche parent mâle. Jamais on ne les partage, jamais ils ne tombent en quenouille. Une femme ne peut même avoir de legs par le teſtament ou par la derniere volonté ni de ſon mari, ni même de ſon pere, qu'avec le conſentement du fils aîné, ou à ſon défaut, du plus proche parent. Si un homme a pluſieurs filles, ſans avoir de garçon, ſon plus proche parent hérite de tous les biens, ſans que les filles puiſſent en avoir la moindre portion, ſi elles n'obtiennent le conſentement de cet héritier. Si un homme a pluſieurs fils, les cadets n'ont rien que ce que l'aîné veut bien leur donner. Il eſt vrai que le pere peut faire des donations entre-vifs, pendant qu'il eſt en ſanté; mais dès qu'il eſt dans

dans ſon lit de mort, cela dépend de ſon fils aîné : encore fait-il très-rarement de ces donations manuelles ; & s'il en fait, elles ſont peu conſidérables, il ne s'agit jamais de plus que d'une vache ou d'une brebis ; avec cela un cadet doit être l'artiſan de ſa fortune.

Si le pere n'a rien donné pendant ſa vie à ſon fils cadet, celui-ci eſt obligé de reſter auprès de ſon frere aîné, & de le ſervir tous les jours de ſa vie, ſans avoir autre choſe que ſon *pain quotidien.* Comme les Hottentots aiment paſſionnément la liberté, il n'eſt pas difficile de s'imaginer combien le cadet ſouffre impatiemment cette eſpece d'eſclavage : cependant il a tant de reſpect pour la coûtume, qu'il ſe ſoumet ſans murmurer à ſon aîné, juſqu'à ce qu'il veille bien lui accorder la liberté. Si l'aîné trouve qu'il ne lui convient pas de garder ſes cadets, il leur donne ce qu'il veut, une vache ou une brebis, pour ſe mettre en ménage ; & il leur permet ou de ſe marier, ou d'aller ſervir les Européens. Dès ce moment le cadet eſt libre, ſans que ſon aîné puiſſe plus exiger de lui aucun ſervice comme un devoir. Un aîné n'a pas moins de

pouvoir

pouvoir ſur ſes ſœurs : elles ne peuvent ni le quitter, ni ſe marier, ſans ſa permiſſion. Il leur donne ce qu'il lui plaît lorſqu'il les met en liberté. Je me trouve ſur cette matiere parfaitement d'accord avec le P. *Tachard*. J'ajoute ſeulement, que le fils aîné, ou en général l'Héritier, eſt obligé de prendre ſoin de la femme, ou des femmes du mari décédé, pendant leur vie, ou ſeulement pendant leur viduité. Chez les *Namaquas*, une veuve eſt toûjours tutrice de ſon fils aîné, qui eſt obligé de la nourrir le reſte de ſes jours, à moins que par un ſecond mariage elle ne renonce à ces droits.

FIN DE LA I. PARTIE.

647135

AVIS

AVIS AU RELIEUR.

Le Relieur aura ſoin de conſerver le papier blanc à côté des Cartes Géographiques, afin de les faire déborder hors du Livre.